



3 1761 12141561 6

Pensionnat de M^r Gauthier.

Classe de *Arithmétique*
2^{ème} Division

per Prix d

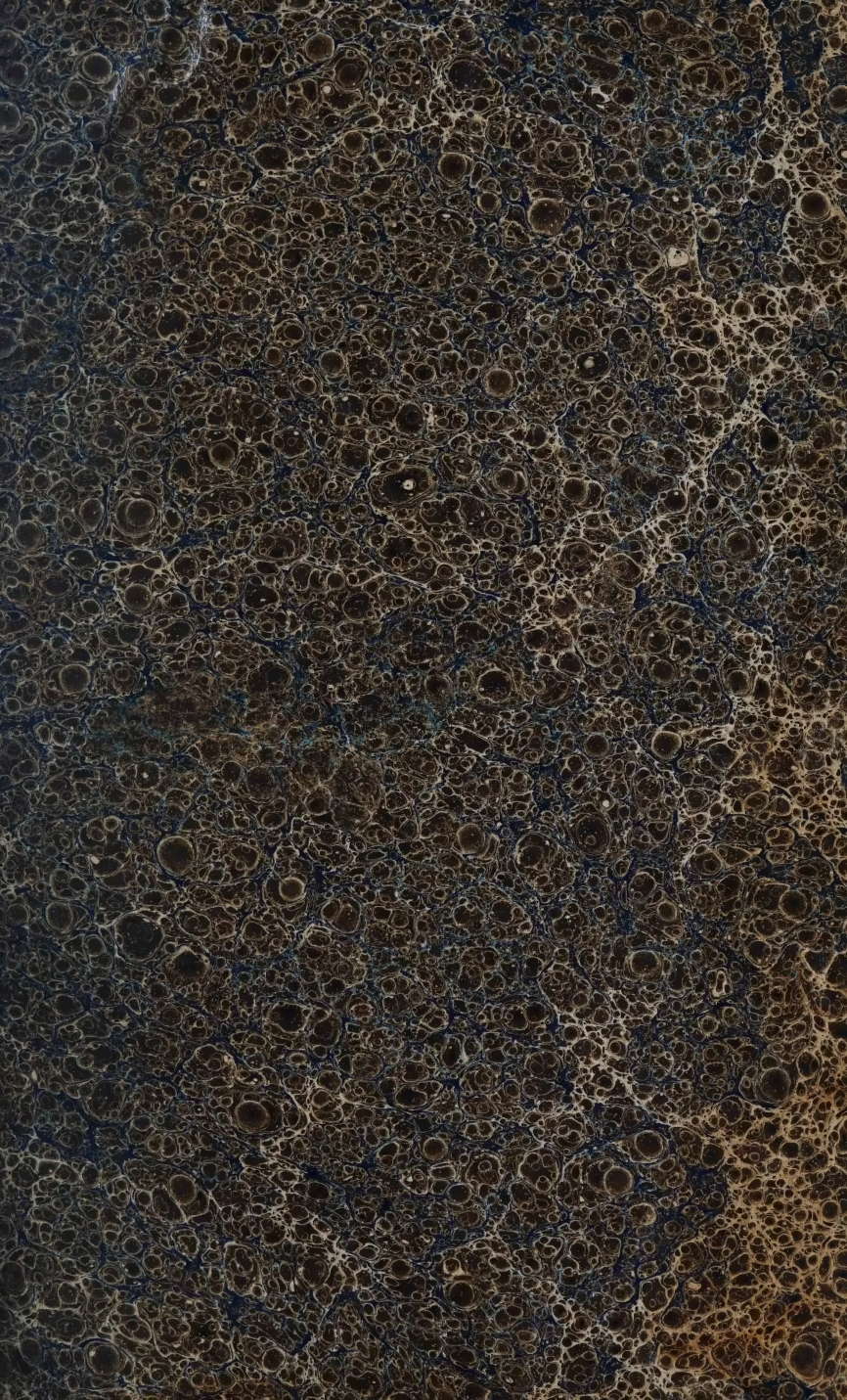
_____mérité par

M^r Petrus Couturier

Le Chef de l'Etablissement,

Gauthier

Cuire, le *24* Août 1843.



BIBLIOTHÈQUE
DE LA JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR MGR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

Propriété des Éditeurs,

J. G. Mame et Cie

NOUVEAU CHOIX DES LETTRES

DE MADAME

DE SÉVIGNÉ,

SPÉCIALEMENT DESTINÉ

AUX PETITS SÉMINAIRES ET AUX PENSIONNATS DE DEMOISELLES

PAR

M. L'ABBÉ ALLEMAND,

Directeur des études au petit séminaire de Valence.



TOURS,

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1842

Digitized by the Internet Archive
in 2026 with funding from
University of Toronto

— VI — AU LECTEUR.

Quand on parle du style épistolaire, le nom de madame de Sévigné se présente naturellement à l'esprit. Il n'est personne, tant soit peu versé dans la connaissance de notre littérature, qui n'ait lu, qui n'ait admiré quelque'un des morceaux de l'immortelle correspondance où l'âme de cette femme si spirituelle, de cette mère si tendre, se peint tout entière. On y trouve à la fois le tableau de sa vie domestique, celui de la cour du grand roi et de la brillante société de cette époque, le tout mêlé d'une foule d'anecdotes et de riens aimables, racontés

avec un charme infini. Le style constamment élégant, est grave ou léger, triste ou gai selon le sujet, et se plie à tous les tons avec une étonnante facilité. Madame de Sévigné a une tournure à elle, qu'elle n'emprunte qu'à son génie. On peut lui appliquer avec justesse ce que La Harpe a dit du fabuliste français : « Il a inventé sa manière d'écrire, et cette
« invention n'est pas commune, elle lui est demeu-
« rée tout entière; il en a trouvé le secret et l'a
« gardé. Il n'a été dans son style ni imitateur ni
« imité; c'est là son mérite. Comment s'en rendre
« compte? Il échappe à l'analyse qui peut faire va-
« loir tant d'autres talents et qui ne peut approcher
« du sien. Définit-on bien ce qui nous plaît? Peut-
« on discuter ce qui nous charme? Quand nous croi-
« rons avoir tout dit, le lecteur ouvrira le livre et se
« dira qu'il a senti cent fois davantage; et peut-être
« si ce génie heureux et facile pouvait lire tout ce
« que nous écrivons à sa louange, peut-être nous
« dirait-il : vous vous donnez bien de la peine pour
« expliquer comment j'ai su plaire; il m'en coûtait
« bien peu pour y parvenir. »

Les lettres de madame de Sévigné sont donc un livre essentiellement classique, et, après l'exposé des préceptes du genre, on ne peut mettre entre les mains des élèves des modèles plus parfaits : mais en

les écrivant , l'auteur ne pensait pas qu'elles fussent jamais lues par d'autres que ceux qui devaient les recevoir : c'était une femme du monde , elle parlait à des personnes du monde , elle croyait pouvoir se permettre des allusions , des détails qui seraient plus ou moins dangereux pour la jeunesse. Un choix était indispensable : il a été fait plus d'une fois ; mais faut-il le dire , on ne l'a jamais fait avec assez de sévérité ; on n'a jamais assez compris que l'on travaillait pour un âge tendre , facile à impressionner et auquel il faut conserver à tout prix cette fleur d'innocence dont un souffle ternit l'éclat. Aussi apercevions-nous depuis longtemps une véritable lacune dans les bibliothèques de nos écoles. Nous essayons de la remplir en publiant ce nouveau choix , où chaque lettre a été parcourue avec une attention scrupuleuse , et où il ne reste pas une pensée , pas une expression même qui puisse alarmer la délicatesse des jeunes lecteurs. Afin de rendre ce travail plus complet , nous avons joint une courte notice biographique sur madame de Sévigné , et un morceau remarquable de M. Suard , sur le style épistolaire.

Nous avons cru aussi que des notes pourraient aider à l'intelligence d'un certain nombre de passages ; nous en avons mis au bas des pages toutes les fois que

nous les avons jugées utiles. Enfin nous n'avons rien négligé pour atteindre le but que nous avons aperçu. Puissent nos soins, en inspirant la confiance, multiplier un chef-d'œuvre littéraire et contribuer à former le goût des élèves sans compromettre leur vertu ! C'est l'objet de nos vœux, ce sera notre plus douce récompense.

L'ABBÉ ALLEMAND.



NOTICE

SUR MADAME DE SÉVIGNÉ.

SÉVIGNÉ (Marie DE RABUTIN CHANTAL, marquise de) naquit, comme elle nous l'apprend quelque part dans ses lettres, le 5 février 1627, au château de Bourbilly, près de Sémur, en Bourgogne. Elle eut pour père Celse-Bénigne DE RABUTIN, baron de Chantal, et pour mère MARIE DE COULANGES. Parmi ses aïeux maternels, elle comptait des noms célèbres dans la magistrature; du côté paternel, elle était petite-fille de sainte Frémiot de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation de Sainte-Marie. A peine âgée de cinq mois, elle perdit son père, qui succomba victime de son courage, en combattant

contre les Anglais , à leur descente dans l'île de Ré. Devenue orpheline peu de temps après par la mort de sa mère , elle passa sous la tutelle de son oncle , M. de Coulanges , abbé de Livry , qu'elle appela depuis , dans le langage de sa reconnaissance , *le bien bon*. Tout annonce qu'une éducation digne de sa naissance contribua de bonne heure à développer son excellent naturel. Ménage et Chapelain , qui jouissaient alors d'une grande réputation , furent au nombre de ses maîtres. Depuis , son admission à la cour et dans les premières sociétés acheva la culture de son esprit.

En 1644 elle épousa Henri , marquis de Sévigné , de l'une des plus anciennes maisons de Bretagne ; mais cette union ne fut pas de longue durée : en 1651 le marquis fut tué dans un duel par le chevalier d'Albret.

Veuve à vingt-cinq ans , elle ne songea pas à contracter de nouveaux liens : l'éducation et l'établissement de son fils et de sa fille occupèrent toute son attention. Dirigée par les conseils du *bon abbé* , elle parvint à réparer le désordre de sa fortune et reparut dans le monde. Elle en fut l'ornement par les grâces de son esprit. *L'hôtel de Rambouillet* l'admira plus d'une fois ; mais , malgré son influence sur les hommes de lettres , il ne put détourner un instant des voies du bon goût ce génie fidèle aux seules inspirations de la nature. Elle fut liée d'amitié avec les personnages les plus distingués de son temps , et , chose bien rare dans le monde , elle ne les oublia point

dans le malheur. On sait que , malgré la colère de Louis XIV , elle ne cessa de montrer le plus vif intérêt pour la cause du surintendant Fouquet , quoiqu'elle n'eût jamais , comme tant d'autres , partagé la prodigalité de ses faveurs.

Cependant madame de Sévigné ne perdait point de vue l'avenir de ses enfants : son fils avait été pourvu d'un emploi à l'armée ; sa fille épousa le comte de Grignan en 1669 , et l'accompagna dans son commandement de Provence. Cette dure séparation nous a valu la série de ces lettres touchantes , les plus belles qui soient sorties de sa plume , s'il faut en croire son témoignage ; écoutons-la : « Je vous donne avec plaisir , ma fille , le « dessus de tous les paniers , c'est-à-dire la fleur de « mon esprit , de ma tête , de mes yeux , de ma plume , « de mon écritoire ; et puis le reste va comme il peut. « Je me divertis autant à causer avec vous que je laboure « avec les autres. » Cette charmante correspondance fut interrompue par trois voyages que madame de Sévigné fit à Grignan. Ce fut pendant le dernier , qu'ayant eu le bonheur de rendre , par ses soins et par ses veilles , la santé à sa fille , elle tomba malade elle-même au mois d'avril 1696 : elle mourut six jours après , à l'âge de soixante-dix ans , entourée des secours de la religion , qu'elle n'avait cessé d'aimer pendant sa vie. Son corps fut déposé dans les caveaux de l'église collégiale de Grignan. Les voyageurs qui vont visiter les ruines de l'an-

cien château des Adhémar, lisent encore avec émotion,
sur une des dalles du chœur, l'inscription suivante :

CI-GÎT MARIE DE RABUTIN-CHANTAL,

MARQUISE DE SÉVIGNÉ,

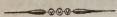
DÉCÉDÉE LE 18 AVRIL 1696.



DU STYLE ÉPISTOLAIRE

ET DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

PAR M. SUARD.



Qu'est-ce qui caractérise essentiellement le style épistolaire ? Il est embarrassant de répondre à cette question. Le style épistolaire est celui qui convient à la personne qui écrit et aux choses qu'elle écrit. Le cardinal d'Ossat ne peut pas écrire comme Ninon ; et Cicéron n'écrit pas sur le meurtre de César du même ton dont il raconte le souper qu'il a donné en impromptu à César. On pourrait appliquer le même principe au style de l'histoire , de la fable , etc. Le style de Tacite n'a rien de commun avec celui de Tite-Live, ni le style de la Fontaine avec celui de Phèdre.

A quoi servent ces distinctions de genres et de tons qu'on est parvenu à introduire dans la littérature ? On veut tout réduire en classes et en genres : on prend pour le terme de

la perfection en chaque genre, le point où s'est arrêté l'écrivain qui a été le plus loin, et l'on semble prescrire pour modèle la manière qu'il a prise. Cet esprit critique, qui distingue particulièrement notre nation, a servi, il est vrai, à répandre un goût plus sain et plus agréable, mais a contribué en même temps à gêner l'essor des talents et à rétrécir la carrière des arts. Heureusement le génie ne se laisse pas garrotter par ces petites règles que la pédanterie, la médiocrité, la fureur de juger ont inventées et s'efforcent de maintenir. L'homme de génie est comme Gulliver au milieu des Lilliputiens qui l'enchaînent pendant son sommeil : en se réveillant, il brise sans effort ces liens fragiles que les nains prenaient pour des câbles.

Revenons au style épistolaire. Rien ne se ressemble moins que le style épistolaire de Cicéron et celui de Pline, que le style de madame de Sévigné et celui de Racine. Lequel faut-il imiter ? Ni l'un ni l'autre, si l'on veut être quelque chose ; car on n'a véritablement un style que lorsqu'on a celui de son caractère propre et de la tournure naturelle de son esprit, modifié par le sentiment qu'on éprouve en écrivant.

Les lettres n'ont pour objet que de communiquer ses pensées et ses sentiments à des personnes absentes ; elles sont dictées par l'amitié, la confiance, la politesse. C'est une conversation par écrit, aussi le ton des lettres ne doit différer de celui de la conversation ordinaire, que par un peu plus de choix dans les objets et de correction dans le style. La rapidité de la parole fait passer une infinité de négligences, que l'esprit a le temps de rejeter lorsqu'on écrit, même avec rapidité ; et d'ailleurs l'homme qui lit n'est pas aussi indulgent que celui qui écoute.

Le naturel et l'aisance forment donc le caractère essentiel du style épistolaire ; la recherche d'esprit, d'élégance ou de correction, y est insupportable.

La philosophie, la politique, les arts, les anecdotes et les bons mots, tout peut entrer dans les lettres; mais avec l'air d'abandon, d'aisance et de premier mouvement qui caractérise la conversation des gens d'esprit.

Quel est celui qui écrit le mieux? Celui qui a plus de mobilité dans l'imagination, plus de prestesse, de gaieté et d'originalité dans l'esprit, plus de facilité et de goût dans la manière de s'exprimer.

Mais pourquoi l'homme le plus spirituel, le plus animé et le plus gai dans la conversation, est-il souvent froid, sec et commun dans ses lettres? C'est qu'il y a des hommes que la société excite, et d'autres qu'elle déconcerte. Le mouvement de la société est une espèce d'ivresse, qui donne à l'esprit des uns plus de ressort et d'activité, qui trouble et engourdit l'esprit des autres. Les premiers restent froids lorsqu'ils sont dans leur cabinet, la plume à la main; ceux-ci y retrouvent l'exercice plus libre de toutes leurs facultés.

On conçoit aisément que les femmes qui ont de l'esprit, et un esprit cultivé, doivent mieux écrire les lettres que les hommes même qui écrivent le mieux. La nature leur a donné une imagination plus mobile, une organisation plus délicate: leur esprit, moins cultivé par la réflexion, a plus de vivacité et de premier mouvement; il est plus *prime-sautier*, comme dit Montaigne: renfermées dans l'intérieur de la société, et moins distraites par les affaires et par l'étude, elles mettent plus d'attention à observer les caractères et les manières; elles prennent plus d'intérêt à tous les petits événements qui occupent ou amusent ce qu'on appelle le monde. Leur sensibilité est plus prompte, plus vive, et se porte sur un plus grand nombre d'objets. Elles ont naturellement plus de facilité à s'exprimer; la réserve même que leur prescrivent l'éducation et les mœurs, sert à aiguïser leur esprit, et leur inspire, sur certains objets, des tournures plus fines et plus délicates; enfin, leurs pensées parti-

cipent moins de la réflexion, leurs opinions tiennent plus à leurs sentiments, et leur esprit est toujours modifié par l'impression du moment : de là cette souplesse et cette variété de tons qu'on remarque si communément dans leurs lettres; cette facilité de passer d'un objet à d'autres très-divers, sans effort et par des transitions inattendues, mais naturelles; ces expressions et ces associations de mots, neuves et piquantes sans être recherchées; ces vues fines et souvent profondes, qui ont l'air de l'inspiration; enfin, ces négligences heureuses, plus aimables que l'exactitude. Les hommes d'esprit, plus habitués à penser et à écrire, mettent tout naturellement et comme malgré eux, dans leurs idées, une méthode qui y donne trop l'air de la réflexion, et dans leur style une correction incompatible avec cette grâce négligée et abandonnée qu'on aime dans les lettres des femmes.

D'ordinaire, a dit quelqu'un, les savants écrivent mal les lettres familières, comme les danseurs font mal la révérence.

Les lettres de Balzac et de Voiture, qui ont eu tant de succès dans le siècle dernier, sont oubliées aujourd'hui; parce que l'amour du bel esprit est moins vif, le goût plus formé, et l'art d'écrire mieux connu. Il est resté de ce siècle immortel des lettres de deux femmes, qui vivront autant que notre langue : tout le monde a lu les lettres de madame de Maintenon, et l'on ne peut se lasser de relire celles de madame de Sévigné! Mais quelle différence entre ces deux femmes célèbres! Les lettres de la première sont pleines d'esprit et de raison : le style en est élégant et naturel; mais le ton en est sérieux et uniforme. Quelle grâce, au contraire! quelle variété! quelle vivacité dans celles de madame de Sévigné!

Ce qui la distingue particulièrement, c'est cette sensibilité momentanée qui s'émeut de tout, se répand sur tout, reçoit

avec une rapidité extrême différents genres d'impressions. Son imagination est une glace pure et brillante, où tous les objets vont se peindre, mais qui les réfléchit avec un éclat qu'ils n'ont pas naturellement. Cette mobilité d'âme est ce qui fait le talent des poètes, surtout des poètes dramatiques, qui sont obligés de revêtir presque en même temps des caractères très-divers et de se pénétrer des sentiments les plus opposés, lorsqu'ils ont à faire parler dans la même scène l'homme passionné et l'homme tranquille, l'homme vertueux et le scélérat, Néron et Burrhus, Mahomet et Zopire, etc.

On a dit que madame de Sévigné était une caillette : cela peut être, si l'on entend simplement par caillette une femme sans cesse occupée de tous les mouvements de la société, de tous les mots qui échappent, de tous les événements qui s'y succèdent; qui saisit tous les ridicules, recueille toutes les médisances, qui conte avec la même vivacité une sottise plaisante et la mort d'un grand homme, le succès d'un sermon et le gain d'une bataille. Mais comment peut-on donner le nom de *caillette* à une femme du meilleur ton, très-instruite, pleine d'esprit, de grâces, de gaieté et d'imagination, admirée et recherchée des hommes les plus distingués du siècle de Louis XIV?

Le mérite de son style est bien difficile à sentir pour un étranger; il tient aux progrès qu'a faits la société en France, où elle a créé un langage qui n'est bien connu que des personnes qui ont vécu quelque temps dans la bonne compagnie. Les finesses de ce langage consistent particulièrement dans un grand nombre de termes, qui, étant un peu détournés de leur sens primitif, expriment des idées accessoires dont les nuances se sentent plutôt qu'elles ne se définissent. Il y a une infinité d'expressions et de tournures qui reviennent sans cesse dans nos conversations, et qui n'ont point d'équivalent dans les autres langues.

Le comte de La Rivière, parent de madame de Sévigné,

et de qui on a un Recueil de lettres en deux volumes , dit quelque part : *Quand on a lu une lettre de madame de Sévigné, on sent quelque peine, parce qu'on en a une de moins à lire.* Ce mot vaut mieux que le reste du Recueil.

Ce qui ajoute un grand prix aux lettres de madame de Sévigné, c'est une foule de traits qui nous peignent cette cour brillante de Louis XIV. On aime à se trouver, pour ainsi dire, en société avec les plus grands personnages de ce beau règne, qui, malgré les censures d'une philosophie sèche et sévère, a toujours un éclat et un air de grandeur qui attachent et qui imposent. Je ne crois pas que notre siècle ait jamais le même attrait pour nos descendants. *Ce qui me dégoûte de l'histoire*, disait une femme de beaucoup d'esprit, *c'est de penser que ce que je vois aujourd'hui sera de l'histoire un jour.*

Il me semble que ceux même qui aiment le plus madame de Sévigné, ne sentent pas assez toute la supériorité de son esprit. Je lui trouve tous les genres d'esprit; raisonneuse ou frivole, plaisante ou sublime, elle prend tous les tons avec une facilité inconcevable.

Son style n'est presque jamais simple, mais il est toujours naturel; et ce naturel se fait surtout sentir par une négligence abandonnée qui plaît, et par une rapidité qui entraîne. On sent partout ce qu'elle dit quelque part : *J'écrirais jusqu'à demain; mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole.*



NOUVEAU CHOIX DES LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ.

(1)

Au comte de Bussy.

A Paris, ce 20 mai 1667.

Je reçus une lettre de vous en Bretagne, mon cher cousin, où vous me parliez de vos Rabutins et de la beauté de Bourbilly. Mais comme on m'avait écrit d'ici qu'on vous y attendait, et que je croyais moi-même y arriver plus tôt, j'ai toujours différé à vous faire réponse jusqu'à présent que j'ai appris que vous ne viendriez point ici. Vous savez qu'il n'est plus question que de guerre. Toute la cour est à l'armée, et toute l'armée est à la cour. Paris est un désert; et désert pour désert, j'aime beaucoup mieux celui de la forêt de Livry, où je passerai l'été,

En attendant que nos guerriers
Reviennent couverts de lauriers.

Voilà deux vers. Cependant je ne sais si je les savais déjà, où si je les viens de faire. Comme la chose n'est pas d'une fort grande conséquence, je reprendrai le fil de ma prose. J'ai bien senti mon cœur pour vous, depuis que j'ai vu tant de gens empressés à commencer ou à recommencer un métier que vous avez fait avec tant d'honneur, dans le temps que vous avez pu vous en mêler. C'est une chose douloureuse à un homme de courage, d'être chez soi quand il y a tant de bruit en Flandre (1). Comme je ne doute point que vous ne sentiez sur cela tout ce qu'un homme d'esprit, et qui a de la valeur, peut sentir, il y a de l'imprudence à moi de repasser sur un endroit si sensible. J'espère que vous me pardonnerez par le grand intérêt que j'y prends.

On dit que vous avez écrit au roi. Envoyez-moi la copie de votre lettre, et me mandez un peu des nouvelles de votre vie, quelles sortes de choses vous peuvent amuser, et si l'ajustement de votre maison n'y contribue pas beaucoup. Pour moi, j'ai passé l'hiver en Bretagne, où j'ai fait planter une infinité de petits arbres et un labyrinthe d'où l'on ne sortira pas sans le fil d'Ariane. J'ai encore acheté plusieurs terres, à qui j'ai dit, à la manière accoutumée : Je vous fais parc. De sorte que j'ai étendu mes promenoirs sans qu'il m'en ait coûté beaucoup. Ma fille vous fait mille amitiés. J'en fais autant à toute votre famille.

(1) Bussy était exilé dans ses terres.

(2)

Au même.

A Paris, ce 26 juillet 1668.

Je commence par vous remercier de vos lettres au roi , mon cher cousin , elles me feraient plaisir à lire d'un inconnu : elles m'attendrissent ; il me semble qu'elles devraient faire cet effet-là sur notre maître ; mais il est vrai qu'il ne s'appelle pas Rabutin , comme moi.

La plus jolie fille (1) de France vous fait des compliments. Ce nom me paraît agréable : je suis pourtant lasse d'en faire les honneurs. Elle est plus digne que jamais de votre estime et de votre amitié.

Je crois que vous ne savez pas que mon fils est allé en Candie avec M. de Roannes et le comte de Saint-Paul. Il l'a dit à M. de Turenne, au cardinal de Retz, à M. de La Rochefoucauld. Voyez quels personnages ! Tous ces messieurs l'ont tellement approuvé, que la chose a été résolue et répandue, avant que j'en susse rien. Enfin, il est parti. J'en ai pleuré amèrement, j'en suis sensiblement affligée : je n'aurai pas un moment de repos pendant tout ce voyage. J'en vois tous les périls, j'en suis morte : mais enfin, je n'en ai pas été la maîtresse ; et dans ces occasions-là, les mères n'ont pas beaucoup de voix au chapitre. Adieu, comte.

(1) C'était sa fille, qui avait alors environ vingt ans.

(3)

Au même.

A Paris, ce 4 décembre 1668.

N'avez-vous pas reçu ma lettre où je vous donnais la vie, et où je ne voulais pas vous tuer à terre ? J'attendais une réponse sur cette belle action : vous n'y avez pas pensé ; vous vous êtes contenté de vous relever et de reprendre votre épée, comme je vous l'ordonnais. J'espère que ce ne sera pas pour vous en servir jamais contre moi.

Il faut que je vous apprenne une nouvelle qui sans doute vous donnera de la joie. C'est qu'enfin la plus jolie fille de France épouse, non pas le plus joli garçon, mais un des plus honnêtes hommes du royaume. C'est M. de Grignan, que vous connaissez il y a longtemps. Toutes ses femmes sont mortes pour faire place à votre cousine, et même son père et son fils, par une bonté extraordinaire ; de sorte qu'étant plus riche qu'il n'a jamais été, et se trouvant d'ailleurs, et par sa naissance, et par ses établissements, et par ses bonnes qualités, tel que nous le pouvions souhaiter, nous ne le marchandons point, comme on a accoutumé de faire : nous nous en fions bien aux deux familles qui ont passé devant nous. Il paraît fort content de notre alliance, et aussitôt que nous aurons des nouvelles de l'archevêque d'Arles, son oncle, son autre oncle l'évêque d'Uzès étant ici, ce sera une affaire qui s'achèvera avant la fin de l'année. Comme je suis une dame assez

régulière , je n'ai pas voulu manquer à vous en demander votre avis et votre approbation . Le public paraît content, c'est beaucoup : car on est si sot , que c'est quasi sur cela qu'on se règle.

(4)

Au même.

A Paris, ce 7 janvier 1669.

Il est tellement vrai que je n'ai point reçu votre réponse sur la lettre où je vous donnais la vie , que j'étais en peine de vous , et craignais qu'avec la meilleure intention du monde de vous pardonner (comme je ne suis pas accoutumée à manier une épée), je ne vous eusse tué sans y penser. Cette raison seule me paraissait bonne pour ne m'avoir point fait réponse. Cependant vous me l'aviez faite, et l'on ne peut pas avoir été mieux perdu qu'elle ne l'a été. Vous voulez bien que je la regrette encore. Tout ce que vous écrivez est agréable ; et si j'eusse souhaité la perte de quelque chose, ce n'eût jamais été celle de cette lettre-là. Je suis fort aise que vous approuviez le mariage de M. de Grignan : il est vrai que c'est un très-bon et un très-honnête homme , qui a du bien, de la qualité, une charge , de l'estime et de la considération dans le monde. Que faut-il davantage ? Je trouve que nous sommes fort bien sortis d'intrigue. Puisque vous êtes de cette opinion , signez la procuration que je vous envoie, mon cher cousin, et soyez persuadé que, par mon goût, vous seriez tout le beau premier à la fête. Bon Dieu ! que

vous y tiendriez bien votre place ! Depuis que vous êtes parti de ce pays-ci , je ne trouve plus d'esprit qui me contente pleinement , et mille fois je me dis en moi-même : Bon Dieu ! quelle différence ! On parle de guerre (1), et que le roi fera la campagne. Ne vous y reverra-t-on point jouer un rôle que vous avez si bien rempli ?

(5)

A M. de Grignan.

A Paris , mercredi 6 août 1670.

Est-ce qu'en vérité je ne vous ai pas donné la plus jolie femme du monde ? Peut-on être plus honnête , plus régulière ? Peut-on vous aimer plus tendrement ? Peut-on avoir des sentiments plus chrétiens ? Peut-on souhaiter plus passionnément d'être avec vous ! Et peut-on avoir plus d'attachement à tous ses devoirs ? Cela est assez ridicule que je dise tant de bien de ma fille : mais c'est que j'admire sa conduite comme les autres ; et d'autant plus que je la vois de plus près , et qu'à vous dire vrai , quelque bonne opinion que j'eusse d'elle sur les choses principales , je ne croyais point du tout qu'elle dût être exacte sur toutes les autres au point qu'elle l'est. Je vous assure que le monde aussi lui rend bien justice , et qu'elle ne perd aucune des louanges qui lui sont dues. Voilà mon ancienne thèse qui me fera lapider un jour ; c'est

(1) Ce n'était qu'un bruit vague. Il s'agissait de pacifier la querelle du comte Palatin et du duc de Lorraine , en forçant celui-ci à désarmer.

que le public n'est ni fou, ni injuste : madame de Grignan doit en être trop contente, pour disputer contre moi présentement. Elle a été dans des peines de votre santé qui ne sont pas concevables : je me réjouis que vous soyez guéri, pour l'amour de vous et pour l'amour d'elle. Je ne vous dis aucune nouvelle ; ce serait aller sur les droits de ma fille. Je vous conjure seulement de croire qu'on ne peut s'intéresser plus tendrement que je fais à ce qui vous touche.

(6)

Au même.

A Paris, vendredi 28 novembre 1670.

Ne parlons plus de cette femme, nous l'aimons au delà de toute raison ; elle se porte très-bien, et je vous écris en mon propre et privé nom. Je veux vous parler de M. de Marseille, et vous conjurer, par toute la confiance que vous pouvez avoir en moi, de suivre mes conseils sur votre conduite avec lui. Je connais les manières des provinces, et je sais le plaisir qu'on y prend à nourrir les divisions ; en sorte qu'à moins d'être toujours en garde contre les discours de ces messieurs, on prend insensiblement leurs sentiments ; et très-souvent c'est une injustice. Je vous assure que le temps ou d'autres raisons ont changé l'esprit de M. de Marseille. Depuis quelques jours, il est fort adouci, et pourvu que vous ne vouliez pas le traiter comme un ennemi, vous trouverez qu'il ne l'est pas. Prenons-le sur ses paroles, jusqu'à ce qu'il ait fait

quelque chose de contraire ; rien n'est plus capable d'ôter tous les bons sentiments que de marquer de la défiance ; il suffit souvent d'être soupçonné comme un ennemi pour le devenir ; la dépense en est toute faite , on n'a plus rien à ménager. Au contraire , la confiance engage à bien faire , on est touché de la bonne opinion des autres , et on ne se résout pas facilement à la perdre. Au nom de Dieu , desserrez votre cœur , et vous serez peut-être surpris par un procédé que vous n'attendez pas. Je ne puis croire qu'il y ait du venin caché dans son cœur , avec toutes les démonstrations qu'il nous fait , et dont il serait honnête d'être la dupe , plutôt que d'être capable de le soupçonner injustement. Suivez mes avis , ils ne sont pas de moi seule ; plusieurs bonnes têtes vous demandent cette conduite et vous assurent que vous n'y serez pas trompé. Votre famille en est persuadée ; nous voyons les choses de plus près que vous ; tant de personnes qui vous aiment , et qui ont un peu de bon sens , ne peuvent guère s'y méprendre.

Madame de Coulanges m'a mandé que vous m'aimiez. Quoique ce ne me soit pas une nouvelle , je dois être fort aise que cette amitié résiste à l'absence et à la Provence , et qu'elle se fasse sentir dans les occasions.

J'ai bien à vous remercier des bontés que vous avez eues pour mon^{***} , il m'en est revenu de grands compliments. Le roi a eu pitié de lui ; il n'est plus sur les galères , il n'a plus de chaîne , et demeure à Marseille en liberté. On ne peut trop louer le roi de cette justice et de cette bonté.

(7)

Au même.

A Paris, mercredi 10 décembre 1670.

Madame de Coulanges m'a mandé plus de quatre fois que vous m'aimiez de tout votre cœur, que vous parliez de moi, que vous me souhaitiez. Comme j'ai fait toutes les avances de cette amitié, et que je vous ai aimé la première, vous pouvez juger à quel point mon cœur est content d'apprendre que vous répondez à cette inclination que j'ai pour vous depuis si longtemps. Tout ce que vous écrivez de votre fille est admirable; je n'ai point douté que la bonne santé de la mienne ne vous consolât de tout. J'aurais eu trop de joie de vous apprendre la naissance d'un petit garçon; mais c'eût été trop de biens à la fois, et ce plaisir que j'ai naturellement à dire de bonnes nouvelles eût été jusqu'à l'excès. Je serai bientôt dans l'état où vous me vîtes l'année passée; il faut que je vous aime bien pour vous envoyer ma fille par un si mauvais temps. Quelle folie de quitter une si bonne mère, dont vous m'assurez qu'elle est si contente, pour aller chercher un homme au bout de la France! Je vous assure qu'il n'y a rien qui choque tant la bienséance que ces sortes de conduites. Je crois que vous aurez été touché de la mort de cette aimable duchesse. J'étais si affligée moi-même, que j'aurais eu besoin de consolation en vous écrivant.

Ma fille me prie de vous mander le mariage de M. de Nevers (1): ce monsieur de Nevers si difficile à ferrer, ce

(1) Philippe-Julien Mazarini-Mancini, duc de Nevers.

monsieur de Nevers si extraordinaire, qui glisse des mains alors qu'on y pense le moins, il épouse enfin, devinez qui? Ce n'est point mademoiselle d'Houdancourt, ni mademoiselle de Grancei; c'est mademoiselle de Thianges (1), jeune, modeste, élevée à l'Abbaye-aux-Bois. Madame de Montespan en fait les noces dimanche, elle en fait comme la mère, et en reçoit les honneurs. Le roi rend à M. de Nevers toutes ses charges; de sorte que cette belle qui n'a pas un sou, lui vaut mieux que la plus grande héritière de France. Madame de Montespan fait des merveilles partout. Je vous défends de m'écrire : écrivez à ma fille, et laissez-moi la liberté de vous écrire, sans vous embarquer dans les réponses qui m'ôteraient le plaisir de vous mander des bagatelles. Aimez-moi toujours, mon cher comte, je vous quitte d'honorer ma grand'maternité; mais il faut m'aimer et vous assurer que vous n'êtes aimé en nul lieu du monde si chèrement qu'ici.

Ne manquez pas d'écrire à madame de Brissac (2), je l'ai vue aujourd'hui; elle est très-affligée : elle m'a parlé du déplaisir qu'elle croit que vous aurez en apprenant la mort de sa mère.

M. de Foix est quelquefois à l'extrémité, quelquefois mieux; je ne répondrai point cette année de la vie de ceux qui ont la petite vérole.

Il y a ici un jeune fils du Landgrave de Hesse, qui est mort de la fièvre continue sans avoir été saigné : sa mère

(1) Diane-Gabrielle de Damas, fille de Claude-Léonore, marquis de Thianges, et de Gabrielle de Rochechouart-Mortemar, sœur de madame de Montespan.

(2) Gabrielle-Louise de Saint-Simon, duchesse de Brissac, fille de Claude, duc de Saint-Simon, et de Diane-Henriette de Budos.

lui avait recommandé en partant de ne point se faire saigner à Paris ; il ne s'est point fait saigner ; il est mort.

Noirmoutier est aveugle sans ressource ; madame de Grignan peut reprendre toutes les vieilles réflexions qu'elle avait faites là-dessus. La cour est ici , et le roi s'y ennuie à tel point qu'il ira toutes les semaines trois ou quatre jours à Versailles.

(8) **A M. de Coulanges.**

A Paris, lundi 15 décembre 1768.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante , la plus surprenante , la plus merveilleuse , la plus miraculeuse , la plus triomphante , la plus étourdissante , la plus inouïe , la plus singulière , la plus extraordinaire , la plus incroyable , la plus imprévue , la plus grande , la plus petite , la plus rare , la plus commune , la plus éclatante , la plus secrète jusqu'à aujourd'hui , la plus brillante , la plus digne d'envie ; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés , encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que nous ne saurions croire à Paris , comment la pourrait-on croire à Lyon ? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame d'Hauterive ; une chose enfin qui se fera dimanche , où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue* ; une chose qui se fera dimanche , et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire ,

devinez-la, je vous le donne en trois : *jetez-vous votre langue aux chiens* ? Hé bien ! il faut donc vous la dire. M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en six, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est madame de la Vallière. Point du tout, Madame. C'est donc mademoiselle de Retz ? Point du tout ; vous êtes bien provinciale. Ah ! vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est mademoiselle Colbert. Encore moins. C'est assurément mademoiselle de Créqui. Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse dimanche au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de.... mademoiselle, devinez le nom ; il épouse Mademoiselle, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu MONSIEUR (1), Mademoiselle, petite-fille de HENRI IV, Mademoiselle d'Eu, Mademoiselle de Dombes, Mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du roi, Mademoiselle destinée au trône, Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de MONSIEUR. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouvons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous. Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

(1) Gaston de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIII.

(9) **Au même.**

A Paris, vendredi 19 décembre 1670.

Ce qui s'appelle tomber du haut des nues, c'est ce qui arriva hier au soir aux Tuileries ; mais il faut reprendre les choses de plus loin. Vous en êtes à la joie, aux transports, aux ravissements de la princesse et du bienheureux duc. Ce fut donc lundi que la chose fut déclarée, comme je vous l'ai mandé. Le mardi se passa à parler, à s'étonner, à se complimenter. Le mercredi, Mademoiselle fit une donation à M. de Lauzun, avec dessein de lui donner les titres, les noms et les ornements nécessaires pour être nommé dans le contrat de mariage, qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre duchés : le premier, c'est le comté d'Eu, qui est la première pairie de France, et qui donne le premier rang ; le duché de Montpensier, dont il porta hier le nom toute la journée ; le duché de Saint-Fargeau ; le duché de Châtellerault : tout cela estimé vingt-deux millions. Le contrat fut dressé ensuite ; il y prit le nom de Montpensier. Le jeudi matin, qui était hier, Mademoiselle espéra que le roi signerait le contrat, comme il l'avait dit ; mais sur les sept heures du soir, la reine, Monsieur et plusieurs barbons firent entendre à Sa Majesté que cette affaire faisait tort à sa réputation ; en sorte qu'après avoir fait venir Mademoiselle et M. de Lauzun, le roi lui déclara devant M. le prince, qu'il leur défendait absolument

de songer à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le respect, toute la soumission, toute la fermeté et tout le désespoir que méritait une si grande chute. Pour Mademoiselle, suivant son humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes excessives, et tout le jour elle a gardé son lit, sans rien avaler que des bouillons. Voilà un beau songe; voilà un beau sujet de roman ou de tragédie, mais surtout un beau sujet de raisonner et de parler éternellement : c'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse; nous espérons que vous en ferez autant : *E frà tanto vi baccio le mani.*

(10)

Au même.

A Paris, mercredi 24 décembre 1670.

Vous savez présentement l'histoire romanesque de Mademoiselle et de M. de Lauzun. C'est le juste sujet d'une tragédie dans toutes les règles du théâtre; nous en disposions les actes et les scènes l'autre jour; nous prenions quatre jours au lieu de vingt-quatre heures, et c'était une pièce parfaite. Jamais il ne s'est vu de tels changements en si peu de temps, jamais une émotion si générale, jamais vous n'avez ouï une si extraordinaire nouvelle. M. de Lauzun a joué son personnage en perfection; il a soutenu ce malheur avec une fermeté, un courage, et pourtant une douleur mêlée d'un profond respect, qui l'ont fait admirer de tout le monde. Ce qu'il

a perdu est sans prix ; mais les bonnes grâces du roi , qu'il a conservées , sont sans prix aussi , et sa fortune ne paraît pas déplorée. Mademoiselle a fort bien fait aussi ; elle a bien pleuré ; elle a recommencé aujourd'hui à rendre ses devoirs au Louvre , dont elle avait reçu toutes les visites. Voilà qui est fini. Adieu.

(11)

Au même.

A Paris , mercredi 31 décembre 1670.

J'ai reçu vos réponses à mes lettres. Je comprends l'étonnement où vous avez été de tout ce qui s'est passé depuis le 15 jusqu'au 20 de ce mois : le sujet le méritait bien. J'admire aussi votre bon esprit , et combien vous avez jugé droit , en croyant que cette grande machine ne pourrait pas aller depuis le lundi jusqu'au dimanche. La modestie m'empêche de vous louer à bride abattue là-dessus , parce que j'ai dit et pensé toutes les mêmes choses que vous. Je dis à ma fille le lundi : Jamais ceci n'ira à bon port jusqu'à dimanche ; et je voulus parier , quoique tout respirât la noce , qu'elle ne s'achèverait point. En effet , le jeudi , le temps se brouilla , et la nuée creva le soir à dix heures , comme je vous l'ai mandé. Ce même jeudi , j'allai dès neuf heures du matin chez Mademoiselle , ayant eu avis qu'elle allait se marier à la campagne , et que le coadjuteur de Reims (1) faisait la céré-

(1) Charles-Maurice Le Tellier.

monie; cela était ainsi résolu le mercredi au soir; car pour le Louvre, cela fut changé dès le mardi. Mademoiselle écrivait, elle me fit entrer, elle acheva sa lettre; et puis, comme elle était au lit, elle me fit mettre à genoux dans sa ruelle; elle me dit à qui elle écrivait, et pour-quoi, et les beaux présents qu'elle avait faits la veille, et le nom qu'elle avait donné; qu'il n'y avait point de parti pour elle en Europe, et qu'elle voulait se marier. Elle me conta une conversation mot à mot qu'elle avait eue avec le roi; elle me parut transportée de la joie de faire un homme bienheureux; elle me parla avec tendresse du mérite et de la reconnaissance de M. de Lauzun; et sur tout cela, je lui dis : « Mon Dieu, Mademoi-
« selle, vous voilà bien contente; mais que n'avez-vous
« donc fini promptement cette affaire dès lundi? Savez-
« vous bien qu'un si grand retardement donne le temps à
« tout le royaume de parler, et que c'est tenter Dieu et
« le roi, que de vouloir conduire si loin une affaire si
« extraordinaire? » Elle me dit que j'avais raison; mais elle était si pleine de confiance, que ce discours ne lui fit alors qu'une légère impression. Elle retourna sur les bonnes qualités et sur la bonne maison de Lauzun. Je lui dis ces vers de *Polyeucte* :

Du moins on ne la peut blâmer d'un mauvais choix :
Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois.

Elle m'embrassa fort. Cette conversation dura une heure; il est impossible de la redire toute : mais j'avais été assurément fort agréable durant ce temps, et je le puis dire sans vanité, car elle était aise de parler à quel-qu'un; son cœur était trop plein. A dix heures elle se

donna au reste de la France, qui venait lui faire compliment. Elle attendit tout le matin des nouvelles, et n'en eut point. L'après-dinée, elle s'amusa à faire ajuster elle-même l'appartement de M. de Montpensier. Le soir, vous savez ce qu'il arriva. Le lendemain, qui était vendredi, j'allai chez elle, je la trouvai dans son lit; elle redoubla ses cris en me voyant, elle m'appela, elle m'embrassa, me mouilla de toutes ses larmes. Elle me dit : « Hélas ! vous souvient-il de ce que vous me dites hier ? ah ! quelle cruelle prudence ! ah , la prudence ! » Elle me fit pleurer à force de pleurer. J'y suis encore retournée deux fois ; elle est fort affligée, et m'a toujours traitée comme une personne qui sentait ses douleurs ; elle ne s'est pas trompée. J'ai retrouvé, dans cette occasion, des sentiments qu'on n'a guère pour des personnes d'un si haut rang (1). Ceci entre nous deux et madame de Coulanges ; car vous jugez bien que cette causerie serait entièrement ridicule avec d'autres. Adieu.

(12)

A madame de Grignan.

A Paris, vendredi 6 février 1671.

Ma douleur serait bien médiocre, si je pouvais vous la dépeindre ; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les

(1) On croit que Mademoiselle épousa secrètement Lauzun. La Bruyère a peint ce singulier personnage sous le nom de *Straton*, ch. 8, de *la Cour*.

pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie, toujours pleurant et toujours mourant : il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme ; et en effet, quelle rude séparation ? Je demandai la liberté d'être seule ; on me mena dans la chambre de madame du Housset, on me fit du feu, *Agnès* me gardait sans me parler, c'était notre marché ; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter ; toutes mes pensées me faisaient mourir ; j'écrivis à M. de Grignan ; vous pouvez penser sur quel ton. J'allai ensuite chez madame de La Fayette, qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit. Elle était seule et malade, et triste de la mort d'une sœur religieuse ; elle était comme je la pouvais désirer. M. de La Rochefoucauld y vint ; on ne parla que de vous, de la raison que j'avais d'être touchée, et du dessein de parler comme il faut à *Mellusine* (1). Je vous réponds qu'elle sera bien relancée. D'Hacqueville vous rendra un bon compte de cette affaire. Je reviens enfin à huit heures de chez madame de La Fayette ; mais en entrant ici, bon Dieu ! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré ? Cette chambre, où j'entrais toujours, hélas ! j'en trouvai les portes ouvertes ; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre petite fille qui me représentait la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris ? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa avec madame de la

(1) Madame de Marans, sœur de mademoiselle de Montalet, fille d'honneur et favorite de *Madame* (Henriette d'Angleterre).

On sait que *Mellusine* est le nom d'une magicienne qui joue un grand rôle dans les romans de chevalerie.

Troche (1) à l'arsenal. Le soir je reçus votre lettre qui me remit dans les premiers transports ; et ce soir j'achèverai celle-ci chez M. de Coulanges , où j'apprendrai des nouvelles ; car pour moi , voilà ce que je sais , avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici ; toute ma lettre serait pleine de compliments , si je voulais.

Vendredi au soir.

J'ai appris chez madame de Lavardin les nouvelles que je vous mande ; et j'ai su par madame de La Fayette qu'elle et M. de La Rochefoucauld eurent hier une conversation avec *Mellusine* , dont le détail n'est pas aisé à écrire ; mais songez qu'elle fut confondue et poussée à bout par l'horreur de son procédé , qui lui fut reproché sans aucun ménagement. Elle est fort heureuse du parti qu'on lui offre , et dont elle est demeurée d'accord : c'est de se taire très-régulièrement , moyennant quoi on ne lui dira plus rien. Vous avez des amis qui ont pris vos intérêts avec une grande chaleur ; je ne vois que des gens qui vous aiment et vous estiment beaucoup , et qui entrent bien aisément dans ma douleur. Je n'ai voulu aller encore que chez madame de La Fayette. On s'empresse fort de me chercher et de me vouloir prendre ; et je crains cela comme la mort. Je vous conjure , ma chère fille , d'avoir soin de votre santé ; conservez-la pour l'amour de moi , et ne vous abandonnez point à ces cruelles négligences dont il ne me semble pas qu'on puisse jamais

(1) N... de Varennes , veuve du marquis de La Troche , de la maison de Savonnières en Anjou. Elle avait un fils maréchal-de-camp , qui fut tué le 18 septembre 1691 au combat de Leuze : c'était un officier d'un très-grand mérite.

revenir. Je vous embrasse avec une tendresse qui ne saurait avoir d'égale, n'en déplaît à toutes les autres.

Le mariage de mademoiselle d'Houdancourt et de M. de Ventadour a été signé ce matin. L'abbé de Chambonnas a été aussi nommé ce matin à l'évêché de Lodève. Madame la princesse (1) partira le mercredi des cendres pour Châteauroux, où monsieur le prince désire qu'elle fasse quelque séjour. M. de la Marguerie a pris la place du conseil de M. d'Etampes, qui est mort. Madame de Mazarin arrive ce soir à Paris; le roi s'est déclaré son protecteur, et l'a envoyé quérir au Lis avec un exempt et huit gardes, et un carrosse bien attelé.

(13)

A la même.

A Paris, lundi 9 février 1671.

Je reçois vos lettres comme vous avez reçu ma bague; je fonds en larmes en les lisant; il me semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié; on croirait que vous m'écrivez des injures, ou que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire; vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse; lorsque j'apprends tout cela, qui est justement tout ce qui me peut être le plus agréa-

(1) Claire-Clémence de Maillé-Brézé, princesse de Condé.

ble; voilà l'état où je suis. Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux écrire vos sentiments que vous n'aimez à me les dire; de quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer, comme je le fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse; mais si vous songez à moi, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous : c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle; c'est ce qu'il faudrait avoir pour Dieu, si l'on faisait son devoir : rien ne me donne de distraction; je vois ce carrosse qui avance toujours et qui n'approchera jamais de moi : je suis toujours dans les grands chemins, il me semble que j'ai quelquefois peur que ce carrosse ne verse; les pluies qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir; le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant mes yeux, je sais tous les lieux où vous couchez : vous êtes ce soir à Nevers, vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à Moulins, par madame de Guénégaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres, peut-être que la troisième viendra, c'est la seule consolation que je souhaite; pour d'autres, je n'en cherche pas. Je suis entièrement incapable de voir beaucoup de monde ensemble; cela viendra peut-être, mais il n'en est pas question encore. Les duchesses de Verneuil et d'Arpajon veulent me réjouir; je les en ai remerciées; je n'ai jamais vu de si belles âmes qu'il y en a dans ce pays-ci. Je fus samedi tout le jour chez madame de Villars (1), à parler de vous, et à pleurer; elle entre bien

(1) Marie de Bellefond, marquise de Villars, mère du feu maréchal duc de ce nom.

dans mes sentiments. Hier je fus au sermon de M. d'Agen (1) et au salut, et chez madame de Puisieux, et chez madame du Puis-du-Fou, qui vous fait mille amitiés. Aujourd'hui je m'en vais souper au faubourg tête-à-tête (2). Voilà les fêtes de mon carnaval. Je fais tous les jours dire une messe pour vous ; c'est une dévotion qui n'est pas chimérique. Je n'ai vu Adhémar (3) qu'un moment ; je m'en vais lui écrire pour le remercier de son lit : je lui en suis plus obligée que vous. Si vous voulez me faire un véritable plaisir, ayez soin de votre santé, dormez dans ce joli petit lit, mangez du potage, et servez-vous de tout le courage qui me manque. Continuez à m'écrire. Tout ce que vous avez laissé d'amitiés ici est augmenté : je ne finirais point à vous faire des compliments et à vous dire l'inquiétude où l'on est de votre santé.

Mademoiselle d'Harcourt fut mariée avant-hier ; il y eut un grand souper maigre à toute la famille ; hier un grand bal, et un grand souper au roi, à la reine, à toutes les dames parées ; c'était une des plus belles fêtes qu'on puisse voir.

Madame d'Heudicourt est partie avec un désespoir inconcevable, ayant perdu toutes ses amies, convaincue de tout ce que madame Scarron (4) avait toujours défendu, et de toutes les trahisons du monde. Mandez-moi quand vous aurez reçu mes lettres. Je fermerai tantôt celle-ci.

(1) Claude Joly, célèbre prédicateur, depuis évêque d'Agen.

(2) Avec madame de La Fayette.

(3) Joseph Adhémar de Montell, frère de M. de Grignan, connu d'abord sous le nom d'*Adhémar*, fut appelé le *chevalier de Grignan*, après la mort de Charles-Philippe d'Adhémar son frère, arrivée le 6 février 1672.

(4) Depuis madame de Maintenon.

Lundi au soir.

Avant que d'aller au faubourg, je fais mon paquet, et je l'adresse à M. l'intendant à Lyon. La distinction de vos lettres m'a charmée : hélas ! je la méritais bien par la distinction de mon amitié pour vous.

Madame de Fontevraud (1) fut bénite hier ; messieurs les prélats furent un peu fâchés de n'y voir que des tabourets.

Voici ce que j'ai su de la fête d'hier : toutes les cours de l'hôtel de Guise étaient éclairées de deux mille lanternes. La reine entra d'abord dans l'appartement de mademoiselle de Guise, fort éclairé, fort paré ; toutes les dames se mirent à genoux autour de la reine, sans distinction de tabourets : on soupa dans cet appartement. Il y avait quarante dames à table ; le souper fut magnifique ; le roi vint, et fort gravement regarda tout sans se mettre à table ; on monta plus haut, où tout était préparé pour le bal. Le roi mena la reine, et honora l'assemblée de trois ou quatre courantes, et puis s'en alla au Louvre avec sa compagnie ordinaire. Mademoiselle ne voulut point venir à l'hôtel de Guise. Voilà tout ce que je sais.

Je veux voir le paysan de Sully, qui m'apporta hier votre lettre ; je lui donnerai de quoi boire : je le trouve bien heureux de vous avoir vue. Hélas ! comme un moment me paraîtrait, et que j'ai de regret à tous ceux que

(1) Marie-Madeleine-Gabrielle de Rochechouart, célèbre par son esprit et par ses vertus. Elle était sœur de mesdames de Thianges et de Montespau, et abbesse de Fontevraud.

j'ai perdus ! Je me fais des *dragons* (1) aussi bien que les autres. Et notre coadjuteur, ne voulez-vous pas bien l'embrasser pour l'amour de moi ! n'est-il point encore *seigneur corbeau* pour vous ? Je désire avec passion que vous soyez remise comme vous étiez. Hé, ma pauvre fille ! hé ! mon Dieu ! a-t-on bien du soin de vous ? Il ne faut jamais vous croire sur votre santé : voyez ce lit que vous ne vouliez point ; tout cela est comme madame Robinet. Adieu, ma chère enfant, l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie.

(14)

A la même.

A Paris, mercredi 18 février 1671.

Je vous conjure, ma fille, de conserver vos yeux ; pour les miens, vous savez qu'ils doivent finir à votre service. Vous comprenez bien, ma belle, que de la manière que vous m'écrivez, il faut que je pleure en lisant vos lettres. Joignez à la tendresse et à l'inclination naturelle que j'ai pour votre personne, la petite circonstance d'être persuadée que vous m'aimez, et jugez de l'excès de mes sentiments. Méchante ! pourquoi me cachez-vous quelquefois de si précieux trésors ? Vous avez peur que je ne meure de joie : mais ne craignez-vous pas aussi que je meure du déplaisir de croire voir le contraire ? Je prends

(1) Expression familière entre la mère et la fille, pour dire *des chagrins, des inquiétudes*.

d'Hacqueville à témoin de l'état où il m'a vue autrefois ; mais quittons ces tristes souvenirs , et laissez-moi jouir d'un bien sans lequel la vie m'est dure et fâcheuse. Ce ne sont point des paroles , ce sont des vérités. Madame de Guénégaud (1) m'a mandé de quelle manière elle vous a vue pour moi : je vous conjure d'en garder le fond ; mais plus de larmes , je vous en prie , elles ne vous sont pas si saines qu'à moi. Je suis présentement assez raisonnable ; je me soutiens au besoin , et quelquefois je suis quatre ou cinq heures tout comme une autre ; mais peu de chose me remet à mon premier état : un souvenir , un lieu , une parole , une pensée un peu trop arrêtée , vos lettres , surtout , les miennes même en les écrivant , quelqu'un qui me parle de vous , voilà des écueils à ma constance , et ces écueils se rencontrent souvent. Je vois madame de Villars , je me plais avec elle , parce qu'elle entre dans mes sentiments ; elle vous dit mille amitiés. Madame de La Fayette comprend fort aussi les tendresses que j'ai pour vous ; elle est touchée de l'amitié que vous me témoignez. Je suis assez souvent dans ma famille , quelquefois ici le soir par lassitude , mais rarement. J'ai vu cette pauvre madame Amelot ; elle pleure bien , je m'y connais. Je vais aux sermons des Mascaron (2) et des Bourdaloue ; ils se surpassent à l'envi. Voilà bien de mes nouvelles ; j'ai fort envie de savoir des vôtres , et comment vous vous serez trouvée à Lyon ; pour vous dire le

(1) Femme du secrétaire d'État Guénégaud , qui avait été enveloppé dans le procès de Fouquet. La rue de Guénégaud , dans laquelle il avait fait bâtir un hôtel , lui doit son nom.

(2) Jules Mascaron , prêtre de l'Oratoire , nommé en 1671 à l'évêché de Tulle.

vrai, je ne pense à nulle autre chose. Vous m'avez donné envie de m'informer de la mascarade du mardi gras : j'ai su qu'un grand homme, plus grand de trois doigts qu'un autre, avait fait faire un habit admirable : il ne voulut point le mettre, et il se trouva par hasard qu'une dame qu'il ne connaît point du tout, à qui il n'a jamais parlé, n'était point à l'assemblée. Du reste, il faut que je dise, comme Voiture, personne n'est encore mort de votre absence, hormis moi : ce n'est pas que le carnaval n'ait été d'une tristesse excessive, vous pouvez vous en faire honneur ; pour moi, j'ai cru que c'était à cause de vous ; mais ce n'est point assez pour une absence comme la vôtre. J'envoie pour cette fois cette lettre en Provence : j'embrasse M. de Grignan, et je meurs d'envie de savoir de vos nouvelles. Dès que j'ai reçu une lettre, j'en voudrais tout à l'heure une autre, je ne respire que d'en recevoir.

Vous écrivez extrêmement bien, personne n'écrit mieux : ne quittez jamais le naturel, votre tour s'y est formé, et cela compose un style parfait. J'ai fait vos compliments à madame de La Fayette et à M. de La Rochefoucauld et à Langlade ; tout cela vous aime, vous estime, et vous sert en toute occasion. Vos chansons m'ont paru jolies, j'en ai reconnu les styles. Ah ! mon enfant, que je voudrais bien vous voir un peu, vous entendre, vous embrasser, vous voir passer, si c'est trop demander que le reste ! Hé bien, par exemple, voilà de ces pensées à quoi je ne résiste pas. Je sens qu'il m'ennuie de ne vous plus avoir : cette séparation me fait une douleur au cœur et à l'âme, que je sens comme un mal du corps. Je ne vous puis assez remercier de toutes les lettres que vous

m'avez écrites sur le chemin : ces soins sont trop aimables, et font bien leur effet aussi; rien n'est perdu avec moi; vous m'avez écrit de partout, j'ai admiré votre bonté; cela ne se fait point sans beaucoup d'amitié, autrement on serait plus aise de se reposer et de se coucher. L'impatience que j'ai d'avoir encore de vos nouvelles et de Rouane et de Lyon, n'est pas médiocre; je suis en peine de votre embarquement, et de savoir ce que vous a paru ce furieux Rhône en comparaison de notre pauvre Loire, à laquelle vous avez tant fait de civilités. Que vous êtes honnête de vous en être souvenue comme une de vos anciennes amies ! Hélas ! de quoi ne me souviens-je point ? Les moindres choses me sont chères ; j'ai mille *dragons*. Quelle différence ! je ne revenais jamais ici sans impatience et sans plaisir : présentement j'ai beau chercher, je ne vous trouve plus ; et comment peut-on vivre quand on sait que, quoi qu'on fasse, on ne trouvera plus une si chère enfant ? Je vous ferai bien voir si je la souhaite, par le chemin que je ferai pour l'aller chercher.

M. le Dauphin était malade ; il se porte mieux. On sera à Versailles jusqu'à lundi. J'ai une infinité de compliments à vous faire. Je vois tous les jours votre petite ; je veux qu'elle soit droite, voilà mon soin : cela serait plaisant d'être votre fille et de M. de Grignan, et qu'elle ne fût pas bien faite ; je suis habile, j'ai même des précautions inutiles.

(15)

A la même.

Vendredi , 20 février 1671.

Je vous avoue que j'ai une extraordinaire envie de savoir de vos nouvelles ; songez, ma chère fille, que je n'en ai point eu depuis la Palice ; je ne sais rien du reste de votre voyage jusqu'à Lyon, ni de votre route jusqu'en Provence ; je suis bien assurée qu'il me viendra des lettres ; je ne doute point que vous ne m'ayez écrit ; mais je les attends, et je ne les ai pas : il faut se consoler et s'amuser en vous écrivant. Vous saurez qu'avant-hier au soir mercredi, après être revenue de chez M. de Coulanges, où nous faisons nos paquets les jours d'ordinaire, je songeai à me coucher, cela n'est pas extraordinaire ; mais ce qui l'est beaucoup, c'est qu'à trois heures après minuit j'entendis crier au voleur ! au feu ! et ces cris si près de moi et si redoublés, que je ne doutai point que ce ne fût ici ; je crus même entendre qu'on parlait de ma pauvre petite fille ; je m'imaginai qu'elle était brûlée : je me levai dans cette crainte, sans lumière, avec un tremblement qui m'empêchait quasi de me soutenir ! Je courus à son appartement, qui est le vôtre ; je trouvai tout dans une grande tranquillité ; mais je vis la maison de Guitaut tout en feu ; les flammes passaient par-dessus la maison de madame de Vauvineux : on voyait dans nos cours, et surtout chez M. de Guitaut, une clarté qui faisait hor-

reur : c'étaient des cris , c'était une confusion , c'était un bruit épouvantable des poutres et des solives qui tombaient. Je fis ouvrir ma porte , j'envoyai mes gens au secours : M. Guitaut m'envoya une cassette de ce qu'il a de plus précieux ; je la mis dans mon cabinet , et puis je voulus aller dans la rue pour béer comme les autres ; j'y trouvai M. et madame de Guitaut quasi nus ; madame de Vauvineux , l'ambassadeur de Venise , tous ses gens , la petite de Vauvineux (1) qu'on portait tout endormie chez l'ambassadeur , plusieurs meubles et vaisselles d'argent qu'on sauvait chez lui. Madame de Vauvineux faisait démeubler : pour moi j'étais comme dans une île , mais j'avais grand pitié de mes pauvres voisins. Madame Guëton et son frère donnaient de très-bons conseils ; nous étions dans la consternation : le feu était si allumé qu'on n'osait en approcher , et l'on n'espérait la fin de cet embrasement qu'avec la fin de la maison de ce pauvre Guitaut. Il faisait pitié ; il voulait aller sauver sa mère qui brûlait au troisième étage ; sa femme s'attachait à lui , et le retenait avec violence ; il était entre la douleur de ne pas pouvoir secourir sa mère , et la crainte de blesser sa femme grosse de cinq mois ; enfin il me pria de tenir sa femme , je le fis : il trouva que sa mère avait passé au travers de la flamme et qu'elle était sauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers ; il ne put approcher du lieu où ils étaient : enfin il revint à nous dans cette rue où j'avais fait asseoir sa femme : des Capucins pleins de charité et d'adresse travaillèrent si bien , qu'ils coupèrent le feu (2).

(1) Charlotte-Élisabeth de Cocheffret , mariée en 1679 à Charles de Rohan , prince de Guéménée , duc de Montbazou.

(2) Les pompiers ne furent établis que plus de trente ans après.

On jeta de l'eau sur le reste de l'embrasement , et enfin le combat finit faute de combattants , c'est-à-dire après que le premier et le second étage de l'antichambre , et de la petite chambre et du cabinet , qui sont à main droite du salon , eurent été absolument consumés. On appela bonheur ce qui restait de la maison , quoiqu'il y ait pour Guitaut pour plus de dix mille écus de perte : car on compte de faire rebâtir cet appartement qui était peint et doré. Il y avait plusieurs beaux tableaux à M. Leblanc , à qui est la maison : il y avait aussi plusieurs tables , miroirs , miniatures , meubles , tapisseries. Ils ont un grand regret à des lettres ; je me suis imaginée que c'étaient des lettres de M. le prince. Cependant vers les cinq heures du matin , il fallut songer à madame de Guitaut ; je lui offris mon lit , mais madame Guëton la mit dans le sien , parce qu'elle a plusieurs chambres meublées. Nous la fîmes saigner , nous envoyâmes quérir *Boucher* : il craint bien que cette grande émotion ne lui cause une fausse couche. Elle est donc chez cette pauvre madame Guëton ; tout le monde les vient voir. Vous m'allez demander comment le feu s'était mis à cette maison ; on n'en sait rien , il n'y en avait point dans l'appartement où il a pris : mais si on avait pu rire dans une si triste occasion , quels portraits n'aurait-on pas faits de l'état où nous étions tous ? Guitaut était nu en chemise avec des chausses ; madame de Guitaut était nu-jambes , et avait perdu une de ses pantoufles ; madame de Vauvineux était en petite jupe sans robe de chambre ; tous les valets , tous les voisins en bonnet de nuit : l'ambassadeur était en robe de chambre et en perruque , et conserva fort bien la gravité de la *sérénissime* ; voilà les tristes nouvelles de notre

quartier. Je prie *Déville* (1) de faire tous les soirs une ronde, pour voir si le feu est éteint partout ; on ne saurait avoir trop de précaution pour éviter ce malheur. Je souhaite que l'eau vous ait été favorable ; en un mot , je vous souhaite tous les biens , et je prie Dieu qu'il vous garantisse de tous les maux.

(16)

A la même.

A Paris, mardi 3 mars 1671.

Si vous étiez ici , ma chère enfant , vous vous moqueriez de moi ; j'écris de provision, mais c'est par une raison bien différente de celle que je vous donnais un jour pour m'excuser d'avoir écrit à quelqu'un une lettre qui ne devait partir que dans deux jours ; c'était parce que je ne me souciais guère de lui , et que dans deux jours je n'aurais pas autre chose à lui dire. Voici tout le contraire : c'est que je me soucie beaucoup de vous , que j'aime à vous entretenir à toute heure , et que c'est la seule consolation que je puisse avoir présentement. Je suis aujourd'hui toute seule dans ma chambre par excès de ma mauvaise humeur. Je suis lasse de tout , je me suis fait un plaisir de dîner ici , et je m'en fais un de vous écrire hors de propos : mais, hélas ! vous n'avez pas de ces sortes de loisirs. J'écris tranquillement , et je ne comprends pas que vous puissiez lire de même : je ne vois pas un moment où vous soyez à vous ; je vois un mari qui vous

(1) Maître d'hôtel de M. de Grignan.

adore, qui ne peut se passer d'être auprès de vous, et qui peut à peine comprendre son bonheur ; je vois des harangues, des infinités de compliments, de visites ; on vous fait des honneurs extrêmes ; il faut répondre à tout cela, vous êtes accablée ; moi-même, sur ma petite boule, je n'y suffirais pas. Que fait votre paresse, pendant tout ce fracas ? Elle souffre, elle se retire dans quelque petit cabinet, elle meurt de peur de ne plus retrouver sa place ; elle vous attend dans quelque moment perdu, pour vous faire au moins souvenir d'elle et vous dire un mot en passant. Hélas ! dit-elle, m'avez-vous oubliée ? Songez que je suis votre plus ancienne amie, celle qui ne vous a jamais abandonnée, la fidèle compagne de vos plus beaux jours ; que c'est moi qui vous consolais de tous les plaisirs, et qui même quelquefois vous les faisais haïr ; qui vous ai empêchée de mourir d'ennui, et en Bretagne, et dans votre grossesse : quelquefois votre mère troublait nos plaisirs, mais je savais bien où vous reprendre ; présentement, je ne sais plus où j'en suis ; les honneurs et les représentations me feront périr, si vous n'avez soin de moi. Il me semble que vous lui dites en passant un petit mot d'amitié, vous lui donnez quelque espérance de vous posséder à Grignan ; mais vous passez vite, et vous n'avez pas le loisir d'en dire davantage. Le devoir et la raison sont autour de vous, et ne vous donnent pas un moment de repos ; moi-même, qui les ai toujours tant honorés, je leur suis contraire, et ils me le sont : le moyen qu'ils vous laissent lire de telles lanterneries ! Je vous assure, ma chère enfant, que je songe à vous continuellement, et je sens tous les jours ce que vous me dites une fois, qu'il ne fallait point appuyer

sur les pensées ; si l'on ne glissait par-dessus , on serait toujours en larmes , c'est-à-dire moi. Il n'y a lieu dans cette maison qui ne me blesse le cœur ; toute votre chambre me tue : j'y ai fait mettre un paravent tout au milieu , pour rompre un peu la vue ; la fenêtre de ce degré , par où je vous vis monter dans le carrosse de d'Hacqueville , et par où je vous rappelai , me fait peur , quand je pense combien alors j'étais capable de m'y jeter , car je suis folle quelquefois : ce cabinet , où je vous embrassai sans savoir ce que je faisais ; ces Capucins , où j'allai entendre la messe ; ces larmes qui tombaient de mes yeux à terre , comme si c'eût été de l'eau qu'on eût répandue ; Sainte-Marie , madame de La Fayette , mon retour dans cette maison , votre appartement , la nuit , le lendemain , et votre première lettre , et toutes les autres , et encore tous les jours , et tous les entretiens de ceux qui entrent dans mes sentiments ; ce pauvre d'Hacqueville est le premier ; je n'oublierai jamais la pitié qu'il eut de moi. Voilà donc où j'en reviens , il faut glisser sur tout cela , et se bien garder de s'abandonner à ses pensées et aux mouvements de son cœur : j'aime mieux m'occuper de la vie que vous faites maintenant ; cela me fait une diversion , sans m'éloigner pourtant de mon sujet et de mon objet , qui est ce qui s'appelle poétiquement l'objet aimé. Je songe donc à vous , et je souhaite toujours de vos lettres ; quand je viens d'en recevoir , j'en voudrais bien encore. J'en attends présentement , et je reprendrai ma lettre , quand j'aurai reçu de vos nouvelles. J'abuse de vous , ma très-chère ; j'ai voulu aujourd'hui me permettre cette lettre d'avance ; mon cœur en avait besoin , je n'en ferai pas une coutume.

(17)

A la même.

A Paris , mercredi 4 mars 1671.

Ah ! ma fille , quelle lettre ! quelle peinture de l'état où vous avez été ! et que je vous aurais mal tenu ma parole , si je vous avais promis de n'être point effrayée d'un si grand péril ! Je sais bien qu'il est passé ; mais il est impossible de se représenter votre vie si proche de sa fin , sans frémir d'horreur , et M. de Grignan vous laisse conduire la barque ! et quand vous êtes téméraire , il trouve plaisant de l'être encore plus que vous ; au lieu d'attendre que l'orage soit passé , il veut bien vous exposer ! ah , mon Dieu ! qu'il eût été bien mieux d'être timide , et de vous dire que si vous n'aviez point de peur , il en avait , lui , et ne souffrirait point que vous traversassiez le Rhône par un temps comme celui qu'il faisait ! Que j'ai de peine à comprendre sa tendresse en cette occasion ! ce Rhône qui fait peur à tout le monde , ce pont d'Avignon où l'on aurait tort de passer , en prenant de loin toutes ses mesures ! Un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche ; et quel miracle que vous n'ayez pas été brisés et noyés dans un moment ! Je ne soutiens pas cette pensée ; j'en frissonne , et je m'en suis réveillée avec des sursauts dont je ne suis pas la maîtresse. Trouvez-vous toujours que le Rhône ne soit que de l'eau ? De bonne foi , n'avez-vous point été effrayée d'une mort si proche et si

inévitable? Une autre fois ne serez-vous point un peu moins hasardeuse? Une aventure comme celle-là ne vous fera-t-elle point voir les dangers aussi terribles qu'ils le sont? Je vous prie de m'avouer ce qui vous en est resté ; je crois du moins que vous avez rendu grâces à Dieu de vous avoir sauvée. C'est à M. de Grignan que je m'en prends ; le coadjuteur a bon temps ; il n'a été grondé que pour la montagne de Tarare ; elle me paraît présentement comme les pentes de Nemours. M. *Busche* m'est venu voir tantôt ; j'ai pensé l'embrasser , en songeant comme il vous a bien menée : je l'ai fort entretenu de vos faits et gestes ; et puis , je lui ai donné de quoi boire un peu à ma santé. Cette lettre vous paraîtra bien ridicule ; vous la recevrez dans un temps où vous ne songerez plus au pont d'Avignon : faut-il que j'y pense , moi , présentement? C'est le malheur des commerces si éloignés , il faut s'y résoudre , et ne pas même se révolter contre cet inconvénient : cela est naturel , et la contrainte serait trop grande d'étouffer toutes ses pensées ; il faut entrer dans l'état naturel , où l'on est , en répondant à une chose qui tient au cœur : vous serez donc obligée de m'excuser souvent. J'attends des relations de votre séjour à Arles , je sais que vous y aurez trouvé bien du monde. Ne m'aimez-vous point de vous avoir appris l'italien? Voyez comme vous vous en êtes bien trouvée avec ce Vice-Légat. Ce que vous dites de cette scène est excellent ; mais que j'ai peu goûté le reste de votre lettre ! Je vous épargne mes éternels *recommencements* sur ce pont d'Avignon , je ne l'oublierai de ma vie.

(18)

A la même.

A Paris, mercredi 11 mars 1671.

Je n'ai point encore reçu vos lettres ; j'en aurai peut-être avant que de fermer celle-ci : songez , ma chère enfant , qu'il y a huit jours que je n'ai eu de vos nouvelles ; c'est un siècle pour moi. Vous étiez à Arles ; mais je ne sais rien par vous de votre arrivée à Aix. Il me vint hier un gentilhomme (1) de ce pays-là , qui était présent à cette arrivée , et qui vous a vue jouer à petite prime avec Vardes (2), Bandol et un autre : je voudrais pouvoir vous dire comme je l'ai reçu , et ce qu'il m'a paru de vous avoir vue jeudi dernier. Vous admiriez tant l'abbé de Vins d'avoir pu quitter M. de Grignan ; j'admire bien plus celui-ci de vous avoir quittée : il m'a trouvée avec le père Mascaron , à qui je donnais un très-beau dîner ; il est de Marseille , et a trouvé fort bon d'entendre parler de Provence. J'ai su encore , par d'autres voies , que vous avez eu trois ou quatre démêlés à votre avènement : ma fille , on ne parvient point à ne point avoir de ces malheurs en province , mais comme il n'y a peut-être rien de vrai dans ce qu'on m'a conté , j'attendrai que vous m'en parliez , avant que de vous dire mon avis sur ce sujet. J'ai

(1) M. de Julianis.

(2) Le marquis de Vardes est celui que Louis XIV, qui l'avait aimé , finit par exiler , pour beaucoup d'intrigues et de petites trahisons assez odieuses.

demandé à ce gentilhomme si vous n'étiez point bien fatiguée, il m'a dit que vous étiez très-bien ; mais vous savez que mes yeux pour vous sont plus justes que ceux des autres : je pourrais bien vous trouver abattue et fatiguée au travers de leurs approbations. J'ai été enrhumée ces jours-ci, et j'ai gardé ma chambre ; presque tous vos amis ont pris ce temps-là pour me venir voir ; l'abbé Têtu (1) m'a fort priée de le distinguer en vous écrivant. Je n'ai jamais vu une personne absente être si vive dans tous les cœurs ; c'était à vous qu'était réservé ce miracle : vous savez comme nous avons toujours trouvé qu'on se passait bien des gens ; on ne se passe point de vous ; ma vie est employée à parler de vous ; ceux qui m'écoutent le mieux, sont ceux que je cherche le plus ; n'allez point craindre que je sois ridicule, car outre que le sujet ne l'est pas, c'est que je connais parfaitement bien, et les gens, et le lieu, et ce qu'il faut dire, et ce qu'il faut taire. Je dis un peu de bien de moi en passant, j'en demande pardon au Bourdaloue et au Mascarón ; j'entends tous les matins, ou l'un, ou l'autre : un demi-quart d'heure des merveilles qu'ils disent devrait faire une sainte.

Je vous avoue de bonne foi, ma petite, que je ne puis du tout m'accoutumer à vous savoir à deux cents lieues de moi ; je suis plus touchée que je ne l'étais lorsque vous étiez en chemin ; je repleure sur nouveaux frais ; je ne vois goutte dans votre cœur ; je me représente cent choses désagréables que je ne vous puis dire ; je ne vois

(1) Jacques Têtu, abbé de Belval, auteur des *Stances chrétiennes sur divers passages de l'Écriture sainte et des Pères*. Il était de l'Académie française. Il ne faut pas le confondre avec un autre abbé Têtu, qui était aussi de l'Académie française, et dont il n'est jamais question dans les lettres de madame de Sévigné.

pas même ce que pense M. de Grignan ; et tout est brouillé , je ne sais comment , dans ma tête. Je vous vois accablée d'honneurs , et d'honneurs qui tiennent fort au nom que vous portez ; rien n'est plus grand ni plus considéré ; nulle famille ne peut être plus aimable ; vous y êtes adorée , à ce que je crois , car le coadjuteur ne m'écrira plus ; mais j'ignore comment vous vous portez dans tout ce tracassé ; c'est une sorte de vie étrange que celle des provinces ; on fait des affaires de tout. Je m'imagine que vous faites des merveilles , et je voudrais bien savoir ce que ces merveilles vous coûtent , soit pour vous plaindre , soit pour ne vous plaindre pas.

Je reçois votre lettre , ma chère enfant , et j'y fais réponse avec précipitation , parce qu'il est tard : cela me fait approuver les avances de provision. Je vois bien que tout ce qu'on m'a dit de vos aventures à votre arrivée n'est pas vrai ; j'en suis très-aise ; ces sortes de petits procès dans les villes de provinces , où l'on n'a rien autre chose dans la tête , font une éternité d'éclaircissements , et c'est assez pour mourir d'ennui. Mais vous êtes bien plaisante , Madame la comtesse , de montrer mes lettres ; où est donc ce principe de cachoterie que vous aimez ? Vous souvient-il avec quelle peine nous attrapions les dates de celles de M. de Grignan ? Vous pensez m'apaiser par vos louanges et me traiter toujours comme la gazette de Hollande ; je m'en vengerai. Vous cachez les tendresses que je vous mande , friponne ; et moi , je montre quelquefois , et à certaines gens , celles que vous m'écrivez. Je ne veux pas qu'on croie que j'ai pensé mourir , et que je pleure tous les jours , *pour qui ? pour une ingrate*. Je veux qu'on voie que vous m'aimez , et que

si vous avez mon cœur tout entier, j'ai une place dans le vôtre. Je ferai tous vos compliments. Chacun me demande : Ne suis-je point nommé? et je dis : Non, pas encore, mais vous le serez. Par exemple nommez-moi un peu M. d'Ormesson, et les Mesmes; il y a presse à votre souvenir; ce que vous m'envoyez ici est tout aussitôt enlevé : ils ont raison, ma fille, vous êtes aimable, et rien n'est comme vous. Voilà du moins ce que vous cacherez; car, depuis Niobé, jamais une mère n'a parlé comme je fais. Pour M. de Grignan, il peut bien s'assurer que si je puis quelque jour avoir sa femme, je ne la lui rendrai pas. Comment ! ne pas me remercier d'un tel présent, ne me point dire qu'il est transporté ! Il m'écrit pour me la demander, et ne me remercie point quand je la lui donne ! Je comprends pourtant qu'il peut fort bien être accablé ainsi que vous, ma colère ne tient à guère, et ma tendresse pour vous deux tient à beaucoup. Tout ce que vous me mandez est très-plaisant; c'est dommage que vous n'ayez eu le temps d'en dire davantage. Mon Dieu ! que j'ai d'envie de recevoir de vos lettres ! Il y a déjà près d'une demi-heure que je n'en ai reçu. Je ne sais aucune nouvelle : le roi se porte fort bien; il va de Versailles à Saint-Germain, de Saint-Germain à Versailles; tout est comme il était. La reine fait souvent ses dévotions, et va au salut du Saint-Sacrement. Le père Bourdaloue prêche ! bon Dieu ! tout est au-dessous des louanges qu'il mérite. L'autre jour notre abbé eut un démêlé avant le sermon avec M. de Noyon (1), qui lui fit entendre qu'il devait bien quitter sa place à

(1) François de Clermont-Tonnerre, évêque et comte de Noyon, pair de France, commandeur des ordres du roi.

un homme de la maison de Clermont : on a fort ri de ce titre , pour avoir la place d'un abbé à l'église : on a bien recompté là-dessus toutes les clefs de la maison de Tonnerre , et toute la science du prélat sur la *pairie*. Je dîne tous les vendredis chez le Mans (1) avec M. de La Rochefoucauld , madame de Brissac et Benserade , qui toujours y fait la joie de la compagnie. Si la Provence m'aime , je suis fort sa servante aussi , conservez-moi l'honneur de ses bonnes grâces ; je lui ferai mes compliments quand vous voudrez. Je vous ai donné un voyage , c'est à vous de le placer. Je ne dis rien à M. de Vardes , ni à mon ami Corbinelli , je les crois retournés en Languedoc. J'aime votre fille à cause de vous ; mes entrailles n'ont point encore pris le train des tendresses de grand-mère.

(19)

A la même.

A Paris , vendredi 13 mars 1671.

Me voici à la joie de mon cœur , toute seule dans ma chambre à vous écrire paisiblement ; rien ne m'est si agréable que cet état. J'ai dîné aujourd'hui chez madame de Lavardin , après avoir été en Bourdaloue où étaient les mères de l'église ; c'est ainsi que j'appelle les princesses de Conti et de Longueville. Tout ce qui était au monde était à ce sermon , et ce sermon était digne de

(1) Philibert-Emmanuel de Beaumanoir , évêque du Mans , commandeur des ordres du roi.

tout ce qui l'écoutait. J'ai songé vingt fois à vous, et vous ai souhaitée autant de fois auprès de moi ; vous auriez été ravie de l'entendre, et moi encore plus ravie de vous le voir entendre. M. de La Rochefoucauld a reçu très-plaisamment, chez madame de Lavardin, le compliment que vous lui faites ; on a fort parlé de vous. M. d'Ambrès y était avec sa cousine de Brissac ; il a paru s'intéresser beaucoup à votre prétendu naufrage ; on a parlé de votre hardiesse : M. de La Rochefoucauld a dit que vous aviez voulu paraître brave, dans l'espérance que quelque charitable personne vous en empêcherait ; et que, n'en ayant point trouvé, vous aviez dû être dans le même embarras que Scaramouche. J'ai été faire des compliments pour vous à l'hôtel de Rambouillet, on vous en rend mille. J'ai été chez madame du Puis-du-Fou ; j'ai été, pour la troisième fois, chez madame de Maillanes ; je me fais rire moi-même en observant le plaisir que j'ai de faire toutes ces choses. Au reste, si vous croyez les filles de la reine enragées, vous croyez bien. Il y a huit jours que madame de Ludre, Coëtlogon et la petite de Rouvroi, furent mordues d'une petite chienne qui était à Théobon ; cette petite chienne est morte enragée ; de sorte que Ludre, Coëtlogon et Rouvroi sont parties ce matin pour aller à Dieppe et se faire jeter trois fois dans la mer. Ce voyage est triste, Benserade en était au désespoir ; Théobon n'a pas voulu y aller, quoiqu'elle ait été mordillée. La reine ne veut pas qu'elle la serve, qu'on ne sache ce qui arrivera de toute cette aventure. Ne trouvez-vous point que Ludre ressemble à Andromède ? Pour moi, je la vois attachée au rocher, et Tréville sur un cheval ailé qui tue le monstre. *Ah, Zezu ! matame de*

Grignan, l'étrange s'ose l'être zettée toute nue tans la mer (1).

Voilà bien des lanternes, et je ne sais rien de vous : vous croyez que je devine ce que vous faites ; mais j'y prends trop d'intérêt, et à votre santé et à l'état de votre esprit, pour vouloir me borner à ce que j'en imagine : les moindres circonstances sont chères de ceux qu'on aime parfaitement, autant qu'elles sont ennuyeuses des autres : nous l'avons dit mille fois, et cela est vrai. La Vauvineux vous fait cent compliments, sa fille a été bien malade ; madame d'Arpajon l'a été aussi : nommez-moi tout cela avec madame de Verneuil, à votre loisir. Ah, Bourdaloue ! quelles divines vérités vous nous avez dites aujourd'hui sur la mort ! Madame de La Fayette y était pour la première fois de sa vie ; elle était transportée d'admiration ; elle est ravie de votre souvenir. Je lui ai donné une belle copie de votre portrait ; il pare sa chambre, où vous n'êtes jamais oubliée. Si vous êtes encore de l'humeur dont vous étiez à Sainte-Marie, et que vous gardiez mes lettres, voyez si vous n'avez pas reçu celle du 18 février.

Je vis hier une chose chez MADEMOISELLE, une chose qui me fit plaisir. Madame de Gèvres arrive, belle, charmante et de bonne grâce : je pensa qu'elle s'attendait que je lui dusse offrir ma place ; ma foi, je lui devais une incivilité de l'autre jour, je la lui payai comptant, je ne branlai pas. MADEMOISELLE était au lit ; madame de Gèvres a donc été contrainte de se mettre au-dessous de l'estrade ; cela est fâcheux. On apporte à boire à MADEMOI-

(1) Manière de prononcer de madame de Ludre.

SELLE, il faut donner la serviette, je vois madame de Gèvres qui dégante sa main maigre; je pousse madame d'Arpajon, qui était au-dessus de moi; elle m'entend et se dégante, et, d'une très-bonne grâce, avance un pas, coupe la duchesse, et prend et donne la serviette. La duchesse en a eu toute la honte; elle était montée sur l'estrade, elle avait ôté ses gants, et tout cela pour voir donner la serviette de plus près par madame d'Arpajon. Ma fille, je suis méchante, cela m'a réjouie; c'est bien employé: a-t-on jamais vu accourir pour ôter à madame d'Arpajon; qui est dans la ruelle, un petit honneur qui lui vient tout naturellement? Madame de Puisieux s'en est épanoui la rate; MADemoiselle n'osait lever les yeux, et moi, j'avais une mine qui ne valait rien. Après cela, on m'a dit cent mille biens de vous, et MADemoiselle m'a commandé de vous dire qu'elle est fort aise que vous ne soyez point noyée, et que vous soyez en bonne santé.

Je vous donnerai ces deux livres de La Fontaine; et, quand vous devriez être en colère, je vous dirai qu'il y a des endroits jolis et d'autres ennuyeux: on ne veut jamais se contenter d'avoir bien fait, et en voulant mieux faire, on fait plus mal.

(20)

A la même.

A Paris, mercredi 18 mars 1671.

Je reçois deux paquets ensemble , qui ont été retardés considérablement. J'apprends enfin par vous-même votre entrée à Aix ; mais vous ne me dites pas si votre mari était avec vous , ni de quelle manière Vardes honorait votre triomphe ; du reste , vous me représentez ce triomphe très-plaisamment , aussi bien que votre embarras et vos civilités déplacées. Bon Dieu ! que n'étais-je avec vous ! ce n'est pas que j'eusse mieux fait que vous , car je n'ai pas le don de placer si juste les noms sur les visages ; au contraire , je fais tous les jours mille sottises là-dessus ; mais il me semble que je vous aurais aidée , et que j'aurais fait du moins bien des révérences. Il est vrai que c'est un métier tuant que cet excès de cérémonies et de civilités ; tâchez cependant de ne vous relâcher sur rien , et de vous accommoder aux mœurs et aux manières de ceux avec qui vous avez à vivre.

Il y a présentement une nouvelle qui fait l'unique entretien de Paris. Le roi a commandé à M. de S.... de se défaire de sa charge et tout de suite de sortir de Paris. Savez-vous pourquoi ? Pour avoir trompé au jeu et avoir gagné cinq cent mille écus avec des cartes ajustées. Le carlier fut interrogé par le roi même ; il nia d'abord ; enfin , sur le pardon que Sa Majesté lui promit , il avoua qu'il faisait ce métier depuis longtemps , on dit même que cela se répan-

dra plus loin , car il y a plusieurs maisons où il fournissait de ces bonnes cartes rangées. Le roi a eu beaucoup de peine à se résoudre à déshonorer un homme de la qualité de S.... ; mais comme depuis deux mois tous ceux qui jouaient avec lui étaient ruinés, Sa Majesté a cru qu'il y allait de sa conscience à faire éclater cette friponnerie. S.... savait si bien le jeu des autres , que toujours il faisait va-tout sur la dame de pique , parce que tous les piques étaient dans les autres jeux. Le roi perdait toujours à trente-un de trèfle , et disait : Le trèfle ne gagne point contre le pique en ce pays-ci. S.... avait donné trente pistoles aux valets de chambre de madame de la Vallière , pour leur faire jeter dans la rivière toutes les cartes qu'ils avaient , sous prétexte qu'elles n'étaient point bonnes , et avait introduit son cartier. Celui qui le conduisait dans cette belle vie s'appelle *Pradier* , et s'est éclipsé. S.... aurait dû , s'il avait été innocent , se mettre en prison , et demander qu'on lui fit son procès ; mais il n'a pas pris ce chemin , et a trouvé celui du Languedoc plus sûr : bien des gens lui conseillaient celui de la Trappe après un malheur comme celui-là.

Madame d'Humières (1) m'a chargée de mille amitiés pour vous , et s'en va à Lille , où elle sera honorée comme vous l'êtes à Aix. Le maréchal de Bellefond , par un pur sentiment de piété , s'est accommodé avec ses créanciers ; il leur a cédé le fond de son bien , et donné plus de la moitié du revenu de sa charge (2) pour achever de payer les arrérages. Cette exécution est belle , et fait bien voir que ses voyages à la Trappe ne sont pas inutiles.

(1) N.... de la Châtre , maréchale d'Humières.

(2) De premier maître d'hôtel du roi.

(21)

A la même.

A Livry , mardi saint 24 mars 1671.

Il y a trois heures que je suis ici , ma chère enfant. Je suis partie de Paris avec l'abbé , Hélène , Hébert et Marphise , dans le dessein de me retirer du monde et du bruit pour jusqu'à jeudi au soir ; je prétends être en solitude ; je fais de ceci une petite Trappe ; je veux y prier Dieu , y faire mille réflexions ; j'ai résolu d'y jeûner beaucoup pour toutes sortes de raisons , de marcher pour tout le temps que j'ai été dans ma chambre , et surtout de m'ennuyer pour l'amour de Dieu. Mais ce que je ferai beaucoup mieux que tout cela , c'est de penser à vous , ma fille ; je n'ai pas encore cessé depuis que je suis arrivée , et , ne pouvant contenir tous mes sentiments , je me suis mise à vous écrire au bout de cette petite allée sombre que vous aimez , assise sur ce siège de mousse où je vous ai vue quelquefois couchée. Mais , mon Dieu , où ne vous ai-je point vue ici ? et de quelle façon toutes ces pensées me traversent-elles le cœur ? Il n'y a point d'endroit , point de lieu , ni dans la maison , ni dans l'église , ni dans le pays , ni dans le jardin , où je ne vous aie vue ; il n'y en a point qui ne me fasse souvenir de quelque chose ; de quelque manière que ce soit , je vous vois , vous m'êtes présente ; je pense et repense à tout ; ma tête et mon esprit se creusent : mais j'ai beau tourner , j'ai beau chercher , cette chère enfant que j'aime avec tant de pas-

sion est à deux cents lieues de moi , je ne l'ai plus ; sur cela je pleure sans pouvoir m'en empêcher : voilà qui est bien faible ; mais pour moi , je ne sais point être forte contre une tendresse si juste et si naturelle. Je ne sais en quelle disposition vous serez en lisant cette lettre , le hasard fera qu'elle viendra mal à propos , et qu'elle ne sera peut-être pas lue de la manière qu'elle est écrite : à cela je ne vois point de remède ; elle sert toujours à me soulager présentement ; c'est au moins ce que je lui demande : l'état où ce lieu m'a mise est une chose incroyable. Je vous prie de ne point parler de mes faiblesses ; mais vous devez les aimer et respecter mes larmes , puisqu'elles viennent d'un cœur tout à vous.

(22)

A la même.

A Paris, vendredi 1^{er} avril 1671.

Je revins hier de Saint-Germain : j'étais avec madame d'Arpajon. Le nombre de ceux qui me demandèrent de vos nouvelles est aussi grand que celui de tous ceux qui composent la cour. Je pense qu'il est bon de distinguer la reine , qui fit un pas vers moi et me demanda des nouvelles de ma fille , sur son aventure du Rhône : je la remerciai de l'honneur qu'elle me faisait de se souvenir de vous ; elle reprit la parole et me dit : Conte-moi comme elle a pensé périr. Je me mis à lui conter votre belle hardiesse de vouloir traverser le Rhône par un grand vent , et que ce vent vous avait jetée rapidement sous une ar-

che à deux doigts du pilier, où vous auriez péri mille fois, si vous aviez touché. La reine me dit : Et son mari était-il avec elle ? Oui , Madame, et M. le coadjuteur aussi. Vraiment ils ont grand tort , reprit-elle , et fit des hélas , et dit des choses très-obligeantes pour vous. Il vint ensuite bien des duchesses , entre autres la jeune Vantadour. On fut quelques moments sans lui apporter ce divin tabouret ; je me tournai vers le grand-maitre (1), et je dis : Hélas ! qu'on le lui donne, il lui coûte assez cher (2) ; il fut de mon avis. Au milieu du silence du cercle , la reine se tourne et me dit : A qui ressemble votre petite-fille ? Madame, lui dis-je, elle ressemble à M. de Grignan. S. M. fit un cri, j'en suis fâché, et me dit doucement : Elle aurait bien mieux fait de ressembler à sa mère ou à sa grand'mère. Voilà ce que vous me valez de faire ma cour. Le maréchal de Bellefond m'a fait promettre de le tirer de la presse ; M. et madame de Duras , à qui j'ai fait vos compliments ; MM. de Charost et de Montausier, et *tutti quanti*. Je ne dois pas oublier M. le Dauphin ni Mademoiselle, qui m'ont parlé fort de vous. J'ai vu madame de Ludre ; elle vint m'aborder avec une surabondance d'amitié qui me surprit ; elle me parla de vous sur le même ton ; et puis tout d'un coup, comme je pensais répondre, je trouvai qu'elle ne m'écoutait plus, et que ses beaux yeux trottaient par la chambre : je le vis promptement , et ceux qui virent que je le voyais m'en surent bon gré et se mirent à rire.

(1) Le comte de Ludre , grand-maitre d'artillerie.

(2) M. de Vantadour était non-seulement laid et contrefait, mais encore très-débauché.

Les coiffures *hurluberlu* m'ont fort divertie ; il y en a que l'on voudrait souffleter. La Choiseuil ressemblait , comme dit Ninon , à un printemps d'hôtellerie comme deux gouttes d'eau : cette comparaison est excellente. Mais qu'elle est dangereuse, cette Ninon ! Si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, cela vous ferait horreur. Son zèle pour pervertir les jeunes gens est pareil à celui d'un certain M. de Saint-Germain que nous avons vu une fois à Livry. Elle trouve que votre frère a la simplicité de la colombe, il ressemble à sa mère ; c'est madame de Grignan qui a tout le sel de la maison , et qui n'est pas si sotté que d'être dans cette docilité. Quelqu'un pensa prendre votre parti , et voulut lui ôter l'estime qu'elle a pour vous ; elle le fit taire, et dit qu'elle en savait plus que lui. Quelle corruption ! quoi ! parce qu'elle vous trouve spirituelle, elle veut joindre à cela cette autre bonne qualité sans laquelle, selon ses maximes , on ne peut être parfaite ! Je suis vivement touchée du mal qu'elle fait à mon fils sur ce chapitre : ne lui en mandez rien ; nous faisons nos efforts, madame de La Fayette et moi , pour le dépêtrer d'un engagement si dangereux.

Bourdaloue fit , à ce qu'on m'a dit , une Passion plus parfaite que tout ce qu'on peut imaginer ; c'était celle de l'année passée , qu'il avait rajustée , selon ce que ses amis lui avaient conseillé , afin qu'elle fût inimitable. Comment peut-on aimer Dieu, quand on n'en entend jamais parler comme il convient ? Il vous faut des grâces plus particulières qu'aux autres. Nous entendîmes l'autre jour l'abbé de Montmort (1) ; je n'ai jamais ouï un si beau jeune ser-

(1) Depuis évêque de Bayonne.

mon ; je vous en souhaiterais autant à la place de votre minime. Il fit le signe de la croix , il dit son texte , il ne nous gronda point , il ne nous dit point d'injures , il nous pria de ne point craindre la mort , puisqu'elle était le seul passage que nous eussions pour ressusciter avec Jésus-Christ. Nous le lui ac cordâmes , nous fûmes tous contents ; il n'a rien qui choque , il imite M. d'Agen sans le copier ; il est hardi , il est modeste , il est savant , il est dévot : enfin , j'en fus contente au dernier point.

Madame de Vauvineux vous rend mille grâces ; sa fille a été très-mal ; madame d'Arpajon vous embrasse mille fois ; et surtout M. Le Camus vous adore : et moi , ma chère enfant , que pensez-vous que je fasse ? Vous aimer , penser à vous , m'attendrir à tout moment plus que je ne voudrais , m'occuper de vos affaires , m'inquiéter de ce que vous pensez , sentir vos ennuis et vos peines , les vouloir souffrir pour vous , s'il était possible , écumer votre cœur , comme j'écumais votre chambre des fâcheux dont je la voyais remplie : en un mot , comprendre vivement ce que c'est d'aimer quelqu'un plus que soi-même , voilà comme je suis : c'est une chose qu'on dit souvent en l'air , on abuse souvent de cette expression ; moi , je la repète , et sans la profaner jamais ; je la sens tout entière en moi , et cela est vrai.

(23)

A la même.

Vendredi au soir , 10 avril 1671.

Je fais mon paquet chez M. de La Rochefoucauld, qui vous embrasse de tout son cœur. Il est ravi de la réponse que vous faites aux chanoines et au père Desmares : il y a plaisir à vous mander des bagatelles , vous y répondez très-bien. Il vous prie de croire que vous êtes encore toute vive dans son souvenir ; s'il apprend quelques nouvelles dignes de vous , il vous les fera savoir. Il est dans son hôtel de La Rochefoucauld , n'ayant plus d'espérance de marcher : son château en Espagne , c'est de se faire porter dans les maisons , ou dans son carrosse pour prendre l'air : il parle d'aller aux eaux ; je tâche de l'envoyer à Digne , et d'autres à Bourbon. J'ai diné en *Bavardin* (1), mais si purement que j'en ai pensé mourir : tous nos commensaux nous ont fait faux-bon ; nous n'avons fait que *bavardiner* et nous n'avons point causé comme les autres jours.

Branca versa , il y a trois ou quatre jours , dans un fossé ; il s'y établit si bien , qu'il demandait à ceux qui allèrent le secourir ce qu'ils désiraient de son service : toutes ses glaces étaient cassées , et sa tête l'aurait été , s'il n'était plus heureux que sage : toute cette aventure

(1) Chez madame de Lavardin , qui aimait extrêmement les nouvelles.

n'a fait aucune distraction à sa rêverie. Je lui ai mandé ce matin que je lui apprenais qu'il avait versé, qu'il avait pensé se rompre le cou, qu'il était le seul dans Paris qui ne sût point cette nouvelle, et que je lui en voulais marquer mon inquiétude : j'attends sa réponse. Voilà madame la comtesse (*de Fiesque*) et Briole, qui vous font trois cents compliments. Adieu, ma très-chère enfant, je m'en vais fermer mon paquet. Comme je suis assurée que vous ne doutez point de mon amitié, je ne vous en dirai rien ce soir.

Madame de Fiesque.

Madame la comtesse (1) ne peut pas voir une lettre qui va vous trouver sans y mettre quelque chose du sien, quand ce ne serait qu'un compliment sur les cinq mille francs d'augmentation. Par l'humeur dont vous la connaissez, vous jugez aisément qu'elle trouve un compliment mieux fondé sur les cinq mille francs, que sur cinq cent mille admirations et autant de harangues que vos perfections et vos dignités vous ont attirées.

(24)

A la même.

A Paris, dimanche 12 avril 1671.

Je vous écris tous les jours ; c'est une joie qui me rend très-favorable à tous ceux qui me demandent des lettres :

(1) On connaissait madame de Fiesque dans le monde sous le nom de *madame la comtesse*.

ils veulent en avoir pour paraître devant vous ; et moi je ne demande pas mieux. Celle-ci vous sera rendue par M. de..... Je veux mourir si je sais son nom : mais enfin, c'est un fort honnête homme , qui me paraît avoir de l'esprit , que nous avons vu ici ensemble : son visage vous est connu ; pour moi je n'ai pas eu l'esprit d'appliquer son nom dessus. N'allez pas prendre patron sur mes lettres ; elles sont infinies, je n'ai que ce plaisir : les vôtres sont d'une grandeur qui m'étonne déjà assez : je ne sais quand je m'ennuierai en les lisant. Si M. de Grignan , qui dit qu'on ne peut aimer les longues lettres , avait jamais eu cette pensée quand il recevait les vôtres , je présenterais requête pour vous séparer , et j'irais vous ôter à lui, au lieu d'aller en Bretagne. Je fus hier au soir brouillée avec Brancas , pour avoir dit , à ce qu'il prétend , une grossièreté sur l'amitié , que personne n'entendit , et que je n'entendis pas moi-même : c'était le couronnement du crime ; il sortit dans une vraie colère. Ce sont des délicatesses incommodes ; je ne les ai pas pour lui , et ne les ai que trop pour une certaine beauté que j'aime plus que ma vie , et que j'embrasse de tout mon cœur.

(25)

A la même.

A Paris , vendredi 17 avril 1671.

Cette lettre du vendredi est sur la pointe d'une aiguille ; car il n'y a point de réponse à faire , et d'ailleurs ,

je ne sais point de nouvelles. D'Hacqueville me contait l'autre jour les sortes de choses qu'il vous mande, et qu'il appelle des nouvelles; je me moquai de lui, et je lui promis de ne jamais charger mon papier de ce verbiage. Par exemple, il vous mande qu'on dit que M. de Verneuil donne son gouvernement à M. de Lauzun, et qu'il prend celui du Berry avec la survivance pour M. de Sully : tout cela est faux et ridicule, et ne se dit point dans les bons lieux. Il vous apprend que le roi partira le 25 : voilà qui est beau. Je vous déclare, ma fille, que je ne vous manderai rien que de vrai : quand il ne vient rien à ma connaissance que de ces lanternes-là, je les laisse passer, et je vous conte autre chose. Je suis fort contente de d'Hacqueville, aussi bien que de vous : il a grand soin de votre mère en votre absence, et dès qu'il y a un brin de dispute entre l'abbé et moi, c'est toujours lui que je prends pour juge. Cela fait plaisir au cœur de songer qu'on a un ami comme lui, et à qui rien de bon ni de solide ne manque, qui ne nous peut jamais manquer lui-même. Si vous nous aviez défendu de parler de vous ensemble, et que cela vous fût fort désagréable, nous serions extrêmement embarrassés; car cette conversation nous est si naturelle, que nous y tombons insensiblement : c'est un penchant si doux, qu'on y revient sans peine; et quand, par hasard, après en avoir bien parlé, nous nous détournons un moment, je reprends la parole d'un bon ton, et je lui dis : Mais disons donc un pauvre mot de ma fille; vraiment nous sommes bien ingrats; et là-dessus nous recommençons sur nouveaux frais. Je lui jurerais plus de vingt fois à lui-même que je ne vous aime point, qu'il ne me croirait pas : je l'aime

comme un confident qui entre dans mes sentiments : je ne saurais mieux dire.

Hélène et *Marphise* (1) vous sont très-obligées , mais pour Hébert, hélas ! je ne l'ai plus. J'eus l'esprit, l'autre jour, en riant, de le donner à Gourville (2), et de lui dire qu'il fallait qu'il le placât dans cet hôtel de Condé, qu'il s'en trouverait bien, qu'il m'en remercierait, que je répondais de lui. M. de La Rochefoucauld et madame de La Fayette se mirent sur les perfections d'Hébert : cela demeura là, il y a trois semaines. Je fus tout étonnée, quand Gourville l'envoya quérir hier ; Hébert s'habilla en gentilhomme, il y alla : Gourville lui dit qu'il lui donnerait une place à l'hôtel de Condé, qui lui vaudrait deux cent cinquante livres de rente, logé, nourri ; et tout cela en attendant mieux ; mais que présentement il l'envoyait à Chantilly pour distribuer tout le linge par compte, pendant que le roi y sera. Il prit donc dix coffres de linge sur son soin, et partit pour Chantilly. Le roi y doit aller le 25 de ce mois, il y sera un jour entier ; jamais il ne s'est fait tant de dépenses au triomphe des empereurs, qu'il y en aura là ; rien ne coûte ; on reçoit toutes les belles imaginations sans regarder à l'argent. On croit que M. le prince n'en sera pas quitte pour quarante mille écus ; il faut quatre repas, il y aura vingt-cinq tables

(1) Petite chienne de madame de Sévigné.

(2) Gourville, valet de chambre du duc de La Rochefoucauld, devenu son ami et même celui du grand Condé : dans le même temps, pendu à Paris en effigie, et envoyé du roi en Allemagne ; ensuite proposé pour succéder au grand Colbert dans le ministère. Nous avons de lui des mémoires de sa vie, écrits avec naïveté, dans lesquels il parle de sa naissance et de sa fortune avec indifférence. Il y a des anecdotes vraies et curieuses.

servies à cinq services , sans compter une infinité d'autres qui surviendront : nourrir tout , c'est nourrir la France et la loger ; tout est meublé : de petits endroits qui ne servaient qu'à mettre des arrosoirs , deviennent des chambres de courtisans. Il y aura pour mille écus de jonquilles : jugez à proportion. Voyez un peu où le discours d'Hébert m'a jetée : voilà donc comme j'ai fait sa fortune en badinant ; car je la compte faite , dans la pensée qu'il s'acquittera fort bien de ces commencements-ci. Nous ne dinons point aujourd'hui en *Bavardin* ; ils sont embarrassés pour faire partir l'équipage du marquis (de *Lavardin*). Je mange donc ici mes petits œufs frais à l'oseille ; après-dîner , j'irai un peu au faubourg (1), et je joindrai à cette lettre ce que j'aurai appris , afin de vous divertir.

J'ai reçu une fort jolie lettre du coadjuteur ; il est seulement fâché que je l'appelle *Monseigneur*. Je vous recommande toujours bien d'entretenir l'amitié qui est entre vous : je le trouve fort touché de votre mérite , prenant grand intérêt à toutes vos affaires ; en un mot , d'une application et d'une solidité qui vous sera d'un grand secours. Adieu , mon aimable enfant ; comment vous êtes-vous portée le 6 de ce mois ? Je souhaite que vous m'aimiez toujours ; c'est ma vie , c'est l'air que je respire. Je ne vous dis point si je suis à vous , cela est au-dessous du mérite de mon amitié. Vous voulez bien que j'embrasse ce pauvre comte : mais ne vous aimons-nous point trop tous deux ?

(1) Chez madame de La Fayette.

Vendredi au soir, 17 avril.

Je fais mon paquet chez madame de La Fayette, à qui j'ai donné votre lettre; nous l'avons lue ensemble avec plaisir, nous trouvons que personne n'écrit mieux que vous; vous la flattez très-agréablement, et moi en passant j'y trouve un petit endroit qui me va droit au cœur; c'est un lieu que vous possédez d'une étrange manière. Madame de La Fayette fut hier à Versailles, madame de Thianges lui avait mandé d'y aller; elle y fut reçue très-bien, mais très-bien, c'est-à-dire que le roi la fit mettre dans sa calèche avec les dames, et prit plaisir à lui montrer toutes les beautés de Versailles, comme ferait un particulier que l'on va voir dans sa maison de campagne : il ne parla qu'à elle, et reçut avec beaucoup de plaisir et de politesse toutes les louanges qu'elle donna aux merveilleuses beautés qu'il lui montrait : vous pouvez penser si l'on est contente d'un tel voyage. M. de La Rochefoucauld, que voilà, vous embrasse sans autre forme de procès, et vous prie de croire qu'il est plus loin de vous oublier, qu'il n'est prêt à danser la bourrée; il a un petit agrément de goutte à la main qui l'empêche de vous écrire dans cette lettre. Madame de La Fayette vous estime et vous aime, et ne vous croit pas si dépourvue de vertus que le jour que vous étiez couchée au coin de son feu, et dont vous vous souvenez si bien.

(26)

A la même.

Vendredi au soir 24 avril, chez M. de
La Rochefoucauld, 1671.

Je fais donc ici mon paquet. J'avais dessein de vous conter que le roi arriva hier au soir à Chantilly ; il courut un cerf au clair de la lune. Les lanternes firent des merveilles , le feu d'artifice fut un peu effacé par la clarté de notre amie ; mais enfin , le soir , le souper , le jeu , tout alla à merveille. Le temps qu'il a fait aujourd'hui nous faisait espérer une suite digne d'un si agréable commencement. Mais voici ce que j'apprends en entrant ici , dont je ne puis me remettre , et qui fait que je ne sais plus ce que je vous mande ; c'est qu'enfin Vatel , maître-d'hôtel de M. Fouquet , qui l'était présentement de M. le prince , cet homme d'une capacité distinguée de toutes les autres , dont la bonne tête était capable de contenir tout le soin d'un État ; cet homme donc que je connaissais , voyant que ce matin à huit heures la marée n'était pas arrivée , n'a pu soutenir l'affront qu'il a vu qui allait l'accabler , et en un mot , il s'est poignardé. Vous pouvez penser l'horrible désordre qu'un si funeste accident a causé dans cette fête. Songez que la marée est peut-être arrivée comme il expirait. Je n'en sais pas davantage présentement : je pense que vous trouvez que c'est assez. Je ne doute pas que la confusion n'ait été grande ; c'est une chose fâcheuse à une fête de cinquante mille écus.

M. de Menars épouse mademoiselle de la Grange-Neuville : je ne sais pas comme j'ai le courage de vous parler d'autre chose que de Vatel.

(27)

A la même.

A Paris, dimanche 26 avril 1671.

Il est dimanche 26 avril, cette lettre ne partira que mercredi; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé : voici l'affaire en détail. Le roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa, il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners à quoi l'on ne s'était point attendu; cela saisit Vatel, il dit plusieurs fois : Je suis perdu d'honneur, voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville : La tête me tourne; il y a douze nuits que je n'ai dormi, aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le prince. M. le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : Vatel, tout va bien, rien n'était si beau que le souper du roi. Il répondit : Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. Point

du tout, dit M. le prince, ne vous fâchez point, tout va bien. Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée; il lui demande : Est-ce là tout? Oui, Monsieur. Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait point d'autre marée; il trouva Gourville, il lui dit : Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci; Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient point mortels; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang; on court à M. le prince, qui fut au désespoir. M. le duc pleura; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement : on dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière, on le loua fort, on loua et blâma son courage. Le roi dit qu'il y avait cinq ans qu'il retardait de venir à Chantilly, parce qu'il comprenait l'excès de cet embarras. Il dit à M. le prince qu'il ne devait avoir que deux tables, et ne se point charger du tout; il jura qu'il ne souffrirait plus que M. le prince en usât ainsi; mais c'était trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel; elle fut réparée, on dina très-bien, on fit collation, on

soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse; tout était parfumé de jonquilles, tout était enchanté. Hier, qui était samedi, on fit encore de même; et le soir le roi alla à Liancourt, où il avait commandé *media nocte*; il doit y demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderais. Je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais rien du reste. M. d'Hacqueville, qui était à tout cela, vous fera des relations sans doute; mais comme son écriture n'est pas si lisible que la mienne, j'écris toujours; et si je vous mande cette infinité de détails, c'est que je les aimerais en pareille occasion.

(28)

A la même.

Commencé à Paris, le lundi 27 avril 1671.

M. et madame de Villars sortent d'ici, et vous font mille et mille amitiés; ils veulent la copie de votre portrait qui est sur ma cheminée, pour la porter en Espagne. Ma petite enfant a été tout le jour dans ma chambre, parée de ses belles dentelles et faisant l'honneur du logis; ce logis qui me fait tant songer à vous, où vous étiez, il y a un an, comme prisonnière; ce logis que tout le monde vient voir, que tout le monde admire, et que personne ne veut *louer*. Je soupai l'autre jour chez la marquise d'Uxelles, avec madame la maréchale d'Humières, mesdames d'Arpajon, de Béringhen, de Frontenac, d'Outre-

laise, Raimond et Martin ; vous n'y fûtes point oubliée. Je vous conjure, ma fille, de me mander sincèrement des nouvelles de votre santé, de vos desseins, de ce que vous souhaitez de moi. Je suis triste de votre état, je crains que vous ne le soyez aussi ; je vois mille chagrins, et j'ai une suite de pensées dans ma tête, qui ne sont bonnes ni pour la nuit, ni pour le jour.

A Livry, mercredi 29 avril.

Depuis que j'ai écrit ce commencement de lettre, j'ai fait un fort joli voyage. Je partis hier assez matin de Paris ; j'allai dîner à Pomponne, j'y trouvai notre bonhomme (1) qui m'attendait ; je n'aurais pas voulu manquer à lui dire adieu. Je le trouvai dans une augmentation de sainteté qui m'étonna : plus il approche de la mort, plus il s'épure. Il me gronda très-sérieusement ; et, transporté de zèle et d'amitié pour moi, il me dit que j'étais folle de ne point songer à me convertir ; que j'étais une jolie païenne ; que je faisais de vous une idole dans mon cœur ; que cette sorte d'idolâtrie était aussi dangereuse qu'une autre, quoiqu'elle me parût moins criminelle ; qu'enfin je songeasse à moi : il me dit tout cela si fortement, que je n'avais pas le mot à dire. Enfin, après six heures de conversation très-agréable, quoique très-sérieuse, je le quittai et vins ici, où je trouvai tout le triomphe du mois de mai : le rossignol, le coucou, la fauvette, ont ouvert le printemps dans nos forêts ; je m'y suis promenée tout le soir toute seule ; j'y ai trouvé toutes mes tristes pensées : mais je ne veux plus vous en parler. J'ai destiné une par-

(1) M. Arnauld d'Andilly.

tie de cette après-dînée à vous écrire dans le jardin , où je suis étourdie de trois ou quatre rossignols qui sont sur ma tête. Ce soir je m'en retourne à Paris pour faire mon paquet, et vous l'envoyer.

Il est vrai, ma fille, qu'il manqua un degré de chaleur à mon amitié, quand je rencontrai la chaîne des galériens ; je devais aller avec eux , au lieu de ne songer qu'à vous écrire. Que vous eussiez été agréablement surprise à Marseille, de me trouver en si bonne compagnie ! Mais vous y allez donc en litière : quelle fantaisie ! J'ai vu que vous n'aimiez les litières que quand elles étaient arrêtées : vous êtes bien changée. Je suis entièrement du parti des médisants : tout l'honneur que je puis vous faire, c'est de croire que jamais vous ne vous seriez servie de cette voiture, si vous ne m'aviez point quittée, et que M. de Grignan fût resté dans sa Provence. Madame de La Fayette craint toujours pour votre vie : elle vous cède sans difficulté la première place auprès de moi, à cause de vos perfections ; et quand elle est douce, elle dit que ce n'est pas sans peine ; mais enfin cela est réglé et approuvé : cette justice la rend digne de la seconde ; elle l'a aussi : La Troche s'en meurt ; je vais toujours mon train, et mon train aussi pour la Bretagne. Il est vrai que nous ferons des vies bien différentes : je serai troublée dans la mienne par les états, qui me viendront tourmenter à Vitré sur la fin du mois de juillet ; cela me déplait fort. Votre frère n'y sera plus en ce temps-là. Ma fille, vous souhaitez que le temps marche ; vous ne savez ce que vous faites, vous y serez attrapée ; il vous obéira trop exactement, et quand vous voudrez le retenir, vous n'en serez plus la maîtresse. J'ai fait autrefois les mêmes

fautes que vous, je m'en suis repentie; et quoique le temps ne m'ait pas fait tout le mal qu'il fait aux autres, il n'a pas laissé, par mille petits agréments qu'il m'a ôtés, de me faire apercevoir des marques de son passage. Vous trouvez donc que vos comédiens ont bien de l'esprit de dire des vers de Corneille. En vérité, il y en a de bien transportants. J'en ai apporté ici un tome qui m'amusa fort hier au soir. Mais n'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables de La Fontaine, qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de La Rochefoucauld : nous apprîmes par cœur celle du *Singe et du Chat*,

D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat.
Ils n'y craignaient tous deux aucun, tel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobait tout; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.

Et le reste. Cela est peint; et la *Citrouille et le Rossignol*, cela est digne du premier tome. Je suis bien folle de vous écrire de telles bagatelles; c'est le loisir de Livry qui vous tue. Vous avez écrit un billet admirable à Brancas; il vous écrivit l'autre jour une main tout entière de papier, c'était une rapsodie assez bonne; il nous la lut à madame de Coulanges et à moi; je lui dis : Envoyez-la-moi donc tout achevée pour mercredi; il me dit qu'il n'en ferait rien, qu'il ne voulait pas que vous la vissiez, que cela était trop sot et trop misérable. Pour qui nous prenez-vous? vous nous l'avez bien lue. Tant y a, je ne veux pas qu'elle la lise : voilà toute la raison

que j'en ai eue; jamais il ne fut si fou. Il sollicita l'autre jour un procès à la seconde des enquêtes; c'était à la première qu'on le jugeait : cette folie a fort réjoui les sénateurs; je crois qu'elle lui a fait gagner son procès. Que dites-vous, mon enfant, de l'infinité de cette lettre? si je voulais, j'écirais jusqu'à demain. Conservez-vous : c'est ma ritournelle continuelle; ne tombez point, gardez quelquefois le lit. Depuis que j'ai donné à ma petite une nourrice, comme celle du temps de François I^{er}, je crois que vous devez honorer tous mes conseils. Pensez-vous que je n'aille point vous voir cette année? J'avais rangé tout cela d'une autre façon, et même pour l'amour de vous; mais votre litière me redérange tout : le moyen de ne pas courir cette année, si vous le souhaitez un peu! Hélas! c'est bien moi qui dois dire qu'il n'y a plus de pays fixe pour moi, que celui où vous êtes. Votre portrait triomphe sur ma cheminée; vous êtes adorée maintenant en Provence et à Paris, et à la cour, et à Livry : enfin, ma fille, il faut bien que vous soyez ingrate; le moyen de rendre tout cela! Je vous embrasse et vous aime, et vous le dirai toujours, parce que c'est toujours la même chose. J'embrasserais ce fripon de Grignan, si je n'étais fâchée contre lui.

Maître Paul (1) mourut il y a huit jours, notre jardin en est tout triste.

(1) Jardinier de Livry.

(29)

A la même.

A Malicorne, samedi ce 23 mai 1671.

J'arrive ici, où je trouve une lettre de vous, tant j'ai su donner un bon ordre à notre commerce. Je vous écrivis lundi en partant de Paris; depuis cela, mon enfant, je n'ai fait que m'éloigner de vous avec une telle tristesse et un souvenir de vous si pressant, qu'en vérité la noirceur de mes pensées m'a rendue quelquefois insupportable. Je suis partie avec votre portrait dans ma poche; je le regarde fort souvent: il serait difficile de me le dérober présentement, sans que je m'en aperçusse: il est parfaitement aimable; j'ai votre idée dans l'esprit; j'ai dans le milieu de mon cœur une tendresse infinie pour vous; voilà mon équipage, et voilà avec quoi je vais à trois cents lieues de vous. Nous avons été fort incommodés de la chaleur: un de mes beaux chevaux demeura dès Palaiseaux; les autres six ont tenu bon jusqu'ici: nous partons dès deux heures du matin pour éviter l'extrême chaleur; encore aujourd'hui nous avons prévenu l'aurore dans ces bois pour voir *Sylvie*, c'est-à-dire Malicorne, où je me reposerai demain. J'y ai trouvé les deux petites filles, *rechignées, un air triste, une voix de Mégère*; j'ai dit: *Ces petites sont sans doute à notre ami; fuyons-les*; du reste, *nos repas ne sont point repas à la lè-*

gère (1). Jamais je n'ai vu une meilleure chère, ni une plus agréable maison : il me fallait toute l'eau que j'y ai trouvée pour me rafraîchir du fonds de chaleur que j'ai depuis six jours. Notre abbé se porte bien ; mon fils et La Mousse me sont d'une grande consolation. Nous avons relu des pièces de Corneille, et repassé avec plaisir sur toutes nos vieilles admirations. Nous avons aussi un livre nouveau de Nicole : c'est de la même étoffe que Pascal, et que *l'Éducation d'un Prince* ; mais cette étoffe est merveilleuse : on ne s'en ennue point. Nous serons le 27 aux Rochers, où je trouverai une de vos lettres : hélas ! c'est mon unique joie. Vous ne pouvez plus m'écrire qu'une fois la semaine, parce qu'aussi bien elles ne partiront de Paris que le mercredi, et j'en recevrais deux à la fois. Il me semble que je m'ôte la moitié de mon bien ; cependant j'en suis aise, parce que c'est autant de fatigue retranchée en l'état où vous êtes. Il faut que je sois devenue de bonne humeur pour vouloir bien que vous preniez cela sur moi : mais, ma fille, au nom de Dieu, conservez-vous, si vous m'aimez.

Mon éventail est donc venu bien à propos ; ne l'avez-vous pas trouvé joli ? Hélas ! quelle bagatelle ! ne m'ôtez pas ce petit plaisir quand l'occasion s'en présente, et remerciez-moi de la joie que je me donne, quoique ce ne soit que des riens. Mandez-moi bien de vos nouvelles ; c'est là de quoi il est question : songez que j'aurai une de vos lettres tous les vendredis ; mais songez aussi que je ne vous vois plus, que vous êtes à mille lieues de moi, que vous êtes malade ; songez : non, ne songez à rien, laissez-

(1) Voyez la fable de La Fontaine, qui a pour titre *l'Aigle et le Hibou*.

sez-moi tout songer dans mes grandes allées, dont la tristesse augmentera la mienne. J'aurai beau m'y promener, je n'y trouverai point ce que j'y avais la dernière fois que j'y fus. Adieu, ma très-chère enfant; vous ne me parlez point assez de vous; marquez toujours bien la date de mes lettres: hélas! que diront-elles présentement? Mon fils vous embrasse mille fois; il me désennuie extrêmement, et songe fort à me plaire: nous lisons, nous causons, comme vous le devinez fort bien. La Mousse tient bien sa partie, et, par-dessus tout, notre abbé, qui se fait adorer, parce qu'il vous adore. Il m'a enfin donné tout son bien (1); il n'a point eu de repos que cela n'ait été fait; n'en parlez à personne, la famille le dévorerait; mais aimez-le bien sur ma parole, et sur ma parole aussi aimez-moi.

(30)

A la même.

Aux Rochers, dimanche 31 mai 1671.

Enfin, ma fille, me voici dans ces pauvres Rochers: peut-on revoir ces allées, ces devises, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, sans mourir de tristesse? Il y a des souvenirs agréables; mais il y en a de si vifs et de si tendres, qu'on a peine à les supporter; ceux que j'ai

(1) Madame de Sévigné était la nièce bien-aimée de l'abbé de Coulanges; et comme il passait sa vie avec elle, rien n'était plus naturel que la donation qu'il lui fit de son bien.

de vous sont de ce nombre. Ne comprenez-vous point bien l'effet que tout cela peut faire dans un cœur comme le mien ?

Si vous continuez de vous bien porter, ma chère enfant, je ne vous irai voir que l'année qui vient. La Bretagne et la Provence ne sont pas compatibles : c'est une chose étrange que les grands voyages ! si l'on était toujours dans le sentiment qu'on a, quand on arrive, on ne sortirait jamais du lieu où l'on est ; mais la Providence fait que l'on oublie afin que l'on fasse des voyages en Provence. Celui que j'y ferai me donnera la plus grande joie que je puisse recevoir dans ma vie : mais quelles pensées tristes de ne point voir de fin à votre séjour ! J'admire et je loue de plus en plus votre sagesse, quoiqu'à vous dire le vrai, je suis fortement touchée de cette impossibilité ; j'espère qu'en ce temps-là nous verrons les choses d'une autre manière ; il faut bien l'espérer ; car, sans cette consolation, il n'y aurait qu'à mourir. J'ai quelquefois des rêveries dans ces bois, d'une telle noirceur, que j'en reviens plus changée que d'un accès de fièvre. Il me paraît que vous ne vous êtes point trop ennuyée à Marseille. Ne manquez pas de me mander comme vous aurez été reçue à Grignan. Ils avaient fait ici une manière d'entrée à mon fils ; Vaillant avait mis plus de quinze cents hommes sous les armes, tous fort bien habillés, un ruban neuf à la cravate ; ils vont en très-bon ordre nous attendre à une lieue des Rochers. Voici un bel incident : M. l'abbé avait mandé que nous arriverions le mardi, et puis tout d'un coup il l'oublie ; ces pauvres gens attendent le mardi jusqu'à dix heures du soir, et, quand ils sont tous retournés chacun chez

eux , bien tristes et bien confus , nous arrivons bien paisiblement le mercredi , sans songer qu'on eût mis une armée en campagne pour nous recevoir : ce contre-temps nous a fâchés ; mais quel remède ? Voilà par où nous avons débuté. Mademoiselle du Plessis est tout justement comme vous l'avez laissée ; elle a une nouvelle amie à Vitré , dont elle se pare , parce que c'est un bel esprit qui a lu tous les romans , et qui a reçu deux lettres de la princesse de Tarente. J'ai fait dire méchamment par Vaillant que j'étais jalouse de cette nouvelle amitié , que je n'en témoignerais rien ; mais que mon cœur était saisi : tout ce qu'elle dit là-dessus est digne de Molière ; c'est une plaisante chose de voir avec quel soin elle me ménage , et comme elle détourne adroitement la conversation , pour ne point parler de ma rivale devant moi : je fais aussi fort bien de mon côté. Mes petits arbres sont d'une beauté surprenante ; Pilois (1) les élève jusqu'aux nues avec une propreté admirable : tout de bon , rien n'est si beau que ces allées que vous avez vues naître. Vous savez que je vous donnai une manière de devise qui vous convenait : voici un mot que j'ai écrit sur un arbre pour mon fils qui est revenu de Candie , *vago di fama* : n'est-il point joli pour n'être qu'un mot ? Je fis écrire encore hier en l'honneur des paresseux , *bella cosa far niente*. Hélas , ma fille , que mes lettres sont sauvages ! Où est le temps que je parlais de Paris comme les autres ? C'est purement de mes nouvelles que vous aurez ; et voyez ma confiance ; je suis persuadée que vous aimez mieux celles-là que les autres. La compagnie que j'ai ici

(1) Jardinier des Rochers.

me plaît fort; notre abbé est toujours admirable; mon fils et La Mousse s'accoutument fort bien de moi, et moi d'eux; nous nous cherchons toujours; et quand les affaires me séparent d'eux, ils sont au désespoir, et me trouvent ridicule de préférer un compte de fermier aux vers de La Fontaine. Ils vous aiment tous passionnément; je crois qu'ils vous écriront: pour moi, je prends les devants, et n'aime point à vous parler en tumulte. Ma fille, aimez-moi donc toujours: c'est ma vie, c'est mon âme que votre amitié: je vous le disais l'autre jour; elle fait toute ma joie et toutes mes douleurs. Je vous avoue que le reste de ma vie est couvert d'ombre et de tristesse, quand je songe que je la passerai si souvent éloignée de vous.

(31)

A la même.

Aux Rochers, dimanche 21 juin 1671.

Enfin, ma fille, je respire à mon aise, je fais un soupir comme M. de La Souche (1): mon cœur est soulagé d'une presse qui ne me donnait aucun repos; j'ai été deux ordinaires sans recevoir de vos lettres, et j'étais si fort en peine de votre santé que j'étais réduite à souhaiter que vous eussiez écrit à tout le monde, hormis à moi. Je m'accoutumais mieux d'avoir été un peu retardée dans votre souvenir, que de porter l'épouvantable inquiétude

(1) Personnage de comédie.

que j'avais de votre santé : mais , mon Dieu ! je me repens de vous avoir écrit mes douleurs ; elles vous donneront de la peine quand je n'en aurai plus ; voilà le malheur d'être éloignée : hélas ! il n'est pas le seul.

Vous me mandez des choses admirables de vos cérémonies de la Fête-Dieu ; elles sont tellement profanes , que je ne comprends pas comme votre saint archevêque (1) veut les souffrir : il est vrai qu'il est Italien , et que cette mode vient de son pays. Nous avons eu ici des pluies continuelles ; et au lieu de dire : après la pluie vient le beau temps , nous disons : après la pluie vient la pluie. Tous nos ouvriers ont été dispersés ; et au lieu de m'adresser votre lettre au pied d'un arbre , vous auriez pu l'adresser au coin du feu. Nous avons eu depuis mon arrivée beaucoup d'affaires ; nous ne savons encore si nous fuirons les états , ou si nous les affronterons. Ce qui est certain , c'est que nous sommes bien loin de vous oublier , nous en parlons très-souvent ; mais quoique j'en parle beaucoup , j'y pense encore davantage ; et en un mot , j'y pense d'autant plus que très-souvent je ne veux pas parler de vous : il y a des excès qu'il faut corriger , et pour être polie , et pour être politique : il me souvient encore comme il faut vivre pour n'être pas pesante ; je me sers de mes vieilles leçons. Nous lisons fort ici : La Mousse m'a priée qu'il pût lire Le Tasse avec moi ; je le sais fort bien , parce que j'ai très-bien appris l'italien ; cela me divertit : son latin et son bon sens le rendent un bon écolier ; et ma routine et les bons maîtres que j'ai eus me rendent une bonne maîtresse. Mon fils nous lit

(1) Le cardinal Grimaldi.

des bagatelles, des comédies qu'il joue comme Molière, des vers, des romans, des histoires; il est fort amusant, il a de l'esprit, il entend bien, il nous entraîne; il nous a empêchés de prendre aucune lecture sérieuse, comme nous en avions le dessein : quand il sera parti, nous reprendrons quelque belle morale de Nicole : mais surtout il faut tâcher de passer sa vie avec un peu de joie et de repos; et le moyen, quand on est à cent mille lieues de vous ? Vous dites fort bien, on se voit et on se parle au travers d'un gros crêpe. Vous connaissez les Rochers, et votre imagination sait un peu où me prendre : pour moi je ne sais où j'en suis ; je me suis fait une Provence, une maison à Aix peut-être plus belle que celle que vous avez ; je vous y trouve. Pour Grignan, je le vois aussi ; mais vous n'avez point d'arbres, cela me fâche ; je ne vois pas bien où vous vous promenez ; j'ai peur que le vent ne vous emporte sur votre terrasse ; si je croyais qu'il pût vous apporter ici par un tourbillon, je tiendrais toujours mes fenêtres ouvertes, et je vous recevrais, Dieu sait ! Voilà une folie que je pousserais loin. Mais je reviens, et je trouve que le château de Grignan est parfaitement beau, il sent bien les anciens Adhémars. Je suis ravie de voir comme le bon abbé vous aime ; son cœur est pour vous comme si je l'avais pétri de mes mains ; cela fait justement que je l'adore. Votre fille est plaisante ; elle n'a pas osé aspirer à la perfection du nez de sa mère, elle n'a pas voulu aussi..... je n'en dirai pas davantage ; elle a pris un troisième parti, elle s'est avisée d'avoir un petit nez carré (1) : mon enfant, n'en êtes-

(1) C'est-à-dire à peu près comme celui de madame de Sévigné.

vous point fâchée ? Mais pour cette fois vous ne devez pas avoir cette idée ; mirez-vous , c'est tout ce que vous devez faire pour finir heureusement ce que vous commencez si bien.

(32)

A la même.

Aux Rochers, mercredi 1^{er} juillet 1671.

Voilà donc le mois de juin passé, j'en suis tout étonnée ; je ne pensais pas qu'il dût jamais finir. Ne vous souvient-il pas d'un certain mois de septembre que vous trouviez qui ne prenait point le chemin de faire jamais place au mois d'octobre ? Celui-ci prenait le même train ; mais je vois bien maintenant que tout finit : m'en voilà persuadée.

C'est une aimable demeure que Fouesnel ; nous y fûmes hier, mon fils et moi, dans une calèche à six chevaux ; il n'y a rien de plus joli, il semble qu'on vole : nous fîmes des chansons que nous vous envoyons ; le cas que nous faisons de votre prose ne nous empêche point de vous faire part de nos vers. Madame de La Fayette est bien contente de la lettre que vous lui avez écrite. Voilà qui est fait, ma fille, votre frère va nous quitter. Nous allons nous jeter, La Mousse et moi, dans de bonnes lectures. Le Tasse nous amuse fort, et toutes les bagatelles du monde nous ont divertis jusqu'ici, à cause de mon fils qui en est le roi. Je m'en vais faire de grandes pro-

menades toute seule *tête-à-tête*, comme disait Tonquedec. Croyez-vous que je pense à vous ? J'ai aussi *mon petit ami* que j'aime tendrement : la plus aimable chose du monde est un portrait bien fait ; quoi que vous puissiez dire, celui-là ne vous fait point de tort. Vos lettres de Grignan m'ont nourrie et consolée de mes chagrins passés ; j'en attends toujours avec impatience ; de bonne foi, j'en écris souvent d'une longueur trop excessive, je veux que celle-ci soit raisonnable ; il n'est pas juste de juger de vous par moi, cette mesure est téméraire ; vous avez moins de loisir que moi.

(33)

A la même.

Aux Rochers, dimanche 12 juillet 1671.

Je n'ai reçu qu'une lettre de vous, ma chère fille, j'en suis un peu fâchée ; j'en avais deux ordinairement : il est dangereux de s'accoutumer à des soins tendres et précieux comme les vôtres ; on ne s'en passe qu'avec peine. Si vous avez vos beaux-frères ce mois de septembre, ce vous sera une très-bonne compagnie. Le coadjuteur a été un peu malade, mais il est entièrement guéri : sa paresse est une chose incroyable, et son tort est d'autant plus grand, qu'il écrit très-bien quand il veut s'en mêler. Il vous aime toujours, et ira vous voir après la mi-août ; il ne le peut qu'en ce temps-là. Il jure, mais je crois qu'il ment, qu'il n'a aucune branche à se reposer, et

que cela l'empêche d'écrire et lui fait mal aux yeux. Voilà tout ce que je sais de *Seigneur Corbeau* : mais admirez la bizarrerie de mon savoir ; en vous apprenant toutes ces choses , j'ignore comme je suis avec lui : si par hasard vous en savez quelque chose , vous m'obligerez fort de me le mander. Je songe mille fois le jour au temps que je vous voyais à toute heure , et je le regrette sans cesse : ce n'est pas que j'aie sur le cœur de n'avoir pas senti le plaisir d'être avec vous ; je vous jure et vous proteste que je ne vous ai jamais regardée avec indifférence ni avec la langueur que donne quelquefois l'habitude : ce n'est donc point cela que je puis me reprocher ; mais je regrette de ne vous avoir pas assez vue , et d'avoir eu dans certains moments de cruelles politiques qui m'ont ôté ce plaisir. Ce serait une belle chose , si je remplissais mes lettres de ce qui me remplit le cœur. Ah ! comme vous dites , il faut glisser sur bien des pensées , et ne pas faire semblant de les voir. Je m'attache donc à vous conjurer , si je vous suis un peu chère , d'avoir un soin extrême de votre santé.

Avez-vous la cruauté de ne point achever Tacite ? Laissez-vous Germanicus au milieu de ses conquêtes ? Si vous lui faites ce tour , mandez-moi l'endroit où vous en êtes demeurée , et je l'achèverai ; c'est tout ce que je puis faire pour votre service. Nous achevons *Le Tasse* avec plaisir , nous y trouvons des beautés qu'on ne connaît point quand on n'a qu'une demi-science. Nous avons commencé la *Morale* (1) ; c'est la même étoffe que Pascal.

A propos de Pascal , je suis en fantaisie d'admirer

(1) Les *Essais de morale* de M. Nicole.

l'honnêteté de ces messieurs les postillons qui sont incessamment sur les chemins pour porter et reporter nos lettres ; enfin , il n'y a jour dans la semaine où ils n'en portent quelqu'une à vous et à moi , il y en a , toujours , et à toutes les heures par la campagne : les honnêtes gens ! qu'ils sont obligeants ! et que c'est une belle invention que la poste , et un bel effet de la Providence que la cupidité ! J'ai quelquefois envie de leur écrire pour leur témoigner ma reconnaissance , et je crois que je l'aurais déjà fait , sans que je me souviens de ce chapitre de Pascal , et qu'ils ont peut-être envie de me remercier de ce que j'écris , comme j'ai envie de les remercier de ce qu'ils portent mes lettres : voilà une belle digression.

Je reviens donc à nos lectures : c'est sans préjudice de Cléopâtre que j'ai gagé d'achever ; vous savez comme je soutiens les gageures. Je songe quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces sottises-là ; j'ai peine à le comprendre. Vous vous souvenez peut-être assez de moi pour savoir à quel point je suis blessée des méchants styles ; j'ai quelques lumières pour les bons , et personne n'est plus touché que moi des charmes de l'éloquence. Le style de la Calprenède est maudit en mille endroits ; de grandes périodes de roman , de méchants mots , je sens tout cela. J'écrivis l'autre jour à mon fils une lettre de ce style , qui était fort plaisante. Je trouve donc que celui de la Calprenède est détestable , et cependant je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu : la beauté des sentiments , la violence des passions , la grandeur des événements et le succès miraculeux de leurs redoutables épées , tout cela m'entraîne comme une petite fille : j'entre dans leurs desseins ; et si je n'avais M. de La Rochefoucauld et M. d'Hac-

queville (1) pour me consoler, je me pendrais de trouver encore en moi cette faiblesse. Vous m'apparaissez pour me faire honte ; mais je me dis de mauvaises raisons , et je continue. J'aurai bien de l'honneur au soin que vous me donnez de vous conserver l'amitié de l'abbé ! Il vous aime chèrement : nous parlons très-souvent de vous , de vos affaires , de vos grandeurs ; il voudrait bien ne pas mourir avant que d'avoir été en Provence , et de vous avoir rendu quelque service. On me mande que la pauvre madame de Montlouet est sur le point de perdre l'esprit : elle a extravagué jusqu'à présent sans jeter une larme ; elle a une grosse fièvre , et commence à pleurer ; elle dit qu'elle veut être damnée , puisque son mari doit l'être assurément. Nous continuons notre chapelle : il fait chaud ; les soirées et les matinées sont très-belles dans ces bois et devant cette porte ; mon appartement est frais ; j'ai bien peur que vous ne vous accommodiez pas si bien de vos chaleurs de Provence.

(34)

A la même.

Aux Rochers , mercredi 15 juillet 1671.

Si je vous écrivais toutes mes rêveries sur votre sujet , je vous écrirais toujours les plus grandes lettres du

(1) Tous deux aimaient les vieux romans. Cela est plus singulier du premier que du second. C'était un reste de jeunesse que son esprit avait conservé.

monde ; mais cela n'est pas bien aisé : ainsi je me contente de ce qui peut s'écrire , et je rêve tout ce qui peut se rêver : j'en ai le temps et le lieu. La Mousse a une petite fluxion sur les dents , et l'abbé a une petite fluxion sur le genou , qui me laissent le champ libre dans mon mail, pour y faire tout ce qui me plaît. Il me plaît de m'y promener le soir jusqu'à huit heures ; mon fils n'y est plus ; cela fait un silence , une tranquillité et une solitude que je ne crois pas qu'il soit aisé de rencontrer ailleurs. Je ne vous dis point à qui je pense , ni avec quelle tendresse : quand on devine , il n'est pas besoin de parler. Si l'*hippogryphe* était encore au monde , ce serait une chose galante et à ne jamais oublier , que d'avoir la hardiesse de monter dessus pour venir me voir quelquefois : ce ne serait pas une affaire ; il parcourait la terre en deux jours ; vous pourriez même quelquefois venir dîner ici et retourner souper avec M. de Grignan , ou souper ici à cause de la promenade , et le lendemain , vous arriveriez aussitôt pour être à la messe dans votre tribune.

Mon fils est à Paris ; il y sera peu : la cour est de retour , il ne faut pas qu'il se montre. C'est une perte qui me paraît bien plus considérable que celle de M. le duc d'Anjou (1). Madame de Villars (2) m'écrit assez souvent , et me parle toujours de vous : elle est tendre , et sait bien aimer ; cela me donne de l'amitié pour elle ; elle me prie de vous dire mille douceurs de sa part. La petite Saint-Céran m'écrit des pieds de mouche que je ne saurais lire ; je lui réponds des rudesses et des injures qui la divertis-

(1) Philippe, second fils de Louis XIV, mort le 10 juillet 1671.

(2) C'était la sœur du maréchal de Bellefonds , et la mère de celui qui sauva la France à Denain.

sent : cette méchante plaisanterie n'est point encore usée; quand elle le sera, je ne dirai plus rien, car je m'ennuierais fort d'un autre style avec elle.

Nous lisons toujours Le Tasse avec plaisir : je suis assurée que vous le souffririez, si vous étiez en tiers : il y a une grande différence entre lire un livre toute seule, ou avec des gens qui relèvent les beaux endroits et qui réveillent l'attention. Cette *Morale* de Nicole est admirable, et Cléopâtre va son train, mais sans empressement, et aux heures perdues : c'est ordinairement sur cette lecture que je m'endors; le caractère m'en plaît beaucoup plus que le style. Pour les sentiments, j'avoue qu'ils me plaisent, et qu'ils sont d'une perfection qui remplit mon idée sur la belle âme. Vous savez aussi que je ne hais pas les grands coups d'épée, tellement que voilà qui est bien, pourvu que l'on m'en garde le secret.

Mademoiselle du Plessis nous honore souvent de sa présence : elle disait hier à table qu'en Basse-Bretagne, on faisait une chère admirable, et qu'aux noces de sa belle-sœur, on avait mangé pour un jour douze cents pièces de rôti : nous demeurâmes tous comme des gens de pierre. Je pris courage, et lui dis : Mademoiselle, pensez-y bien; n'est-ce point douze pièces de rôti que vous voulez dire ? on se trompe quelquefois. Non, Madame, c'est douze cents pièces ou onze cents; je ne veux pas vous assurer si c'est onze ou douze, de peur de mentir; mais enfin, je sais bien que c'est l'un ou l'autre, et le répéta vingt fois, et n'en voulut jamais rabattre un seul poulet. Nous trouvâmes qu'il fallait qu'ils fussent pour le moins trois cents piqueurs pour piquer menu, et que le lieu fût un grand pré, où l'on eût fait dresser

des tentes, et que, s'ils n'eussent été que cinquante, il fallait qu'ils eussent commencé un mois auparavant. Ce propos de table était bon; vous en auriez été contente. N'avez-vous point quelque exagèreuse comme celle-là?

Au reste, ma fille, cette montre que vous m'avez donnée, qui allait toujours trop tôt ou trop tard d'une heure ou deux, est devenue si parfaitement juste, qu'elle ne quitte pas d'un moment notre pendule; j'en suis ravie, et vous en remercie sur nouveaux frais. L'abbé me dit qu'il vous adore, et qu'il veut vous rendre quelque service : il ne voit pas bien en quelle occasion ; mais enfin il vous aime autant qu'il m'aime.

(35)

A la même.

Aux Rochers, mercredi 22 juillet 1671, jour de la Madeleine, où fut tué, il y a quelques années, un père que j'avais.

Madame de Chaulnes arriva dimanche; mais savez-vous comment? à beau pied sans lance, entre onze heures et minuit : on pensait à Vitré que ce fussent des Bohèmes. Elle ne voulut aucune cérémonie à son entrée; elle fut servie à souhait, car on ne la regarda pas, et ceux qui la virent comme elle était, la prirent pour ce que je viens de vous dire. Elle venait de Nantes par la Guerche : son carrosse et son chariot étaient demeurés entre deux rochers à demi-lieue de Vitré, parce que le contenu était plus grand que le contenant : ainsi il fallut tra-

vailler dans le roc, et cet ouvrage ne fut fait qu'à la pointe du jour, que tout arriva à Vitré. Je fus la voir lundi, et vous croyez bien qu'elle fut très-aise de me voir. La *MurINETTE* (1) beauté est avec elle. Elles sont seules à Vitré, en attendant l'arrivée de M. de Chaulnes, qui fait le tour de la Bretagne, et les états qui s'assembleront dans dix jours. Vous pouvez vous imaginer ce que je suis dans une pareille solitude : madame de Chaulnes ne sait que devenir, et n'a recours qu'à moi ; vous ne doutez pas que je ne l'emporte hautement sur mademoiselle de *Kerborgne* ; je crois qu'elle viendra ici après-dîner. Toutes mes allées sont propres, et mon parc est en beauté ; je la prierai de demeurer ici deux ou trois jours à s'y promener en liberté : comme je lui ferai valoir d'être demeurée ici pour elle, je veux m'en acquitter d'une manière à n'être pas oubliée, et pourtant sans que je fasse d'autre bonne chère que celle qui se trouvera dans le pays. Ah ! mon Dieu ! en voilà beaucoup sur ce sujet. Cette madame Quintin, que nous disions qui vous ressemblait, est comme paralytique ; elle ne se soutient pas ; demandez-lui pourquoi ? elle a vingt ans. Elle est passée ce matin devant cette porte, et a demandé à boire un petit coup de vin ; on lui en a porté, et puis s'en est allée au Pertre consulter une espèce de médecin, qu'on estime en ce pays. Que dites-vous de cette manière bretonne, familière et galante ? Elle sortait de Vitré ; elle ne pouvait pas avoir soif ; de sorte que j'ai compris que tout cela était un air pour me faire savoir qu'elle a un équipage de Jean de Paris. Ma chère enfant, ne sortirai-je

(1) Anne-Marie du Pui de Murinais, qui fut dans la suite marquise de Kerman.

point des nouvelles de Bretagne? Quel chien de commerce avez-vous là avec une femme de Vitré? La cour s'en va, dit-on, à Fontainebleau; le voyage de Rochefort et de Chambord est rompu. On croit qu'en dérangeant les desseins qu'on avait pour l'automne, on dérangera aussi la fièvre de M. le Dauphin, qui le prend dans cette saison à Saint-Germain : pour cette année, elle y sera attrapée; elle ne l'y trouvera pas. Vous savez qu'on a donné à M. de Condom (1) l'abbaye de Rebais, qu'avait l'abbé de Foix. On prend ici le deuil de M. le duc d'Anjou : si je demeure aux états, cela m'embarrassera. Notre abbé ne peut quitter sa chapelle : ce sera notre plus forte raison; car pour le bruit et le tracas de Vitré, cela me sera bien moins agréable que mes bois, ma tranquillité et mes lectures. Quand je quitte Paris et mes amies, ce n'est pas pour paraître aux états : mon pauvre mérite, tout médiocre qu'il est, n'est pas encore réduit à se sauver en province, comme les mauvais comédiens. Ma fille, je vous embrasse avec une tendresse qui occupe mon âme tout entière. Assurez M. de Grignan de mon amitié, et recevez les protestations de notre abbé.

(1) Jacques-Bénigne Bossuet, précepteur de M. le Dauphin, depuis évêque de Meaux.

(36)

A la même.

Aux Rochers, dimanche 26 juillet 1671.

Je veux vous apprendre qu'hier, comme j'étais toute seule dans ma chambre avec un livre précieusement à la main, je vois ouvrir ma porte par une grande femme de très-bonne mine; cette femme s'étouffait de rire, et cachait derrière elle un homme qui riait encore plus fort qu'elle; cet homme était suivi d'une femme fort bien faite, qui riait aussi : moi, je me mis à rire sans les reconnaître, et sans savoir ce qui les faisait rire. Quoique j'attendisse aujourd'hui madame de Chaulnes, qui doit passer deux jours ici, j'avais beau la regarder, je ne pouvais comprendre que ce fût elle; c'était elle pourtant qui m'amenait Pomenars, qui, en arrivant à Vitré, lui avait mis dans la tête de venir me surprendre. La *MurINETTE* beauté était de la partie, et la gaieté de Pomenars était si extrême, qu'il aurait réjoui la tristesse même : ils jouèrent d'abord au volant; madame de Chaulnes y joue comme vous; et puis une légère collation, et puis nos belles promenades, et partout il a été question de vous. J'ai dit à Pomenars que vous étiez fort en peine de toutes ses affaires, et que vous m'aviez mandé que, pourvu qu'il n'y eût que le courant, vous ne seriez point en inquiétude; mais que tant de nouvelles injustices qu'on lui faisait, vous donnaient beaucoup de chagrin pour lui : nous

avons fort poussé cette plaisanterie , et puis cette grande allée nous a fait souvenir de la chute que vous y fîtes un jour ; la pensée m'en a fait devenir rouge comme du feu. On a parlé longtemps là dessus , et puis du dialogue Bohème , et puis enfin de mademoiselle du Plessis , et des sottises qu'elle disait ; et qu'un jour vous en ayant dit une , et son vilain visage se trouvant auprès du vôtre , vous n'aviez pas marchandé , et vous lui aviez donné un soufflet pour la faire reculer ; et que moi , pour adoucir les affaires , j'avais dit : Mais voyez comme ces petites filles se jouent rudement ; et que j'avais dit à sa mère : Madame , ces jeunes créatures étaient si folles ce matin , qu'elles se battaient : mademoiselle du Plessis agaçaît ma fille , ma fille la battait ; c'était la plus plaisante chose du monde ; et qu'avec ce tour , j'avais ravi madame du Plessis de voir nos petites filles se réjouir ainsi. Cette *camaraderie* de vous et de madame du Plessis , dont je ne faisais qu'une même chose pour faire avaler le soufflet , les a fait rire à mourir. La *MurINETTE* vous approuve fort , et jure que la première fois qu'elle viendra lui parler dans le nez , comme elle fait toujours , elle vous imitera , et lui donnera sur sa vilaine joue. Je les attends tous présentement : Pomenars tiendra bien sa place ; mademoiselle du Plessis viendra aussi ; ils me montreront une lettre de Paris faite à plaisir , où l'on mandera cinq ou six soufflets donnés entre femmes , afin d'autoriser ceux qu'on veut lui donner aux états , et même de les lui faire souhaiter pour être à la mode. Enfin , je n'ai jamais vu un homme si fou que Pomenars ; sa gaieté augmente en même temps que ses affaires criminelles : s'il lui en vient encore une , il mourra de joie. Je suis chargée de

mille compliments pour vous ; nous vous avons célébrée à tout moment. Madame de Chaulnes dit qu'elle vous souhaiterait une madame de Sévigné en Provence, comme celle qu'elle a trouvée en Bretagne ; c'est cela qui rend son gouvernement beau ; car quelle autre chose pourrait-ce être ? Quand son mari sera venu , je la remettrai entre ses mains , et ne m'embarrasserai plus de son divertissement : mais vous , ma chère fille , que je vous plains avec votre tante d'Harcourt ! quelle contrainte ! quel embarras ! quel ennui ! Voilà qui me ferait plus de mal mille fois qu'à personne , et vous seule au monde seriez capable de me faire avaler ce poison. Oui , mon enfant , je vous le jure ; et si j'étais à Grignan , j'écumerais votre chambre pour vous faire plaisir , comme j'ai fait mille fois : après cette marque d'amitié , ne m'en demandez plus , car je hais l'ennui plus que la mort , et j'aimerais fort à rire avec vous , Vardes et le *Seigneur Corbeau*. Défaites-vous de cette trompette du jugement ; il y a vingt ans qu'elle me déplaît , et que je lui dois une visite.

Je trouve votre vie fort réglée et fort bonne. Notre abbé vous aime avec une tendresse et une estime qu'il n'est pas aisé de dire en peu de mots ; il attend avec impatience le plan de Grignan et la conversation de M. d'Arles ; mais sur toutes choses il vous souhaiterait bien cent mille écus , soit pour faire achever votre château , soit pour tout ce qu'il vous plairait. Toutes les heures ne sont pas comme celles qu'on passe avec Pomenars , et même on s'ennuierait bientôt de lui : les réflexions qu'on fait sont bien contraires à la joie. Je vous ai mandé que je croyais que je ne bougerais d'ici ou de Vitré. Notre abbé ne peut quitter sa chapelle : le désert du Buron ou

l'ennui de Nantes avec madame de Molac , ne conviennent point à son humeur agissante. Je serai souvent ici , et madame de Chaulnes , pour m'ôter les visites , dira toujours qu'elle m'attend. Pour mon labyrinthe , il est net , il a des tapis verts , et les palissades sont à la hauteur d'appui ; c'est un aimable lieu : mais , hélas ! ma chère enfant , il n'y a guère d'apparence que je vous y voie jamais.

Di memoria nudrirsi , piu che di speme.

C'est bien ma vraie devise. Nos sentences ont été trouvées jolies. Ne comprenez-vous pas bien qu'il n'y a jour , ni heure , ni moment que je ne pense à vous , que je n'en parle quand je puis , et qu'il n'y a rien qui ne m'en fasse souvenir ? Nous sommes sur la fin du Tasse , *e Gofredo a spiegato il gran vessillo del la croce sopra' il muro*. Nous avons lu ce poëme avec plaisir. La Mousse est bien content de moi , et de vous encore plus , quand il songe à l'honneur que vous faites à sa philosophie. Je crois que vous n'auriez pas eu moins d'esprit , quand vous auriez eu la plus sottie mère du monde ; mais enfin , tout ensemble n'a pas mal fait. Nous avons envie de lire Guichardin , car nous ne voulons point quitter l'italien ; la *MurINETTE* le parle comme le français. J'ai reçu une lettre de notre cardinal , qui me dit encore pis que pendre du gros abbé (1) qui est avec lui. Adieu , ma très-aimable , j'achèverai demain cette lettre , et vous manderai à quoi se divertit ma compagnie.

Ma compagnie est couchée parce qu'il est minuit. Nous avons fait ce soir de grandes promenades , et , après sou-

(1) L'abbé de Pontcarré.

per, nous avons coupé les cheveux à la petite du Cerni, et nous lui avons mis le premier appareil que nous lèverons demain. La *MurINETTE* beauté est habile comme la Vienne. Pomenars ne fait que de sortir de ma chambre; nous avons parlé assez sérieusement de ses affaires, qui ne sont jamais de moins que de sa tête. Le comte de Créance veut à toute force qu'il ait le cou coupé; Pomenars ne veut pas : voilà le procès. Adieu, très-chère fille; je vais me coucher tristement, et vous embrasse de tout mon cœur.

(37)

A la même.

A Vitré, mercredi 12 août 1671.

Enfin, ma chère fille, me voilà en pleins états, sans cela les états seraient en pleins Rochers. Dimanche dernier, aussitôt que j'eus cacheté mes lettres, je vis entrer quatre carrosses à six chevaux dans ma cour, avec cinquante gardes à cheval, plusieurs chevaux de main, et plusieurs pages à cheval. C'étaient M. de Chaulnes, M. de Rohan, M. de Lavardin, MM. de Coëtlogon, de Lomaria, les barons de Guais, les évêques de Rennes, de Saint-Malo, les MM. d'Argouges, et huit ou dix que je ne connais point; j'oublie M. d'Harouïs, qui ne vaut pas la peine d'être nommé. Je reçois tout cela : on dit et on répondit beaucoup de choses. Après une promenade dont ils furent fort contents, une collation très-bonne et très-ga-

lante sortit d'un des bouts du mail, surtout du vin de Bourgogne, qui passa comme de l'eau de Forges; on fut persuadé que cela s'était fait avec un coup de baguette. M. de Chaulnes me pria instamment d'aller à Vitré. J'y vins donc lundi au soir; madame de Chaulnes me donna à souper, avec un bal où le passe-pied et le menuet pensèrent me faire pleurer : cela me fait souvenir de vous si vivement que je n'y puis résister; il faut promptement que je me dissipe. On me parle de vous très-souvent, et je ne cherche point longtemps mes réponses, car j'y pense à l'instant même, et je crois toujours que c'est qu'on voit mes pensées au travers de mon corps-de-jupe. Hier, je reçus toute la Bretagne à ma tour de Sévigné. Le soir on soupa, et puis le bal. Je voudrais que vous eussiez vu l'air de M. de Lomaria, et de quelle manière il ôte et remet son chapeau, quelle légèreté! quelle justesse! Il peut défier tous les courtisans, et les confondre, sur ma parole : il a soixante mille livres de rente, et sort de l'Académie. Au reste ne croyez pas que votre santé ne soit point bue ici; cette obligation n'est pas grande, mais telle qu'elle est, vous l'avez tous les jours à toute la Bretagne : on commence par moi, et puis madame de Grignan vient tout naturellement. Les civilités qu'on me fait sont si ridicules, et les femmes de ce pays sont si sottes, qu'elles laissent croire qu'il n'y a que moi dans la ville, quoiqu'elle soit toujours pleine. Il y a de votre connaissance, Tonquedec, le comte de Chapelles, Pomenars, l'abbé de Montigni, qui est évêque de Saint-Paul-de-Léon, et mille autres : mais ceux-là me parlent de vous, et nous rions un peu de notre prochain. Il est plaisant, ici le prochain, particulièrement quand on a

diné : je n'ai jamais vu tant de bonne chère. Madame de Coëtquen est ici avec la fièvre ; Chesières se porte mieux ; on a député des états pour lui faire un compliment. Nous sommes polis pour le moins autant que le poli Lavardin : on l'adore ici ; c'est un gros mérite qui ressemble au vin de Grave. Mon abbé bâtit, et ne veut pas venir s'établir à Vitré ; il y vient dîner : pour moi , j'y serai encore jusqu'à lundi ; et puis j'irai passer huit jours dans ma pauvre solitude, après quoi je reviendrai dire adieu ; car la fin du mois verra la fin de tout ceci. Notre présent est déjà fait, il y a plus de huit jours : on a demandé trois millions ; nous avons offert sans chicaner deux millions cinq cent mille livres , et voilà qui est fait. Du reste , M. le gouverneur aura cinquante mille écus ; M. de Lavardin, quatre-vingt mille francs ; le reste des officiers, à proportion ; le tout pour deux ans. Il faut croire qu'il passe autant de vin dans le corps de nos Bretons, que d'eau sous les ponts, puisque c'est là dessus qu'on prend l'infinité d'argent qui se donne à tous les états.

Vous voilà bien instruite, Dieu merci, de votre bon pays : mais je n'ai point de vos lettres, et par conséquent point de réponse à vous faire ; ainsi je vous parle tout naturellement de ce que je vois et de ce que j'entends : Pomenars est divin ; il n'y a point d'homme à qui je souhaite plus volontiers deux têtes ; jamais la sienne n'ira jusqu'au bout. Pour moi, je voudrais déjà être au bout de la semaine, afin de quitter généreusement tous les honneurs de ce monde, et de jouir de moi-même aux Rochers. Adieu, ma très-chère, j'attends toujours vos lettres avec impatience ; votre santé est un point qui me touche de bien près : je crois que vous en êtes persuadée,

et que , sans donner dans *la justice de croire* , je puis finir ma lettre , et dormir en repos sur ce que vous pensez de mon amitié pour vous.

(38)

A la même.

Aux Rochers, dimanche 23 août 1671.

Vous étiez donc avec votre présidente de Charme , quand vous m'avez écrit ! Son mari était intime ami de M. Fouquet : dis-je bien ? Enfin , ma fille , vous n'êtes point seule , et M. de Grignan avait raison de vous faire quitter votre cabinet pour entretenir votre compagnie : ce qu'il aurait pu retrancher , c'est sa barbe de capucin ; il est vrai qu'elle ne lui fait point de tort , puisqu'à Livry , avec *touffe ébouriffée* (1) , vous ne pensiez pas qu'*Adonis* fût plus beau ; je relis quelquefois ces quatre vers avec admiration , je suis surprise comme le souvenir de certain temps fait de l'impression sur l'esprit , soit en bien , soit en mal ; je me représente cette automne-là délicieuse , et puis j'en regarde la fin avec une horreur qui me fait suer les grosses gouttes (2) ; cependant il faut remercier Dieu du bonheur qui vous tira d'affaire. Les réflexions que vous faites sur la mort de M. de Guise sont admirables , elles m'ont bien creusé les yeux dans mon mail ;

(1) Hémistiche d'un bout-rimé rempli par madame de Grignan.

(2) A cause d'une fausse-couche que madame de Grignan fit à Livry , le 4 novembre 1669.

car c'est là où je rêve à plaisir. Le pauvre La Mousse a eu mal aux dents ; de sorte que depuis longtemps je me promène toute seule jusqu'à la nuit, et Dieu sait à quoi je ne pense point. Ne craignez point pour moi l'ennui que peut me donner la solitude ; hors les maux qui viennent de mon cœur, contre lesquels je n'ai point de force, je ne suis à plaindre sur rien : mon humeur est heureuse, elle s'accommode et s'amuse de tout ; et je me trouve mieux d'être ici toute seule que du fracas de Vitré. Il y a huit jours que je suis ici dans une paix qui m'a guérie d'un rhume épouvantable ; j'ai bu de l'eau ; je n'ai point parlé ; je n'ai point soupé ; et quoique je n'en aie point raccourci mes promenades, je me suis guérie. Madame de Chaulnes, mademoiselle de Murinais, madame Fouché, et une fille de Nantes fort bien faite, vinrent ici jeudi : madame de Chaulnes entra en me disant qu'elle ne pouvait être plus longtemps sans me voir, que toute la Bretagne lui pesait sur les épaules, et qu'enfin elle se mourait. Là dessus elle se jette sur mon lit, on se met autour d'elle, et en un moment la voilà endormie, de pure fatigue : nous causons toujours ; elle se réveille enfin, trouvant plaisante et adorant l'aimable liberté des Rochers. Nous allâmes nous promener, nous nous assîmes dans le fond de ces bois ; pendant que les autres jouaient au mai, je lui faisais conter Rome, et par quelle aventure elle avait épousé M. de Chaulnes : car je cherche toujours à ne point m'ennuyer ; cependant voilà une pluie traîtresse comme une fois à Livry, qui, sans se faire craindre, se met d'abord à nous noyer, mais noyer à faire couler l'eau de partout sur nos habits ; les feuilles furent percées dans un moment, et nos habits

percés dans un autre moment : nous voilà toutes à courir ; on crie , on tombe , on glisse , on fait grand feu : on change de chemise , de jupe , je fournis à tout : on se fait essuyer ses souliers , on pâme de rire : voilà comme fut traitée la gouvernante de Bretagne dans son propre gouvernement ; après cela on fit une jolie collation , et puis cette pauvre femme s'en retourna plus fâchée sans doute du rôle ennuyeux qu'elle allait reprendre , que de l'affront qu'elle avait reçu ici. Elle me fit promettre de vous mander cette aventure , et d'aller demain lui aider à soutenir le reste des états , qui finiront dans huit jours. Je lui promis l'un et l'autre ; je m'acquitte aujourd'hui de l'un , et demain je m'acquitterai de l'autre , ne trouvant pas que je puisse me dispenser de cette complaisance.

Madame de La Fayette vous aura mandé comme M. de La Rochefoucauld a fait duc le prince (*de Marsillac*) (1) son fils , et de quelle façon le roi a donné une nouvelle pension : enfin la manière vaut mieux que la chose , n'est-il pas vrai ? Nous avons quelquefois ri de ce discours commun à tous les courtisans. Vous avez présentement le prince Adhémar ; dites-lui que j'ai reçu sa dernière lettre , et embrassez-le pour moi. Vous avez à mon compte cinq ou six Grignan ; c'est un bonheur , comme vous dites , qu'ils soient tous aimables et d'une bonne société ; sans cela ils feraient l'ennui de votre vie , au lieu qu'ils en font la douceur et le plaisir. On me mande qu'il

(1) Avec bien moins de génie que son père , il sut se faire estimer. Louis XIV l'aimait beaucoup. Le Dauphin (Monseigneur) le recherchait également. Il conserva sa faveur même après l'élévation de madame de Maintenon , quoique , d'accord avec Louvois , il eût d'abord tâché d'en dégoûter le roi.

y a de la rougeole à Sully, et que ma tante va prendre *mes petites entrailles* pour les amener chez elle : cela fâchera bien la nourrice ; mais que faire ? C'est une nécessité. C'en sera une bien dure que de demeurer en Provence pour les gages, quand vous verrez partir d'auprès de vous madame de Senetère pour Paris ; je voudrais bien, ma chère enfant, que vous eussiez assez d'amitié pour moi pour ne pas me faire le même tour quand j'irai vous voir l'année qui vient. Je voudrais qu'entre ci et là vous fissiez l'impossible pour vos affaires ; c'est ce qui fait que j'y pense et que je m'en tourmente tant. Il faut donc que je vous ramène chez moi, qui est chez vous.

M. de Chesières est ici ; il a trouvé mes arbres crûs ; il en est fort étonné, après les avoir vus *pas plus grands que cela*, comme disait M. de Montbazou de ses enfants. Je suis fort aise que la maladie du pauvre Grignan ait été si courte ; je l'embrasse et lui souhaite toutes sortes de biens et de bonheur, aussi bien qu'à sa chère moitié, que j'aime plus que moi-même ; je le sens du moins mille fois davantage. Notre abbé est à vous ; La Mousse attend cette lettre que vous composez.

(39)

A la même.

Vitré, mercredi 26 août 1671, dans le cabinet
de madame de Chaulnes.

On me prie d'abord de vous faire mille amitiés pleines de tendresse et d'estime. Après un si heureux commen-

cement, vous devriez espérer une lettre agréable; mais je doute fort que cela puisse être, car en vérité je ne sais rien. Si je vous entretenais de mes pensées, je vous parlerais de vous, et vous êtes trop près du sujet pour que cela pût vous divertir. Je vins ici dimanche au soir assez tard : M. de Chaulnes fit la plaisanterie de m'envoyer querir par ses gardes, m'écrivant que j'étais nécessaire pour le service du roi, et que madame de Chaulnes m'attendait à souper. J'y vins, et j'y trouvai beaucoup de monde d'augmentation : tant pis. Lundi, M. d'Harouïs donna un diner à M. et à madame de Chaulnes, à tous les magistrats et commissaires ; j'y étais, l'abbé y vint : le prétexte était de voir les réparations que je demande qu'on fasse à la tour de Sévigné, on n'y regarda point. Ce fut le plus beau repas que j'aie vu depuis que je suis au monde : mais écoutez le malheur. Comme nous montions en carrosse pour y aller, voilà une faiblesse qui prend à M. de Chaulnes avec le frisson, en un mot, la fièvre : madame de Chaulnes, tout affligée, s'enferme avec lui ; et mademoiselle de Murinais et moi nous tenons leur place. M. d'Harouïs fut mortifié ; tout fut triste, on ne songea qu'à ce contre-temps. Le soir la fièvre le quitta ; mais je crois qu'il l'a présentement, et c'est la tierce. Voilà comme les maux viennent ; conservez-vous : si vous étiez dans un autre état, je vous dirais de marcher ; mais je ne le dis pas. Pomenars vous fait dix mille compliments ; il conte qu'une femme, l'autre jour à Rennes, ayant ouï parler des *medianoches* (1), dit à quatre heures

(1) Ce terme est venu de l'espagnol en français. Il signifie un repas fait à minuit, en gras, pour marquer le passage d'un jour maigre à un jour gras.

du soir qu'elle venait de faire *medianoche* chez la première-présidente ; cela est bien d'une sottie bête qui veut être à la mode : voilà tout ce que je vous écrirai d'ici ; peut-être que tantôt je dirai encore quelque chose en fermant mon paquet.

(40)

A la même.

A Vitré, dimanche 6 septembre 1671.

Ah ! ma fille, que vous veut donc ce feu qui tourne autour de vous , et qui vous fait des frayeurs à toute heure ? Pour vous dire le vrai , je doute que cela ne vous fassè point de mal ; souvenez-vous de ce que vous fit une fois la peur de voir le chevalier à cheval. Je voudrais que du moins cela vous servit à faire redoubler le soin de tous vos gens , pour empêcher que le malheur du feu n'arrive chez vous : j'exhorte Deville , par l'affection qu'il a pour vous , à faire sa ronde plus exactement que jamais. Vous vous êtes souvenue très-à propos du vers de M. de Grignan ; vous aurez vu , par une de mes lettres , que je suis bien loin d'oublier ce temps-là. Vous avez une tribu de Grignan , mais ils sont tous si aimables qu'on doit se réjouir avec vous de cette bonne compagnie. Je suis étonnée d'apprendre que vous avez M. de Chate : il est vrai que j'ai été trois jours avec lui à Savigni : il me paraissait fort honnête homme ; je lui trouvais une ressemblance en détrempe qui ne le brouillait pas avec moi.

Vous croyez ne me rien dire en m'assurant que vous aimez ceux qui vous parlent de moi ; c'est une marque d'amitié tellement naturelle , que je veux vous en remercier tout à l'heure , et vous embrasser de tout mon cœur. Il y a encore des marques d'aversion qui font bien mourir : je suis trop habile sur ce chapitre ; mais il faut avouer aussi que je ne l'ai pas appris sans mettre beaucoup au jeu. Que dites-vous de Marsillac qui est duc ? J'approuve fort ce qu'a fait son père ; c'était le seul moyen de le faire jouir de cette dignité sans une extrême douleur ; c'eût été un honneur bien empoisonné que de l'avoir en perdant un tel père : il me semble aussi que le nom de M. de La Rochefoucauld , joint à son mérite , est une dignité fort au-dessus de celle qu'il a donnée. La Marans voulait aller l'autre jour à Livry avec madame de La Fayette ; on la renvoya sans autre forme de procès. Elle contait qu'elle avait eu tout le jour M. le prince chez elle , et on ne fit pas semblant de l'écouter. O , ma fille , cela est bon , et fait bien enrager les folles qui se vantent. En fermant ma lettre je vous parlerai des états , et de mon heureux retour aux Rochers.

Il n'est si bonne compagnie qui ne se sépare , dit M. de Chaulnes aux Bretons , en les renvoyant chez eux. Les états finirent à minuit ; j'y fus avec madame de Chaulnes et d'autres femmes : c'est une très-belle , très-grande et très-magnifique assemblée. M. de Chaulnes a parlé à *tutti quanti* avec beaucoup de dignité , et en termes fort convenables à ce qu'il avait à dire. Après dîner , chacun s'en va de son côté. Je suis ravie de retourner à mes Rochers. J'ai fait plaisir à plusieurs personnes ; j'ai fait un député , un pensionnaire : j'ai parlé pour des misérables ,

et de *Caron pas un mot*, c'est-à-dire rien pour moi, car je ne sais point demander sans raison. Voici ce que je fis l'autre jour : vous savez comme je suis sujette à me tromper. Je vis avant dîner chez M. de Chaulnes un homme au bout de la chambre, que je crus être le maître-d'hôtel ; j'allai à lui, et lui dis : Mon pauvre Monsieur, faites-nous dîner, il est une heure, je meurs de faim. Cet homme me regarde, et me dit : Madame, je voudrais être assez heureux pour vous donner à dîner chez moi ; je me nomme *Pécaudière*, ma maison n'est qu'à deux lieues de Landerneau. Mon enfant, c'est un gentilhomme de Basse-Bretagne : ce que je devins n'est pas une chose qu'on puisse redire ; je ris encore en vous l'écrivant. Voilà une pièce que M. de Chaulnes vous envoie ; je la crois de Péliisson, d'autres disent de Despréaux (1) ; mandez-m'en votre avis : pour moi, je vous avoue que je la trouve parfaite ; lisez-la avec attention, et voyez combien il y a d'esprit. J'ai mille compliments à vous faire de tout le monde. On a donné cent mille écus de gratification, deux mille pistoles à M. de Lavardin, autant à M. de Molac, à M. Boucherat, au premier-président, au lieutenant de roi, etc. ; deux mille écus au comte de Chapelles, autant au petit Coëtlogon : enfin des magnificences. Voilà une province !

Madame de La Fayette est à Livry, d'où elle m'écrit des gaillardises, malgré tous ses maux ; M. de La Rochefoucauld m'écrit aussi ; ils me disent qu'ils me souhaitent ; mais c'est moi qui souhaite bien de vous y

(1) C'est un arrêt burlesque en faveur d'Aristote. Cette plaisanterie, mitée de Boccalini, est de Boileau.

revoir ; cette espérance me soutient la vie. Au reste , j'ai supputé , vous aurez achevé dans cinquante ans de traduire le Pétrarque , à un sonnet par mois ; cet ouvrage est digne de vous , ce ne sera pas un impromptu. Adieu, ma chère enfant , je m'en vais aux Rochers , si contente d'être hors d'ici , que je suis honteuse d'être si aise en votre absence. Quand je relis mes lettres , je suis toujours tentée de les brûler , en voyant les bagatelles que je mande : mais dites , ne vous fatiguent-elles point ? car je pourrais fort bien les retrancher , sans vous aimer moins pour cela.

(41)

A la même.

Aux Rochers , mercredi 10 septembre 1671.

Je suis méchante aujourd'hui , ma fille ; je suis comme quand vous disiez : *Vous êtes méchante*. Je suis triste , je n'ai point de vos nouvelles ; *la grande amitié n'est jamais tranquille*. MAXIME. Il pleut , nous sommes seuls , en un mot , je vous souhaite plus de joie que je n'en ai aujourd'hui. Ce qui embarrasse fort mon abbé, La Mousse et mes gens , c'est qu'il n'y a point de remède à mon chagrin : je voudrais qu'il fût vendredi pour avoir une de vos lettres , et il n'est que mercredi : voilà sur quoi on ne sait que me faire ; toute leur habileté est à bout ; et si par l'excès de leur amitié ils m'assuraient , pour me faire plaisir , qu'il est vendredi , ce serait encore pis ; car

si je n'avais point de vos lettres ce jour-là, il n'y aurait pas un brin de raison avec moi; de sorte que je suis contrainte d'avoir patience, quoique la patience soit une vertu, comme vous savez, qui n'est guère à mon usage : enfin, je serai satisfaite avant qu'il soit trois jours.

Je voulus hier prendre une petite dose de *morale*, je m'en trouvai assez bien : mais je me trouvai encore mieux d'une petite critique contre la *Bérénice* de Racine, qui me parut fort plaisante et fort ingénieuse; c'est de l'auteur (1) des *Sylphides*, des *Gnomes* et des *Salamandres* : il y a cinq ou six petits mots qui ne valent rien du tout, et même qui sont d'un homme qui ne sait pas le monde; cela fait quelque peine; mais comme ce ne sont que des mots en passant, il ne faut pas s'en offenser : je regarde tout le reste et le tour qu'il donne à cette critique, et je vous assure que cela est joli. Comme je crus que cette bagatelle vous aurait divertie, je vous souhaitai dans votre petit cabinet auprès de moi, sauf à vous en retourner dans votre beau château, quand vous auriez achevé cette lecture. Je vous avoue pourtant que j'aurais quelque peine à vous laisser partir sitôt; c'est une chose bien dure pour moi que de vous dire adieu; je sais ce que m'a coûté le dernier : il serait bien de l'humeur où je suis d'en parler; mais je n'y pense encore qu'en tremblant; ainsi vous êtes à couvert de ce chapitre. J'espère que cette lettre vous trouvera gaie; si cela est, je vous prie de la brûler tout à l'heure; ce serait une chose bien extraordinaire qu'elle fût agréable avec le chien d'esprit que je me sens. Le coadjuteur est bien heureux que je ne lui fasse pas réponse aujourd'hui.

(1) L'abbé de Villars.

J'ai envie de vous faire vingt-cinq ou trente questions pour finir dignement cet ouvrage. Avez-vous des muscats ? vous ne me parlez que des figues : avez-vous bien chaud ? vous ne m'en dites rien : avez-vous de ces aimables bêtes que nous avons à Paris ? avez-vous eu longtemps votre tante d'Harcourt ? Vous jugez bien qu'après avoir perdu tant de vos lettres , je suis dans une assez grande ignorance , et que j'ai perdu la suite de votre discours. Ah ! que je voudrais bien battre quelqu'un ! et que je serais obligée à quelque Breton qui viendrait me faire une sottre proposition qui me mit en colère ! Vous me disiez l'autre jour que vous étiez bien aise que je fusse dans ma solitude , et que j'y penserais à vous : c'est bien rencontré ; c'est que je n'y pense pas assez dans tous les autres lieux. Adieu , ma fille , voici le bel endroit de ma lettre ; je finis , parce que je trouve que ceci s'extravague un peu ; encore a-t-on son honneur à garder.

(42)

A la même.

Aux Rochers , mercredi 23 septembre 1671.

Nous voilà , ma chère enfant , retombés dans le plus épouvantable temps qu'on puisse imaginer : il y a quatre jours qu'il fait un orage continuel ; toutes nos allées sont noyées , on ne s'y promène plus. Nos maçons , nos charpentiers gardent la chambre ; enfin j'en hais ce pays , et je souhaite votre soleil à tout moment : peut-être que

vous souhaitez ma pluie ; nous faisons bien toutes deux.

Nous avons à Vitré ce pauvre petit abbé de Montigni, évêque de Léon, qui part aujourd'hui, comme je crois, pour voir un pays beaucoup plus beau que celui-ci. Enfin, après avoir été ballotté cinq ou six fois de la mort à la vie, les redoublements de la fièvre ont décidé en faveur de la mort : il ne s'en soucie guère, car son cerveau est embarrassé ; mais son frère l'avocat-général (1) s'en soucie beaucoup, et pleure très-souvent avec moi ; car je vais le voir, et suis son unique consolation : c'est dans ces occasions qu'il faut faire des merveilles. Du reste, je suis dans ma chambre à lire, sans oser mettre le nez dehors. Mon cœur est content, parce que je crois que vous vous portez bien ; cela me fait supporter les tempêtes, car ce sont des tempêtes continuelles : sans le repos que me donne mon cœur, je ne souffrirais pas impunément l'affront que me fait le mois de septembre ; c'est une trahison, dans la saison où nous sommes, au milieu de vingt ouvriers!.... je ferais un beau bruit, *Quos ego* (2) !

Je poursuis cette *morale* de Nicole, que je trouve délicieuse ; elle ne m'a encore donné aucune leçon contre la pluie, mais j'en attends : car j'y trouve tout, et la conformité à la volonté de Dieu pourrait me suffire, si je ne voulais un remède spécifique. Enfin, je trouve ce livre admirable ; personne n'a encore écrit comme ces mes-

(1) Au parlement de Rennes.

(2) Neptune, dans l'Énéide, exprime par ces deux mots sa colère contre les vents qui ont osé troubler son empire, soulevés par la haine de Junon.

sieurs ; car je mets Pascal de moitié à tout ce qui est beau. On aime tant à entendre parler de soi et de ses sentiments , que , quoique ce soit en mal , on en est charmé. J'ai même pardonné *l'enflure* du cœur en faveur du reste , et je maintiens qu'il n'y a point d'autre mot pour expliquer la vanité et l'orgueil , qui sont proprement du vent : cherchez un autre mot ; j'achèverai cette lecture avec plaisir. Nous lisons aussi l'Histoire de France depuis le roi Jean ; je veux la débrouiller dans ma tête , au moins autant que l'Histoire Romaine , où je n'ai ni parents , ni amis ; encore trouve-t-on ici des noms de connaissance : enfin , tant que nous aurons des livres , nous ne nous pendrons pas : vous jugez bien qu'avec cette humeur , je ne suis point désagréable à notre Mousse. Nous avons pour la dévotion ce recueil des Lettres de M. de Saint-Cyran , que M. d'Andilly vous enverra , et que vous trouverez admirable (1). Voilà , mon enfant , tout ce que peut vous dire une vraie solitaire.

On me mande que madame de Verneuil est très-malade. Le roi causa une heure avec le bonhomme d'Andilly , aussi plaisamment , aussi bonnement , aussi agréablement qu'il est possible : il était aise de faire voir son esprit à ce bon vieillard , et d'attirer sa juste admiration : il témoigna qu'il était plein du plaisir d'avoir choisi M. de Pomponne , qu'il l'attendait avec impatience , qu'il aurait soin de ses affaires , sachant qu'il n'était pas riche. Il dit au bonhomme qu'il y avait de la vanité à lui d'avoir mis dans sa préface de Josèphe qu'il avait quatre-vingts ans , que c'était un péché ; enfin on riait , on avait

(1) Elles sont fort entachées de jansénisme.

de l'esprit. Le roi ajouta qu'il ne fallait pas croire qu'il le laissât en repos dans son désert, qu'il l'enverrait querir, qu'il voulait le voir comme un homme illustre par toutes sortes de raisons. Comme le bonhomme l'assurait de sa fidélité, le roi dit qu'il n'en doutait point, et que quand on servait bien Dieu, on servait bien son roi. Enfin ce furent des merveilles; il eut soin de l'envoyer dîner et de le faire promener dans une calèche : il en a parlé un jour entier en l'admirant. Pour M. d'Andilly, il est transporté, et dit de moment en moment, sentant qu'il en a besoin : Il faut s'humilier (1). Vous pouvez penser la joie que cela me causa, et la part que j'y prends. Je voudrais bien que mes lettres vous donnassent autant de plaisir que les vôtres m'en donnent.

(43)

A la même.

Aux Rochers, mercredi 30 septembre 1671.

Je crois qu'à présent l'opinion *Léonique* est la plus assurée; il voit de quoi il est question, et si la matière raisonne ou ne raisonne pas, et quelle sorte de petite intelligence Dieu a donnée aux bêtes, et tout le reste. Vous voyez bien que je le crois dans le ciel, *o che spero* : il mou-

(1) C'est de lui que Balzac avait dit : *Il ne rougit point des vertus chrétiennes et ne tire point vanité des morales*. Il avait quitté la cour à 55 ans pour se retirer à Port-Royal.

rut lundi matin (1); je fus à Vitré, je le vis, et je voudrais ne l'avoir point vu. Son frère l'avocat-général me parut inconsolable; je lui offris de venir pleurer en liberté dans mes bois : il me dit qu'il était trop affligé pour chercher cette consolation. Ce pauvre évêque avait trente-cinq ans; il était établi; il avait un des plus beaux esprits du monde pour les sciences; c'est ce qui l'a tué, comme Pascal; il s'est épuisé. Vous n'avez pas trop affaire de ce détail, mais c'est la nouvelle du pays, il faut que vous en passiez par là; et puis il me semble que la mort est l'affaire de tout le monde, et que les conséquences viennent bien droit jusqu'à nous.

Je lis M. Nicole avec un plaisir qui m'enlève; surtout je suis charmée du troisième Traité des moyens de conserver la paix avec les hommes : lisez-le, je vous prie, avec attention, et voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, et comme chacun s'y trouve, et philosophes, et jansénistes, et molinistes, et tout le monde enfin : ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne, c'est ce qu'il fait; il nous découvre ce que nous sentons tous les jours, et que nous n'avons pas l'esprit de démêler, ou la sincérité d'avouer; en un mot, je n'ai jamais vu écrire comme ces messieurs-là. Sans la consolation de la lecture, nous mourrions d'ennui présentement; il pleut sans cesse : il ne vous en faut pas dire davantage pour vous faire juger de notre tristesse. Mais

(1) La date de cette lettre est certainement du mercredi 30 septembre, en sorte qu'on ne peut douter que l'évêque de Léon ne soit mort le 28 septembre, qui était le lundi dont parle madame de Sévigné, et non le 26 du même mois, comme on l'a prétendu selon d'autres Mémoires, puisque madame de Sévigné assure avoir été ce lundi-là à Vitré, et avoir vu M. de Léon.

vous qui avez un soleil que j'envie , je vous plains d'avoir quitté votre Grignan ; il y fait beau , vous y étiez en liberté avec une bonne compagnie ; et , au milieu de l'automne , vous le quittez pour vous enfermer dans une petite ville : cela me blesse l'imagination. M. de Grignan ne pouvait-il point différer son assemblée ? N'en est-il point le maître ? Et ce pauvre M. de Coulanges , qu'est-il devenu ? Notre solitude nous fait la tête si creuse , que nous nous faisons des affaires de tout : les lettres et les réponses font de l'occupation ; mais il y a toujours du temps de reste. Notre abbé est tout glorieux de toutes les douceurs que vous lui mandez ; je suis contente de lui sur votre sujet.

Pour La Mousse , il fait des catéchismes les fêtes et les dimanches ; il veut aller en paradis : je lui dis que c'est par curiosité , et afin d'être assuré une bonne fois si le soleil est un amas de poussière qui se meut avec violence , ou si c'est un globe de feu. L'autre jour il interrogeait les petits enfants ; et , après plusieurs questions , ils confondirent le tout ensemble , de sorte que , venant à leur demander qui était la Vierge , ils répondirent tous l'un après l'autre que c'était le Créateur du ciel et de la terre : il ne fut point ébranlé par les petits enfants ; mais voyant que des hommes , des femmes et même des vieillards disaient la même chose , il en fut persuadé , et se rendit à l'opinion commune. Enfin , il ne savait plus où il en était ; et si je ne fusse arrivée là-dessus , il ne s'en fût jamais tiré : cette nouvelle opinion eût bien fait un autre désordre que le mouvement des petites parties. Adieu , ma très-chère enfant ; vous voyez bien que ce qui s'appelle se chatouiller pour se faire rire , c'est justement ce que nous faisons.

(44)

A la même.

Aux Rochers , mercredi 28 octobre 1671.

Des scorpions , ma fille ! il me semble que c'était là un vrai chapitre pour le livre de M. de Coulanges. Celui de l'étonnement de vos entrailles sur la glace et sur le chocolat est une matière que je veux traiter à fond avec lui , mais plutôt avec vous , et vous demander de bonne foi si vos entrailles n'en sont point offensées , et si elles ne vous font point de bonnes coliques , pour vous apprendre à leur donner de telles *antipéristases* (1) : voilà un grand mot. J'ai voulu me raccommode avec le chocolat , j'en pris avant-hier pour digérer mon dîner , afin de bien souper , et j'en pris hier pour me nourrir , afin de jeûner jusqu'au soir : il m'a fait tous les effets que je voulais ; voilà de quoi je le trouve plaisant ; c'est qu'il agit selon l'intention. Je ne sais pas ce que vous avez fait ce matin ; pour moi je me suis mise dans la rosée jusqu'à mi-jambes pour prendre des alignements ; je fais des allées de retour tout autour de mon parc , qui seront d'une grande beauté ; si mon fils aime les bois et la promenade , il bénira bien ma mémoire : je crois qu'il est à Paris , votre petit frère ; il aime mieux m'y attendre que de revenir ici ; il fait bien.

(1) Terme de philosophie, qui vient du grec, et signifie l'action de deux qualités contraires, dont l'une donne de la vigueur et de l'activité à l'autre.

M. d'Harouïs m'écrit ceci : « Mandez à madame DE
« CARIGNAN (1) que je l'adore ; elle est à ses petits états ;
« ce ne sont pas des gens comme nous , qui donnons des
« cent mille écus , mais au moins qu'ils lui donnent au-
« tant comme à madame de Chaulnes pour sa bien-
« venue. » Il aura beau souhaiter , et moi aussi ; vos
esprits sont secs , et leur cœur s'en ressent ; le soleil boit
toute leur humidité , et c'est ce qui fait la bonté et la
tendresse. Je suis toujours dans la douleur d'avoir perdu
un de vos paquets la semaine passée ; la Provence est
devenue mon vrai pays ; c'est de là que viennent tous
mes biens et tous mes maux. J'attends toujours les ven-
dredis avec impatience , c'est le jour de vos lettres. Saint-
Pavin fit autrefois une épigramme sur les vendredis , qui
étaient les jours qu'il me voyait chez l'abbé : il parlait
aux dieux , et finissait :

Multipliez les vendredis,
Je vous quitte de tout le reste.

A l'applicazione, signora. M. d'Angers (2) m'écrit des
merveilles de vous ; il a fort vu M. d'Usez (3), qui ne
peut se taire de vos perfections ; vous lui êtes très-obligée
de son amitié , il en est plein , et la répand avec mille
louanges qui vous font admirer. Mon abbé vous aime
très-parfaitement , La Mousse vous honore , et moi je
vous quitte : ah ! marâtre ! un mot aux chers Grignans.

(1) Plaisanterie au sujet de la méprise d'un gentilhomme breton , qui ,
buvant à la santé de madame DE GRIGNAN , pendant les états , disait Ma-
dame DE CARIGNAN ; ce qui fut suivi de plusieurs autres Bretons.

(2) Henri Arnauld , évêque d'Angers.

(3) Jacques Adhémar de Montell , évêque d'Usez.

(45)

A la même.

Aux Rochers, mercredi 18 novembre 1671.

Hé! mon Dieu, ma chère enfant, en quel état vous trouvera cette lettre! Il sera le 28 du mois; vous serez accouchée, je l'espère, et très-heureusement: j'ai besoin de me dire souvent ces paroles pour me soutenir le cœur, qui est quelquefois tellement pressé, que je ne sais qu'en faire; mais il est bien naturel d'être comme je suis, dans une occasion comme celle-ci. J'attends mes vendredis, et je supplie ceux qui se sont divertis à prendre vos lettres de finir ce jeu, jusqu'à ce que vous soyez accouchée. On en veut aussi aux miennes; j'en suis au désespoir; car vous savez qu'encore que je ne fasse pas grand cas de mes lettres, je veux pourtant toujours que ceux à qui je les écris les reçoivent: ce n'est jamais pour d'autres, ni pour être perdues que je les écris. J'ai donc regret à tout ce que vous ne recevez pas: quelle vision d'en vouloir à mes lettres! Il me semble que nous sommes à un degré de parenté qui ne donne point de curiosité: voilà qui est insupportable; n'en parlons plus. D'Hacqueville me mande qu'il avait laissé madame de Montausier à l'agonie, et je la crois morte: s'il faut écrire à M. de Montausier et à madame de Crussol⁽¹⁾, me voilà plus

(1) Fille de madame de Montausier.

empêchée que quand Adhémar écrivit au roi et aux ministres. Je ne saurais plus écrire depuis que mes lettres ne vont point à vous ; me voilà demeurée tout court. Je songe quelquefois que , pendant que je me creuse la tête , on tire peut-être le canon , on est aise , on se réjouit pour votre accouchement ; mais je ne le sais pas encore , et on languit en attendant. Il gèle à pierre fendre : je suis tout le jour à trotter dans ces bois : il ferait très-beau s'en aller ; et quand nous partirons , la pluie nous accablera. Voilà de belles réflexions : quand on n'a pas autre chose à dire , il vaut tout autant finir.

(46)

A la même.

Aux Rochers, dimanche 29 novembre 1671.

Il m'est impossible , très-impossible de vous dire , ma chère fille , la joie que j'ai reçue en ouvrant ce bienheureux paquet qui m'a appris votre accouchement. En voyant une lettre de M. de Grignan , je me suis doutée que vous étiez accouchée ; mais de ne point voir de ces aimables dessus de lettres de votre main , c'était une étrange affaire. Il y en avait pourtant une de vous du 15 ; mais je la regardais sans la voir , parce que celle de M. de Grignan me troublait la tête. Enfin , je l'ai ouverte avec un tremblement extraordinaire , et j'ai trouvé tout ce que je pouvais souhaiter au monde. Que pensez-vous qu'on fasse dans ces excès de joie ? Demandez au coadjuteur : vous ne

vous y êtes jamais trouvée. Savez-vous donc ce que l'on fait? Le cœur se serre, et l'on pleure sans pouvoir s'en empêcher; c'est ce que j'ai fait, ma très-belle, avec beaucoup de plaisir : ce sont des larmes d'une douceur qu'on ne peut comparer à rien, pas même aux joies les plus brillantes. Comme vous êtes philosophe, vous savez les raisons de tous ces effets; pour moi je les sens, et je m'en vais faire dire autant de messes pour remercier Dieu de cette grâce, que j'en faisais dire pour la lui demander. Si l'état où je suis durait longtemps, la vie serait trop agréable; mais il faut jouir du bien présent, les chagrins reviennent assez tôt. La jolie chose d'accoucher d'un garçon et de l'avoir fait nommer par la Provence (1)! voilà qui est à souhait. Ma fille, je vous remercie plus de mille fois des trois lignes que vous m'avez écrites; elles m'ont donné l'achèvement d'une extrême joie. Mon abbé est transporté comme moi, et notre Mousse est ravi. Adieu, mon ange, j'ai bien d'autres lettres à écrire que la vôtre.

(47)

A la même.

Aux Rochers, dimanche 6 décembre 1671.

Ces dernières lettres ne m'étaient pas moins nécessaires pour mon repos, que celles que je reçus il y a huit jours:

(1) Il fut tenu sur les fonts par les procureurs du pays de Provence, et nommé *Louis-Provence*.

ce fut une joie si parfaite pour moi , que celle de votre heureux accouchement , que ne pouvant demeurer en cet état , je me tourmentais des accidents qui arrivent quelquefois après. Il me fallait donc ces secondes lettres , et les voilà telles que je pouvais le souhaiter. Le coadjuteur m'écrit des détails dignes de M. *Chais* ou de madame *Robinet* : il me semble que vous jouez aux petits soufflets avec le coadjuteur , n'est-il point vrai ? Je souhaite que ma présence ne vous redonne pas son amitié ; c'est un bonheur que je serai bien aise de trouver tout établi. Pour vous, M. le secrétaire (*M. d'Adhémar*), approchez ; vous riez de ma devise ; vous dites qu'elle est dans tous les livres , je le crois ; un habile homme pourtant sur cette matière ne l'a point trouvée ; mais enfin je n'ai point cru l'avoir faite , je conviens que d'autres l'ont imaginée : mais avouez du moins qu'on ne peut vous l'appliquer , sans avoir envie de vous faire plaisir. Et vous , mon cher comte , je vous plains , je vois bien que vous n'êtes plus rien auprès de ce petit blondin ; voilà qui remettra la balance dans votre maison , qui , par malheur , s'en était un peu éloignée : mais cependant je vous demande pardon de la comparaison du *hibou* , il est vrai qu'elle est piquante ; c'est que j'étais outrée de la préférence que vous faisiez hautement d'une *grive* à ma fille : si vous vous en repentez , je me repentirai aussi. J'ai bien envie de savoir des nouvelles de votre assemblée ; il serait fâcheux qu'elle se séparât sans rien conclure. M. de Marseille m'accable de son amitié , et me rend compte de son démêlé avec le coadjuteur , et de la santé de ma fille : il a couru à Paris , ce démêlé ; on me le mande , comme si je n'avais aucun commerce en Provence : hélas ! c'est mon

vrai pays. Adieu, mon très-cher, et vous, brave Adhémarr; et vous, ma très-chère et très-aimable accouchée, il faut que je vous dise, comme Barillon me disait un jour : Ceux qui vous aiment plus que moi, vous aiment trop. Quand on est si loin, on ne fait quasi rien ; on ne dit quasi rien qui ne soit hors de sa place ; on pleure quand il faut rire, on rit quand on doit pleurer ; on craint pour les jeunes chirurgiens de soixante-quatre ans : enfin, ma fille, ce sont les contre-temps de l'éloignement. J'y joins l'ignorance de la Provence que je ne connais point : vous avez un avantage qui vous empêche de me faire rire, c'est que vous connaissez ce pays-ci. Tout cela m'oblige de me rapprocher de vous et d'aller ensuite en Provence, afin de m'instruire. Comme je n'ai plus d'inquiétude sur votre compte, je pars dans trois jours ; je ne recevrai plus ici de vos lettres, j'en aurai à Malicorne. Je ne puis assez vous remercier des petites lignes que vous mettez dans les lettres de ces Grignans.

Madame de Richelieu est assez bien placée ; si madame de Scarron y a contribué, elle est digne d'envie : sa joie est la plus solide qu'on puisse avoir en ce monde. On me mande que Vardes revient.

(48)

A la même.

A Malicorne, dimanche 13 décembre 1671.

Enfin , ma fille , me voilà par voie et par chemin ; il fait le plus beau temps du monde , en sorte que je fais fort bien une lieue ou deux à pied comme madame. Pour La Mousse , il court comme un perdu ; il est un peu embarrassé de ne pas bien dormir , car il ne sait point n'être pas à son aise. Je partis donc mercredi , comme je vous l'avais mandé ; je vins à Loresse , où l'on me donna deux chevaux ; je consentis à la violence qu'on me fit pour les accepter. Nous avons quatre chevaux à chaque calèche ; cela va comme le vent. Vendredi j'arrive à Laval , j'arrête à la poste ; je vois arriver justement cet honnête homme , cet homme si obligeant crotté jusqu'au dos , qui m'apportait votre lettre ; je pensai l'embrasser. Vous jugez bien , à m'entendre parler ainsi , que je ne suis pas en colère contre la poste : en effet , ce n'est point elle qui a eu tort , c'est assurément , comme vous avez dit , des ennemis du petit Bois (1) , qui le voyant se vanter de notre commerce et se panader dans les occupations qu'il lui donnait , ont pris plaisir à lui dérober nos lettres. D'abord je ne m'en suis pas aperçue , parce que je croyais que vous ne m'écriviez qu'une fois la semaine ;

(1) Commis de la poste de Paris.

mais quand j'ai su que vous m'écriviez deux, il serait mal-aisé de vous exprimer les regrets et les douleurs que j'ai eus de cette perte. Je reviens à la joie que j'eus de recevoir vos deux lettres dans un même paquet, de la main crottée de ce postillon : je vis défaire la petite malle devant moi ; et en même temps, *frast, frast*, je démêle le mien, et je trouve enfin que vous vous portez bien. Vous m'écrivez dans la lettre d'Adhémar ; et puis, vous m'écrivez de votre chef, au coin de votre feu, le seizième de votre couche : rien n'est pareil à la joie sensible que me donna cette assurance de votre santé. Je vous conjure de n'en point abuser ; ne m'écrivez point de grandes lettres, restaurez-vous, et craignez de vous épuiser. Hélas ! mon enfant, vous avez été cruellement malade ; je serais morte de voir un si long travail. On vous saigna enfin, on commençait d'avoir peur : quand je songe à cet état, j'en suis troublée et j'en tremble, et je ne puis encore me rendormir sur cette pensée, tant elle m'effraie l'imagination. J'ai mandé à madame La Fayette et à M. d'Hacqueville ce que vous me mandez ; j'eus la même pensée, et je trouvais que la Marans devait être contente, ou plutôt malcontente, puisqu'elle n'avait pas sujet d'exercer ses obligeantes et modestes pensées : je trouve plaisant que vous ayez songé à elle. Mais la poste m'attend, comme si j'étais gouvernante du Maine, et je prends plaisir de la faire attendre, par grandeur. Je veux parler de mon petit garçon : ah ! qu'il est joli ; ses grands yeux sont bien une marque de votre honnêteté ; mais c'est assez, je vous prie, que le nez ne demeure pas longtemps entre la crainte et l'espérance ; que cela est plaisamment dit ! cette incertitude est étrange, jamais un petit nez n'eut tant à craindre

ni à espérer : il y a bien des nez entre les deux qu'il peut choisir, puisqu'il a de grands yeux, qu'il songe à vous contenter : vous n'auriez que la bouche, puisqu'elle est petite, ce ne serait pas assez. Ma fille, vous l'aimez follement ; mais donnez-le bien à Dieu , afin qu'il vous le conserve. Donnez-le à Dieu , si vous voulez qu'il vous le donne : cette répétition est d'une grand'mère chrétienne : madame *Pernelle* (1) en dirait autant, et dirait bien. Adieu, ma chère comtesse ; la patience échappe à mon ami le postillon , je ne veux pas abuser de son honnêteté. Je ne recevrai de vos lettres qu'à Paris ; je serai ravie d'embrasser ma pauvre petite ; vous ne la regardez pas ; et moi je veux l'aimer , par excès de générosité.

(49)

A la même.

A Paris , vendredi 18 décembre 1671.

J'arrive dans ce moment, ma chère fille ; je suis chez ma tante, entourée, embrassée, questionnée de toute ma famille et de la sienne ; mais je quitte tout pour vous dire bon jour , aussi bien qu'aux autres. M. de Coulanges m'attend pour m'emmener chez lui , où il veut que je loge , parce qu'un fils de madame de Bonneuil a la petite vérole. Elle avait dessein très-obligeamment d'en faire un secret ; mais on a découvert le mystère , on a mené

(1) Personnage de comédie.

ma petite chez M. de Coulanges ; je l'attends ici pour retourner avec elle , parce que ma tante veut voir notre entrevue. C'eût été une chose fâcheuse pour moi que d'exposer cet enfant , et d'être bannie , six semaines durant , de chez mes amis , à cause que le fils de madame de Bonneuil a la petite vérole. Me voilà donc chez M. de Coulanges que j'adore , parce qu'il me parle de vous : mais savez-vous ce qu'il m'arrive ? C'est que je pleure ; et mon cœur se presse si étrangement que je lui fais signe de la main de se taire , et il se tait. Il me conte que vous fermiez les yeux , que vous étiez dans ma chambre , et que , vraiment oui , vous étiez à Paris , parce que voilà M. de Coulanges. Il m'a joué cela très-plaisamment , et je suis ravie que vous soyez encore un peu folle ; je mourais de peur que vous ne fussiez toujours madame la gouvernante. Mon Dieu , que je m'en vais causer avec M. de Coulanges ! Je vous conjure de vous conserver vous-même , c'est-à-dire d'être vous-même le plus que vous pourrez , et que je ne vous trouve point changée. Engraissez-vous , restaurez-vous , souvenez-vous de vos bonnes résolutions ; et si M. de Grignan vous aime , qu'il vous donne du temps pour vous remettre ; autrement , c'en est fait pour jamais ; vous serez toujours maigre comme madame de Saint-Hérem. Je suis ravie de vous donner cette idée ; rien ne doit vous faire plus peur que cette ressemblance ; évitez-la donc. Pour votre petit garçon , l'état où il a été ne raccommode pas le chocolat avec moi ; je suis persuadée qu'il a été brûlé , et c'est un grand bonheur qu'il soit humecté et qu'il se porte bien : le voilà sauvé ; je m'en réjouis avec vous.

(50)

A la même.

A Paris, le jour de Noël, à onze heures du soir, 1671.

Je vous ai écrit ce matin, mais je reçois la lettre que vous m'avez écrite par Ripert; c'est M. d'Usez qui me l'envoie. Vous me rendez un très-bon compte des affaires de Provence; Dieu veuille que le roi se contente de ce que les Provençaux ont résolu : la peinture de leur tête et du procédé qu'il faut tenir avec eux est admirable, et le radoucissement de l'évêque est naturel. Voilà madame Scarron qui a soupé avec nous : elle dit que de tous les millions de lettres que madame de Richelieu a reçues, celle de M. de Grignan était la meilleure; qu'elle l'a eue longtemps dans sa poche, qu'elle l'a montrée, qu'on ne saurait mieux écrire, ni plus galamment, ni plus noblement, ni plus tendrement pour feu madame de Montausier (1): enfin, elle en a été ravie : j'ai juré que je vous le manderais. Je ferai part de votre lettre à d'Hacqueville et à M. le Camus. Je ne songe qu'à la Provence : je me trouve présentement votre voisine,

Et de Paris je ne voi
Tout au plus que vingt semaines
Entre ma Phillis et moi.

J'attendais votre frère : on le renvoie de la moitié du chemin à cause du voyage. Adieu, mon enfant.

(1) Elle lui avait succédé dans la place de dame d'honneur de la reine.

(51) **A la même.**

A Paris, mardi 5 janvier 1672.

Le roi donna hier audience à l'ambassadeur de Hollande (1) : il voulut que M. le prince, M. de Turenne, M. de Bouillon et M. de Créqui fussent témoins de ce qui se passerait. L'ambassadeur présenta sa lettre au roi, qui ne la lut pas, quoique le Hollandais proposât d'en faire la lecture : le roi lui dit qu'il en savait le contenu, et qu'il en avait une copie dans sa poche. L'ambassadeur s'étendit fort au long sur les justifications qui étaient dans la lettre, et que messieurs des états s'étaient examinés scrupuleusement, pour voir ce qu'ils auraient pu faire qui déplût à Sa Majesté ; qu'ils n'avaient jamais manqué de respect, et que cependant ils entendaient dire que tout ce grand armement n'était fait que pour fondre sur eux ; qu'ils étaient prêts à satisfaire Sa Majesté dans tout ce qu'il lui plairait d'ordonner, et qu'ils la suppliaient de se souvenir des bontés que les rois ses prédécesseurs avaient eues pour eux, et auxquelles ils devaient toute leur grandeur. Le roi prit la parole, et dit avec une majesté et une grâce merveilleuses, qu'il savait qu'on exci-

(1) La guerre contre les Provinces-Unies, pour laquelle Louis XIV s'était ligué avec le roi d'Angleterre et avec plusieurs princes allemands, était près d'éclater. Les Anglais la commencèrent en mars par l'attaque d'une flotte hollandaise ; et, suivant leur usage, la déclaration de guerre vint après la guerre.

tait ses ennemis contre lui ; qu'il avait cru qu'il était de sa prudence de ne pas se laisser surprendre , que ce qui l'avait obligé à se rendre si puissant sur la mer et sur la terre , c'était pour être en état de se défendre ; qu'il lui restait encore quelques ordres à donner , et qu'au printemps il ferait ce qu'il trouverait le plus avantageux pour sa gloire et pour le bien de son État ; et fit comprendre ensuite à l'ambassadeur , par un signe de tête , qu'il ne voulait point de réplique. La lettre s'est trouvée conforme au discours de l'ambassadeur , hormis qu'elle finissait par assurer Sa Majesté qu'ils feraient tout ce qu'elle ordonnerait , pourvu qu'il ne leur en coûtât point de se brouiller avec leurs alliés.

Ce même jour , M. de la Feuillade fut reçu à la tête du régiment des Gardes , et prêta le serment entre les mains d'un maréchal de France , comme c'est la coutume ; et le roi , qui était présent , dit lui-même au régiment qu'il leur donnait M. de la Feuillade pour mestre de camp , et lui mit *la pique* à la main , chose qui ne se fait jamais que par le commissaire , de la part du roi : mais Sa Majesté a voulu que nulle faveur ni nul agrément ne manquât à cette cérémonie.

Vous connaissez Langlée (1) , il est fier et familier au possible : il jouait l'autre jour au brelan avec M. le comte de Grammont , qui lui dit , sur quelques manières un peu libres : « M. de Langlée , gardez ces familiarités-là « pour quand vous jouerez avec le roi. »

Le maréchal de Bellefond a demandé permission au roi

(1) Homme d'une naissance obscure , que l'intrigue et le gros jeu avaient introduit à la cour.

de vendre sa charge (1); jamais personne ne la fera si bien que lui. Tout le monde croit, et moi plus que les autres, que c'est pour payer ses dettes et songer uniquement à l'affaire de son salut.

M. le procureur-général de la cour des Aides (*M. le Camus*) est premier président de la même compagnie : ce changement est grand pour lui ; ne manquez pas de lui écrire l'un ou l'autre , et que celui qui n'écrira pas écrive un mot dans la lettre de celui qui écrira. Le président de Nicolaï est remis dans sa charge (2). Voilà donc ce qui s'appelle des nouvelles.

(52)

A la même.

A Paris, mercredi 6 janvier 1672.

Enfin , ma chère fille , vous ne voulez pas que je pleure de vous voir à millé lieues de moi : vous ne sauriez pourtant empêcher que cet ordre de la Provence ne me soit bien dur et bien sensible : je ne m'accoutumerai de longtemps à cet éloignement : je coupe court , parce que je ne veux point m'embarquer à vous dire les sentiments de mon cœur là dessus : je ne veux point vous donner un mauvais exemple , ni ébranler votre courage par le récit de mes faiblesses : conservez toute votre raison ; jouissez

(1) De premier maître-d'hôtel du roi.

(2) De premier président de la chambre des Comptes.

de la grandeur de votre âme , pendant que je m'aiderai , comme je pourrai , de toute la tendresse de la mienne. Je fus hier à Saint-Germain ; la reine m'attaqua la première : je fis ma cour à vos dépens , comme j'ai coutume. On traita à fond le chapitre de votre accouchement ; puis , on parla de mon voyage de Provence , un mot sur celui de Bretagne , et sur le bonheur de madame de Chaulnes de m'y avoir trouvée : j'étais allée à Saint-Germain avec elle. Pour MONSIEUR , il me tira près d'une fenêtre pour me parler de vous , et m'ordonna très-sérieusement de vous faire ses compliments , et de vous dire la joie qu'il avait de votre accouchement. Je trouvai MADAME mieux que je ne pensais , mais d'une sincérité charmante. Je ne pus voir M. de Montausier ; il était enfermé avec MONSIEUR. Je ne finirais jamais de vous dire tous les compliments qu'on me fit , et à vous aussi ; et de tout cela , autant en emporte le vent : on est ravi de revenir chez soi. Madame de Richelieu me parut abattue ; les fatigues de la cour ont rabattu son caquet ; son moulin me parut en chômage. Mais qui pensez-vous qu'on trouve chez moi ? M. le président de Réauville , M. le président de Galiffet ; de quoi parle-t-on ? de madame de Grignan ; qui est-ce qui entre dans ma chambre ? votre petite : vous dites qu'elle me fait souvenir de vous , c'est bien dit ; vous voulez bien au moins que je vous réponde qu'il n'est pas besoin de cela. Je monte en carrosse : où vais-je ? chez madame de Valavoire : pour quoi faire ? pour parler de Provence. Coulanges disait l'autre jour : Voyez-vous bien cette femme-là ? elle est toujours en la présence de sa fille. Vous voilà en peine de moi , vous avez peur que je ne sois ridicule ; non , ne craignez rien ; on ne peut l'être

avec une si agréable folie ; et de plus , c'est que je me ménage selon les lieux , les temps et les personnes avec qui je suis ; et l'on jurerait quelquefois que je ne songe guère à vous : ce n'est pas où je suis le plus en liberté.

(53)

A la même.

A Paris, vendredi au soir, 15 janvier 1672.

Je vous ai écrit ce matin , ma fille , par le courrier qui vous porte toutes les douceurs et tous les agréments du monde pour vos affaires de Provence ; mais je veux vous écrire encore ce soir, afin qu'il ne soit pas dit que la poste arrive sans vous apporter de mes lettres. Tout de bon , je crois que vous les aimez ; vous me le dites : pourquoi voudriez-vous me tromper en vous trompant vous-même ? Mais si par hasard cela n'était pas , vous seriez à plaindre de l'accablement où je vous mettrais par l'abondance de mes lettres : les vôtres font ma félicité. Je ne vous ai point répondu sur votre belle âme : c'est Langlade qui dit, *la belle âme*, pour badiner ; mais, de bonne foi , vous l'avez fort belle ; ce n'est peut-être pas de ces âmes du premier ordre , comme *chose* (1), ce Romain qui retourna chez les Carthaginois, pour tenir sa parole, sachant bien qu'il y serait mis à mort ; mais au-dessous, vous pouvez vous vanter d'être du premier rang.

(1) Régulus.

Voilà notre abbé qui vous mande qu'il a reçu le plan de Grignan, dont il est très-content : il s'y promène déjà par avance : il voudrait bien en avoir le profil : pour moi, j'attends à le bien posséder que je sois dedans. J'ai mille compliments à vous faire de tous ceux qui ont entendu les agréables paroles du roi pour M. de Grignan. Madame de Verneuil me vient la première ; elle a pensé mourir. Adieu, mon enfant ; que vous dirai-je de mon amitié, et de tout l'intérêt que je prends à vous ? J'embrasse l'*admirable* Grignan, le *prudent* coadjuteur, et le *présomp-tueux* Adhémar : n'est-ce pas là comme je les nommais l'autre jour ?

(54)

A la même.

A Sainte-Marie-du-Faubourg, vendredi 29 janvier 1672, jour de Saint-François de Sales, et jour que vous fûtes mariée. Voilà ma première radoterie ; c'est que je fais des bouts de l'an de tout.

Me voici dans un lieu, ma fille, qui est le lieu du monde où j'ai pleuré le jour de votre départ le plus abondamment et le plus amèrement : la pensée m'en fait encore tressaillir. Il y a une bonne heure que je me promène toute seule dans le jardin : toutes nos sœurs sont à vêpres, embarrassées d'une méchante musique ; et moi j'ai eu l'esprit de m'en dispenser. Ma chère enfant, je n'en puis plus ; votre souvenir me tue en mille occasions : j'ai pensé mourir dans ce jardin, où je vous ai vue si

souvent : je ne veux point vous dire en quel état je suis ; vous avez une vertu sévère , qui n'entre point dans la faiblesse humaine ; il y a des jours , des heures , des moments où je ne suis pas la maîtresse , je suis faible , et ne me pique point de ne l'être pas : tant y a , je n'en puis plus ; et pour m'achever , voilà un homme que j'avais envoyé chez le chevalier de Grignan , qui m'en dit de si mauvaises nouvelles , qu'elles ne sècheront pas mes yeux. Je crois qu'il dispose en votre faveur de ce qu'il a : gardez-le , quoique ce soit peu , pour une marque de sa tendresse , et ne le donnez point comme votre cœur le voudrait : il n'y a pas un de vos beaux-frères qui , à proportion , ne soit plus riche que vous. Je ne puis vous dire le déplaisir que j'ai dans la vue de cette perte. Quoi ! un petit aspic , comme M. de Rohan , revient de la mort ; et cet aimable garçon , bien né , bien fait , de bon naturel , d'un bon cœur , dont la perte ne fait de bien à personne , nous va périr entre les mains ! Si j'étais libre , je ne l'aurais pas abandonné , je ne crains point son mal , mais je ne fais pas sur cela ma volonté. Vous recevrez par cet ordinaire des lettres écrites plus tard , qui vous parleront plus précisément de ce malheur ; pour moi , je me contente de le sentir.

Hier au soir , madame de Frénoi soupa chez nous : c'est une nymphe , c'est une divinité ; mais madame Scarron , madame de La Fayette et moi , nous voulûmes la comparer à madame de Grignan , et nous la trouvâmes cent piques au-dessous , non pas pour l'air , ni pour le teint ; mais ses yeux sont étranges , son nez n'est pas comparable au vôtre , sa bouche n'est pas finie ; la vôtre est parfaite , et elle est tellement recueillie dans sa beauté ,

que je trouve qu'elle ne dit précisément que les choses qui lui siéent bien ; il est impossible de se la représenter parlant communément et d'affection sur quelque chose. Pour votre esprit, ces dames ne mirent aucun degré au-dessus du vôtre ; et votre conduite, votre sagesse, votre raison, tout fut célébré : je n'ai jamais vu une personne si bien louée ; je n'eus pas le courage de faire *les honneurs de vous*, ni de parler contre ma conscience.

On dit que le chancelier est mort : je ne sais si on donnera les sceaux avant que cette poste parte. La comtesse (*de Fiesque*) est très-affligée de la mort de sa fille, elle est à Sainte-Marie de Saint-Denis. Adieu, ma très-chère, cette lettre sera courte : je ne puis rien écrire dans l'état où je suis ; vous n'avez pas besoin de ma tristesse : mais si quelquefois vous recevez des lettres infinies, ne vous en prenez qu'à vous et aux flatteries que vous me dites sur le plaisir que vous donne leur longueur ; vous n'oseriez plus vous en plaindre. Je vous embrasse mille fois, et m'en retourne à mon jardin, et puis à bout de salut, et puis chez des malades qui sont aussi chagrins que moi.

Voilà Madeleine Agnès qui entre, et qui vous salue en Notre-Seigneur.

(55)

A la même.

A Paris , mercredi 3 février 1672.

J'eus hier une heure de conversation avec M. de Pom-pone (1); il faudrait plus de papier qu'il n'y en a dans mon cabinet , pour vous dire la joie que nous eûmes de nous revoir , et comme nous passions à la hâte sur mille chapitres que nous n'avions pas le temps de traiter à fond. Enfin , je ne l'ai pas trouvé changé ; il est toujours parfait ; il croit que je vaux plus que je ne vaux effectivement : son père lui a fait comprendre qu'il ne pouvait l'obliger plus sensiblement , qu'en m'obligeant en toute chose : mille autres raisons , à ce qu'il dit , lui donnent ce même désir , et surtout il se trouve que j'ai le gouvernement de Provence sur les bras ; c'est un prétexte admirable pour avoir bien des affaires ensemble : voilà le

(1) On lira avec plaisir les vers qui furent faits sur la nomination de ce ministre.

Élevé dans la vertu
Et malheureux avec elle ,
Je disais : A quoi sers-tu ,
Pauvre et stérile vertu ?
Ta droiture et tout ton zèle ,
Tout compté , tout rabattu ,
Ne valent pas un fêtu.
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne ,
Aussitôt je me suis tu :
A quelque chose elle est bonne.

seul chapitre qui ne fut point étranglé. Je lui parlai à loisir de l'évêque; il sait écouter aussi bien que répondre, et crut aisément le plan que je lui fis des manières du prélat; il ne me parut pas qu'il approuvât qu'un homme de sa profession voulût faire le gouverneur : il me semble que je n'oubliai rien de ce qu'il fallait dire : il me donne toujours de l'esprit : le sien est tellement aisé, qu'on prend, sans y penser, une confiance qui fait qu'on parle heureusement de tout ce qu'on pense : je connais mille gens qui font le contraire. Enfin, ma fille, sans vouloir m'attirer de nouvelles douceurs, dont vous êtes prodigue pour moi, je sortis avec une joie incroyable, dans la pensée que cette liaison avec lui serait très-utile. Nous sommes demeurés d'accord de nous écrire : il aime mon style naturel et dérangé, quoique le sien soit comme celui de l'éloquence même. Je vous mandai l'autre jour de tristes nouvelles du pauvre chevalier; on venait de me les donner de même; j'appris le soir qu'il n'était pas si mal, et enfin il est encore en vie, quoiqu'il ait été au delà de l'extrême-onction, et qu'il soit encore très-mal : sa petite vérole sort et sèche en même temps; il me semble que c'est comme celle de madame de Saint-Simon : Ripert vous en écrira plus sûrement que moi; j'en sais pourtant tous les jours des nouvelles, et j'en suis dans une très-véritable inquiétude; je l'aime encore plus que je ne pensais. Cette nuit, madame la princesse de Conti⁽¹⁾ est tombée en apoplexie : elle n'est pas encore morte, mais elle n'a aucune connaissance; elle est sans pouls et sans parole; on la martyrise pour la faire revenir : il y a

(1) Anne-Marie Martinozzi, princesse de Conti, morte le 4 février 1672.

cent personnes dans sa chambre , trois cents dans sa maison : on pleure , on crie ; voilà tout ce que j'en sais jusqu'à présent. Pour M. le chancelier (*P. Séguier*) , il est mort très-assurément , mais mort en grand homme : son belesprit, sa prodigieuse mémoire, sa naturelle éloquence, sa haute piété, se sont rassemblés aux derniers jours de sa vie : la comparaison du flambeau qui redouble sa lumière en finissant , est juste pour lui. Le Mascaron (1) l'assistait , et se trouvait confondu par ses réponses et par ses citations ; il paraphrasait le *Miserere* , et faisait pleurer tout le monde ; il citait la Sainte-Écriture et les Pères , mieux que les évêques dont il était environné ; enfin sa mort est une des plus belles et des plus extraordinaires choses du monde. Ce qui l'est encore plus , c'est qu'il n'a point laissé de grands biens ; il était aussi riche en entrant à la cour , qu'il l'était en mourant. Il est vrai qu'il a établi sa famille ; mais si on prenait chez lui , ce n'était pas lui. Enfin il ne laisse que soixante-dix mille livres de rente : est-ce du bien pour un homme qui a été quarante ans chancelier , et qui était riche naturellement ? La mort découvre bien des choses , et ce n'est point de sa famille que je tiens tout ceci. On les voit : nous avons fait aujourd'hui nos stations , madame de Coulanges et moi. Madame de Verneuil (2) est si mal , qu'elle n'a pu voir le monde. On ne sait encore qui aura les sceaux.

Je vous conjure de mander au coadjuteur qu'il songe à faire réponse sur l'affaire dont lui écrit M. d'A-

(1) Jules Mascaron , de l'Oratoire , célèbre prédicateur , était depuis peu évêque de Tulle , et fut transféré en 1679 à l'évêché d'Agen.

(2) Madame de Verneuil était fille de M. Séguier.

gen (1), j'en suis tourmentée : cela est mal d'être paresseux avec un évêque de réputation. Je remets tous les jours à écrire à ce coadjuteur, son irrégularité me débauche : je le condamne, et je l'imite. J'embrasse M. de Grignan : est-il encore question des grives ? Il y avait l'autre jour une dame (2) qui, au lieu de dire ce que l'on dit d'une grive, *elle est saoule comme une grive*, disait que madame la présidente *était sourde comme une grive*, cela fit rire. Adieu, ma chère fille; la vôtre est aimable : je m'en amuse de bonne foi; elle embellit tous les jours.

(56)

A la même.

A Paris, vendredi 12 février 1672.

Je ne puis, ma chère fille, qu'être en peine de vous, quand je songe au déplaisir que vous aurez de la mort du pauvre chevalier. Vous l'aviez vu depuis peu; c'était assez pour l'aimer beaucoup, et pour connaître encore plus toutes les bonnes qualités que Dieu avait mises en lui. Il est vrai que jamais homme n'a été mieux né, et n'a eu des sentiments plus doux et plus souhaitables, avec une très-belle physionomie et une très-grande tendresse pour vous; tout cela le rendait infiniment aimable, et pour vous, et pour tout le monde. Je comprends bien

(1) Claude Joli, évêque d'Agen. Il avait été curé de Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris.

(2) Madame de Louvois.

aisément votre douleur , puisque je la sens en moi ; cependant , j'entreprends de vous amuser un quart d'heure ; et par des choses où vous avez intérêt , et par le récit de ce qui se passe dans le monde.

J'ai eu une grande conversation avec M. Le Camus ; il entre si parfaitement bien dans nos sentiments , qu'il me donne des conseils ; il est piqué des conduites malhonnêtes ; et comme il en a de fort contraires , il n'a nulle peine à entrer dans nos vues , où la droiture et la sincérité sont en usage : c'est ce dont il ne faut point se départir , quoi qu'il arrive ; cette mode revient toujours. On ne trompe guère longtemps le monde , et les fourbes sont enfin découverts ; j'en suis persuadée.

Le marquis de Villeroi est donc parti pour Lyon , comme je vous l'ai mandé ; le roi lui fit dire par le maréchal de Créqui , qu'il s'éloignât : on croit que c'est pour quelques discours chez madame la comtesse (*de Soissons*) ; enfin ,

On parle d'eaux , du Tibre , et l'on se tait du reste (1).

Le roi demanda à MONSIEUR , qui revenait de Paris , ce qu'on disait. MONSIEUR lui répondit : On parle fort de ce pauvre marquis. Et qu'en dit-on ? On dit, Monsieur , que c'est qu'il a voulu parler pour un autre malheureux. Et quel malheureux ? dit le roi. Pour le chevalier de Lorraine , dit MONSIEUR. Mais , dit le roi , y songez-vous encore , à ce chevalier de Lorraine ? Vous en souciez-vous ? Aimeriez-vous bien quelqu'un qui vous le rendrait ? En

(1) Vers de Corneille dans *Cinna*.

vérité, répondit MONSIEUR, ce serait le plus sensible plaisir que je puisse recevoir en ma vie. Oh ! bien, dit le roi, je veux vous faire ce présent ; il reviendra, je vous le donne, et veux que vous m'ayez toute votre vie cette obligation, et que vous l'aimiez pour l'amour de moi : je fais plus, car je le fais maréchal-de-camp dans mon armée. Là-dessus, MONSIEUR se jette aux pieds du roi, et lui embrasse longtemps les genoux, et lui baise une main avec une joie sans égale. Le roi le relève, et lui dit : Mon frère, ce n'est pas ainsi que des frères doivent s'embrasser, et l'embrasse fraternellement. Tout ce détail est de très-bon lieu, et rien n'est plus vrai : vous pouvez là-dessus faire vos réflexions, tirer vos conséquences, et redoubler vos belles passions pour le service du roi votre maître. On dit que MADAME fera le voyage et que plusieurs dames l'accompagneront. Les sentiments sont divers chez MONSIEUR : les uns ont le visage allongé d'un demi-pied, d'autres l'ont raccourci d'autant. On dit que celui du chevalier de Beuvron est infini. M. de Navailles revient aussi, et servira de lieutenant-général dans l'armée de MONSIEUR, avec M. de Schomberg. Le roi dit au maréchal de Villeroi : Il fallait cette petite pénitence à votre fils, mais les peines de ce monde ne durent pas toujours. Vous pouvez vous assurer que tout ceci est vrai ; c'est mon aversion que les faux détails, mais j'aime les vrais : si vous n'êtes de mon goût, vous êtes perdue : en voici d'infinis.

La Marans était l'autre jour seule en mante chez madame de Longueville ; on sifflait dessus. Langlade vous mande qu'en vue de vous plaire, il la releva bien de sentinelle sur des sottises qu'elle lui disait, il y a quelques

jours, et qu'il vous eût bien souhaitée derrière sa porte : plût à Dieu que vous y eussiez été ! madame de Brissac était inconsolable chez madame de Longueville ; mais par malheur le comte de Guiche se mit à causer avec elle, et elle oublia son rôle, aussi bien que celui du désespoir, le jour de la mort (1) ; car il fallait en un certain endroit qu'elle eût perdu connaissance ; elle l'oublia, et reconnut fort bien les gens qui entraient.

Adieu, ma très-chère, ma très-aimable, ne trouvez-vous pas qu'il y ait bien longtemps que nous sommes séparées ? Je suis frappée de cette douleur, d'une manière tellement importune, qu'elle me serait insupportable, si je n'aimais à vous aimer autant que je fais, quelques peines qui y soient attachées.

(57)

A la même.

A Paris, vendredi au soir 26 février 1672.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite pour M. de La Valette ; tout m'est cher de ce qui vient de vous : je lui veux faire avoir Pélisson pour rapporteur, afin de voir s'il sait bien faire le maître des requêtes ; je ne le puis croire si je ne le vois.

Cette pauvre MADAME (2) est toujours à l'agonie ; c'est

(1) De madame la princesse de Conti.

(2) Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston, duc d'Orléans, morte le 3 avril suivant.

une chose étrange que l'état où elle est. Mais tout est en émotion dans Paris : le courrier d'Espagne est revenu ; il dit que non-seulement la reine d'Espagne se tient au traité des Pyrénées , qui est de ne point accabler ses alliés , mais qu'elle défendra les Hollandais de toute sa puissance : voilà donc la plus grande guerre du monde allumée ; et pourquoi ? C'est bien proprement *les petits soufflets* ; vous en souvient-il ? Nous allons attaquer la Flandre ; les Hollandais se joindront aux Espagnols ; Dieu nous garde des Suédois , des Anglais , des Allemands ; je suis assommée de cette nouvelle. Je voudrais bien que quelque ange voulût descendre du ciel pour calmer tous les esprits et faire la paix.

Je vous éclaircirai un peu mieux l'affaire dont vous me parlâtes l'autre jour ; mais M. le comte de Guiche ni M. de Longueville n'en sont point , ce me semble : enfin je vous en instruirai. M. de Boufflers a tué un homme , après sa mort ; il était dans sa bière en carrosse , on le menait à une lieue de Boufflers pour l'enterrer ; son curé était avec le corps. On verse ; la bière coupe le cou au pauvre curé (1). Hier un homme versa en revenant de Saint-Germain ; il se creva le cœur , et mourut dans le carrosse.

Madame Scarron , qui soupe ici tous les soirs et dont la compagnie est délicieuse , s'amuse et se joue avec votre fille ; elle la trouve jolie , et point du tout laide. Je vous embrasse , ma très-aimable : je vous mandai tant de choses en dernier lieu , qu'il me semble que je n'ai rien à dire

(1) Cette aventure donna lieu à la fable de La Fontaine , qui a pour titre : *le Curé et le Mort*.

aujourd'hui ; je vous assure pourtant que je ne demeurerais pas court, si je voulais vous dire tous les sentiments que j'ai pour vous.

(58)

A la même.

A Paris , mercredi au soir 9 mars 1672.

Ne me parlez plus de mes lettres , ma fille ; je viens d'en recevoir une de vous , qui enlève , tout aimable , toute brillante , toute pleine de pensées , toute pleine de tendresse : c'est un style juste et court , qui chemine et qui plaît au souverain degré , même sans vous aimer comme je fais. Je vous le dirais plus souvent , sans que je crains d'être fade ; mais je suis toujours ravie de vos lettres sans vous le dire : madame de Coulanges l'est aussi de quelques endroits que je lui fais voir , et qu'il est impossible de lire toute seule. Il y a un petit air de dimanche gras répandu sur cette lettre , qui la rend d'un goût nonpareil.

Il y avait longtemps que vous étiez abimée : j'en étais toute triste ; mais le jeu de l'oie vous a renouvelée , comme il l'a été par les Grecs : je voudrais bien que vous n'eussiez joué qu'à l'oie. Un malheur continuel pique et offense ; on hait d'être houspillée par la fortune : cet avantage que les autres ont sur nous blesse et déplaît , quoique ce ne soit point dans une occasion d'importance. Ni-

cole (1) dit si bien cela ! Enfin j'en hais la fortune, et me voilà bien persuadée qu'elle est aveugle de vous traiter comme elle fait.

Je vous défends, ma chère enfant, de m'envoyer votre portrait : si vous êtes belle, faites-vous peindre, mais gardez-moi cet aimable présent pour quand j'arriverai : je serais fâchée de le laisser ici ; suivez mon conseil, et recevez en attendant un présent passant tous les présents passés et présents ; car ce n'est pas trop dire : c'est un tour de perles de douze mille écus ; cela est un peu fort, mais il ne l'est pas plus que ma bonne volonté : enfin, regardez-le, pesez-le, voyez comme il est enfilé, et puis dites-m'en votre avis : c'est le plus beau que j'aie jamais vu ; on l'a admiré ici : il vient de l'ambassadeur de Venise, notre défunt voisin. Voilà aussi un livre que mon oncle de Sévigné (2) m'a priée de vous envoyer : je m'imaginais que ce n'est pas un roman.

Nous tâchons d'amuser notre bon cardinal : Corneille lui a lu une pièce qui sera jouée dans quelque temps, et qui fait souvenir des anciennes. Molière lui lira samedi *Trissotin* (3), qui est une fort plaisante chose. Despréaux lui donnera son *Lutrin* et sa *Poétique* (4) : voilà tout ce qu'on peut faire pour son service. Il vous aime de tout son cœur, ce pauvre cardinal ; il parle souvent de vous, et vos louanges ne finissent pas si aisément qu'elles com-

(1) Auteur des *Essais de morale*.

(2) Renaud de Sévigné s'était retiré à Port-Royal-des-Champs, où il passa les dernières années de sa vie dans les exercices de la plus haute piété. Il y mourut le 16 mars 1676.

(3) C'est-à-dire les *Femmes savantes*.

(4) Ces deux ouvrages n'étaient point encore au point de perfection où ils parurent depuis en 1674, pour la première fois.

mentent. Mais, hélas ! quand nous songeons qu'on nous a enlevé notre chère enfant, rien n'est capable de nous consoler : pour moi, je serais très-fâchée d'être consolée ; je ne me pique ni de fermeté, ni de philosophie ; mon cœur me mène et me conduit. On disait l'autre jour, je crois vous l'avoir mandé, que la vraie mesure du mérite du cœur, c'était la capacité d'aimer : je me trouve d'une grande élévation par cette règle ; elle me donnerait trop de vanité, si je n'avais mille autres sujets de me remettre à ma place.

Adhémar m'aime assez, mais il hait trop l'évêque, et vous le haïssez trop aussi : l'oisiveté vous jette dans cet amusement ; vous n'auriez pas tant de loisir, si vous étiez ici. M. d'Usez m'a fait voir un mémoire qu'il a tiré et corrigé du vôtre, dont il fera des merveilles : fiez-vous-en à lui ; vous n'avez qu'à lui envoyer tout ce que vous voudrez, sans craindre que rien ne sorte de ses mains, que dans le juste point de la perfection. Il y a dans tout ce qui vient de vous autres un petit brin d'impétuosité, qui est la vraie marque de l'ouvrier : c'est le chien du *Bassan* (1).

Voici une nouvelle ; écoutez-moi : le roi a fait entendre à messieurs de Charost qu'il voulait leur donner des lettres de duc et pair : c'est-à-dire qu'ils auront tous deux, dès à présent, les honneurs du Louvre et une assurance d'être passés au parlement, la première fois qu'on en passera. On donne au fils la lieutenance générale de la Picardie, qui n'avait pas été remplie depuis longtemps, avec vingt mille francs d'appointements et

(1) Le Bassan faisait entrer son chien dans la composition de presque tous ses tableaux.

deux cent mille francs de M. de Duras , pour la charge de capitaine des gardes-du-corps , que messieurs de Charost lui cèdent. Raisonnez là-dessus , et voyez si M. de Duras ne vous paraît pas fort heureux. Cette place est d'une telle beauté , par la confiance qu'elle marque et par l'honneur d'être proche de Sa Majesté , qu'elle n'a point de prix. M. de Duras , pendant son quareratà , suivra le roi à l'armée et commandera à toute la maison de Sa Majesté.

On parle toujours de la guerre : vous pouvez penser combien j'en suis fâchée : il y a des gens qui veulent encore faire des almanachs ; mais pour cette campagne , ils sont trompés. Toute mon espérance , c'est que la cavalerie ne sera pas exposée aux sièges que l'on fera chez les Hollandais ; il faut vivre pour voir démêler toute cette fusée. J'ai vu le marquis de Vence ; je le trouvais si jeune que je lui demandai comment se portait madame sa mère ; M. de Coulanges me redressa : le cardinal de Retz interrompit notre conversation , mais ce ne fut que pour parler de vous. Je souhaite toujours Adhémar , pour me redire encore mille fois que vous m'aimez : vous m'assurez que c'est avec une tendresse digne de la mienne : si je ne suis contente de cette ressemblance , je suis bien difficile à contenter.

Je viens de recevoir vos lettres du jour des cendres : en vérité , ma fille , vous me confondez par vos louanges et par vos remerciements ; c'est me faire souvenir de ce que je voudrais faire pour vous , et j'en soupire , parce que je ne me satisfais pas moi-même ; et plutôt à Dieu que vous fussiez si pressée de mes bienfaits , que vous fussiez contrainte de vous jeter dans l'ingratitude ! Nous

avons souvent dit que c'est la vraie porte pour en sortir honnêtement quand on ne sait plus où donner de la tête : mais je ne suis pas assez heureuse pour vous réduire à cette extrémité ; votre reconnaissance suffit et au delà. Que vous êtes aimable ! et que vous me dites plaisamment tout ce qui se peut dire là dessus ! Au reste , quelle folie de perdre tant d'argent à ce chien de brelan ! c'est un coupe-gorge qu'on a banni de ce pays-ci , parce qu'on y fait de sérieux voyages : vous jouez d'un malheur insurmontable , vous perdez toujours : croyez-moi , ne vous opiniâtrez point ; songez que tout cet argent s'est perdu sans vous divertir : au contraire , vous avez payé cinq ou six mille francs pour vous ennuyer et pour être houspillée de la fortune. Ma fille , je m'emporte ; il faut dire comme Tartufe : *C'est un excès de zèle.*

Voilà cette petite fable de La Fontaine , sur l'aventure du curé de M. de Boufflers , qui fut tué tout raide en carrosse , auprès de son mort : cet événement est bizarre ; la fable est jolie ; mais ce n'est rien au prix de celles qui suivront. Je ne sais ce que c'est que ce *Pot au lait* (1).

J'ai souvent des nouvelles de mon pauvre enfant : la guerre me déplait fort , pour lui premièrement , et puis pour les autres que j'aime. Madame de Vaudemont est à Anvers , nullement disposée à revenir ; son mari est contre nous. Madame de Courcelles sera bientôt sur la sellette ; je ne sais si elle touchera *il petto adamantino* de M. d'Avaux (2) , mais jusqu'ici il a été aussi rude à la Tour-

(1) Fable de La Fontaine , dont la moralité est la même que celle du *Curé et du Mort*.

(2) Le président de Mêmes , père du premier président de ce nom.

nelle que dans sa réponse. Ma fille, j'écris sans mesure, encore faut-il finir : en écrivant aux autres, on est aise d'avoir écrit ; et moi, j'aime à vous écrire par-dessus toutes choses. J'ai mille amitiés à vous faire de M. de La Rochefoucauld, de notre cardinal, de Barillon, et surtout de madame Scarron, qui vous sait bien louer à ma fantaisie ; vous êtes bien selon son goût. Pour M. et madame de Coulanges, M. l'abbé, ma tante, ma cousine, La Mousse, c'est un cri général pour me prier de parler d'eux ; mais je ne suis pas en humeur de faire des litanies ; j'en oublie encore : en voilà pour longtemps. J'aime toujours ma petite enfant, malgré les divines beautés de son frère.

(59)

A la même.

A Paris, mercredi 16 mars 1672.

Vous me parlez de mon départ : ah ! ma fille ! je languis dans cet espoir charmant ; rien ne m'arrête que ma tante (1), qui se meurt de douleur et d'hydropisie : elle me brise le cœur par l'état où elle est, et par tout ce qu'elle dit de tendre et de bon sens ; son courage, sa patience, sa résignation, tout cela est admirable. M. d'Hacqueville et moi, nous suivons son mal jour à jour : il voit mon cœur et la douleur que j'ai de n'être pas libre tout

(1) Henriette de Coulanges, marquise de la Trousse.

présentement : je me conduis par ses avis ; nous verrons entre-ci et Pâques : si son mal augmente , comme il a fait depuis que je suis ici , elle mourra entre nos bras : si elle reçoit quelque soulagement , et quelle prenne le train de languir , je partirai dès que M. de Coulanges sera revenu. Notre pauvre abbé est au désespoir , aussi bien que moi ; nous verrons donc comme cet excès de mal se tournera dans le mois d'avril : je n'ai que cela dans la tête : vous ne sauriez souhaiter de me voir autant que je souhaite de vous embrasser : bornez votre ambition , et ne croyez jamais pouvoir m'égalér là-dessus.

Mon fils me mande qu'ils sont misérables en Allemagne , et ne savent ce qu'ils font ? Il a été très-affligé de la mort du chevalier Grignan. Vous me demandez si j'aime toujours bien la vie : je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants ; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle , que si je pouvais retourner en arrière , je ne demanderais pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis embarquée dans la vie sans mon consentement ; il faut que j'en sorte , cela m'assomme : et comment en sortirai-je ? Par où ? par quelle porte ? quand sera-ce ? en quelle disposition ? souffrirai-je mille et mille douleurs qui me feront mourir désespérée ? aurai-je un transport au cerveau ? mourrai-je d'un accident ? comment serai-je avec Dieu ? qu'aurai-je à lui présenter ? la crainte , la nécessité feront-elles mon retour vers lui ? n'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur ? que puis-je espérer ? suis-je digne du paradis ? suis-je digne de l'enfer ? Quelle alternative ! quel embarras ! rien n'est si fou que de mettre son salut dans

l'incertitude ; mais rien n'est si naturel , et la sotte vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre : je m'abîme dans ces pensées , et je trouve la mort si terrible , que je hais plus la vie , parce qu'elle m'y mène par les épines dont elle est semée. Vous me direz que je veux donc vivre éternellement : point du tout ; mais si on m'avait demandé mon avis , j'aurais bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice ; cela m'aurait ôté bien des ennuis , et m'aurait donné le ciel bien sûrement et bien aisément : mais parlons d'autre chose.

Je suis au désespoir que vous ayez eu *Bajazet* par d'autres que par moi ; c'est ce chien de Barbin (1) qui me hait , parce que je ne fais pas des princesses de Clèves et de Montpensier (2). Vous avez jugé très-juste et très-bien de *Bajazet* , et vous aurez vu que je suis de votre avis.

Voici un bon mot de madame de Cornuel , qui a fort réjoui le parterre : M. Tambonneau le fils (3) a quitté la robe et a mis une sangle autour de son ventre ; avec ce bel air il veut aller sur la mer : je ne sais ce que lui a fait la terre. On disait donc à madame Cornuel qu'il s'en allait à la mer : « Hélas ! dit-elle , est-ce qu'il a été mordu « d'un chien enragé ? » Cela fut dit sans malice ; c'est ce qui a fait rire extrêmement. Madame de Courcelles est fort embarrassée ; on lui refuse toutes ses requêtes ; mais elle dit qu'elle espère qu'on aura pitié d'elle , puisque ce sont des hommes qui sont ses juges. Notre coadjuteur ne

(1) Fameux libraire de ce temps-là.

(2) Romans de madame de La Fayette.

(3) Tambonneau père était un président au parlement de Paris , dont on trouve le nom parmi les Frondeurs.

lui ferait point de grâce présentement ; vous me le représentez dans les occupations de saint Ambroise.

Il me semble que vous deviez vous contenter que votre fille fût faite à son *image et semblance* ; votre fils veut aussi lui ressembler ; mais sans offenser la beauté du coadjuteur , où est donc la belle bouche de ce petit garçon ? où sont ses agréments ? Il ressemble donc à sa sœur : vous m'embarrassez fort par cette ressemblance.

Je ne saurais vous plaindre de n'avoir point de beurre en Provence , puisque vous avez de l'huile admirable et d'excellent poisson. Ah ! ma fille ! que je comprends bien ce que peuvent faire et penser des gens comme vous , au milieu de vos Provençaux ! Je les trouverais comme vous , et je vous plaindrai toute ma vie de passer avec eux de si belles années de la vôtre. Je suis si peu désireuse de briller dans votre cour de Provence , et j'en juge si bien par celle de Bretagne , que par la même raison qu'au bout de trois jours , à Vitré , je ne respirais que les Rochers , je vous jure devant Dieu que l'objet de mes désirs , c'est de passer l'été à Grignan avec vous : voilà où je vise , et rien au delà. Mon vin de Saint-Laurent est chez Adhémar , je l'aurai demain matin ; il y a longtemps que je vous en ai remerciée *in petto* ; cela est bien obligeant. M. de Laon aime bien de cette manière d'être cardinal. On assure que l'autre jour M. de Montausier (1), parlant à M. le Dauphin de la dignité des cardinaux , lui dit que cela dépendait du pape , et que s'il voulait faire cardinal un palefrenier , il le pourrait. Là dessus le cardinal

(1) M. le duc de Montausier, gouverneur de MONSEIGNEUR, était non-seulement incapable de flatter et de mentir , mais il ignorait encore l'art de feindre , si commun chez les courtisans.

de Bonzi arrive ; M. le Dauphin lui dit : Monsieur , est-il vrai que , si le pape voulait , il ferait cardinal un palefrenier ? M. de Bonzi fut surpris ; et , devinant l'affaire , il lui répondit : Il est vrai , Monsieur , que le pape choisit qui il lui plaît ; mais nous n'avons pas vu jusqu'ici qu'il ait pris des cardinaux dans son écurie. C'est le cardinal de Bouillon qui m'a conté ce détail.

J'ai fort entretenu M. d'Usez : il vous mandera la conférence qu'il a eue ; elle est admirable : il a un esprit posé et des paroles mesurées , qui sont d'un grand poids dans ces occasions : il fait et dit toujours très-bien partout. On disait de Jarzé ce qu'on vous a dit ; mais cela est incertain. On prétend que la joie de la dame (1) n'est pas médiocre pour le retour du chevalier de Lorraine. On dit aussi que le comte de Guiche et madame de Brissac sont tellement sophistiqués , qu'ils auraient besoin d'un truchement. Écrivez un peu à notre cardinal ; il vous aime ; *le faubourg* (2) vous aime ; madame Scarron vous aime : elle passe ici le carême , et céans presque tous les soirs. Barillon y est encore , et plutôt à Dieu , ma belle , que vous y fussiez aussi !

(1) Apparemment de madame de Grancey.

(2) C'est-à-dire , M. de La Rochefoucauld et madame de La Fayette , qui demeuraient l'un et l'autre au faubourg Saint-Germain , et que madame de Sévigné voyait très-souvent.

(60)

A la même.

A Paris , mercredi 6 avril 1672.

Je ne sais où j'en suis à cause de la maladie de ma tante : l'abbé et moi nous pétillons ; et nous sommes résolus , si son mal se tourne en langueur , de nous en aller en Provence ; car , enfin , où sont les bornes de notre bon naturel ? Pour moi , je ne vois que vous , et j'ai une telle impatience de vous aller voir , que tous mes autres sentiments n'en ont pas bien toute leur étendue. Vous pouvez toujours être certaine que j'ai plus d'envie de partir que vous n'en avez que je parte : vous croyez que c'est beaucoup dire , je le crois aussi , mais je ne puis exagérer sur mes sentiments. Je ne manque pas de dire à ma tante tous vos aimables souvenirs : elle croit mourir bientôt , et suivant son humeur complaisante , elle se contraint jusqu'à la mort , et fait semblant d'espérer à des remèdes qui ne lui font plus rien , afin de ne pas désespérer ma cousine : mais quand elle peut dire un mot sans être entendue , on voit ce qu'elle pense ; et c'est la mort qu'elle envisage à loisir avec beaucoup de vertu et de fermeté.

Je suis effrayée des maux de Provence : voilà donc votre enfant sauvé de la petite vérole ; mais la peste , qu'en dites-vous ? J'en suis très-alarmée : c'est un mal à nul autre semblable , dont votre soleil saura mal garantir ceux qu'il éclaire. Je prie monsieur le gouverneur de donner sur cela tous les meilleurs ordres du monde.

M. le duc donna samedi une chasse *aux Anges* (1), et un souper à Saint-Maur, des plus beaux poissons de la mer. Ils revinrent à une petite maison près de l'hôtel de Condé, où, après minuit sonné, plus scrupuleusement que nous ne faisons en Bretagne, on servit le plus grand *medianoche* du monde en viandes très-exquises : cette petite licence n'a pas été bien reçue, et a fait admirer la charmante bonté de la maréchale de Grancey. Il y avait la comtesse de Soissons, mesdames Coëtquen et de Bordeaux, plusieurs hommes, et le chevalier de Lorraine; des hautbois, des musettes, des violons; et de madame la duchesse, ni du carême, pas un mot; l'une était dans son appartement, et l'autre dans les cloîtres. Toutes ces dames sont brunes; nous trouvons qu'il fallait bien du jaune pour les parer.

M. de Coulanges est au désespoir de la mort du peintre (2). Ne l'avais-je pas bien dit qu'il mourrait? Cela donne une grande beauté au commencement de l'histoire; mais ce dénouement est triste et fâcheux pour moi, qui prétendais bien à cette belle *Madeleine si bien frisée naturellement*.

La vieille MADAME (3) est morte d'une vieille apoplexie qui la tenait depuis un an. Voilà le palais du Luxembourg à MADEMOISELLE, et nous y entrerons. MADAME avait fait abattre tous les arbres de son jardin de son côté, rien que par contradiction : ce beau jardin

(1) Mesdames de Marci et de Grancey, fille de la maréchale de Grancey.

(2) Peintre provençal, nommé Fauchier, qui, en faisant le portrait de madame de Grignan en Madeleine, fut pris d'une colique si violente, qu'il en mourut le lendemain.

(3) Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston de France, duc d'Orléans.

était devenu ridicule; la Providence y a pourvu. MADEMOISELLE pourra le faire raser des deux côtés, et y mettre Le Nôtre (1) pour y faire comme aux Tuileries. Elle n'a point voulu voir sa belle-mère mourante; cela n'est pas héroïque. Le traité de M. de Lorraine est rompu, après avoir été assez avancé : voilà votre pauvre amie (2) bien reculée. M. de Bâville se marie à mademoiselle de Chalucet de Nantes : on lui donne quatre cent mille francs. M. d'Harouïs y fait le principal personnage. J'ai fait vos compliments aux Duras et aux Charost. Le marquis de Villeroi ne partira pas de Lyon cette campagne : le maréchal s'est attiré cette assurance, en demandant pour son fils la grâce de revenir à l'armée : on ne comprend pas bien ce qui cause son malheur.

Vous me dépeignez fort bien ce bel esprit guindé : je ne l'aimerais pas mieux que vous, mais je ne serais point étonnée que le comte de Guiche s'en accommodât : vous avez tous deux raison. M. de La Rochefoucauld est retombé dans une si terrible goutte, dans une si terrible fièvre, que jamais vous ne l'avez vu si mal : il vous prie d'avoir pitié de lui : je vous défierais bien de le voir sans en être attendrie. Ma très-chère enfant, je vous quitte, et après avoir souhaité un cœur *adamantino*, je m'en repens : je serais très-fâchée de ne pas vous aimer autant que je vous aime, quelque douleur qui puisse m'en arriver : ne le souhaitez pas aussi; gardons nos cœurs tels qu'ils sont : vous savez à merveille ce qui touche le mien.

(1) Homme célèbre pour les jardins.

(2) La princesse de Vaudemont.

(61)

A la même.

A Paris, vendredi 6 mai 1672.

Ma fille, il faut que je vous conte; c'est une radoterie que je ne puis éviter. Je fus hier à un service de M. le chancelier (*Séguier*) à l'Oratoire : ce sont les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les orateurs qui en ont fait la dépense; en un mot, les quatre arts libéraux. C'était la plus belle décoration qu'on puisse imaginer : Le Brun avait fait le dessin; le mausolée touchait à la voûte, orné de mille lumières et de plusieurs figures convenables à celui qu'on voulait louer. Quatre squelettes en bas étaient chargés des marques de sa dignité, comme lui ayant ôté les honneurs avec la vie : l'un portait son mortier, l'autre sa couronne de duc, l'autre son ordre, l'autre les masses de chancelier. Les quatre Arts étaient éplorés et désolés d'avoir perdu leur protecteur, la Peinture, la Musique, l'Éloquence et la Sculpture. Quatre Vertus soutenaient la première représentation, la Force, la Justice, la Tempérance et la Religion. Quatre anges ou quatre génies recevaient au-dessus cette belle âme. Le mausolée était encore orné de plusieurs anges qui soutenaient une chapelle ardente, laquelle tenait à la voûte. Jamais il ne s'est rien vu de si magnifique, de si bien imaginé; c'est le chef-d'œuvre de Le Brun. Toute l'église était parée de tableaux, de devises et d'emblèmes, qui

avaient rapport aux armes ou à la vie du chancelier : plusieurs actions principales y étaient peintes. Madame de Verneuil (1) voulait acheter toute cette décoration à un prix excessif. Ils ont tous en corps résolu d'en parer une galerie et de laisser cette marque de leur reconnaissance et de leur magnificence à l'éternité. L'assemblée était belle et grande, mais sans confusion ; j'étais auprès de M. de Tulle, de M. Colbert, de M. de Monmouth (2), qui, par parenthèse, s'en va à l'armée trouver le roi. Il est venu un jeune père de l'Oratoire pour faire l'oraison funèbre : j'ai dit à M. de Tulle (*Mascaron*) de le faire descendre et de monter à sa place, et que rien ne pouvait soutenir la beauté du spectacle et la perfection de la musique, que la force de son éloquence. Ma fille, ce jeune homme a commencé en tremblant, tout le monde tremblait aussi ; il a débuté par un accent provençal ; il est de Marseille ; il s'appelle Léné (3) ; mais en sortant de son trouble, il est entré dans un chemin si lumineux ; il a si bien établi son discours ; il a donné au défunt des louanges si mesurées ; il a passé par tous les endroits délicats

(1) Charlotte Séguier, sa fille, mariée, 1^o à Maximilien de Béthune, duc de Sully ; 2^o à Henri de Bourbon, duc de Verneuil.

(2) Fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre, et le même qui fut décapité en 1685.

(3) Il naquit à Lucques, et fut élevé à Marseille ; il se nommait *Vincent Léné*. Comme il serait difficile de rien ajouter à l'éloge que fait ici madame de Sévigné de ce jeune orateur, il suffira de dire qu'il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, et que la délicatesse de sa santé ne lui ayant pas permis de continuer les fonctions pénibles de la chaire, il s'était borné à faire des conférences sur l'Écriture sainte ; ce qui ne laissa pas de lui faire une grande réputation dans tous les lieux où il fut envoyé par ses supérieurs. Les oraisons funèbres du chancelier Séguier et du maréchal du Plessis-Praslin sont les seuls ouvrages imprimés qui restent d'un si excellent homme.

avec tant d'adresse ; il a si bien mis dans tout son jour tout ce qui pouvait être admiré ; il a fait des traits d'éloquence et des coups de maître si à propos et de si bonne grâce , que tout le monde , je dis tout le monde , s'en est écrié , et chacun était charmé d'une action si parfaite et si achevée. C'est un homme de vingt-huit ans , intime ami de M. de Tulle , qui l'emmène avec lui dans son diocèse : nous le voulions nommer le chevalier Mascaron ; mais je crois qu'il surpassera son aîné. Pour la musique , c'est une chose qu'on ne peut expliquer. *Baptiste (Lully)* avait fait un dernier effort de toute la musique du roi ; ce beau *Miserere* y était encore augmenté ; il y eut un *Libera* , où tous les yeux étaient pleins de larmes : je ne crois point qu'il y ait une autre musique dans le ciel. Il y avait beaucoup de prélats : j'ai dit à Guitaut : Cherchons un peu notre ami *Marseille* , nous ne l'avons point vu ; je lui ai dit tout bas : si c'était l'oraison funèbre de quelqu'un qui fût vivant , il n'y manquerait pas : cette folie (1) a fait rire Guitaut , sans aucun respect pour la pompe funèbre. Ma chère enfant , quelle espèce de lettre est-ce ceci ? Je pense que je suis folle : à quoi peut servir une si grande narration ? Vraiment , j'ai bien satisfait le désir que j'avais de conter.

Le roi est à Charleroi , et y fera un assez long séjour. Il n'y a point encore de fourrages , les équipages portent la famine avec eux : on est assez embarrassé dès le premier pas de cette campagne. Guitaut m'a montré votre lettre , et à l'abbé , *envoyez-moi ma mère* : ma fille , que

(1) Ce mot rappelle la naïveté de M. de Puy-Morin sur Racine , qui , par son testament , voulut qu'on l'enterrât à Port-Royal. *Il n'aurait jamais fait cela de son vivant* , disait-il.

vous êtes aimable ! et que vous justifiez agréablement l'excessive tendresse qu'on voit que j'ai pour vous ! Hélas ! je ne songe qu'à partir, laissez-m'en le soin ; je conduis des yeux toutes choses ; et si ma tante prenait le chemin de languir, en vérité je partirais. Il n'y a que vous au monde qui puissiez me faire prendre la résolution de la quitter dans un si pitoyable état ; nous verrons ; je vis au jour la journée, et n'ai pas encore le courage de rien décider ; un jour je pars, le lendemain je n'ose : enfin vous dites vrai, il y a des choses bien désobligeantes dans la vie. Vous me priez de ne point songer à vous en changeant de maison ; et moi je vous prie de croire que je ne songe qu'à vous. J'irai coucher demain dans ce joli appartement, où vous serez placée sans me déplacer. Adieu, ma belle petite ; vous êtes au bout du monde ; vous voyagez ; je crains votre humeur hasardeuse ; je ne me fie, ni à vous, ni à M. de Grignan. Il est vrai que c'est une chose étrange, comme vous dites, de se trouver à Aix, après avoir fait cent lieues, et au Saint-Pilon (1), après avoir grimpé si haut. Il y a quelquefois dans vos lettres des endroits qui sont très-plaisants ; mais il vous échappe des périodes, comme dans Tacite ; j'ai trouvé cette comparaison, il n'y a rien de plus vrai.

(1) Le Saint-Pilon est une chapelle en forme de dôme, bâtie sur la pointe du rocher de la Sainte-Baume. On n'y arrive qu'avec des peines infinies, et par un chemin pratiqué dans cette montagne.

(62)

A la même.

A Paris, vendredi 27 mai 1672.

Vous ne devez souhaiter personne pour faire des relations ; on ne peut les faire plus agréablement que vous. Je crois de votre Provence toutes les merveilles que vous m'en dites ; mais vous savez très-bien les mettre dans leur jour ; et si le beau pays que vous avez vu pouvait vous témoigner les obligations qu'il vous a, je suis assurée qu'il n'y manquerait pas. Je crois qu'il vous dirait l'étonnement où il doit être de votre dégoût pour ces divines senteurs ; jamais il n'a vu personne s'en restaurer sur un panier de fumier. Rien n'est plus extraordinaire que l'état où vous avez été ; et cependant, ma fille, je le comprends, la chose du monde la plus malsaine, c'est de dormir parmi des odeurs ; tous les excès sont fâcheux , et les meilleures choses sont dégoûtantes quand elles sont jetées à la tête : ah ! le beau sujet de faire des réflexions ! votre oncle de Sévigné craindra bien pour votre salut , jusqu'à ce qu'il ait compris cette vérité. Vous me disiez l'autre jour un mot admirable là dessus , qu'il n'y a point de délices qui ne perdent ce nom, quand l'abondance et la facilité les accompagnent. Je vous avoue que j'ai une extrême envie de faire cette épreuve ; comment vous y prendrez-vous pour me faire voir un petit morceau de vos pays enchantés ?

Je comprends la joie que vous aurez eue de voir madame de Monaco, et la sienne aussi : vous aurez sans doute bien causé ; elle ouvre assez son cœur sur les chapitres même les plus délicats : je serai fort aise si vous me mandez quelque chose des sujets de votre conversation. Notre d'Hacqueville est ravi que vous ayez fait cette jolie course, il s'en va en Bretagne ; il a vu votre lettre, et Guitaut, et M. de La Rochefoucauld. Ils sont tous fort contents de votre relation, mais surtout de l'histoire tragique ; elle est contée en perfection : nous avons peur que vous n'ayez tué cette pauvre Diane pour faire un beau dénouement : nous voulons pourtant vous en croire, et vous remercier d'avoir fait chasser l'amant de votre chambre ; si vous l'aviez fait jeter dans la mer, vous auriez encore mieux fait : sa barbarie est fort haïssable, et le mauvais goût de Diane nous console quasi de sa mort : son âme devrait bien revenir, à l'exemple de celle de M. de B.... Je vous ai mandé la mort de ce dernier : il ne voulut point se confesser, et envoya tout au diable, et lui après : son corps est en dépôt à Saint-Nicolas : le peuple s'est mis dans la tête que son âme revient la nuit tout en feu dans l'église, qu'il crie, qu'il jure, qu'il menace ; et là dessus ils veulent jeter le corps à la voirie, et assassiner le curé qui l'a reçu. Cette folie est venue à tel point, qu'il a fallu ôter le corps habilement de la chapelle, et faire venir la justice pour défendre de faire insulte au curé. Voilà qui est tout neuf de hier au matin, mais cela n'est pas digne de déchausser votre histoire.

Nous attendons demain notre petit Coulanges. Je suis très-ennuyée de n'avoir point de lettres de mon fils ; il

y a un tel dérangement au commerce de l'armée, qu'on n'en reçoit quasi que par des courriers extraordinaires. Je ne sais nulle nouvelle aujourd'hui ; je hais tant de dire des faussetés, que j'aime mieux ne rien dire : ce que je vous mande est toujours vrai, et vient de bon lieu. Je m'en vais présentement à Livry ; j'y mène ma petite enfant et sa nourrice, et tout le petit ménage ; je veux qu'ils respirent cet air de printemps : je reviens demain, ne pouvant quitter ma tante plus longtemps ; j'y laisserai la petite quatre ou cinq jours, après quoi j'en ai besoin ici : elle me réjouit tous les matins. Il y a si longtemps que je n'ai respiré et marché, qu'il faut que j'aie pitié de moi un moment aussi bien que des autres. Je me prépare tous les jours ; mes habits se font ; mon carrosse est prêt il y a huit jours ; enfin, ma fille, j'ai un pied en l'air ; et si Dieu nous conserve notre pauvre tante plus longtemps qu'on ne croit, je ferai ce que vous m'avez conseillé, c'est-à-dire je partirai dans l'espérance de la revoir.

Écrivez à M. de Laon (1), qui enfin est cardinal ; vous pourrez comprendre sa joie, si vous savez qu'il n'a jamais souhaité que cette dignité : je viens de lui écrire. M. d'Harouïs s'en va en Bretagne ; il emmène d'Hacqueville et notre ami Chésières, qui désormais sera plus breton que parisien. Le comte de Chapelles m'a écrit de l'armée : il dit qu'hier, je ne sais quel jour c'était que son hier, il se trouva dans une compagnie de grande conséquence, où votre mérite, votre sagesse, avaient été élevés jusqu'au-dessus des nues, et que même on y avait

(1) César d'Estrées, qui était cardinal *in petto*, de la promotion du mois d'août 1671, et ne fut déclaré qu'en ce temps-là.

compris le goût et l'amitié que vous avez pour moi. Si cette fin est une flatterie, elle m'est si agréable que je la reçois à bras ouverts.

(63)

A la même.

A Paris, lundi 6 juin 1672.

Comme je n'ai point reçu de vos lettres, et que c'est toujours un grand chagrin pour moi, je me suis imaginé que vous aviez été occupée à recevoir madame de Monaco: ce qui me console, c'est que vous êtes en lieu de planter choux, et que vos Alpes, ni votre mer Méditerranée ne sauraient plus vous faire périr. J'ai bien sué en pensant au péril de votre voyage.

Ma tante a reçu encore aujourd'hui le viatique dans la vue de faire le sien; elle y est appliquée avec une dévotion angélique; sa préparation, sa patience, sa résignation, sont des choses si peu naturelles, qu'il faut les considérer comme autant de miracles qui persuadent la religion. Elle est entièrement détachée de la terre; son état, quoiqu'infiniment douloureux, est la chose du monde la plus souhaitable à ceux qui sont véritablement chrétiens: elle nous chasse tous, comme je vous ai déjà dit; et quoique nous ayons dessein de lui obéir, nous croyons quelquefois qu'elle s'en ira encore plus tôt que nous. Enfin, nous voyons un jour; et si je n'étais accoutumée, depuis quelque temps à ne point faire ce que je

désire, je vous manderais dès aujourd'hui de ne point m'écrire ; mais non , j'aime mieux recevoir quelqu'une de vos lettres à Grignan , que d'en manquer ici.

Voilà les nouvelles de M. de Pompone : il est déjà question d'un nom de connaissance qui afflige ; Dieu nous fasse la grâce de n'en point voir d'autres. M. de La Rochefoucauld ne sait encore rien : il sera sensiblement touché ; car il est patriarche , et connaît quasi aussi bien que moi la tendresse maternelle : il me pria fort aussi de vous faire mille amitiés pour lui.

Madame de La Fayette me pria fort hier de vous dire l'état où elle est , afin que vous ne soyez point étonnée de ne point voir de ses lettres ; la fièvre tierce l'a reprise.

J'ai appris quelque chose de ce qui vous fâchait ; il y a des gens fort alertes pour s'éclaircir des soupçons qu'ils ont sur certaines gens. Nous sommes éveillés aussi par un premier-président (1), que nous croyons que M. de Marseille fera faire à Saint-Germain , au conseil de la reine , en l'absence du roi et de M. de Pompone , avec M. Colbert et M. Le Tellier. Je mis hier Langlade en campagne pour parler à des gens qui doivent nous instruire , et que nous voulons instruire à notre tour : il trouve que l'amitié me donne de l'esprit et des vues , je n'exécute rien qu'avec de bons conseils. J'ai vu une lettre de vous à Sainte-Marie , dont je vous loue et vous remercie mille fois ; je n'ai jamais rien vu de si honnête ni de si politique : vous faites mieux que moi. M. de Coulanges

(1) Du parlement d'Aix.

et M. Guitaut m'en ont montré d'autres , dont vous êtes louable d'une autre façon.

Vous savez bien que le marquis de Villeroi a quitté Lyon et madame de Coulanges , pour s'en aller comme le chevalier des armes noires dans l'armée de l'électeur de Cologne , voulant servir le roi au moins dans l'armée de ses alliés. Il y a plusieurs avis pour savoir s'il a bien ou mal fait. Le roi n'aime pas qu'on lui désobéisse ; peut-être aussi qu'il aimera cette ardeur martiale : le succès fera voir ce que l'on doit en juger.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 27 , d'Aix et de Lambesc. Je pensais déjà que vous ne m'écriviez rien du tout , à cause de votre princesse (*de Monaco*) : c'est la plus raisonnable excuse que vous puissiez me donner , je la comprends très-bien ; vous n'avez pas tous les jours de telles compagnies : il faut bien profiter de ces occasions , que le bonheur et le hasard vous envoient. Parlez-moi des déplaisirs qu'elle a eus de la mort de MADAME , et les espérances qu'elle a pour Paris.

Vous avez donc eu des comédiens : je vous réponds que de quelque façon que votre théâtre fût garni , il l'était toujours mieux que celui de Paris. J'en parlais l'autre jour en m'amusant avec Beaulieu ; il me disait : Madame , il n'y a plus que des garçons de boutique à votre comédie ; il n'y a pas seulement des filoux , ni des pages , ni de grands laquais , tout est à l'armée : quand on voit un homme avec une épée dans les rues , les petits enfants crient sur lui. Voilà quel est Paris présentement , mais il changera de face dans quelques mois.

Vous faites bien de me demander pardon , de dire que vous me laissez reposer de vos grandes lettres ; vous avez

réparé cette faute très-promptement : hélas , ma fille ! ce sont des petites qu'il faut que je me repose. Vous êtes d'un très-bon commerce ; je n'eusse jamais cru que le mien vous eût été si agréable : je m'en estime bien plus que je ne faisais. Vous me dites plaisamment que vous croiriez m'ôter quelque chose en polissant vos lettres : gardez-vous bien d'y toucher , vous en feriez des pièces d'éloquence. Cette pure nature dont vous parlez est précisément ce qui est bon et ce qui plaît uniquement. Gardez bien votre aimable esprit , il a les yeux plus grands que ceux de votre tête , qui sont pourtant fort jolis , pour ce qu'ils contiennent ! Ne m'envoyez point vos eaux ni vos gants , vous me les donnerez à Grignan ; je ne ferai point d'autre provision que celle-là : je vous manderai que je pars à l'heure que vous y penserez le moins. La maréchale de Villeroi (1) se porte mieux. Il n'y a point de meilleures nouvelles que celles que je vous envoie ; j'en demande toujours , et l'on prend plaisir à m'en dire , parce qu'on sait bien que ce n'est pas pour moi. Il m'est impossible de ne pas souhaiter au moins d'être à demain , afin d'avoir encore de vos nouvelles , et de cette fièvre que vous dites qui n'aura point de suite.

(1) Madeleine de Créqui.

(64)

A la même.

A Livry, dimanche au soir 3 juillet 1672.

Ah ! ma fille ! j'ai bien des excuses à vous faire de la lettre que je vous ai écrite ce matin en partant pour venir ici. Je n'avais point reçu votre lettre ; mon ami de la poste m'avait mandé que je n'en avais point ; j'étais au désespoir. J'ai laissé le soin à madame de La Troche de de vous mander toutes les nouvelles et je suis partie là-dessus. Il est dix heures du soir ; et M. de Coulanges que j'aime comme ma vie, m'envoie votre lettre qui était dans son paquet ; et, pour me donner cette joie, il ne craint point de faire partir son laquais au clair de la lune : il est vrai, mon enfant, qu'il ne s'est point trompé dans l'opinion de m'avoir fait un grand plaisir. Je suis fâchée que vous ayez perdu un de mes paquets ; comme ils sont pleins de nouvelles, cela vous dérange, et vous ôte du train de tout ce qui se passe.

Vous devez avoir reçu des relations très-exactes ; elles vous auront fait voir que le Rhin était mal défendu ; le grand miracle c'est de l'avoir passé à la nage. M. le prince et ses Argonautes (1) furent dans un bateau : les premières troupes qu'ils rencontrèrent au delà, demandaient quartier, quand le malheur voulut que M. de Longue-

(1) C'est le nom qui fut donné à l'élite des princes grecs qui suivirent Jason à Colchos pour la conquête de la Toison-d'Or.

ville, qui sans doute ne l'entendit pas, s'approche de leurs retranchements, et, poussé d'une bouillante ardeur, arrive à la barrière, où il tue le premier qui se trouve sous sa main : en même temps, on le perce de cinq ou six coups. M. le duc le suit, M. le prince suit son fils, et tous les autres suivent M. le prince : voilà où se fit la tuerie, qu'on aurait, comme vous voyez, très-bien évitée, si l'on avait su l'envie que ces gens-là avaient de se rendre : mais tout est marqué dans l'ordre de la Providence.

Le comte de Guiche a fait une action dont le succès le couvre de gloire ; car si elle eût tourné autrement, il était criminel. Il se charge de reconnaître si la rivière est guéable : il dit que oui ; elle ne l'est pas : des escadrons entiers passent à la nage sans se déranger ; il est vrai qu'il passe le premier : cela ne s'est jamais hasardé ; cela réussit, il enveloppe des escadrons, et les force à se rendre : vous voyez bien que son honneur et sa valeur ne se sont point séparés ; mais vous devez avoir de grandes relations de tout cela.

Un chevalier de Nantouillet était tombé de cheval : il va au fond de l'eau, il revient, il y rentre, il revient encore ; enfin, il trouve la queue d'un cheval ; il s'y attache, ce cheval le mène à bord, il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gaillard : voilà qui est d'un sang-froid qui me fait souvenir d'Oronte, prince de Messagètes.

Au reste, il n'est rien de plus vrai que M. de Longueville avait été à confesse avant que de partir : comme il ne se vantait jamais de rien, il n'en avait pas même fait sa cour à madame sa mère ; mais ce fut une confession

conduite par nos amis (*de Port-Royal*), et dont l'absolution fut différée de près de deux mois : cela s'est trouvé si vrai, que madame de Longueville n'en peut pas douter : vous pouvez penser quelle consolation. Il faisait une infinité de libéralités et de charités que personne ne savait, et qu'il ne faisait qu'à condition qu'on n'en parlât point : jamais un homme n'a eu tant de solides vertus ; il ne lui manquait que des vices, c'est-à-dire, un peu d'orgueil, de vanité, de hauteur ; mais du reste, jamais on n'a été si près de la perfection : *pago lui, pago il mondo* ; il était au-dessus des louanges : pourvu qu'il fût content de lui, c'était assez. Je vois souvent des gens qui sont encore fort éloignés de se consoler de cette perte ; mais pour tout le gros du monde, ma pauvre enfant, cela est passé ; cette triste nouvelle n'a assommé que trois ou quatre jours ; la mort de MADAME (1) dura bien plus longtemps. Les intérêts particuliers de chacun pour ce qui se passe à l'armée empêchent la grande application pour les malheurs d'autrui. Depuis ce premier combat, il n'a été question que de villes rendues, de députés qui viennent demander la grâce d'être reçus au nombre des sujets nouvellement conquis par Sa Majesté.

N'oubliez pas d'écrire un petit mot à La Troche, sur ce que son fils s'est distingué dans ce passage de rivière ; on l'a loué devant le roi, comme un des plus hardis. Il n'y a nulle apparence qu'on se défende contre une armée si victorieuse. Les Français sont jolis assurément ; il faut que tout leur cède pour les actions d'éclat et de témérité : enfin, il n'y a plus de rivière présentement qui serve de défense contre leur excessive valeur.

(1) Henriette-Anne d'Angleterre.

Au reste, voici bien des nouvelles ; j'avais amené ici ma petite enfant pour y passer l'été ; j'ai trouvé qu'il y fait sec , il n'y a point d'eau ; la nourrice craint de s'y ennuyer : que fais-je à votre avis ? Je la ramènerai après demain chez moi tout paisiblement ; elle sera avec la *mère Jeanne*, qui fera leur petit ménage ; madame de Sanzei sera à Paris ; elle ira la voir, j'en saurai des nouvelles très-souvent ; voilà qui est fait, je change d'avis ; ma maison est jolie, et ma petite ne manquera de rien : il ne faut pas croire que Livry soit charmant pour une nourrice comme pour moi. Adieu, ma divine enfant ; pardonnez le chagrin que j'avais d'avoir été si longtemps sans recevoir de vos lettres ; elles me sont toujours si agréables, qu'il n'y a que vous qui puissiez me consoler de n'en point avoir.

(65)

A la même.

A Paris, jeudi 2 novembre 1672.

Enfin, ma chère enfant, me voilà arrivée après quatre semaines de voyage ; ce qui m'a pourtant moins fatiguée que la nuit que je viens de passer dans le meilleur lit du monde : je n'ai pas fermé les yeux ; j'ai compté toutes les heures de ma montre, et enfin, à la petite pointe du jour, je me suis levée : *car que faire en un lit, à moins que l'on ne dorme ?* J'avais le pot au feu, c'était un oill

et un *consommé* qui cuisaient séparément. Nous arrivâmes hier , jour de la Toussaint , bon jour , bon œuvre ; nous descendîmes chez M. de Coulanges : je ne vous dirai point mes faiblesses, ni mes sottises en rentrant dans Paris : enfin , je vis l'heure et le moment que je n'étais pas visible , mais je détournai mes pensées , et disant que le vent m'avait rougi le nez , je trouve M. de Coulanges qui m'embrasse ; M. de Raré , un moment après ; madame de Coulanges , mademoiselle de Méri , un autre moment après : arrivent ensuite madame de Sanzei , madame de Bagnols , M. l'archevêque de Reims tout transporté d'amour pour le coadjuteur ; un autre moment après , madame de La Fayette , M. de La Rochefoucauld , madame Scarron , d'Hacqueville , La Garde , l'abbé de Grignan , l'abbé Têtu : vous voyez d'où vous êtes tout ce qui se dit , et la joie qu'on témoigne ; *et madame de Grignan , et votre voyage ?* et tout ce qui n'a point de liaison ni de suite. Enfin , on soupe , on se sépare , et je passe cette belle nuit. Ce matin à neuf heures , La Garde , l'abbé de Grignan , Brancas , d'Hacqueville , sont entrés dans ma chambre , pour ce qui s'appelle raisonner pantoufle. Premièrement je vous dirai que vous ne sauriez trop aimer Brancas , La Garde et d'Hacqueville ; pour l'abbé de Grignan , cela s'en va sans dire. J'oubliais de vous mander qu'hier au soir avant toutes choses je lus vos quatre lettres des 15 , 18 , 22 et 25 octobre : je sentis tout ce que vous expliquez si bien ; mais puis-je assez vous remercier , ni de votre bonne et tendre amitié , ni du soin que vous prenez de me parler de toutes vos affaires ? Ah ! ma fille ! c'est une grande justice ; car rien au monde ne me tient tant au cœur que tous vos intérêts , quels qu'ils

puissent être : vos lettres sont ma vie, en attendant mieux.

J'admire que le mal de M. de Grignan ait prospéré au point que vous me le mandez, c'est-à-dire qu'il faut prendre garde en Provence au pli de sa chaussette : je souhaite qu'il se porte bien, et que la fièvre le quitte ; car il faut mettre flamberge au vent : je hais fort cette petite guerre (1).

Je reviens à vos trois hommes, que vous devez aimer très-solidement : ils n'ont tous que vos affaires dans la tête ; ils ont trouvé à qui parler, et notre conférence a duré jusqu'à midi. La Garde m'assure fort de l'amitié de M. de Pompone : ils sont tous contents de lui. Si vous me demandez ce qu'on dit à Paris, et de quoi il est question, je vous dirai que l'on n'y parle que de M. et madame de Grignan, de leurs affaires, de leurs intérêts, de leur retour : enfin, jusqu'ici je ne me suis pas aperçue qu'il s'agisse d'autres choses ; les bonnes têtes vous diront ce qu'il leur semble de votre retour ; je ne veux pas que vous m'en croyiez, croyez-en M. de La Garde. Nous avons examiné combien de choses doivent vous obliger de venir rajuster ce qu'a dérangé votre bon ami (2) et envers le maître, et envers tous les principaux : enfin, il n'y a point de porte où il n'ait heurté, et rien qu'il n'ait ébranlé par ses discours, dont le fond est du poison chamarré d'un faux agrément : il sera bon même de dire tout haut que vous venez, et vous l'y trouverez peut-être

(1) Il s'agissait du siège d'Orange.

(2) Sans doute l'évêque de Marseille qui agissait à Paris contre M. de Grignan.

encore, car il a dit qu'il reviendra; et c'est alors que M. de Pomponne et tous vos amis vous attendent pour régler vos allures à l'avenir; tant que vous serez éloignée, vous leur échapperez toujours; et en vérité celui qui parle ici a trop d'avantage sur celui qui ne dit mot. Quand vous irez à Orange, c'est-à-dire M. de Grignan, écrivez à M. de Louvois l'état des choses, afin qu'il n'en soit point surpris. J'ai vu tantôt M. de Pomponne, M. de Bezons, madame d'Huxelles, madame de Villars, l'abbé de Pontcarré, madame Raré, tout cela vous fait mille compliments, et vous souhaite; enfin, croyez-en La Garde, voilà tout ce que j'ai à vous dire. On ne vous conseille point ici d'envoyer des ambassadeurs, on trouve qu'il faut M. de Grignan et vous : on se moque de la raison de la guerre. M. de Pomponne a dit à d'Hacqueville que les affaires ne se démèleraient pas en Provence, et que quelquefois on a la paix, lorsqu'on parle le plus de la guerre.

Despréaux a été avec Gourville voir M. le prince. M. le prince voulut qu'il vît son armée. Hé bien, qu'en dites-vous? dit M. le prince. Monseigneur, dit Despréaux, je crois qu'elle sera fort bonne quand elle sera majeure. C'est que le plus âgé n'a pas dix-huit ans.

La princesse de Modène (1) était sur mes talons à Fontainebleau; elle est arrivée ce soir, elle loge à l'Arsenal; le roi viendra la voir demain; elle ira voir la reine à Versailles, et puis, adieu.

(1) Marie d'Est, qui allait épouser le duc d'Yorck, frère de Charles II, roi d'Angleterre, après la mort duquel le duc d'Yorck fut proclamé roi sous le nom de Jacques II.

Vendredi au soir, 3 novembre.

M. de Pompone m'est venu faire une visite de civilité : j'attends demain son heure pour l'aller entretenir chez lui. Il n'a pas ouï parler d'une lettre de suspension ; voici un pays où l'on voit les choses d'une autre manière qu'en Provence ; toutes les bonnes têtes la voudraient, cette suspension, crainte que vous ne soyez trompés, et dans la vue d'une paix qu'ils veulent absolument ; cependant on vous croit en lieu de voir plus clair sur l'événement du syndic ; ainsi on ne veut pas faire une chose qui pourrait vous déplaire : la distance qui est entre nous ôte toute sorte de raisonnement juste. Lisez bien les lettres de d'Hacqueville ; tout ce qu'il mande est d'importance : vous ne sauriez trop l'aimer. Votre frère se porte très-bien : il ne sait encore où il passera l'hiver. Je suis instruite sur tous vos intérêts , et je dis bien mieux ici qu'à Grignan. Nous avons ri du soin que vous prenez de me dire d'envoyer querir La Garde et l'abbé de Grignan : hélas ! les pauvres gens étaient au guet, et ne respiraient que moi. Je suis à vous , ma très-aimable, et je ne trouve de bien employé que le temps que je vous donne : tout cède au moindre de vos intérêts. J'embrasse ce pauvre comte : dois-je l'aimer toujours ? En êtes-vous contente ?

(66)

A la même.

A Paris , vendredi 10 novembre 1672.

Je vous aime trop , ma chère belle , pour être contente ici sans vous : hélas ! j'ai apporté la Provence et toutes vos affaires avec moi : *In van si fugge , quel che nel cor si porta*. Je l'éprouve et je ne fais que languir sans vous. J'ai peu de résignation pour l'ordre de la Providence , dans l'arrangement qu'elle a fait de nous ; jamais personne n'a eu tant de besoin de dévotion que j'en ai ; mais , mon enfant , parlons de nos affaires. J'avais écrit à M. de Pompone selon vos désirs ; et parce que je n'ai point envoyé ma lettre , et que je la trouvais bonne , je l'ai montrée à mademoiselle de Méri pour contenter mon amour-propre. J'ai dîné céans avec l'abbé de Grignan et La Garde ; après dîner , nous avons été chez d'Hacqueville , nous avons fort raisonné ; et comme ils ont le meilleur esprit du monde , et que je ne fais rien sans eux , je ne puis jamais manquer. Ils ont trouvé qu'il n'y eut jamais un voyage plus nécessaire que celui de M. de Grignan. Vous me direz : Et le moyen d'avoir un congé , puisque la guerre est déclarée ? Je vous répondrai qu'elle est plus déclarée dans les gazettes qu'ici : tout est suspendu en ce pays ; on attend quelque chose , on ne sait ce que c'est ; mais enfin l'assemblée de Cologne n'est point rompue , et M. de Chaulnes , à ce qu'on m'a assuré aujourd'hui , ne tiendra point nos états ; c'est M. de Lavardin qui arriva

hier, et part lundi avec M. Boucherat : tout cela fait espérer quelque négociation. On ne parle point ici de la guerre; enfin on verra entre-ci et peu de temps; il faut toujours vous tenir en état, ne rien faire qui puisse vous couper la gorge en détournant votre voyage, et vous fier à vos amis, qui ne voudraient pas vous faire demander votre congé mal à propos : ils n'approuvent point que vous envoyiez un ambassadeur; il faut vous-même, ou rien du tout. Quand vous serez ici, vous verrez les choses d'un autre œil qu'en Provence. Hé, mon Dieu ! quand il n'y aurait que cette raison, venez vous sauver la vie, venez vous empêcher d'être dévorée, venez mettre cuire d'autres pensées, venez reprendre de la considération, et détruire tous les maux qu'on vous a faits. Si j'étais seule à tenir ce langage, je vous conseillerais de ne m'en pas croire; mais les gens qui vous donnent ce conseil ne sont pas aisés à corrompre, et n'ont pas accoutumé de me flatter.

Nous avons été, l'abbé de Grignan, La Garde et moi, rendre visite à votre premier-président; il est retourné à Orléans. Il salua le roi avant-hier, et le roi lui dit : Vous aurez d'étranges esprits à gouverner en Provence. C'est un homme qui mettra le bon sens et la raison partout; c'est un homme enfin.... Je m'ennuie de voir que vous ne recevez encore que mes lettres des chemins : hé, bon Dieu ! ne parlerez-vous jamais notre langue ? Hé ! qu'il y a loin, ma fille, du coin de mon feu au coin du vôtre ! Hé ! que j'étais heureuse quand j'y étais ! J'ai bien senti cette joie, je ne me reproche rien ; j'ai bien tâché à retenir tous les moments, et ne les ai laissé passer qu'à l'extrémité.

La reine a prié *Quantova* (1) qu'on lui fît revenir au-

(1) Madame de Montespan.

près d'elle une Espagnole qui n'était pas partie. La chose a été faite : la reine est ravie, et dit qu'elle n'oubliera jamais cette obligation. J'ai été étonnée que madame de Monaco ne m'ait pas envoyé un compliment à cause de vous. On n'est pas persuadé que madame de Louvigny soit si occupée de son mari. J'ai eu bien des visites et des civilités de Versailles. Mon fils se porte très-bien. M. de Turenne est toujours *dans l'armée de mon fils*. Ils sont à Philisbourg ; les Impériaux sont très-forts : vous savez bien qu'ils ont fait un pont sur le Mein. Je trouvai Guittaut dans une telle fatigue de ces nouvelles, qu'il en mourait ; je lui dis que rien ne m'avait fait résoudre à quitter la Provence que le déplaisir de ne savoir plus de nouvelles, ou de les voir d'un autre œil. L'abbé Têtu est entêté de madame de Coulanges jusqu'à votre retour , à ce qu'il dit. Je soupe quasi tous les soirs chez elle : le cabinet de M. de Coulanges est trois fois plus beau qu'il n'était ; vos petits tableaux sont en leur lustre et placés dignement. On conserve ici un souvenir pour vous plein de respect, d'estime et d'approbation, peu s'en faut que je ne dise de tendresse ; mais ce dernier sentiment ne peut pas être si général. J'embrasse M. de Grignan , et lui souhaite toutes sortes de bonheurs. Voilà Brancas qui vous embrasse, et M. de Caumartin qui ne vous embrasse pas, mais qui a eu une conversation avec le bonhomme M. Marin, pour instruire son fils (1) de la conduite qu'il doit tenir avec M. de Grignan.

(1) M. Marin * venait d'être nommé à la place de premier président du parlement d'Aix.

* M. Marin était spirituel et enjoué. Il se trouvait dans la bibliothèque d'un homme bien connu pour être d'origine juive. Il remarqua sur le dos de ses livres, des armoiries qui étaient fausses comme tant d'autres. Que vois-je là ? dit-il. — Ce sont mes armes. — Je pensais, reprit le président, que ce fussent des caractères hébraïques.

(67)

A la même.

A Paris , vendredi 24 novembre 1673.

Je vous assure que je suis très-inquiétée de votre siège d'Orange : je ne puis avoir aucun repos que M. de Grignan ne soit hors de cette ridicule affaire. D'abord on a cru ici qu'il ne fallait que des pommes cuites pour ce siège. Guilleragues (1) disait que c'était un duel, un combat seul à seul entre M. de Grignan et le gouverneur d'Orange ; qu'il fallait faire le procès et couper la tête à M. de Grignan. Nous avons un peu répandu la vérité contre ces méchantes plaisanteries : bien des gens la savent présentement ; et l'on passe d'une extrémité à l'autre, disant que M. de Grignan en aura l'affront, et que sans autre troupe que le régiment des galères, qu'on n'estime pas beaucoup pour un siège, il ne doit pas entreprendre de forcer deux cents hommes qui ont du canon. M. le duc et M. de La Rochefoucauld sont persuadés qu'il n'en viendra pas à bout. Vous reconnaissez le monde, toujours dans l'excès. L'événement règlera tout : je le souhaite heureux, n'espérant ni joie ni tranquillité que lorsque je saurai la fin de cette affaire.

(1) Il était secrétaire du cabinet du roi ; il fut , depuis , ambassadeur à Constantinople. Boileau lui adressa sa cinquième épître qui commence par ce vers :

Esprit né pour la cour, et maître en l'art de plaire.

M. le duc me demanda fort de vos nouvelles l'autre jour. M. et madame de Noailles, mesdames de Leuville et d'Effiat, les Rarés, les Beuvrons, que vous dirai-je encore ? tout le monde se souvient de vous et de M. de Grignan. J'ai vu madame de Monaco ; elle me parut toujours entêtée de vous, et me dit cent choses très-tendres, et madame de Louvigny aussi. On répète la musique d'un opéra qui effacera *Venise*. Madame Colonne (1) a été trouvée dans un bateau sur le Rhin, avec des paysannes : elle s'en va je ne sais où, dans le fond de l'Allemagne.

Si vous m'aimez, ma fille, et si vous en croyez vos amis, vous ferez l'impossible pour venir cet hiver : vous ne le pourrez jamais mieux, et vous n'aurez jamais plus d'affaires qui vous y engagent. J'embrasse les Grignans ; l'ainé me tient bien tendrement au cœur. Je voudrais bien savoir comment vous vous portez, et si vous êtes bien dévorée : cette pensée me dévore, et cette grande beauté dont on vous parle ne dort pas toute la nuit : il s'en faut beaucoup, ma chère enfant.

(68)

A la même.

A Paris, lundi 11 décembre 1673.

Je reviens de Saint-Germain, où j'ai été deux jours entiers avec madame de Coulanges et M. de La Roche-

(1) Nièce du cardinal de Mazarin, femme du connétable Colonne.

foucauld ; nous logions chez lui. Nous fîmes le soir notre cour à la reine, qui me dit bien des choses obligeantes pour vous : mais s'il fallait vous dire tous les bonjours, tous les compliments d'hommes et de femmes, vieux et jeunes, qui m'accablèrent et me parlèrent de vous, ce serait nommer quasi toute la cour ; je n'ai rien vu de pareil : Et comment se porte madame de Grignan ? quand reviendra-t-elle ? et ceci, et cela : enfin, représentez-vous que chacun n'ayant rien à faire et me disant un mot, me faisait répondre à vingt personnes à la fois. J'ai dîné avec madame de Louvois ; il y avait presse à qui nous en donnerait. Je voulais revenir hier ; on nous arrêta d'autorité, pour souper chez M. de Marsillac, dans son appartement enchanté, avec madame de Thianges, madame Scarron, M. le due, M. de La Rochefoucauld, M. de Vivonne : et une musique céleste. Ce matin nous sommes revenues.

Voici une querelle qui faisait la nouvelle de Saint-Germain. M. le chevalier de Vendôme et M. de Vivonne recherchent madame de Lude : M. le chevalier de Vendôme veut chasser M. de Vivonne : on s'écrie : Et de quel droit ? Sur cela il dit qu'il veut se battre contre M. de Vivonne : on se moque de lui : non, il n'y a point de raillerie : il veut se battre, et monte à cheval, et prend la campagne. Voici ce qui ne peut se payer, c'est d'entendre Vivonne : il était dans sa chambre, très-mal de son bras, recevant des compliments de toute la cour ; car il n'y a point eu de partage. « Moi, Messieurs, dit-il, moi me « battre ! il peut fort bien me battre s'il veut ; mais je le « défie de faire que je veuille me battre : qu'il se fasse « casser l'épaule, qu'on lui fasse dix-huit incisions ; et

« puis (on croit qu'il va dire , *et puis nous nous battons*),
« et puis , dit-il , nous nous accommoderons : mais se mo-
« que-t-il de vouloir tirer sur moi ? voilà un beau dessein ,
« c'est comme qui voudrait tirer dans une porte co-
« chère (1). Je me repens bien de lui avoir sauvé la vie au
« passage du Rhin : je ne veux plus faire de ces actions ,
« sans faire tirer l'horoscope de ceux pour qui je les fais ;
« eussiez-vous jamais cru que c'eût été pour me percer le
« sein , que je l'eusse remis sur la selle. » Mais tout cela
d'un ton et d'une manière si folle , qu'on ne parlait d'autre
chose à Saint-Germain.

J'ai trouvé votre siège d'Orange fort étalé à la cour : le
roi en avait parlé agréablement , et on trouva très-beau
que sans ordre du roi , et seulement pour suivre M. de
Grignan , il se soit trouvé sept cents gentilshommes à
cette occasion ; car le roi avait dit *sept cents* , tout le
monde dit *sept cents* : on ajoute qu'il y avait deux cents
litières , et de rire ; mais on croit sérieusement qu'il
y a peu de gouverneurs qui puissent avoir une pareille
suite.

J'ai causé deux heures en deux fois avec M. de Pom-
pone ; j'en suis contente au delà de ce que j'espérais : ma-
demoiselle l'Avocat est dans notre confidence ; elle est
très-aimable , elle sait notre syndicat , notre procureur ,
notre gratification , notre opposition , notre délibération ,
comme elle sait la carte et les intérêts des princes , c'est-
à-dire sur le bout du doigt : on l'appelle le *petit ministre* :
elle est dans tous nos intérêts. Il y a des entr'actes à nos
conversations , que M. de Pomponne appelle des traits de

(1) M. de Vivonne était excessivement gros.

rhétorique , pour captiver la bienveillance des auditeurs. Il y a des articles dans vos lettres sur lesquels je ne réponds pas : il est ordinaire d'être ridicule, quand on répond de si loin. Vous savez quel déplaisir nous avons de la perte de je ne sais quelle ville, lorsqu'il y avait dix jours qu'à Paris on se réjouissait que le prince d'Orange en eût levé le siège ; c'est le malheur de l'éloignement. Adieu, ma très-aimable : je vous embrasse bien tendrement.

(69)

A la même.

A Paris , lundi premier jour de l'an 1674.

Je vous souhaite une heureuse année , ma chère fille ; et dans ce souhait, je comprends tant de choses , que je n'aurais jamais fait , si je voulais vous en faire le détail.

On a révoqué tous les édits qui nous étranglaient dans notre province : le jour que M. de Chaulnes le dit aux états , ce fut un cri de *vive le roi* qui fit pleurer tout le monde ; chacun s'embrassait , on était hors de soi : on ordonna un *Te Deum* , des feux de joie et des remerciements publics à M. de Chaulnes : mais savez-vous ce que nous donnons au roi pour témoigner notre reconnaissance ? Deux millions six cent mille livres , et autant pour le don gratuit ; c'est justement cinq millions deux cent mille livres : que dites-vous de cette petite somme ? Vous

pouvez juger par là de la grâce qu'on nous a faite de nous ôter les édits.

Mon pauvre fils est arrivé, comme vous savez, et s'en retourne jeudi avec plusieurs autres. M. de Montereil est habile homme; il fait enrager tout le monde : il fatigue notre armée, et la met hors d'état de sortir et d'être en campagne avant la fin du printemps. Toutes les troupes étaient bien à leur aise pour leur hiver; et quand tout sera bien crotté à Charleroi, il n'aura qu'un pas à faire pour se tirer; en attendant, M. de Luxembourg ne saurait se désopiler. Selon toutes les apparences, le roi ne partira pas sitôt que l'année passée. Si, tandis que nous serons en train, nous faisons quelque insulte à quelques grandes villes, et qu'on voulût s'opposer aux deux héros (1), comme il est à présumer que les ennemis seraient battus, la paix serait quasi assurée : voilà ce qu'on entend dire aux gens du métier. Il est certain que M. de Turenne est mal avec M. de Louvois; mais comme il est bien avec le roi et M. Colbert, cela ne fait aucun éclat.

On a fait cinq dames (*du palais*), mesdames de Soubise, de Chevreuse, la princesse d'Harcourt, madame d'Albret et madame de Rochefort. Les filles ne servent plus; et madame de Richelieu (*dame d'honneur*) ne servira plus aussi : ce sont les gentilshommes servants et les maîtres-d'hôtel, comme on faisait autrefois. Il y aura toujours derrière la reine, madame de Richelieu, et trois ou quatre dames, afin que la reine ne soit pas seule de femme. Brancas est ravi de sa fille (*madame d'Harcourt*) qu'on a si bien clouée.

(1) M. le prince et M. de Turenne.

Le grand maréchal de Pologne (1) a écrit au roi, que si Sa Majesté voulait faire quelqu'un roi de Pologne, il le servirait de ses forces; mais que si elle n'a personne en vue, il lui demande sa protection. Le roi la lui donne; mais on ne croit pas qu'il soit élu, parce qu'il est d'une religion contraire au peuple.

Je vous embrasse, ma chère enfant. Je saurai ce qu'on peut faire pour votre ami qui a si généreusement assassiné un homme.

(70)

A la même.

A Paris, vendredi 26 janvier 1674.

D'Hacqueville et La Garde sont toujours persuadés que vous ne sauriez mieux faire que de venir : venez donc, ma chère enfant, et vous ferez changer toutes choses : *se me miras, me miran* ; cela est divinement bien appliqué : il faut mettre votre cadran au soleil, afin qu'on le regarde. Votre intendant ne quittera pas sitôt la Provence : il a mandé à madame d'Herbigny que vous lui faisiez tort de croire que la justice seule le mît dans vos intérêts, puisque votre mérite y avait part.

Il n'y eut personne au bal de mercredi dernier; le roi et la reine avaient toutes les pierreries de la couronne; le malheur voulut que ni MONSIEUR, ni MADAME, ni

(1) Jean Sobieski, élu roi de Pologne le 20 mai 1674.

MADemoiselle, ni mesdames de Soubise, Sully, d'Harcourt, Vantadour, Coëtquen, Grancey, ne purent s'y trouver par des diverses raisons ; ce fut une pitié : Sa Majesté en était chagrine.

Je revins hier du Mèni, où j'étais allée pour voir le lendemain M. d'Andilly ; je fus six heures avec lui ; j'eus toute la joie que peut donner la conversation d'un homme admirable : je vis aussi mon oncle de Sévigné (1), mais un moment. Ce Port-Royal est une Thébaidé ; c'est un paradis ; c'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est rangée ; c'est une sainteté répandue dans tout le pays à une lieue à la ronde ; il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connaît point, qui vivent comme les pénitents de Saint-Jean-Climaque ; les religieuses sont des anges sur terre. Mademoiselle de Vertus y achève sa vie avec des douleurs inconcevables et une résignation extrême : tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout est modeste. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine solitude, dont j'avais tant ouï parler ; c'est un vallon affreux, tout propre à inspirer le goût de faire son salut. Je revins coucher au Mèni, et hier ici, après avoir encore embrassé M. d'Andilly en passant. Je crois que je dînerai demain chez M. de Pomponne ; ce ne sera pas sans parler de son père et de ma fille : voilà deux chapitres qui nous tiennent au cœur. J'attends tous les jours mon fils ; il m'écrit des tendresses infinies ; il est parti plus tôt, et revient plus tard que les autres ; nous croyons que cela roule sur une amitié qu'il a à Sézanne.

(1) M. d'Andilly et M. de Sévigné s'étaient retirés depuis plusieurs années à Port-Royal-des-Champs.

Il est vrai que l'on a attaqué M. de Villars et ses gens en revenant d'Espagne : c'étaient les gens de l'ambassadeur (d'Espagne) qui revenait de France. C'est un assez ridicule combat ; les maîtres s'exposèrent, on tira de tous côtés ; il y a eu quelques valets de tués. On n'a point fait de compliments à madame de Villars ; elle a son mari, elle est contente. M. de Luxembourg est ici ; on parle fort de la paix , c'est-à-dire selon les désirs de la France, plus que sur la disposition des affaires ; cependant on peut la vouloir de telle sorte qu'elle se ferait.

J'espère, ma fille, que vous serez plus contente et plus décidée, quand vous aurez votre congé. On ne doute point ici que votre retour n'y soit très-bon : si vous n'étiez bien en ce pays, vous vous en sentiriez bientôt en Provence ; *se me miras, me miran* ; rien ne peut être mieux dit, il en faut revenir là. M. et madame de Coulanges, la Sanzei et le *bien bon* vous souhaitent avec impatience, et veulent tous, comme moi, que vous ameniez le coadjuteur, qui vous fortifiera considérablement. J'ai fort entretenu La Garde ; vous ne sauriez trop estimer ses conseils : il parlait l'autre jour à Gordes de vos affaires ; il les sait, et les range, et les dit en perfection ; il donne un tour admirable à tout ce qu'il faut dire à Sa Majesté : vous ne pouvez consulter personne qui connaisse mieux ce pays-ci que lui.

On est toujours charmé de mademoiselle de Blois et du prince de Conti. D'Hacqueville vous parlera des nouvelles de l'Europe, et comme l'Angleterre est présentement la grande affaire. C'est M. le duc du Maine (1)

(1) Louis-Auguste de Bourbon, né le 31 mars 1670.

qui a les Suisses ; ce n'est plus M. le comte du Vexin , lequel en récompense a l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

(71)

A la même.

A Paris, lundi 5 février 1674.

Il y a aujourd'hui (1) bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préféramment à toutes choses ; je prie votre imagination de n'aller ni à droite, ni à gauche ; *cet homme-là, sire, c'était moi-même* (2). Il y eut hier trois ans que j'eus une des plus sensibles douleurs de ma vie ; vous partîtes pour la Provence, où vous êtes encore ; ma lettre serait longue, si je voulais vous expliquer toutes les amertumes que je sentis, et que j'ai senties depuis en conséquence de cette première. Mais revenons : je n'ai point reçu de vos lettres aujourd'hui, je ne sais s'il m'en viendra ; je ne le crois pas, il est trop tard : j'en attendais cependant avec impatience ; je voulais apprendre votre départ d'Aix afin de pouvoir supputer un peu juste votre retour ; tout le monde m'en assassine, et je ne sais que répondre. Je ne pense qu'à vous et à votre voyage : si je reçois de vos lettres, après avoir envoyé celle-ci, soyez en repos ; je

(1) Le 5 février 1626, jour de la naissance de madame de Sévigné.

(2) Vers de Marot, dans son épître à François I^{er}.

ferai assurément tout ce que vous me manderez. Je vous écris aujourd'hui un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. Je m'en vais à un petit opéra de Molière, beau-père d'Itier, qui se chante chez Péliissari; c'est une musique très-parfaite; M. le prince, M. le duc et madame la duchesse y seront. Je m'en irai peut-être de là souper chez Gourville avec madame de La Fayette, M. le duc, madame de Thianges, M. de Vivonne, à qui l'on dit adieu, et qui s'en va demain. Si cette partie est rompue, j'irai chez madame de Chaulnes; j'en suis extrêmement priée par la maîtresse du logis et par les cardinaux de Retz et de Bouillon qui me l'avaient fait promettre : ce premier est dans une extrême impatience de vous voir; il vous aime chèrement.

On avait cru que mademoiselle de Blois avait la petite-vérole, mais cela n'est pas. On ne parle point des nouvelles d'Angleterre; cela fait juger qu'elles ne sont pas bonnes. Il n'y a eu qu'un bal ou deux à Paris dans tout ce carnaval; on y a vu quelques masques, mais peu. La tristesse est grande; les assemblées de Saint-Germain sont des mortifications pour le roi, et seulement pour marquer la cadence du carnaval.

Le père Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde; il était d'une force à faire trembler les courtisans; jamais prédicateur évangélique n'a prêché si hautement ni si généreusement les vérités chrétiennes : il était question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui fut présenté au temple; enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection,

et certains endroits furent poussés comme les aurait poussés l'apôtre saint Paul.

L'archevêque de Reims (1) revenait hier fort vite de Saint-Germain , c'était comme un tourbillon : il croit bien être grand seigneur ; mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre ; *tra , tra , tra* ; ils rencontrent un homme à cheval , *gare , gare* ; ce pauvre homme veut se ranger ; son cheval ne veut pas ; et enfin le carrosse et les six chevaux renversent le pauvre homme et le cheval , et passent par-dessus , et si bien par-dessus que le carrosse en fut versé et renversé : en même temps l'homme et le cheval , au lieu de s'amuser à être roués et estropiés , se relèvent miraculeusement , remontent l'un sur l'autre , et s'enfuient et courent encore , pendant que les laquais de l'archevêque et le cocher , et l'archevêque même , se mettent à crier : *Arrête , arrête ce coquin , qu'on lui donne cent coups*. L'archevêque , en racontant ceci , disait : Si j'avais tenu ce maraud-là , je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles.

Je dinai , hier encore , chez Gourville avec madame de Langeron , madame de La Fayette , madame de Coulanges , Corbinelli , l'abbé Têtu , Briole et mon fils ; votre santé y fut célébrée , et un jour pris pour vous y donner à diner. Adieu , ma très-chère et très-aimable ; je ne puis vous dire à quel point je vous souhaite. Je vous adresse encore cette lettre à Lyon , c'est la troisième : il me semble que vous devez y être , ou jamais (2).

(1) Frère de Louvois.

(2) Madame de Grignan arriva , peu de jours après la date de la lettre précédente , à Paris , où elle resta jusqu'à la fin de mai 1675.

(72)

A la même.

A Livry, lundi 27 mai 1675.

Quel jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence ! comment vous a-t-il paru ? Pour moi je l'ai senti avec toute l'amertume et toute la douleur que j'avais imaginées, et que j'avais appréhendées depuis si longtemps. Quel moment que celui où nous nous séparâmes ! quel adieu et quelle tristesse d'aller chacune de son côté, quand on se trouve si bien ensemble ! Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer comme vous dites, toutes les pensées qui me pressent le cœur : je veux me représenter votre courage, et tout ce que vous m'avez dit sur ce sujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embrassant. Pour moi, je revins à Paris (1), comme vous pouvez vous l'imaginer : M. de Coulanges se conforma à mon état : j'allai descendre chez M. le cardinal de Retz, où je renouvelai tellement toute ma douleur, que je fis prier M. de La Rochefoucauld, madame de La Fayette et madame de Coulanges, qui vinrent pour me voir, de trouver bon que je n'eusse point cet honneur : il faut cacher ses faiblesses devant les forts. M. le cardinal entra dans les

(1) Les adieux de la mère et de la fille s'étaient faits à Fontainebleau, jusqu'où madame de Sévigné et M. de Coulanges avaient été conduire madame de Grignan.

miennes ; la sorte d'amitié qu'il a pour vous le rend fort sensible à votre départ. Il se fait peindre par un religieux de Saint-Victor : je crois que , malgré Caumartin , il vous donnera l'original. Il s'en va dans peu de jours ; son secret est répandu ; ses gens sont fondus en larmes : je fus avec lui jusqu'à dix heures. Ne blâmez point , mon enfant , ce que je sentis en rentrant chez moi : quelle différence ! quelle solitude ! quelle tristesse ! votre chambre , votre cabinet , votre portrait ! ne plus trouver cette aimable personne ! M. de Grignan comprend bien ce que je veux dire et ce que je sentis. Le lendemain , qui était hier , je me trouvai tout éveillée à cinq heures ; j'allai prendre Corbinelli pour venir ici avec l'abbé. Il y pleut sans cesse , et je crains fort que vos chemins de Bourgogne ne soient rompus. Nous lisons ici des maximes que Corbinelli m'explique ; il voudrait bien apprendre à gouverner mon cœur ; j'aurais beaucoup gagné à mon voyage , si j'en rapportais cette science. Je m'en retourne demain ; j'avais besoin de ce moment de repos pour remettre un peu ma tête , et reprendre une espèce de contenance.

(73)

A la même.

A Paris , vendredi 7 juin 1675.

Enfin , ma fille , me voilà réduite à faire mes délices de vos lettres : il est vrai qu'elles sont d'un grand prix ; mais quand je songe que c'était vous-même que j'avais ,

et que j'ai eue quinze mois de suite, je ne puis retourner sur ce passé sans une grande tendresse et une grande douleur. Il y a des gens qui ont voulu me faire croire que l'excès de mon amitié vous incommodait ; que cette grande attention à vouloir découvrir vos volontés, qui tout naturellement devenaient les miennes, vous faisait assurément une grande fadeur et un grand dégoût. Je ne sais, ma chère enfant, si cela est vrai ; ce que je puis vous dire, c'est qu'assurément je n'ai pas eu dessein de vous donner cette sorte de peine. J'ai un peu suivi mon inclination, je l'avoue ; et je vous ai vue autant que je l'ai pu, parce que je n'ai pas eu assez de pouvoir sur moi pour me retrancher ce plaisir ; mais je ne crois point vous avoir été pesante. Enfin, ma fille, aimez au moins la confiance que j'ai en vous, et croyez qu'on ne peut jamais être plus dénuée ni plus touchée que je le suis en votre absence. La Providence m'a traitée bien durement, et je me trouve fort à plaindre de n'en savoir pas faire mon salut. Vous me dites des merveilles de la conduite qu'il faut avoir pour se gouverner dans ces occasions ; j'écoute vos leçons, et je tâche d'en profiter. Je suis dans le train de mes amies, je vais, je viens ; mais quand je puis parler de vous, je suis contente, et quelques larmes me font un soulagement nonpareil. Je sais les lieux où je puis me donner cette liberté ; vous jugez bien que vous ayant vue partout, il m'est difficile dans ces commencements de n'être pas sensible à mille choses que je trouve en mon chemin. Je vis hier les Villars, dont vous êtes révéree ; nous étions en solitude aux Tuileries : j'avais dîné chez M. le cardinal, où je trouvai bien mauvais de ne pas vous voir. J'y causai

avec l'abbé de Saint-Michel , à qui nous donnons , ce me semble , comme en dépôt , la personne de son éminence ; il me parut un fort honnête homme , un esprit droit et plein de raison , qui a de la passion pour lui , qui le gouvernera même sur sa santé. Ils partiront mardi ; et ce sera encore un jour douloureux pour moi , quoiqu'il ne puisse être comparé à celui de Fontainebleau. Songez , ma fille , qu'il y a déjà quinze jours , et qu'ils vont enfin , de quelque manière qu'on les passe. Tous ceux que vous m'avez nommés apprendront votre souvenir avec bien de la joie ; j'en suis mieux reçue. Je verrai ce soir notre cardinal ; il veut bien que je passe une heure ou deux chez lui les soirs avant qu'il se couche , et que je profite ainsi du peu de temps qui me reste. Madame de la Troche a été charmée de ce que vous dites pour elle. Soyez en repos de ma santé , ma chère enfant , je sais que vous n'entendez pas raillerie là-dessus. Le chevalier de Grignan est parfaitement guéri. Je m'en vais envoyer votre lettre chez M. de Turenne. Nos frères sont à Saint-Germain ; j'ai envie de vous envoyer la lettre de La Garde ; vous y verrez en gros la vie qu'on fait à la cour. Le roi a fait ses dévotions à la Pentecôte : madame de Montespan les a faites de son côté ; sa vie est exemplaire , elle est très-occupée de ses ouvriers , et va à Saint-Cloud où elle joue au hoca.

A propos , les cheveux me dressèrent l'autre jour à la tête , quand le coadjuteur me dit qu'en allant à Aix il y avait trouvé M. de Grignan jouant au hoca : quelle fureur ! au nom de Dieu , ne le souffrez point ; il faut que ce soit là une de ces choses que vous devez obtenir , si l'on vous aime. J'espère que Pauline se porte bien , puis-

que vous ne m'en parlez point ; aimez-la pour l'amour de son parrain (*M. de La Garde*). Madame de Coulanges a si bien gouverné la princesse d'Harcourt, que c'est elle qui vous fait mille excuses de ne s'être pas trouvée chez elle quand vous allâtes lui dire adieu : je vous conseille de ne point la chicaner là-dessus. Ce que vous dites des arbres qui changent est admirable ; la persévérance de ceux de Provence est triste et ennuyeuse (1) ; il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert. Corbignelli dit qu'il n'y a que Dieu qui doit être immuable ; toute autre immuabilité est une imperfection : il était bien en train de discourir aujourd'hui. Madame de La Troche et le prieur de Livry étaient ici ; il s'est plu à leur prouver tous les attributs de la Divinité. Adieu, ma très-aimable, je vous embrasse ; mais quand pourrai-je vous embrasser de plus près ? La vie est si courte ; ah ! voilà sur quoi il ne faut pas s'arrêter : c'est maintenant vos lettres que j'attends avec impatience.

(74)

A la même.

A Paris, mercredi 19 juin 1675.

Je vous assure, ma très-chère, qu'après l'adieu que je vous dis à Fontainebleau, et qui ne peut être comparé

(1) On voit en Provence plusieurs sortes d'arbres qui ne se dépouillent jamais de leurs feuilles, lesquelles demeurent vertes toute l'année, tels sont l'olivier, l'oranger, les chênes-verts et les lauriers, etc.

à nul autre, je n'en pouvais faire un plus douloureux que celui que je fis hier au cardinal de Retz, chez M. de Caumartin, à quatre lieues d'ici. J'y fus lundi dernier; je le trouvai au milieu de ses trois fidèles amis; leur contenance triste me fit venir les larmes aux yeux; et quand je vis Son Éminence avec sa fermeté, mais avec toute sa bonté et sa tendresse pour moi, j'eus peine à soutenir cette vue. Après le dîner, nous allâmes causer dans les plus agréables bois du monde; nous y fûmes jusqu'à six heures dans plusieurs sortes de conversations si bonnes, si tendres, si aimables, si obligeantes, et pour vous et pour moi, que j'en suis pénétrée; et je vous redis encore que vous ne sauriez trop l'aimer ni l'honorer. Madame de Caumartin arriva de Paris, et, avec tous les hommes qui étaient restés au logis, elle vint nous trouver dans ce bois. Je voulus m'en retourner à Paris; ils m'arrêtèrent à coucher, sans beaucoup de peine : j'ai mal dormi : le matin j'ai embrassé notre cher cardinal avec beaucoup de larmes, et sans pouvoir dire un mot aux autres. Je suis revenue tristement ici, où je ne puis me remettre encore de cette séparation : elle a trouvé la fontaine assez en train; mais en vérité, elle l'aurait ouverte, quand elle aurait été fermée. Celle de madame de Savoie (1) doit ouvrir tous ses robinets. N'êtes-vous pas bien étonnée de cette mort du duc de Savoie (*Charles-Emmanuel*), si prompte et si peu attendue, à quarante ans? Je suis fâchée que ce que vous me mandez sur l'assemblée du clergé n'ait point été lu; la fidélité de la poste est quelquefois incommode. Ces prélats donnent

(1) Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours, duchesse de Savoie.

quatre millions cinq cent mille livres ; c'est une fois plus qu'à l'autre assemblée : la manière dont on y traite les affaires est admirable ; M. le coadjuteur vous en rendra compte. J'ai trouvé fort plaisant ce que vous dites de Lannoi (1), et de ce que l'on demande sous le nom d'*établissement*. Je dirai à mesdames de Villars et de Vins votre souvenir : c'est à qui sera nommé dans mes lettres.

Il y a eu quelques petites *tranchées* en Bretagne ; il y a eu même à Rennes une colique *pierreuse*. M. de Chaulnes voulut par sa présence dissiper le peuple ; il fut repoussé chez lui à coups de pierres : il faut avouer que cela est bien insolent. La petite personne mande à sa sœur qu'elle voudrait être à Sully, et qu'elle meurt de peur tous les jours : vous savez bien ce qu'elle cherche en Bretagne.

M. le duc fait le siège de Limbourg. M. le prince est demeuré auprès du roi ; vous pouvez juger de son horrible inquiétude. Je ne crois pas que mon fils soit à ce siège, non plus qu'à celui de Huy. Il vous embrasse mille fois ; j'attends toujours de ses lettres ; mais des vôtres, mon enfant, puis-je vous dire avec quelle impatience ! Je trouve comme vous, et peut-être plus que vous, qu'il y a loin d'un ordinaire à l'autre : ce temps qui me fâche quelquefois de courir si vite, s'arrête tout court, comme vous dites ; et enfin, nous ne sommes jamais contents. Je ne puis encore m'accoutumer à ne point vous voir, ni trouver, ni rencontrer, ni espérer : je suis accablée de votre absence, et je ne sais point bien détourner mes idées. M. le cardinal vous aurait un peu effacée ; mais

(1) Madame de Montrevel.

vous êtes tellement mêlée dans notre commerce, qu'après y avoir bien regardé, il se trouve que c'est vous qui me le rendez si cher ; ainsi, je profite mal de votre philosophie : je suis ravie que vous vous sentiez aussi un peu de la faiblesse humaine.

Voilà un portrait qui s'est fait brusquement sur le cardinal : celui qui l'a fait n'est point son intime ami ; il n'a nul dessein que le cardinal le voie ; il n'a point prétendu le louer : le portrait m'a paru très-bon par toutes ces raisons : je vous l'envoie, et vous prie de n'en donner aucune copie. On est si lassé de louanges en face, qu'il y a du ragoût à pouvoir être assuré que l'on n'a eu nul dessein de faire plaisir, et que voilà ce qu'on dit, quand on dit la vérité toute nue, toute naïve. On attend des nouvelles de Limbourg et d'Allemagne ; cela tient tout le monde en inquiétude. Adieu, ma chère fille ; votre portrait est aimable, on a envie de l'embrasser, tant il sort bien de la toile : j'admire de quoi je fais mon bonheur présentement.

(75)

A la même.

A Paris, mercredi 3 juillet 1675.

Mon Dieu, ma fille, que je m'accoutume peu à votre absence ! j'ai quelquefois de si cruels moments, quand je considère comme nous voilà placées, que je ne puis respirer ; et quelque soin que je prenne de détourner

cette idée, elle revient toujours. Je demande pardon à votre philosophie de vous faire voir tant de faiblesse : mais une fois entre mille, ne soyez point fâchée que je me donne le soulagement de vous dire ce que je souffre si souvent sans en rien dire à personne. Il est vrai que la Bretagne va encore nous éloigner ; c'est une rage : il semble que nous voulions nous aller jeter chacune dans la mer, et laisser toute la France entre nous deux : Dieu nous bénisse.

Je reçus, il y a deux jours, une lettre de M. le cardinal, qui est à la veille d'entrer dans sa solitude ; je crois qu'elle ne lui ôtera de longtemps l'amitié qu'il a pour vous : je suis plus que satisfaite, en mon particulier, de celle qu'il me témoigne.

Je vous vois user de votre autorité pour faire prendre médecine à votre fille ; je crois que vous faites fort bien. Ce n'est pas un rôle qui vous convienne mal que celui du commandement ; mais vous êtes heureuse que votre enfant ne vous ait jamais vue avaler une médecine ; votre exemple détruirait vos raisonnements. Je songe à votre frère : vous souvient-il comme il nous contrefaisait ? Je suis ravie que ce petit marquis soit guéri : vous vous servirez du pouvoir que vous avez sur lui pour le conduire ; j'ai bonne opinion de lui de vous aimer. Pour moi, je me suis fait saigner pour l'amour de vous ; je m'en porte fort bien. Un médecin que j'ai vu chez madame de La Fayette m'a priée de ne me point faire purger sitôt : il me donnera des pilules admirables : c'est le premier médecin de MADAME, qui vaut mieux que tous les autres premiers médecins.

Mais à propos, vous attendez mon conseil pour aller

voir madame la grande-duchesse à Montélimart : M. de Grignan vous conseille d'y aller , et vous n'avez point d'équipage : je ne comprends pas trop bien comme il l'entend ; mon avis c'est d'y aller tout doucement à pied : je devine à peu près le parti que vous aurez pris , et je l'approuve. On l'attend ici comme une espèce de *Colonne* et de *Mazarin* , pour la folie d'avoir quitté son mari , après quinze ans de séjour ; car pour tout le reste , on fait honneur à qui il est dû : sa prison sera rude : mais elle croit qu'on l'adoucir.

Vous êtes bonne sur vos lamentations de Bretagne : je voudrais avoir Corbinelli ; vous l'aurez à Grignan , je vous le recommande ; et moi j'irai voir ces coquins qui jettent des pierres dans le jardin du patron. On dit qu'il y a cinq ou six cents bonnets bleus en Basse-Bretagne qui auraient bon besoin d'être pendus pour leur apprendre à parler : la Haute-Bretagne est sage , et c'est mon pays.

Mon fils me mande qu'il y a un détachement de dix mille hommes ; il n'en est pas : M. le prince y est et M. le duc ; mais on me dit hier qu'il n'y aura rien de dangereux , et qu'ils étaient pêle-mêle avec les ennemis , la rivière entre deux , comme disent les goujats. On ne dit rien de M. de Turenne , sinon qu'il est posté à souhait pour ne faire que ce qu'il lui plaira.

Il m'a paru que l'envie d'être approuvé de l'académie d'Arles pourra vous faire avoir quelques *maximes* de M. de La Rochefoucauld. Le *portrait* vient de lui ; et ce qui me le fit trouver bon , et le montrer au cardinal , c'est qu'il n'a jamais été fait pour être vu : c'était un secret que j'ai forcé , par le goût que je trouvai à des louanges en absence , de la part d'un homme qui n'est ni intime ami ,

ni flatteur. Notre cardinal trouva le même plaisir que moi, à voir que c'était ainsi que la vérité forçait à parler de lui quand on ne l'aimait guère, et qu'on croyait qu'il ne le saurait jamais (1). Nous apprendrons bientôt comme il se trouve dans sa retraite : il faut souhaiter que Dieu s'en mêle, sans cela tout est mauvais.

Nous avons eu un froid étrange ; mais j'admire bien plus le vôtre ; il me semble qu'au mois de juin je n'avais pas froid en Provence. Je vous vois dans une parfaite solitude ; je vous plains moins qu'une autre ; je garde ma pitié pour bien d'autres sujets, et pour moi-même la première. Je trouve qu'il est commode de connaître les lieux où sont les gens à qui l'on pense toujours : ne savoir où les prendre, fait une obscurité qui blesse l'imagination : votre chambre et votre cabinet me font mal ; et pourtant j'y suis quelquefois toute seule à songer à vous ; c'est que je ne me soucie point de tant m'épargner. Ne faites-vous point rétablir votre terrasse ? Cette ruine me déplaît, et vous ôte votre unique promenade. Voilà une lettre infinie ; mais savez-vous que cela me plaît de causer avec vous ? Tous mes autres commerces languissent, par la raison que les gros poissons mangent les petits. J'embrasse le petit marquis ; dites-lui qu'il a encore une autre maman au monde ; je crois qu'il ne se souvient pas de moi.

(1) Le cardinal de Retz qui, à cette époque, n'avait point encore écrit ses *Mémoires*, paraît s'être ressouvenu de ce portrait, quand il y traça le caractère de M. de La Rochefoucauld.

(76)

A la même.

A Paris, vendredi 12 juillet 1675.

C'est une des belles chasses qu'il est possible, que celle que nous faisons après M. de B..... et M. de M..... Ils courent, ils se relaissent, ils se forlongent, ils rusent, mais nous sommes toujours sur la voie, nous avons le nez bon, et nous les poursuivons toujours : si jamais nous les attrapons, comme je l'espère, je vous assure qu'ils seront bien pourrés ; et puis je vous promets encore que, suivant le procédé noble des lévriers, nous les laisserons là pour jamais, et n'y toucherons pas. Je vous manderai la fin de tout ceci : je ne pense pas à quitter cette affaire ; mais comme je vous empêche, sur l'amitié, d'être le plus grand capitaine du monde, l'abbé (*de Coulanges*) m'empêche d'être la personne la plus agitée et la plus occupée de vos affaires : il m'efface par son activité ; il est vrai qu'étant jointe à son habileté, il doit battre plus de pays que moi ; il le fait aussi, et dès sept heures du matin, il sort pour consulter les mots, les points et les virgules de cette transaction. Au reste, il y a quelquefois des disputes avec mademoiselle de Méri : mais savez-vous ce qui les cause ? c'est assurément l'exactitude de l'abbé, beaucoup plus que l'intérêt : mais quand l'arithmétique est offensée, et que la règle de deux et deux sont quatre est blessée en quelque chose, le bon abbé est hors de lui ;

c'est son humeur , il faut le prendre sur ce pied-là : d'un autre côté, mademoiselle de Méri a un style tout différent; quand par esprit ou par raison , elle soutient un parti , elle ne finit plus , elle le pousse; l'abbé se sent suffoqué par un torrent de paroles ; il se met en colère , et en sort pour faire l'oncle , et dire qu'on se taise : on lui dit qu'il n'a point de politesse; *politesse* est un nouvel outrage , et tout est perdu , on ne s'entend plus ; il n'est plus question de l'affaire ; ce sont les circonstances qui sont devenues le principal : en même temps , je me mets en campagne , je vais à l'un , je vais à l'autre , comme le cuisinier de la comédie ; mais je finis mieux , car on en rit : mais au bout du compte , que le lendemain mademoiselle de Méri retourne au bon abbé , et lui demande son avis , bonnement il le lui donnera , et la servira ; il a ses humeurs ; quelqu'un est-il parfait ? Je vous réponds toujours d'une chose , c'est qu'il n'y aura qu'à rire de leurs disputes , tant que j'en serai témoin.

Adieu , ma très-chère enfant , je ne sais point de nouvelles. Notre cardinal se porte très-bien ; écrivez-lui , et qu'il ne s'amuse point à ravauder et répliquer à Rome ; il faut qu'il obéisse , et qu'il use ses vieilles calottes , comme dit le gros abbé (*de Pontcarré*) , qui se plaint de votre silence. M. de La Rochefoucauld vous mande que sa goutte est parfaitement revenue , et qu'il croit que la pauvreté reviendra aussi ; du moins il ne sent point le plaisir d'être riche , avec les douleurs qui le font mourir.

(77)

A la même.

A Paris, vendredi 26 juillet 1675.

Il me semble, ma très-chère, que je ne vous écrirai aujourd'hui qu'une petite lettre, parce qu'il est fort tard.

Je vis hier madame la grande-duchesse ; elle me parut comme vous me l'aviez dépeinte : l'ennui est écrit et gravé sur son visage ; mais je crois qu'elle reprendra ici sa joie et sa beauté : elle a fort bien réussi à Versailles : le roi lui adoucira sa prison. Elle fut transportée de Versailles et des caresses de sa noble famille : elle n'avait point vu M. le Dauphin, ni MADemoiselle. Comme cette réputation n'a jamais eu ni tour, ni atteinte, il y aura une sorte de charité à la divertir. Elle me parla fort de vous : je lui dis, comme de moi, ce que vous me mandez, c'est que vous subsistez encore sur l'air de Paris ; elle le croit, et que les airs et les pays chauds donnent la mort ; elle ne pouvait se taire du mauvais souper qu'elle vous avait donné (1) : elle était fort contente de M. de Grignan, et de Ripert qui l'avait relevée de son carrosse versé. Elle a dans la tête madame de C.... comme la plus folle, la plus hardie, la plus extravagante personne qu'elle ait

(1) A Pierrelate, petite ville du Bas-Dauphiné, où madame de Grignan s'était rendue pour saluer madame la grande-duchesse à son passage.

jamais vue ; et qu'on lui dise que madame la grande-duchesse n'a remarqué qu'elle dans la Provence, quelle gloire ! et voilà ce que c'est.

J'ai si bien fait que madame de Monaco est toujours malade : si elle avait de la santé, il faudrait quitter la partie ; sa faveur est délicieuse entre MONSIEUR et MADAME. Je crains que madame de Langeron ne se console, et si j'ai fait de mon mieux. Vous expliquez et comprenez fort bien le *fantôme* ; on le dit présentement pour dire un *stratagème*. Nos voyages sont suspendus, comme je vous ai dit ; je m'en irai avec M. d'Harouïs ; nous prendrons notre temps : la Bretagne est plus enflammée que jamais. Madame de Chaulnes n'est pas prisonnière en forme ; mais une de ses amies voudrait de tout son cœur qu'elle ne fût pas à Rennes, d'où elle ne peut sortir, à cause des désordres qui sont tels que je vous les ai dits.

Mademoiselle d'Armagnac est mariée à ce Cadaval (1) ; c'est le chevalier de Lorraine qui l'épouse. Adieu, ma très-chère enfant, je ne sais si c'est que le cardinal de Retz m'a priée d'avoir soin de vos intérêts ; mais je languis quand je ne fais rien pour vous. Mandez-moi toujours extrêmement de vos nouvelles : rien n'est petit à cet égard, rien n'est indifférent.

(1) Nugno-Alvare Péreira de Mello, duc de Cadaval en Portugal.

(78)

A M. de Grignan.

A Paris , ce 31 juillet 1675.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France; c'est celle de M. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles : le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde; toute la cour fut en larmes, et M. de Condom pensa s'évanouir. On était près d'aller se divertir à Fontainebleau; tout a été rompu; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement; tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple était dans le trouble et dans l'émotion : chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort : après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent pas d'admirer, vous n'avez plus qu'à y ajouter le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avait le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui; et le 27, qui était samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche : son dessein était de donner sur l'arrière-garde, et il mandait au roi à midi que, dans cette pensée, il avait envoyé dire à Brissac

qu'on fit les prières des quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier pour apprendre au roi la suite de cette entreprise : il cachette sa lettre et l'envoie à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes : on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon , qui le coupe par le milieu du corps , et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée : le courrier part à l'instant , il arriva lundi , comme je vous ai dit ; de sorte qu'à une heure l'une de l'autre , le roi eut une lettre de M. de Turenne , et la nouvelle de sa mort. Il est arrivé depuis un gentilhomme de M. de Turenne , qui dit que les armées sont assez près l'une de l'autre ; que M. de Lorges commande à la place de son oncle , et que rien ne peut être comparable à la violente affliction de cette armée. Le roi a ordonné en même temps à M. le duc d'y courir en poste en attendant M. le prince qui doit y aller ; mais comme sa santé est assez mauvaise , et que le chemin est long , tout est à craindre dans cet entre-temps : c'est une cruelle chose que cette fatigue pour M. le prince : Dieu veuille qu'il en revienne ! M. de Luxembourg demeure en Flandre pour y commander en chef : les lieutenants-généraux de M. le prince sont messieurs de Duras et de La Feuillade. Le maréchal de Créqui demeure où il est. Dès le lendemain de cette nouvelle , M. de Louvois proposa au roi de réparer cette perte , en faisant huit généraux au lieu d'un , c'est y gagner (1). En même temps on fit huit maréchaux de France ; savoir : M. de Roche-

(1) Madame de Cornuel disait que c'était la *monnaie de Turenne* : il est singulier que ce joli mot , si connu , ait échappé à madame de Sévigné.

fort (1), à qui les autres doivent un remerciement ; messieurs de Luxembourg , Duras , La Feuillade , d'Estrades , Navailles , Schomberg et Vivonne ; en voilà huit bien comptés : je vous laisse méditer sur cet endroit. Le grand-maitre (2) était au désespoir , on l'a fait duc ; mais que lui donne cette dignité ? Il a les honneurs du Louvre par sa charge ; il ne passera point au parlement à cause des conséquences , et sa femme ne veut de tabouret qu'à Bouillé (3) : cependant c'est une grâce ; et s'il était veuf , il épouserait quelque jeune veuve. Vous savez la haine du comte de Grammont pour Rochefort ; je le vis hier , il est enragé : il lui a écrit , et l'a dit au roi. Voici la lettre :

MONSEIGNEUR ,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite (4).

C'est pourquoi je ne vous en dirai pas davantage.

Le comte DE GRAMMONT.

Adieu , Rochefort.

Je crois que vous trouverez ce compliment comme on l'a trouvé ici. Il y a un Almanach que j'ai vu , c'est de

(1) M. de Louvois voulant faire M. de Rochefort maréchal de France , n'y pouvait parvenir qu'en proposant les sept autres , qui étaient plus anciens lieutenants-généraux que M. de Rochefort.

(2) Le comte de Lude , grand-maitre de l'artillerie.

(3) Renée-Éléonore de Bouillé , première femme du comte de Lude , passait sa vie à Bouillé , par un goût singulier qu'elle avait pour la chasse.

(4) Vers du *Cid*.

Milan : on y lit au mois de juillet : *Mort subite d'un grand* ; et au mois d'août : *Ah ! que vois-je !* On est ici dans des craintes continuelles : cependant nos six mille hommes sont partis pour abîmer notre Bretagne ; ce sont deux Provençaux (1) qui ont cette commision. M. de Pompone a recommandé nos pauvres terres. M. de Chaulnes et M. de Lavardin sont au désespoir : voilà ce qui s'appelle des dégoûts. Si jamais vous faites les fous, je ne souhaite pas qu'on vous envoie des Bretons pour vous corriger : admirez combien mon cœur est éloigné de toute vengeance. Voilà , mon cher comte , tout ce que nous savons jusqu'à l'heure qu'il est : en récompense d'une très-aimable lettre , je vous en écris une qui vous donnera du déplaisir ; j'en suis , en vérité , aussi fâchée que vous. Nous avons passé tout l'hiver à entendre conter les divines perfections de ce héros : jamais un homme n'a été si près d'être parfait ; et plus on le connaissait , plus on l'aimait , et plus on le regrette. Adieu , Monsieur et Madame , je vous embrasse mille fois. Je vous plains de n'avoir personne à qui parler de cette grande nouvelle ; il est naturel de communiquer tout ce qu'on pense là-dessus. Si vous êtes fâchés , vous êtes comme nous sommes ici.

(1) Le bailli de Forbin , dont il a été mention ci-devant , et le marquis de Vins , capitaine-lieutenant de la seconde compagnie des mousquetaires du roi.

(79)

A madame de Grignan.

A Paris, vendredi 15 août 1675.

Je voudrais mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une oraison funèbre : vraiment votre style est d'une énergie et d'une beauté extraordinaires , vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point , ma fille , que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci ; ce fleuve qui entraîne tout , n'entraîne pas sitôt une telle mémoire ; elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez M. de La Rochefoucauld avec madame de Lavardin , madame de La Fayette et M. de Marsillac. M. le Premier y vint : la conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable héros ; tous les yeux étaient baignés de larmes , et vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien par-dessus nous que le soulagement de soupirer tout haut et d'écrire son panégyrique. Nous remarquions une chose , c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur , l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme ; tout le monde en était plein pendant sa vie ; et vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on était déjà : enfin , ne croyez point que cette mort soit ici comme celle des autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira ,

sans croire que la dose de votre douleur l'emporte sur la nôtre. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui ; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état : on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur : sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême ; chacun conte l'innocence de ses mœurs , la pureté de ses intentions , son humilité éloignée de toute sorte d'affectation , la solide gloire dont il était plein sans faste et sans ostentation , aimant la vertu pour elle-même , sans se soucier de l'approbation des hommes ; une charité généreuse et chrétienne. Vous ai-je dit comme il rhabilla ce régiment anglais ! il lui en coûta quatorze mille francs , et il resta sans argent. Les Anglais ont dit à M. de Lorges qu'ils achèveraient de servir cette campagne pour venger la mort de M. de Turenne ; mais qu'après cela ils se retireraient , ne pouvant obéir à d'autres que lui. Il y avait de jeunes soldats qui s'impatienzaient un peu dans les marais , où ils étaient dans l'eau jusqu'aux genoux , et les vieux soldats leur disaient : « Quoi ! vous vous plaignez ? » on voit bien que vous ne connaissez pas M. de Turenne : « il est plus fâché que nous quand nous sommes mal ; il ne songe , à l'heure qu'il est , qu'à nous tirer d'ici ; il veille quand nous dormons ; c'est notre père ; on voit bien que vous êtes jeunes : » et c'est ainsi qu'ils les rassuraient. Tout ce que je vous mande est vrai ; je ne me charge point des fadaises dont on croit faire plaisir aux gens éloignés ; c'est abuser d'eux , et je choisis bien plus ce que je vous écris que ce que je vous dirais , si vous étiez ici. Je reviens à son âme : c'est donc une chose à

remarquer que nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'eût reçu à bras ouverts, comme une des plus belles et des meilleures qui soient jamais sorties de ses mains : méditez sur cette confiance générale de son salut, et vous trouverez que c'est une espèce de miracle qui n'est que pour lui. Vous verrez dans les nouvelles les effets de cette grande perte.

Le roi a dit d'un certain homme, dont vous aimiez assez l'absence cet hiver, qu'il n'avait ni cœur, ni esprit; rien que cela. Madame de Rohan, avec une poignée de gens, a dissipé et fait fuir les mutins qui s'étaient attroupés dans son duché de Rohan. Les troupes sont à Nantes, commandées par Forbin; car de Vins est toujours subalterne. L'ordre de Forbin est d'obéir à M. de Chaulnes; mais comme ce dernier est dans son Fort-Louis, Forbin avance et commande toujours. Vous entendez bien ce que c'est que ces sortes d'honneurs en idée, que l'on laisse sans action à ceux qui commandent. M. de Lavaradin avait fort demandé le commandement; il a été à la tête d'un vieux régiment (1), et prétendait que cet honneur lui était dû; mais il n'a pas eu contentement. On dit que nos mutins demandent pardon; je crois qu'on leur pardonnera, moyennant quelques pendus. On a ôté M. de Chamillard qui était odieux à la province, et l'on a donné pour intendant de ces troupes M. de Marillac, qui est fort honnête homme. Ce ne sont plus ces désordres qui m'empêchent de partir, c'est autre chose que je ne veux pas quitter; je n'ai pu même aller à Livry, quelque envie que j'en aie, il faut prendre le temps comme il vient; on

(1) Du régiment de Navarre, l'un des six vieux.

est assez aise d'être au milieu des nouvelles, dans ces terribles conjonctures.

Écoutez, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne. Il avait fait connaissance avec un berger qui savait très-bien les chemins et le pays ; il allait seul avec lui, et faisait poster ses troupes, selon le récit que cet homme lui faisait : il aimait ce berger, et le trouvait d'un sens admirable : il disait que le colonel Bec était venu comme cela, et qu'il croyait que ce berger ferait sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer ses troupes à loisir, il se trouva content, et dit à M. de Roye : « Tout de bon, « il me semble que cela n'est pas trop mal ; et je crois « que M. de Montécuculli trouverait assez bien ce que l'on « vient de faire. » Il est vrai que c'était un chef-d'œuvre d'habileté. Madame de Villars a vu une autre relation depuis le jour du combat, où l'on dit que, dans le passage du Rhin, le chevalier de Grignan fit encore des merveilles de valeur et de prudence : Dieu le conserve ; car le courage de M. de Turenne semble être passé à nos ennemis : ils ne trouvent plus rien d'impossible.

Depuis la défaite du maréchal de Créqui, M. de La Feuillade a pris la poste, s'en est venu droit à Versailles, où il surprit le roi, et lui dit : « Sire, les uns font venir « leurs femmes (*c'est Rochefort*), les autres viennent les « voir : pour moi, je viens voir une heure Votre Majesté, « et la remercier mille et mille fois ; je ne verrai que Votre « Majesté, car ce n'est qu'à elle que je dois tout. » Il causa assez longtemps, et puis prit congé, et dit : « Sire, je m'en « vais, je vous supplie de faire mes compliments à la reine, « à M. le Dauphin, à ma femme et à mes enfants, » et s'en alla remonter à cheval ; et en effet, il n'a vu âme vivante.

Cette petite équipée a fort plu au roi , qui a raconté , en riant , comme il était chargé des compliments de M. de La Feuillade. Il n'y a qu'à être heureux , tout réussit.

(80)

A la même.

A Paris , lundi 26 août 1675.

Je revins samedi matin de Livry ; j'allai l'après-dîner chez madame de Lavardin , qui vous a écrit un billet , en vous envoyant une relation : cette marquise vous aime beaucoup , et vous lui répondez , sans doute , comme vous savez si bien faire ; elle s'en va de son côté , et d'Harouïs et moi du nôtre : les vacances de la chicane font partir bien des gens. La cour est partie ce matin pour Fontainebleau ; le souvenir qui m'est resté de ce lieu (1) me fait encore trembler ; mais enfin , on y va pour se divertir : Dieu veuille que nous ne soyons point assommés pendant ce temps-là. Le siège de Trèves se pousse vivement : s'il y a quelque balle qui ait reçu la commission de tuer le maréchal de Créqui , elle ne tardera pas à le trouver , car on dit qu'il s'expose comme un désespéré.

M. le prince est à l'armée d'Allemagne ; il a dit à un homme qui l'a dit depuis peu : « Je voudrais bien avoir
« causé seulement deux heures avec l'ombre de M. de Tu-
« renne , pour prendre la suite de ses desseins , pour en-
« trer dans ses vues , et me mettre au fait des connais-

(1) Où elle s'était séparée de sa fille.

« sances qu'il avait de ce pays, et des manières de peindre
« du Montécuculli. » Et quand cet homme-là lui dit :
« Monseigneur, vous vous portez bien, Dieu vous con-
« serve, pour l'amour de vous et de la France ! » M. le
prince ne répondit qu'en haussant les épaules.

Mon fils me mande que le prince d'Orange fait mine de vouloir assiéger le Quesnoy, et que, si cela est, ils sont à la veille d'une action. M. de Luxembourg a bien envie de faire parler de lui ; il est bien heureux, car il a bien entretenu l'ombre de M. le prince : enfin, on tremble de tous côtés. J'ai demandé à M. de Louvois le régiment de Sanzei à pur et à plein, avec la permission de vendre le guidon, bien entendu que le pauvre Sanzei serait mort, dont on n'a encore aucune nouvelle. Le vicomte de Marsilly est mon résident auprès du ministre, et s'est chargé de la réponse ; je voudrais qu'elle fût apportée par M. de Sanzei. Vous croyez bien que si madame de Sanzei pouvait y avoir la moindre prétention, je ne l'aurais pas barrée, moi qui respecte Saint-Hérem pour le régiment Royal : mais le roi, qui avait donné ce petit régiment à Sanzei, le donnera à quelque autre. Pour celui de Picardie, il n'y faut pas penser, à moins que de vouloir être abîmé dans deux ans ; mais c'est mal dit *abîmé*, c'est *déshonoré* ; car, comme il n'est plus permis de se ruiner ni d'emprunter, comme autrefois, on demeure tout court, avec infamie. Ce second Chenoise, neveu de Saint-Hérem, est ressuscité depuis deux jours ; il était prisonnier des Allemands ; c'est là où nous devrions trouver M. de Sanzei. Pour le pauvre petit Froulai, il a fallu remuer et retourner, et regarder quinze cents hommes morts en un endroit du combat, pour trouver ce pauvre

garçon qu'on a enfin reconnu , percé de dix ou douze coups : sa pauvre mère demande sa charge de grand-maréchal-des-logis (*de la maison du roi*), qu'elle a achetée ; elle crie et pleure ; on lui répond qu'on verra ; et vingt-deux ou vingt-trois personnes demandent cette charge. Pour dire le vrai , on reconnaît tous les jours que jamais une défaite n'a été si remplie de désordre et de confusion , que celle du maréchal de Créqui. Je vis samedi la maréchale chez M. de Pompone ; elle n'est pas reconnaissable.

Ne croyez pas , ma fille , que la mort de M. de Turenne ait passé ici aussi vite que les autres nouvelles ; on en parle et on le pleure encore tous les jours : heureux ceux , comme vous dites , qui n'ont pas fait la moindre attention sur cette perte ! La déroute qui est arrivée depuis , a bien renouvelé les éloges du héros. Vous m'avez fait grand plaisir d'avoir frissonné de ce qu'a dit Saint-Hilaire ; il n'est pas mort , il vivra avec son bras gauche , et jouira de la beauté et de la fermeté de son âme. Je crois que vous aurez été bien étonnée de voir une petite défaite de notre côté ; vous n'en avez jamais vu , depuis que vous êtes au monde. Il n'y a que le coadjuteur qui en ait profité , en donnant un air si nouveau et si spirituel à sa harangue , que cet endroit en a fait tout le prix , au moins pour les courtisans ; car toutes les bonnes têtes l'ont loué depuis le commencement jusqu'à la fin. Je dînai samedi avec le coadjuteur et le bel abbé : je suis ravie quand je vois quelque Grignan.

Enfin , ma chère enfant , cherchez bien dans toute la cour et dans toute la France , il n'y a que moi qui , ayant une fille si parfaitement aimée , sois privée de la joie de

la voir et de passer ma vie avec elle : ce sont des règles de la Providence, auxquelles je ne puis me soumettre qu'avec des peines infinies : nous faisons donc bien de nous écrire, puisque c'est tout ce que nous avons. Je comprends l'occupation que vous donnent mes lettres, et combien elles vous détournent de certains devoirs : vous perdez connaissance, dites-vous ; je souffre deux fois la semaine que l'on m'en dise autant : il ne faut point d'autre livre que ces abominables lettres que je vous écris ; je vous défie de les lire tout de suite ; mais, ma fille, vous en êtes contente, c'est assez. Voilà le gros abbé qui me dit cent folies de mon voyage de Bretagne : nous trouvons que je n'ai pris ma résolution que depuis ce que j'ai su du désordre des séditeux ; il dit que je ne veux pas perdre une si belle occasion, que je ne retrouverai peut-être de ma vie.

Le chevalier de Lorraine est arrivé auprès de MONSIEUR, comme si de rien n'était ; il a trouvé quelque charitable personne qui l'a remis dans le bon ou le mauvais chemin : cette petite nouvelle n'a pas donné beaucoup d'attention ; elle a paru une misère qui n'a pas tenu sa place devant la mort de M. de Turenne, et tout ce qui s'en est ensuivi.

Notre cardinal est encore à Saint-Michel ; je m'en vais lui écrire, il le trouve bon. L'abbé de Pontcarré est très-digne de vos lettres ; il les aime et sait les lire ; il m'en fait part, et puis il les cache précieusement : vous ne sauriez croire le tour surprenant et agréable que vous donnez sans y penser à toutes choses.

MADemoiselle est arrivée pour se baigner ; elle ne va point à Fontainebleau. J'embrasse de tout mon cœur

M. de Grignan et mes petits-enfants ; mais , ma très-belle et très-aimable , je suis à vous par-dessus tout : vous savez combien je suis loin de la radoterie qui fait passer violemment l'amour maternel aux petits-enfants ; le mien est demeuré tout court au premier étage , et je n'aime ce petit peuple que pour l'amour de vous.

(81)

A la même.

A Paris, vendredi 6 septembre 1675.

Je vous regrette , ma chère enfant , et cette rage de m'éloigner encore de vous , et de voir pour quelques jours notre commerce dégingandé , me donne une véritable tristesse. Pour achever l'agrément de mon voyage , *Hélène* ne vient pas avec moi ; j'ai *Marie* qui jette sa gourme , comme vous savez ; mais ne soyez point en peine de moi , je m'en vais un peu essayer de n'être pas servie si fort à ma mode , et d'être un peu dans la solitude ; j'aimerai à connaître la docilité de mon esprit , et je suivrai les exemples de courage et de raison que vous me donnez. Madame de Coulanges ne fait-elle pas aussi des merveilles de s'ennuyer à Lyon ? Ce serait une belle chose que je ne susse vivre qu'avec les gens qui me sont agréables : je me souviendrai de vos sermons ; je m'amuserai à payer mes dettes et à manger mes provisions : je penserai beaucoup à vous , ma très-belle ; je lirai , je marcherai , j'écrirai , je recevrai de vos lettres. Hélas ! la

vie ne se passe que trop : on respire partout. Je porte une infinité de remèdes bons ou mauvais ; il n'y en a pas un qui n'ait été la médecine de mes voisins : j'espère que cette boutique me sera fort inutile , car je me porte extrêmement bien.

Je fus avant-hier toute seule à Livry , me promener délicieusement avec la lune ; il n'y avait aucun serein ; j'y fus depuis six heures du soir jusqu'à minuit , et me suis fort bien trouvée de cette petite équipée : je devais bien cet adieu à la belle Diane et à l'aimable abbaye. Il n'a tenu qu'à moi d'aller à Chantilly , en très-bonne compagnie ; mais je ne me suis pas trouvée assez libre pour faire un si joli voyage ; ce sera pour le printemps qui vient. J'ai été tantôt chez Mignard , pour voir le portrait de Louvigny : il est parlant ; mais je n'ai pas vu Mignard : il peignait madame de Fontevrauld , que j'ai regardée par le trou de la porte ; les Villars étaient à ce trou avec moi : nous étions plaisantes.

M. le prince est un peu étonné d'être sur la défensive et de se reculer et se retrancher vers Schlestat : la goutte et le mois d'octobre ne diminueront pas son chagrin. Pour moi , j'emporte l'inquiétude de mon fils ; il me semble que je m'en vais avoir la tête dans un sac pendant dix ou douze jours ; et vous jugez bien que , sans de bonnes raisons , je ne quitterais pas Paris dans ce temps de nouvelles. Saint-Thou avait songé , la veille qu'il a été tué , qu'il avait eu un démêlé avec le prince d'Orange , et qu'il lui avait dit de si bonnes injures , que ce prince l'avait fait maltraiter par ses gardes : il conta ce songe , et ce fut par ses gardes qu'il fut tué sottement ; car il ne voulut jamais de quartier , quoiqu'il fût seul

contre deux cents : c'est une belle pensée ; tout le monde se moque de lui , quoique Voiture nous ait appris que c'est fort mal fait de se moquer des trépassés. La pauvre Sanzei est tiraillée par de ridicules espérances que son mari n'est point mort , et veut attendre la fin du siège de Trèves pour prendre son deuil. Adieu , ma très-aimable , je ne puis vous dire combien je suis à vous , quoique je dise un peu plus que vous ce que je sens.

(82)

A la même.

Mardi 17 septembre 1675.

Voici une bizarre date. *Je suis dans un bateau , dans le courant de l'eau , fort loin de mon château : je pense même que je puis achever , ah ! quelle folie !* car les eaux sont si basses , et je suis si souvent engravée , que je regrette mon équipage qui ne s'arrête point et qui va son train. On s'ennuie sur l'eau , quand on y est seule ; il faut un petit comte des Chapelles et une mademoiselle de Sévigné. Mais enfin , c'est une folie de s'embarquer , quand on est à Orléans , et peut-être même à Paris ; c'est pour dire une gentillesse : il est vrai cependant qu'on se croit obligé de prendre des bateliers à Orléans , comme à Chartres d'acheter des chapelets.

Je vous ai mandé comme j'avais vu l'abbé d'Effiat dans sa belle maison : je vous écrivis de Tours ; je vins à Saurmur , où nous vîmes Vineuil , nous repleurâmes M. de

Turenne ; il en a été vivement touché : vous le plaindrez , quand vous saurez qu'il est dans une ville où personne n'a vu le héros. Vineuil est bien vieilli , bien tissant , bien crachant , et dévot , mais toujours de l'esprit ; il vous fait mille et mille compliments. Il y a trente lieues de Saumur à Nantes , nous avons résolu de les faire en deux jours , et d'arriver aujourd'hui à Nantes : dans ce dessein , nous allâmes hier deux heures de nuit : nous nous engravâmes , et nous demeurâmes à deux cents pas de notre hôtellerie , sans pouvoir aborder. Nous revînmes au bruit d'un chien , et nous arrivâmes à minuit dans un *tugurio* plus pauvre , plus misérable qu'on ne peut vous le représenter : nous n'y avons trouvé que deux ou trois vieilles femmes qui filaient , et de la paille fraîche , sur quoi nous avons tous couché sans nous déshabiller ; j'aurais bien ri , sans l'abbé , que je meurs de honte d'exposer ainsi à la fatigue d'un voyage. Nous nous sommes rembarqués à la pointe du jour , et nous étions si parfaitement établis dans notre gravier , que nous avons été près d'une heure avant que de reprendre le fil de notre discours : nous voulons , contre vent et contre marée , arriver à Nantes ; nous ramons tous. J'y trouverai de vos lettres ; et comme on m'a dit que la poste va passer à Ingrandes ; je vais y laisser celle-ci chemin faisant. Je me porte très-bien , il ne me faudrait qu'un peu de causerie. Je vous écrirai de Nantes comme vous pouvez penser. Je suis impatiente de savoir de vos nouvelles , et de l'armée de M. de Luxembourg ; cela me tient fort au cœur ; il y a neuf jours que j'ai ma tête dans ce sac. L'histoire des croisades est très-belle , surtout pour ceux qui ont lu le Tasse , et qui revoient leurs vieux amis

en prose et en histoire, mais je suis servante du style de l'auteur.

(83)

A la même.

Aux Rochers, dimanche 29 septembre 1675.

Je vous ai écrit, ma fille, de tous les lieux où je l'ai pu ; et comme je n'ai pas eu un soin si exact pour notre cher d'Hacqueville, ni pour mes autres amis, ils ont été dans des peines de moi dont je leur suis trop obligée : ils ont fait l'honneur à la Loire de croire qu'elle m'avait abîmée : hélas ! la pauvre créature ! je serais la première à qui elle eût fait ce mauvais tour ; je n'ai eu d'incommodité que parce qu'il n'y avait pas assez d'eau dans cette rivière. D'Hacqueville me mande qu'il ne sait que vous dire de moi, et qu'il craint que son silence sur mon sujet ne vous inquiète. N'êtes-vous pas trop aimable d'avoir bien voulu paraître assez tendre à mon égard, pour qu'on vous épargne sur les moindres choses ? Vous m'avez si bien persuadée la première, que je n'ai eu d'attention qu'à vous écrire très-exactement. Je partis donc de la Silleraye le lendemain du jour que je vous écrivis, qui fut le mercredi ; M. de Lavardin me mit en carrosse, et M. d'Harouïs m'accabla de provisions. Nous arrivâmes ici jeudi ; je trouvai d'abord mademoiselle Duplessis plus affreuse, plus folle et plus impertinente que jamais : son goût pour moi me déshonore ; *je jure sur ce fer* de n'y

contribuer d'aucune douceur, d'aucune amitié, d'aucune approbation; je lui dis des rudesses abominables; mais j'ai le malheur qu'elle tourne tout en raillerie : vous devez en être persuadée après le soufflet dont l'histoire a pensé faire mourir Pomenars de rire. Elle est donc toujours auprès de moi; mais elle fait la grosse besogne, je ne m'en incommode point; la voilà qui me coupe des serviettes. J'ai trouvé ces bois d'une beauté et d'une tristesse extraordinaires; tous les arbres que vous avez vus petits sont devenus grands et droits, et beaux en perfection; ils sont élagués, et font une ombre agréable; ils ont quarante et cinquante pieds de hauteur : il y a un petit air d'amour maternel dans ce détail; songez que je les ai tous plantés, et que je les ai vus, comme dit M. de Montbazon (1), *pas plus grands que cela*. C'est ici une solitude faite exprès pour y bien rêver; vous en feriez bien votre profit, et je n'en use pas mal : si les pensées n'y sont pas tout à fait noires, elles y sont tout au moins gris-brun; j'y pense à vous à tout moment; je vous regrette, je vous souhaite : votre santé, vos affaires, votre éloignement, que pensez-vous que tout cela fasse entre chien et loup? Il faut regarder la volonté de Dieu bien fixement, pour envisager sans désespoir tout ce que je vois, dont assurément je ne vous entretiendrai pas.

Ne soyez point en peine de l'absence d'*Hélène*, *Marie* me fait fort bien; je ne m'impatiente point; ma santé est comme il y a six ans : je ne sais d'où me revient cette fontaine de Jouvence : mon tempérament fait précisément ce qui m'est nécessaire : je lis et je m'amuse; j'ai

(1) M. de Montbazon l'avait dit de ses propres enfants.

des affaires que je fais devant l'abbé, comme s'il était derrière la tapisserie; tout cela, avec cette jolie espérance, empêche, comme vous dites, qu'on fasse la dépense d'une corde pour se pendre. Je trouvai l'autre jour une lettre de vous, où vous m'appellez *ma bonne maman*; vous aviez dix ans, vous étiez à Sainte-Marie, et vous me contiez la culbute de madame Amelot, qui de sa salle se trouva dans une cave : il y a déjà du bon style à cette lettre. J'en ai trouvé mille autres qu'on écrivait à mademoiselle de Sévigné : toutes ces circonstances sont bien heureuses pour me faire souvenir de vous ; car sans cela, où pourrais-je prendre cette idée ? Je n'ai point reçu de vos lettres le dernier ordinaire, j'en suis toute triste. Je ne sais non plus des nouvelles du coadjuteur, de La Garde, du Mirepoix, du Bellièvre, que si tout était fondu ; je m'en vais un peu les réveiller.

N'admirez-vous point le bonheur du roi ? On me mande la mort de *Son Altesse, mon père* (1), qui était un bon ennemi, et que les Impériaux ont repassé le Rhin, pour aller défendre l'empereur du Turc, qui le presse en Hongrie : voilà ce qui s'appelle des étoiles heureuses ; cela nous fait craindre en Bretagne de rudes punitions. Je m'en vais voir la bonne Tarente ; elle m'a déjà envoyé deux compliments, et me demande toujours de vos nouvelles : si elle le prend par là, elle me fera fort bien sa cour. Vous dites des merveilles sur Saint-Thou ; *au moins on ne l'accusera pas de n'avoir conté son songe qu'après son malheur* ; cela est plaisant. Je vous plains de ne pas

(1) Charles IV, duc de Lorraine, mort le 17 septembre. Madame de l'Isle-Bonne, sa fille, en parlant de lui, disait : *Son Altesse, mon père*.

lire toutes vos lettres : mais quoiqu'elles fassent toutes ma chère et unique consolation , que j'en connaisse tout le prix , je suis bien fâchée d'en tant recevoir. Adieu , ma très-aimable et très-chère ; je reçois fort souvent des lettres de mon fils ; il est bien affligé de ne pouvoir sortir de ce malheureux guidonnage ; mais il doit comprendre qu'il y a des gens présents et pressants qu'on a sur les bras , à qui on doit des récompenses , qu'on préférera toujours à un absent qu'on croit placé , et qui ne fait simplement que s'ennuyer dans une longue subalternité dont on ne se soucie guère. Ah ! que c'est bien précisément ce que nous disions , après une longue navigation , se trouver à neuf cents lieues d'un cap , et le reste !

(84)

A la même.

Aux Rochers, dimanche 6 octobre 1675.

Vraiment, ma fille , vous me contez une histoire bien lamentable de vos pauvres lettres perdues ; et c'est *Baro* qui a fait cette sottise ? On est gaie , gaillarde , on croit avoir entretenu tous ses bons amis ; pour M. l'archevêque , je le plains encore davantage , car il n'écrit que pour des choses importantes , et il se trouve que toute la peine qu'on a prise , c'est pour être dans un borbier , dans un précipice. Voilà M. de Grignan rebuté d'écrire pour le reste de sa vie : quelle aventure pour un pares-

seux ! vous verrez que désormais il n'écrit plus , de peur de perdre sa peine. Si vous mandez ce malheur au coadjuteur , il en fera bien son profit. Je comprends ce chagrin le plus aisément du monde ; mais j'entre bien aussi dans celui que vous allez avoir de quitter Grignan pour aller dans la contrainte des villes : la liberté est un bien inestimable ; vous le sentez mieux que personne , et je vous plains au-delà de ce que je puis vous dire. Vous n'aurez ni Vardes , ni Corbinelli ; c'eût été pourtant une bonne compagnie. Vous deviez bien me nommer les quatre dames qui venaient vous assassiner : pour moi , j'ai le temps de me mortifier contre ma méchante compagnie ; je les sens venir par un côté , et je m'égare par l'autre ; c'est un tour que je fis hier à une sénéchale de Vitré ; et puis je gronde qu'on ne m'ait pas avertie : demandez-moi ce que je veux dire ; ce sont des friponneries qu'on est tenté de faire dans ce parc. Vous souvient-il d'un jour que nous évitâmes les Fouesnells ? Je me promène fort ; ces allées sont admirables : je travaille comme vous ; mais , Dieu merci , je n'ai point une friponne de Montgobert qui me réduise aux traînées : c'est une humiliation que je ne comprends pas que vous puissiez souffrir ; je ne noircis point ma soie avec ma laine , je me trouve fort bien d'aller mon grand chemin ; il me semble que je n'ai que dix ans , et qu'on me donne un petit bout de canevas pour me jouer ; il faudrait que vos chaises fussent bien laides pour n'être pas aussi belles que votre lit. J'aime fort tout ce que me mande Montgobert ; elle me plaît toujours , je la trouve salée , et tous ces tons me font plaisir ; c'est un bonheur d'avoir dans sa maison une compagnie comme celle-là ; j'en avais une autrefois dont je m'accommodais

fort : monsieur d'Angers me mandait l'autre jour que c'était une sainte.

J'ai trouvé la réponse du maréchal d'Albret très-plaisante ; il y a plus d'esprit que dans son style ordinaire ; elle m'a paru d'une grande hauteur ; *l'affectionné serviteur* est d'une dure digestion : voilà le *Monseigneur* bien établi. Vous avez donc ri, ma fille, de tout ce que je vous mandais d'Orléans ; je le trouvais plaisant aussi ; c'était le reste de mon sac, qui me paraissait assez bon. N'êtes-vous pas trop aimable d'aimer les nouvelles de mes bois et de ma santé ? C'est bien précisément pour l'amour de moi : je me relève un peu par les affaires de Danemarck. On menace Rennes de transférer le parlement à Dinan ; ce serait la ruine entière de cette province : la punition qu'on veut faire à cette ville ne se passera pas sans beaucoup de bruit.

Mon fils me mande que, selon toutes les apparences, il viendra bientôt me reprendre ici. N'avez-vous point encore M. de La Garde ? Et notre coadjuteur, où est-il ? Vous avez trouvé sa harangue comme je vous avais dit, et cet endroit des *armes journalières* était la plus heureuse et la plus agréable chose du monde ; jamais rien aussi n'a été tant approuvé. On me mande que M. de Villars s'en va ambassadeur en Savoie ; il me semble qu'il y aurait à cela de *l'évêque meunier* (1), sans que d'Hacqueville me parle de douze mille écus de pension ; cette augmentation est considérable.

J'ai reçu des lettres de Nantes : si le marquis de Lavaradin et d'Harouïs faisaient l'article de cette ville dans la

(1) Il avait été ambassadeur extraordinaire en Espagne en 1672.

gazette, vous y auriez vu assurément mon arrivée et mon départ. Je vous rends bien, ma très-chère, l'attention que vous avez à la Bretagne; tout ce qui vous entoure à vingt lieues à la ronde m'est considérable. Il vint ici l'autre jour un Augustin; c'est une manière de *Frater*; il a été par toute la province; il me nomma cinq ou six fois M. de Grignan et M. d'Arles; je le trouvai fort habile homme; je suis assurée qu'à Aix je ne l'aurais pas regardé.

A propos, vous ai-je parlé d'une lunette admirable, qui faisait notre amusement dans le bateau? C'est un chef-d'œuvre; elle est encore plus parfaite que celle que l'abbé vous a laissée à Grignan; cette lunette rapproche fort bien les objets de trois lieues, que ne les rapproche-t-elle de deux cents! Vous pouvez penser l'usage que nous en faisons sur ces bords de la Loire: mais voici celui que j'en fais ici: vous savez que par l'autre bout elle éloigne, et je la tourne sur mademoiselle du Plessis, et je la trouve tout d'un coup à deux lieues de moi: je fis l'autre jour cette expérience sur elle et sur mes voisins; cela fut plaisant, mais personne ne m'entendit: s'il y avait eu quelqu'un que j'eusse pu regarder seulement, cette folie m'aurait bien réjouie. Quand on se trouve bien oppressé de méchante compagnie, il n'y a qu'à faire venir sa lunette et la tourner du côté qui éloigne; demandez à Montgobert, si elle n'aurait pas ri; voilà un beau sujet pour dire des sottises. Si vous avez Corbinelli, je vous recommande la lunette. Adieu, ma chère enfant, nous ne sommes pas, comme vous dites, des montagnes, et j'espère vous embrasser autrement que de deux cents lieues: vous allez vous éloigner en-

core, j'ai envie d'aller à Brest. Je trouve bien rude que madame la grande-duchesse ait une dame d'honneur, et que ce ne soit pas la bonne Rarai; les *Guisardes* lui ont donné la Sainte-Même. On me mande que la bonne mine de La Trousse est augmentée de la moitié, et qu'il aura la charge de Froulai (1).

(85)

A la même.

Aux Rochers, mercredi 23 octobre 1675.

J'ai reçu votre lettre justement comme j'allais à Vitré. Ce que vous me mandiez de la princesse était si naturel, si à propos, si précisément ce que je souhaitais, que je vous remerciai mille fois intérieurement. Je lus à madame de Tarente tout ce qui la regardait; elle en fut ravie: sa fille est malade; elle en reçoit pourtant des lettres, mais d'un style qui n'est point fait; ce sont des *chères mamans* et des tendresses d'enfant, quoiqu'elle ait vingt ans. MADAME écrit en allemand de grandes lettres à madame de Tarente: je me les fais expliquer; elle lui parle avec beaucoup de familiarité et de tendresse, et la souhaite fort. Il me paraît que madame de Monaco aurait sujet de craindre la princesse, si celle-ci était catholique, car sa place serait bien son fait. MADAME lui dit qu'elle ne

(1) Ce fut M. de Cavoye qui obtint la charge de grand-maréchal-des-logis, vacante par la mort de M. Froulai, tué à Consarbruck.

peut être contente qu'en la voyant établie auprès d'elle. Madame de Monaco voulut donner un jour sur la bonne Tarente ; MADAME, malgré cette belle passion , la fit taire brusquement.

Madame de Chaulnes vint voir la princesse à Vitré , et c'est là que j'irai rendre mes devoirs à la gouvernante et à la petite personne (1) ; ce me sera une grande commodité. J'ai eu ici madame de Marbeuf pendant vingt-quatre heures ; c'est une femme qui m'aime , et qui , en vérité , a de bonnes qualités et un cœur noble et sincère. Elle a vu tous les désordres de cette province de fort près ; elle me les joua au naturel : ce sont des choses à pâmer de rire , et que vous ne croiriez pas si je vous les écrivais ; mais pour vous endormir quelque jour , cela sera merveilleux. Cette marquise de Marbeuf s'en va à Digne pour un rhumatisme ; elle ira vous voir : je vous prierai de la recevoir en ce temps-là comme une de mes amies. D'Hacqueville me mande que , pendant votre assemblée, il ne vous laissera point manquer de nouvelles ; je le remercie fort de ses soins. Il m'apprend que notre parlement est transféré , et qu'il y a des troupes à Rennes (2) , mais *de sa propre main*.

Notre cardinal non-seulement est *recardinalisé* , mais vous savez bien qu'en même temps il a eu ordre du pape de sortir de Saint-Michel ; de sorte qu'il est à Commerci : je crois qu'il y sera fort en retraite , et qu'il n'aura plus de ménagerie : le voilà revenu à ce que nous souhaitions

(1) Mademoiselle de Murinais , depuis madame de Karman.

(2) Il mandait de Paris , à madame de Sévigné , ce qui se passait en Bretagne , où elle était.

tous. Sa Sainteté a parfaitement bien fait, ce me semble : la lettre du consistoire est un panégyrique : je serais fâchée de mourir sans avoir embrassé encore une fois cette chère Éminence. Vous devez lui écrire, et ne point l'abandonner, sous prétexte qu'il est dans la troisième région : on n'y est jamais assez pour aimer les apparences d'oubli de ceux qui doivent nous aimer. Vous avez donc été bien étonnée de cette pièce d'argent (1); elle est comme je vous l'ai dépeinte : je la place dessus ou dessous la table de votre beau cabinet.

Vous avez peur, ma fille, que les loups ne me mangent; c'est depuis que nous savons qu'ils n'aiment pas les cotrets. Il est vrai qu'ils feraient un assez bon repas de ma personne; mais j'ai tellement mon infanterie autour de moi que je ne les crains point.

Madame de Tarente a une étoile merveilleuse pour les entêtements : c'est un grand mal, quand, à son âge, cela sort de la famille. Je vous conterai mille choses plaisantes, qui vous feront voir l'extravagance et la grande puissance de l'*orviétan*; cela vous divertira et vous fera pitié. C'est un mal terrible que cette disposition à se prendre par les yeux. La princesse m'a donné le plus beau petit chien du monde; c'est un épagneul; c'est toute la beauté, tout l'agrément, toutes les petites façons, hormis qu'il ne m'aime point; il n'importe, je me moquerai de ceux qui se sont moqués de la pauvre *Marphise*; cela est joli à voir briller et chasser devant soi dans une allée. M. l'archevêque (*d'Arles*) nous mande le

(1) C'était cette cassolette dont M. le cardinal de Retz faisait présent à madame de Grignan.

grand ordre qu'il a mis dans vos affaires : Dieu en soit béni, et prenne soin de l'avenir : il nous parle du mariage de mademoiselle de Grignan ; je le trouve admirable : il faudrait tâcher de suivre fidèlement cette affaire, et ne point détourner de ce dessein : mettez-y d'Hacqueville en l'absence du coadjuteur ; c'est un homme admirable pour surmonter les lenteurs et les difficultés , par son application et sa patience. Vous avez besoin d'une tête comme la sienne pour conduire cette barque chez M. de Montausier ; c'est un coup de partie ; et voilà les occasions où d'Hacqueville n'a point son pareil.

Je croyais avoir été trop rude de refuser ce portrait à madame de Fontevraud (1) ; il me semblait que , puisque tout le monde s'offrait en corps et en âme , j'avais été peu du monde et de la cour, de ne pas faire comme les autres : mais vous ne me blâmez point , et je suis pleinement contente. Ne vous ai-je point parlé d'une rudesse qu'avait faite l'ami de *Quanto* (*le roi*) au fils de M. de La Rochefoucauld (*Marsillac*) ? La voici d'un bon auteur. On parlait de vapeurs ; le fils dit qu'elles venaient d'un certain charbon , que l'on sent en voyant accommoder les fontaines. L'ami dit tout haut à *Quanto* : « Mon Dieu ! que
« les gens qui veulent se mêler de raisonner sont haïssa-
« bles ! pour moi , je ne trouve rien de si sot. » Comme ce style n'est point naturel , tout le monde en fut surpris , et l'on ne savait où se mettre : mais cela fut réparé par mille bontés , et il n'en fut plus question. Voyez combien les vapeurs sont bizarres. Adieu , ma très-chère , je ne veux plus vous parler de mon amitié ; mais parlez-moi

(1) Sœur de madame de Montespan.

de la vôtre, et de tout ce qui vous regarde. Madame d'Escars est en Poitou avec sa fille : qu'elle est heureuse !

Il y a un homme en ce pays (1) qui écrit beaucoup de lettres, et qui, de peur de prendre l'une pour l'autre, a soin de mettre le dessus avant que d'écrire le dedans : cela m'a fait rire.

(86)

A la même.

Aux Rochers, dimanche 10 novembre 1675.

Je suis fâchée, ma très-chère, je n'ai point reçu de vos lettres cet ordinaire; et je sens, par ce petit chagrin, quelle consolation c'est d'avoir des nouvelles d'une personne que l'on aime beaucoup : cela approche; on est occupé des pensées que cela jette dans l'esprit; et quoiqu'elles soient quelquefois mêlées de tristesse; on les aime bien mieux que l'ignorance. Nous avons un petit été de Saint-Martin, froid et gaillard, que j'aime mieux que la pluie; je suis toujours dehors, faite comme un loup-garou : le dessus de mon humeur dépend fort du temps; de sorte que pour savoir comme je suis, vous n'avez qu'à consulter les astres : mais votre Provence vous dira toujours des merveilles; le beau temps ne vous

(1) Cet homme est l'abbé de Coulanges qu'elle ne nomme point, croyant apparemment que cette espèce de retenue rend plus vénielle sa petite malice.

est de rien , vous y êtes trop accoutumée ; pour nous , nous voyons si peu le soleil , qu'il nous fait une joie particulière. Il y a de belles moralités à dire là-dessus ; mais c'est assez parler de la pluie et du beau temps.

M. de Vins a été un mois à Rennes , disant tous les jours qu'il venait ici , qu'il était de mes amis , et proche parent des Grignan. M. et madame de Chaulnes , madame de Marbeuf , Tonquedec , Coëtlogon , lui parlaient de moi , de mes belles allées ; il prenait leur ton ; mais c'est ce qui s'appelle brave jusqu'au dégainé ; car il a passé à la Guerche , qui n'est qu'à trois lieues d'ici , sans oser approcher de moi ; j'eusse parié d'avance qu'il n'y fût pas venu.

Madame de Lavardin m'envoie ses relations de Paris ; c'est une plaisante chose ; ces commerces sont agréables : c'est la marquise d'Uxelles , l'abbé de La Victoire , Longueil et quelques autres. Rien ne fut plus agréable que la surprise qu'on fit au roi : il n'attendait M. du Maine que le lendemain ; il le vit entrer dans sa chambre marchant et mené seulement par la main de madame de Maintenon : ce fut un transport de joie. M. de Louvois alla voir en arrivant , cette gouvernante ; elle soupa chez madame de Richelieu , les uns lui baisant la main , les autres la robe , et elle se moquant d'eux tous , si elle n'est bien changée ; mais on dit qu'elle l'est. Madame de Coulanges revient , je n'en ai jamais douté. On ne parle que de cette admirable oraison funèbre de M. de Tulle ; il n'y a qu'un cri d'admiration sur cette action ; son texte était : *Domine , probasti me , et cognovisti me* , et cela fut traité divinement : j'ai bien envie de la voir imprimée.

Voilà , ma chère enfant , ce qui s'appelle causer ; car

vous comprendrez toujours que je ne prétends pas vous apprendre des nouvelles de mille lieues loin. Il y a des commerces qui sont assurément fort agréables ; je vous conseille de prier M. de Coulanges qu'il vous mande en mon absence de certaines bagatelles qu'on aime quelquefois bien autant que les gazettes. On dit qu'il n'est pas vrai que M. de Bailleul vende sa charge ; je pense que, sur cela, vous diriez comme de la bouche de M. de Champlâtreux, qui était auprès de son œil, n'est-elle pas aussi bien là qu'ailleurs ? Est-il vrai que l'armée de Catalogne s'en va punir Bordeaux comme on a puni Rennes ? Je ne crois pas à Ruyter : vous avez beau me dire qu'il est sur votre Méditerranée, c'est une vision : ne disait-on pas la même chose l'année passée sur notre mer ? Vous savez bien que cela était faux. Mon fils croit que M. de Louvois lui continuera ses aimables distinctions, en lui faisant acheter l'enseigne pour y monter ; c'est bien pis que les neuf cents lieues ; mais que faire ? Cette jolie circonstance rend son voyage incertain.

(87)

A la même.

Aux Rochers, mercredi 27 novembre 1675.

Il faut s'y accoutumer, ma fille, je reçois vos deux paquets à la fois : la saison a dérangé un de nos jours de poste, et c'est le plus grand mal qu'elle puisse me

faire ; je me moque du froid , de la neige , de la gelée , et de ses autres désagréments. M. de Coulanges est à Paris ; j'en ai reçu une grande lettre très-gaillarde : il veut aussi vous écrire ; ses plumes me paraissent bien taillées , il ne demande qu'à les exercer. Je vous envoie ce troisième petit tome des *Essais de morale* , dont je vous ai parlé : lisez-le , ma fille , sans préjudice de *Josèphe* , que je souhaite que vous acheviez , et mandez-moi si vous ne trouvez pas ce petit livre digne du premier que vous avez approuvé. Mademoiselle de Méri est revenue de La Trousse ; je m'en réjouis pour vous : elle est fort embarrassée pour une maison : ceci est un peu pour parler des vaisseaux et des galères ; mais vous savez que je cause.

N'ayez pas peur que je mande à Paris ce que vous m'avez écrit touchant vos affaires de Provence : comme je me suis assurée que la moindre plaisanterie fâcherait M. de Pompone , je me garderais bien d'en écrire un seul mot , ni même à d'Hacqueville , qui a les mêmes sentiments. C'est samedi , le jour de Saint-André , que l'on fera votre consul : je me souviens de cette fête , et j'admire que vous ayez réussi à y faire ce que vous voulez , pêle-mêle avec ceux qui m'en paraissent les patrons ; c'est que vous êtes fort aimés : nous sommes étonnés de voir qu'en quelque lieu du monde on puisse aimer un gouverneur. Nos députés , qui étaient courus si extravagamment porter la nouvelle du don , ont eu la satisfaction que notre présent a été reçu sans chagrin ; et , contre l'espérance de toute la province , ils reviennent sans rapporter aucune grâce. Je suis accablée des lettres des états , chacun se presse de m'instruire : ce commerce de

traverse me fatigue un peu. On tâche d'y réformer les libéralités et les pensions, et l'on reprend de vieux règlements qui couperaient tout par la moitié : mais je parie qu'il n'en sera rien, et comme cela tombe sur nos amis les gouverneurs, lieutenants-généraux, commissaires du roi, premiers présidents et autres, on n'aura ni la hardiesse, ni la générosité de rien retrancher.

Madame de Quentin est à Dinan : son style est enflé comme sa personne; ceux qui sont destinés à faire des harangues, puisent là toutes leurs grandes périodes; c'est une chose bien dangereuse qu'une provinciale de qualité, et qui a pris, à ce qu'elle croit, l'air de la cour. Il y a ici une petite madame de N..., qui n'y entend pas tant de finesse; elle est de la maison de M..., et n'a point été changée en nourrice. Voilà ce qui s'appelle bien précisément des nouvelles de Bretagne.

Nous travaillons à finir une sotte affaire avec un président, pour recevoir le reste du paiement d'une terre : c'est ce qui nous arrête présentement.

Le mariage du joli prince (*de Marsan*) n'est pas tout à fait rompu; mais on dit que tous les trésors dont on a parlé, seront réduits à cent mille écus. Je suis persuadée, ma fille, que vous passerez le mois de décembre à Grignan : vous coupez toujours tout ce que vous pouvez sur le séjour d'Aix; vous vous moquez de la Durance : pour moi, je ne reviens pas de l'étonnement de sa furie et de sa violence; je n'oublierai jamais les Chartreux de Bom-pas (1), *bon repas* : car vous souvient-il quelle bonne

(1) Maison de Chartreux, située dans le Comtat, au bord de la Durance, et précisément au passage de cette rivière pour entrer en Provence.

chère nous y fîmes ? ah ! mon enfant , j'étais avec vous ; ce souvenir m'est tendre ; je vous épargne toutes mes pensées et tous mes sentiments sur ce sujet : vous avez une humeur et un courage qui ne s'accommodent point de tout ce qui me nourrit. Je m'amuse les soirs à lire l'histoire de la prison et de la liberté de M. le prince : on y parle sans cesse de notre cardinal. Il me semble que je n'ai que dix-huit ans : je me souviens de tout ; cela divertit fort. Je suis plus charmée de la grosseur des caractères que de la bonté du style ; c'est la seule chose que je consulte pour mes livres du soir. Adieu, ma très-chère enfant ; vous êtes ma véritable tendresse , et tout ce qui me plaît le plus au monde : il ne me faut qu'un doigt pour compter ce qui est sur ce ton-là.

(88)

A la même.

Aux Rochers, dimanche 8 décembre 1675.

J'attendais deux de vos paquets par le dernier ordinaire , et je n'en ai point reçu du tout. Comme les pensées noires voltigent assez dans ces bois , j'ai voulu d'abord être en peine de vous ; mais le bon abbé et mon fils m'assurent que vous m'auriez fait écrire ; et j'aime mieux accuser la poste de l'excès de ce dérèglement , et espérer demain de vos nouvelles.

D'Hacqueville est enrhumé avec la fièvre ; j'en suis en peine , car je n'aime la fièvre à rien : on dit qu'elle con-

sume, mais c'est la vie. Quoiqu'on dise *les d'Hacquevilles*, il n'y en a, en vérité, qu'un au monde comme le nôtre. N'a-t-il point déjà commencé de vous parler d'un voyage incertain que le roi doit faire en Champagne ou en Picardie? Depuis que, pour notre malheur, une nouvelle de cet agrément est répandue, c'est pour trois mois; il faut voir aussi ce que je fais de cette feuille volante, qui s'appelle les *Nouvelles*. Pour la lettre de d'Hacqueville, elle est tellement pleine de mon fils, et de ma fille, et de notre pauvre Bretagne, qu'il faudrait être dénaturée pour ne pas se crever les yeux à la déchiffrer (1). M. de Lavaradin est mon résident aux États; il m'instruit de tout; et comme nous mêlons quelquefois de l'italien dans nos lettres, je lui avais mandé pour lui montrer mon repos et ma paresse ici :

D'ogni otraggio, e scorno,
La mia famiglia, e la mia greggia illese
Sempre qui fur, ne strepito di marte,
Ancor turbò questa remota parte (2).

A peine ma lettre a-t-elle été partie, qu'il est arrivé à Vitré huit cents cavaliers, dont la princesse est bien mal contente. Il est vrai qu'ils ne font que passer; mais ils vivent, ma foi, comme dans un pays de conquête, nonobstant notre bon mariage avec Charles VIII et Louis XII (3). Les députés sont revenus de Paris. M. de

(1) L'écriture de M. d'Hacqueville était de la plus grande difficulté.

(2) C'est ce que dit le vieillard à Herminie, dans la *Jérusalem délivrée*, chap. 7.

(3) Le mariage de la duchesse Anne de Bretagne avec Charles VIII, et après sa mort avec Louis XII, a réuni cette province à la France.

Saint-Malo , qui est Guémadeuc , votre parent , a paru aux états , transporté et plein des bontés du roi , sans faire nulle attention à la ruine de la province , qu'il a apportée agréablement avec lui. Il dit que Sa Majesté est contente de la Bretagne et de son présent ; qu'il a oublié le passé , et que c'est par confiance qu'il envoie ici huit mille hommes , comme on envoie un équipage chez soi , quand on n'en a que faire. Pour M. de Rohan , il a des manières toutes différentes , et qui ont plus l'air d'un bon compatriote. Voilà nos chiennes de nouvelles ; j'ai envie de savoir des vôtres , et ce qui sera arrivé de votre procureur du pays. Je vous suis inutile à tout , *in questa remota parte* ; c'est un de mes plus grands chagrins : si jamais je puis me revoir à portée de vous être bonne à quelque chose , vous verrez comme je récompenserai le temps perdu. Adieu , ma très-chère et très-aimée , je vous souhaite une parfaite santé ; c'est le vrai moyen de conserver la mienne que vous aimez tant. Je vous dirais combien mon fils est aimable et divertissant : mais le voilà , il ne faut pas le gâter.

Monsieur de Sévigné.

Je n'aurais rien à vous dire aujourd'hui si nous n'avions passé l'après-dînée avec mademoiselle du Plessis , qui est toujours charmante et divine. Nous sommes présentement dans l'espérance qu'elle aura la fièvre quarte ; elle nous en a fait ses plaintes , et les recommandait à tout moment , pour attirer notre compassion ; elle a voulu nous montrer la force de son esprit , disant

qu'elle était toute résolue à passer son hiver avec deux jours de santé, et un de maladie. Pour nous, nous nous sommes jugés en même temps attaqués de la fièvre double-tierce, et nous sommes assez fâchés de prévoir que nous aurons, par son moyen, deux jours de maladie contre un de santé : du reste, les Rochers sont assez agréables. Ma mère continue à signaler ses bontés pour cette maison, en y faisant des merveilles. Le *bien bon* a aligné des plans pour cet après-dîner : la chapelle est faite, on y dira la messe dans huit jours. Dieu nous conserve, ma petite sœur, une si bonne mère et un si bon oncle. Je ne vous dis rien de ma charge, tout ira bien à force de mal aller.

(89)

A la même.

A Vitré, samedi pour dimanche 22 décembre 1675.

Je suis venue ici, ma fille, pour voir madame de Chaulnes, et la petite personne, et M. de Rohan, qui s'en vont à Paris. Madame de Chaulnes m'a écrit pour me prier de lui venir dire adieu ici ; elle devait venir dès hier ; et l'excuse qu'elle donne, c'est qu'elle craignait d'être volée par les troupes qui sont par les chemins : c'est aussi que M. de Rohan l'avait priée d'attendre aujourd'hui ; et cependant chair et poisson se perdent ; car dès jeudi, on l'attendait. Cela parut d'autant plus fami-

lier, qu'elle avait positivement mandé elle-même qu'elle viendrait. Madame la princesse de Tarente ne trouve pas ce procédé d'un trop bon goût ; elle a raison ; mais il faut excuser des gens qui ont perdu la tramontane : c'est dommage que vous n'éprouviez la centième partie de ce qu'ils ont souffert ici depuis un mois. Il est arrivé dix mille hommes dans la province, dont ils ont été aussi peu avertis, et sur lesquels ils ont autant de pouvoir que vous ; ils ne sont en état de faire ni bien ni mal à personne. M. de Pommereuil est à Rennes avec eux tous ; il est regardé comme un Dieu, non pas que tous les logements ne soient réglés dès Paris ; mais il punit et empêche le désordre, c'est beaucoup. Madame de Rohan et madame de Coëtquen ont été fort soulagées. Madame la princesse de Tarente espère que MONSIEUR et MADAME la feront soulager aussi : c'est une grande justice, puisqu'elle n'a au monde que cette terre, et qu'il est fâcheux, en sa présence, de voir ruiner ses habitants. Nous nous sauverons, si la princesse se sauve. Voilà, ma très-chère, un grand article de la Bretagne ; il en faut passer par là : vous connaissez comme cela frappe la tête dans les provinces.

Je n'ai pas attendu votre lettre pour écrire à M. de Pomponne et à madame de Vins ; je l'ai fait tout de mon mieux ; j'en avais demandé conseil à d'Hacqueville, qui me paraît espérer beaucoup de ce côté-là. Ne vous retenez point quand votre plume veut parler de la Provence ; ce sont mes affaires ; mais ne la retenez sur rien, car elle est admirable quand elle a la bride sur le cou ; elle est comme l'Arioste ; on aime ce qui finit et ce qui commence : le sujet que vous prenez console de celui que

vous quittez, et tout est agréable. Celui du froc aux orties, que l'on jette tout doucement et le reste, est une chose à mourir de rire; mais ne le dites pas à M. de Grignan qui est sage: pour moi, j'en demande pardon à Dieu; mais je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de plus plaisant et de mieux écrit; vous êtes plus gaie dans vos lettres que vous ne l'êtes ailleurs. Vous avez soif d'être seule: eh! mon Dieu, ma chère, venez dans nos bois, c'est une solitude parfaite, et un si beau temps encore, que j'y passe tous les jours jusqu'à la nuit, et je pense à vous mille et mille fois avec une si grande tendresse, que ce serait la méconnaître que de croire que je puisse la décrire. Mon fils me met en furie par le sot livre qu'il vient lire autour de moi; c'est *Pharamond* (1): il me détourne de mes livres sérieux, et sous prétexte que je me fais mal aux yeux, il me fait écouter des sornettes que je veux oublier. Vous savez comme faisait madame du Plessis à Frêne, c'est justement de même; il va et vient; il songe fort à m'amuser et à me divertir: il voulait vous écrire aujourd'hui; mais je doute qu'il puisse le faire: nous ne sommes pas chez nous, et pendant que je suis ici, il joue à l'homme dans la chambre de la princesse.

Si j'étais en lieu, ma fille, de vous donner des conseils, je vous donnerais celui de ne pas penser présentement d'aller à Grignan: à quel propos ce voyage? c'est une fatigue, c'est une Durance, c'est une bise: à quoi bon ce tracas? Vous êtes toute rangée à Aix; passez-y votre hiver. Pour moi qui suis à la campagne, je ne pense point aux villes: mais si j'étais dans une ville, tout établie, la

(1) Roman de la Calprenède.

seule idée de la campagne me ferait horreur. Je parle un peu de loin, sans savoir vos raisons. Celles de M. de Meillanes pour aimer La Trousse peuvent être bonnes ; ces messieurs nous honorent quelquefois de leurs méchantes humeurs, et se font adorer des étrangers. Mais savez-vous que j'ai ouï dire beaucoup de bien de Meillanes, et que M. le prince en parla au roi fort agréablement ? Je fus ravie quand on me conta cela à Paris. Voyons, je vous prie, jusqu'où peut aller la paresse du coadjuteur : mon Dieu, qu'il est heureux, et que j'envierais quelquefois son épouvantable tranquillité sur tous les devoirs de la vie ! on se ruine quand on veut s'en acquitter. Voilà toutes les nouvelles que je sais de lui.

Je vous ai mandé comme Bourdelot m'a honorée, aussi bien que vous, de son froid éloge : je vous en ai assez dit pour vous faire entendre que je le trouve comme vous l'avez trouvé. Mon Dieu, que je lui fis une bonne réponse ! cela est sot à dire ; mais j'avais une bonne plume, et bien éveillée ce jour-là : quelle rage ! peut-on avoir de l'esprit et se méconnaître à ce point-là ? Vous avez une musique, je crois que je la trouverais admirable ; j'honore tout ce qui est opéra ; mais quoique je fasse l'entendue, je ne suis pas si habile que M. de Grignan, et je crois que j'y pleurerai comme à la comédie. Madame de Beaumont a-t-elle toujours bien de l'esprit ? et Roquesante ? jeûnent-ils toujours tous deux au pain et à l'eau ? Pourquoi tant de pénitences avec tant d'indulgences plénières qu'il a apportées ? Encore faut-il appuyer ces dernières sur quelque chose.

Vous me faites peur de votre vieille veuve qui se marie à un jeune homme : c'est un grand bonheur de n'être

point sujette à se coiffer de ces oisons-là ; il vaut mieux les envoyer paître que de les y mener. Vous êtes étonnée que tout ce qui vous entoure ne comprenne point que vous souhaitez quelquefois d'être séparée de leur bonne compagnie ; et moi , je ne puis m'accoutumer à une chose , c'est de voir avec quelle barbarie ils souhaitent tous que je passe le reste de ma vie aux Rochers , mais à bride abattue , sans jamais faire aucun retour que l'on peut trouver quelque société plus délicieuse que celle de mademoiselle du Plessis : cela m'impatiente qu'en toute une province il n'y ait personne qui se doute que l'on connaisse quelqu'un à Paris ; j'avais dessein de m'en plaindre à vous.

Nous avons si bien aliéné , et vendu , et tracassé , que je crois que nous donnerons nos trois millions : *Nous serons si sots , que nous prendrons La Rochelle* (1). C'est un vieux conte que vous appliquerez. Nous avons fait les mêmes libéralités qu'à l'ordinaire ; on a même sauvé M. d'Harouïs des abîmes que l'on craignait pour lui. On a frondé si rudement contre M. de Saint-Malo , que son neveu (*Guémadeuc*) s'est trouvé obligé de se battre contre un gentilhomme de Basse-Bretagne. Adieu , ma très-chère enfant ; la confiance que vous avez que j'aime passionnément vos grandes-lettres m'oblige sensiblement , et me fait voir que vous êtes juste. Je vous remercie de me les souhaiter comme la plus aimable chose que je puisse recevoir , et vous devez aussi me plaindre quand je suis privée de cette consolation par les retardements de la poste.

(1) C'est ce que les grands seigneurs disaient au siège de La Rochelle.

Dimanche.

Je quittai hier cette lettre pour madame de Chaulnes, pour M. de Rohan et pour la petite personne; ils soupèrent ici, et sont partis ce matin pour Laval, et tout droit à Paris. Madame de Chaulnes m'a fort conté les affaires des états; je l'ai fait convenir que M. de Saint-Malo avait été ridicule avec son bal : elle me paraît la mort au cœur de toutes ces troupes, et M. de Chaulnes, qui est demeuré à Rennes, très-embarrassé de M. de Pommereuil. Toute cette compagnie m'a fort parlé de vous. Quand je serai aux Rochers, je vous écrirai plus longtemps : en vérité, ma fille, c'est toute ma consolation que de vous parler.

(90)

A la même.

Aux Rochers, dimanche 12 janvier 1676.

Vous pouvez remplir vos lettres de tout ce qu'il vous plaira, et croire que je les lis toujours avec un grand plaisir et une grande approbation : on ne peut pas mieux écrire, et l'amitié que j'ai pour vous ne contribue en rien à ce jugement.

Vous me ravissez d'aimer les *Essais de morale* : n'avais-je pas bien dit que c'était votre fait? Dès que j'eus commencé à les lire, je ne songai plus qu'à vous les

envoyer ; vous savez que je suis communicative , et que je n'aime pas à jouir d'un plaisir toute seule. Quand on aurait fait ce livre pour vous , il ne serait pas plus digne de vous plaire. Quel langage ! quelle force dans l'arrangement des mots ! on croit n'avoir lu de français qu'en ce livre. Cette ressemblance de la charité avec l'amour-propre , et de la modestie héroïque de M. de Turenne et de M. le prince avec l'humilité du christianisme.... Mais je m'arrête : il faudrait louer cet ouvrage depuis un bout jusqu'à l'autre , et ce serait une bizarre lettre. En un mot , je suis fort aise qu'il vous plaise , et j'en estime mon goût. Pour *Josèphe* , vous n'aimez pas sa vie ; c'est assez que vous ayez approuvé ses actions et son histoire : n'avez-vous pas trouvé qu'il jouait d'un grand bonheur dans cette cave , où ils tiraient à qui se poignarderait le dernier.

Je vous parle toujours de notre Bretagne , c'est vous donner la confiance de me parler de Provence ; c'est un pays auquel je m'intéresse plus qu'à nul autre : le voyage que j'y ai fait m'empêche de pouvoir m'ennuyer de tout ce que vous me dites , parce que je connais tout et comprends tout le mieux du monde. Je n'ai pas oublié la beauté de vos hivers : nous en avons un admirable : je me promène tous les jours , et je fais quasi un parc nouveau autour de ces grandes places du bout du mail ; j'y fais planter quatre rangs d'allées , ce sera une très-belle chose : tout cet endroit est uni et défriché.

Je partirai , malgré tous ces charmes , dans le mois de février ; les affaires de l'abbé le pressent encore plus que les vôtres ; c'est ce qui m'a empêchée de penser à offrir notre maison à mademoiselle de Méri : elle s'en plaint à

bien du monde ; je ne comprends point le sujet qu'elle en a. Le *bien bon* est transporté de vos lettres ; je lui montre souvent les choses qui lui conviennent : il vous remercie de tout ce que vous dites des *Essais de morale* ; il en a été ravi. Nous avons toujours la petite personne : c'est un petit esprit vif et tout battant neuf , que nous prenons plaisir d'éclairer. Elle est dans une parfaite ignorance ; nous nous faisons un jeu de la défricher généralement sur tout : quatre mots de ce grand univers , des empires , des pays , des rois , des religions , des guerres , des astres , de la carte , ce chaos est plaisant à débrouiller grossièrement dans une petite tête qui n'a jamais vu ni ville , ni rivière , et qui ne croyait pas que la terre entière allât plus loin que ce parc : elle nous réjouit. Je lui ai dit aujourd'hui la prise de Wismar ; elle sait fort bien que nous en sommes fâchés , parce que le roi de Suède est notre allié. Enfin , vous voyez l'extravagance de nos amusements. La princesse est ravie que sa fille ait pris Wismar : c'est une vraie danoise. Elle demande aussi que MONSIEUR et MADAME lui envoient l'exemption entière des gens de guerre ; de sorte que nous voilà tous sauvés.

Madame de La Fayette est fort reconnaissante de votre lettre ; elle vous trouve très-honnête et très-obligeante ; mais ne vous paraît-il pas plaisant que son beau-frère n'est point du tout mort , et qu'on ne sait point les vérités de Toulon à Aix ? Sur les questions que vous faites au *Frater* , je décide hardiment que celui qui est en colère , et qui le dit , est préférable au *traditor* qui cache son venin sous de belles et de douces apparences. Il y a une

stance dans l'Arioste qui peint la fraude (1); ce serait bien mon affaire, mais je n'ai pas le temps de la chercher. Le bon d'Hacqueville me parle encore du voyage de la Saint-Géran; et pour me faire voir que ce voyage sera court, c'est, dit-il, qu'elle ne pourra recevoir qu'une de mes lettres à la Palisse. Voilà comme il traite une connaissance de huit jours: il n'en est pas moins bon pour les autres: mais cela est admirable. J'oubliais de vous dire que j'avais pensé, comme vous, aux diverses manières de peindre le cœur humain, les uns en blanc, les autres en noir à noircir. Le mien est pour vous de la couleur que vous savez.

Monsieur de Sévigné.

Je ne suis point en bonne humeur; je viens d'avoir une conversation avec le *bien bon* sur le malheur du temps, et vous savez comme ce chapitre met le poignard dans le sein. Pour les *Essais de morale*, je vous demande très-humblement pardon si je vous dis que le *Traité de la connaissance de soi-même* me paraît distillé, sophistiqué, galimatias en quelques endroits, et surtout en-

(1) Nous croyons remplir le vœu du lecteur autant que celui de l'auteur, en rapportant cette stance sublime :

Havea piacevol viso , abito onesto ,
Un umil volger d'occhi , un andar grave ,
Un parlar sì benigno e sì modesto ,
Che pareva Gabriel , che dicesse : Ave.
Era brutta e deforme in tutto il resto
Ma nascondea queste fattezze prave
Con lungo abito e largo , e sotto quello
Attescicato avea sempre il coltello.

nuyeux presque d'un bout à l'autre. J'honore de mon approbation *les manières dont on peut tenter Dieu* : mais vous qui aimez tant les bons styles, et qui vous y connaissez si bien, du moins si on peut juger par le vôtre, pouvez-vous mettre en comparaison le style de Port-Royal avec celui de M. Pascal? C'est celui-là qui dégoûte de tous les autres. M. Nicole met une quantité de belles paroles dans le sien ; cela fatigue et fait mal à la fin ; c'est comme qui mangerait trop de blanc-manger : voilà ma décision. Pour vous adoucir l'esprit, je vous dirai que Montaigne est raccommode avec moi sur beaucoup de chapitres ; j'en trouve d'admirables et d'inimitables, et d'autres puérils et extravagants : je ne m'en dédis point. Quand vous aurez fini *Josèphe*, je vous exhorte à essayer un certain *Traité de morale*, de Plutarque, qui a pour titre : *Comment on peut discerner l'ami d'avec le flatteur*. Je l'ai relu cette année, et j'en ai été plus touché que la première fois. Mandez-nous si la question que vous me faites des gens qui évaporent leur bile en discours impétueux, ou de ceux qui la gardent sous de beaux semblants, regarde madame de La Fayette : nous n'en savons rien, parce que nous ne savons peut-être pas tout ce que vous savez. Je me révolte contre ce qu'elle nous mande de l'oraison funèbre de M. de Tulle, parce que je la trouve belle et très-belle ; je me révolte un peu moins sur le jugement peu avantageux qu'elle porte des *Essais de morale* ; et sans voir les vers du nouvel opéra, je consens volontiers à tout le mal qu'elle en dit. Adieu, ma belle petite sœur.

(91) **Le même, sous la dictée de madame
de Sévigné, à la même.**

Aux Rochers, lundi 3 février 1676.

Devinez ce que c'est, mon enfant, que la chose du monde qui vient le plus vite, et qui s'en va le plus lentement; qui vous fait approcher le plus près de la convalescence, et qui vous en retire le plus loin; qui vous fait toujours l'état du monde le plus agréable, et qui vous empêche le plus d'en jouir; qui vous donne les plus belles espérances, et qui en éloigne le plus l'effet; ne sauriez-vous le deviner? *jetez-vous votre langue aux chiens?* c'est un rhumatisme. Il y a vingt-trois jours que j'en suis malade; depuis le quatorze, je suis sans fièvre et sans douleurs, et dans cet état bienheureux, croyant pouvoir marcher, qui est tout ce que je souhaite, je me trouve bien enflée de tous côtés, les pieds, les mains, les jambes, les bras; et cette enflure, qui s'appelle ma guérison, et qui l'est effectivement, fait tout le sujet de mon impatience, et ferait celui de mon mérite, si j'étais bonne. Cependant, je crois que voilà qui est fait, et que dans deux jours je serai en état de marcher : *Larmechin* me le fait espérer, *o che spero!* Je reçois de partout des lettres de réjouissance sur ma bonne santé, et c'est avec raison. Je me suis purgée une fois de la poudre de M. de Lorme, qui m'a fait des merveilles; je m'en vais encore

en reprendre ; c'est le véritable remède pour toutes sortes de maux : on me promet, après cela, une santé éternelle ; Dieu le veuille. Le premier pas que je ferai, sera d'aller à Paris : je vous prie donc de calmer vos inquiétudes ; vous voyez que nous vous avons toujours écrit sincèrement. Avant que de fermer ce paquet, je demanderai à ma grosse main si elle veut bien que je vous écrive deux mots : je ne trouve pas qu'elle le veuille ; peut-être qu'elle le voudra dans deux heures. Adieu, ma très-belle et très-aimable ; je vous conjure tous de respecter avec tremblement ce qui s'appelle un rhumatisme ; il me semble présentement que je n'ai rien de plus important à vous recommander. Voici le *Frater* qui peste contre vous depuis huit jours de vous être opposée, à Paris, au remède de M. de Lorme.

Monsieur de Sévigné.

Si ma mère s'était abandonnée au régime de ce bonhomme, et qu'elle eût pris tous les mois de sa poudre, comme il le voulait, elle ne serait pas tombée dans cette maladie, qui ne vient que d'une réplétion épouvantable d'humeurs ; mais c'était vouloir assassiner ma mère que de lui conseiller d'en essayer une prise ; cependant ce remède si terrible, qui fait trembler en le nommant, qui est composé avec de l'antimoine, qui est une espèce d'émétique, purge beaucoup plus doucement qu'un verre d'eau de fontaine, ne donne pas la moindre tranchée, pas la moindre douleur, et ne fait autre chose que de rendre la tête nette et légère, et capable de faire des vers si on voulait s'y appliquer. Il ne fallait pourtant pas en

prendre. Vous moquez-vous , mon frère , de vouloir faire prendre de l'antimoine à ma mère ? il ne faut seulement que du régime , et prendre un petit bouillon de séné tous les mois : voilà ce que vous disiez. Adieu , ma petite sœur : je suis en colère quand je songe que nous aurions pu éviter cette maladie avec ce remède , qui nous rend si vite la santé , quelque chose que l'impatience de ma mère lui fasse dire. Elle s'écrie : O mes enfants , que vous êtes fous de croire qu'une maladie puisse se déranger ! ne faut-il pas que la providence de Dieu ait son cours ? et pouvons-nous faire autre chose que de lui obéir ? Voilà qui est fort chrétien ; mais prenons toujours , à bon compte , de la poudre de M. de Lorme.

(92) **Madame de Sévigné , à la même.**

Aux Rochers , dimanche 22 mars 1676.

Je me porte très-bien , mais pour mes mains , il n'y a ni rime ni raison : je me sers donc de la petite personne pour la dernière fois : c'est la plus aimable enfant du monde ; je ne sais ce que j'aurais fait sans elle : elle me lit très-bien ce que je veux ; elle écrit comme vous voyez ; elle m'aime ; elle est complaisante ; elle sait me parler de madame de Grignan ; enfin , je vous prie de l'aimer sur ma parole.

La petite personne.

Je serais trop heureuse, Madame, si cela était : je crois que vous enviez bien le bonheur que j'ai d'être auprès de madame votre mère. Elle a voulu que j'aie écrit tout le bien de moi que vous voyez ; j'en suis assez honteuse, et très-affligée en même temps de son départ.

Madame de Sévigné continue.

La petite-fille a voulu discourir, et je reviens à vous, ma chère enfant, pour vous dire que, hormis des mains dont je n'espère la guérison que quand il fera chaud, vous ne devez pas perdre encore l'idée que vous avez de moi : mon visage n'est point changé ; mon esprit et mon humeur ne le sont guère ; je suis maigre, et j'en suis bien aise ; je marche, et je prends l'air avec plaisir ; et si l'on me veille encore, c'est parce que je ne puis me tourner dans mon lit toute seule ; mais je ne laisse pas de dormir : il est vrai que c'est une incommodité, et que je la sens un peu. Mais ne faut-il pas souffrir ce qu'il plaît à Dieu, et trouver encore que je suis bien heureuse d'en être sortie, lorsqu'on pense quelle bête c'est qu'un rhumatisme ? Quant à la question que vous me faites, je vous dirai le vers de Médée :

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

Je suis persuadée qu'ils sont faits ; et l'on dit que je vais reprendre le fil de ma belle santé ; je le souhaite pour

l'amour de vous, puisque vous l'aimez tant; je ne serai pas aussi trop fâchée de vous plaire en cette occasion. La bonne princesse est venue me voir aujourd'hui; elle m'a demandé si j'avais eu de vos nouvelles: j'aurais bien voulu lui présenter une réponse de votre part: l'oisiveté de la campagne rend attentive à ces sortes de choses; j'ai rougi de ma pensée; elle en a rougi aussi: je voudrais qu'à cause de l'amitié que vous avez pour moi, vous eussiez déjà payé cette dette. La princesse s'en va mercredi à cause de la mort de M. de Valois; et moi, je pars mardi pour coucher à Laval. Je ne vous écrirai point, mercredi, n'en soyez point en peine. Je vous écrirai de Malicorne, où je me reposerai deux jours. Je commence déjà à regretter mon petit secrétaire. Vous voilà assez bien instruite de ma santé; je vous conjure de n'en être plus en peine, et de songer à la vôtre. Je suis ravie que le petit enfant se porte bien: Villebrune dit qu'il vivra fort bien à huit mois; c'est-à-dire huit lunes passées.

Vous croyez que nous avons ici un mauvais temps: nous avons le temps de Provence; mais ce qui m'étonne, c'est que vous avez le temps de Bretagne. Je jugeai que vous l'aviez cent fois plus beau, comme vous croyiez que nous l'avions cent fois plus vilain. J'ai bien profité de cette belle saison, dans la pensée que nous aurions l'hiver dans les mois d'avril et de mai; de sorte que c'est l'hiver que je m'en vais passer à Paris. Au reste, si vous m'aviez vu faire la malade et la délicate dans ma robe de chambre, dans ma grande chaise, avec des oreillers, et coiffée de nuit, de bonne foi vous ne reconnaîtriez pas cette personne qui se coiffait en toupet, et qui ne s'asseyait que sur la pointe des sièges pliants: voilà sur quoi

je suis changée. Je ne dois pas oublier de vous dire que notre oncle de Sévigné (1) est mort. Madame de La Fayette commence présentement à hériter de sa mère.

Corbinelli dit que je n'ai point d'esprit quand je dicte; et sur cela il ne m'écrit plus. Je crois qu'il a raison; je trouve mon style si lâche; mais soyez plus généreuse, et continuez à me consoler de vos aimables lettres. Je pars mardi, les chemins sont comme en été, mais nous avons une bise qui tue mes mains: il me faut du chaud, les sueurs ne font rien; je me porte très-bien du reste; et c'est une chose admirable de voir une femme avec un très-beau visage, que l'on fait manger comme un enfant: on s'accoutume aux incommodités. Adieu, ma très-chère, continuez de m'aimer; je ne vous dis point de quelle manière vous possédez mon cœur, ni par combien de liens je suis attachée à vous. J'ai senti notre séparation pendant mon mal; je pensais souvent que ce m'eût été une grande consolation de vous avoir. J'ai donné ordre pour trouver de vos lettres à Malicorne. J'embrasse le comte, c'est-à-dire je le prie de m'embrasser. Je suis entièrement à vous et le bon abbé aussi, qui compte et calcule depuis le matin jusqu'au soir, sans rien amasser, tant cette province a été dégraissée.

(1) Renaud de Sévigné, mort à Port-Royal le 16 mars 1676.

(93)

A la même.

A Paris, vendredi 10 avril 1676.

Plus j'y pense, ma fille, plus je trouve que je ne veux point vous voir pour quinze jours. Si vous venez à Vichi ou à Bourbon, il faut que ce soit pour venir ici avec moi; nous y passerons le reste de l'été et l'automne; vous me gouvernerez, vous me consolerez, et M. de Grignan viendra vous voir cet hiver, et fera de vous à son tour tout ce qu'il trouvera à propos. Voilà comme on fait une visite à une mère que l'on aime, voilà le temps qu'on lui donne, voilà comme on la console d'avoir été bien malade, et d'avoir encore mille incommodités, et d'avoir perdu la jolie chimère de se croire immortelle (1); elle commence présentement à se douter de quelque chose, et qu'elle pourrait bien un jour passer dans la barque comme les autres. Enfin, au lieu de ce voyage de Bretagne, que vous avez une si grande envie de faire, je vous propose et vous demande celui-ci.

Mon fils s'en va; j'en suis triste, et je sens cette séparation. On ne voit à Paris que des équipages qui partent (2): les cris sur la disette d'argent sont encore plus

(1) C'était la première maladie de madame de Sévigné.

(2) Un congrès avait été assemblé à Nimègue, en juillet 1675. Mais, quoiqu'il continuât, la paix n'en était pas plus avancée.

vifs qu'à l'ordinaire ; mais il ne demeurera personne , non plus que les années passées. Le chevalier est parti sans vouloir me dire adieu ; il m'a épargné un serrement de cœur , car je l'aime sincèrement. Vous voyez que mon écriture prend sa forme ordinaire : toute la guérison de ma main se renferme dans l'écriture ; elle sait bien que je la quitterai volontiers du reste d'ici à quelque temps. Je ne puis rien porter ; une cuiller me paraît la machine du monde ; et je suis encore assujettie à toutes les dépendances les plus fâcheuses et les plus humiliantes que vous puissiez vous imaginer : mais je ne me plains de rien , puisque je vous écris. La duchesse de Sault vient me voir comme une de mes anciennes amies ; je lui plais : elle vint une seconde fois avec madame de Brissac ; il faudrait des volumes pour vous conter les propos de cette dernière : madame de Sault vous plairait et vous plaira. Je garde ma chambre très-fidèlement ; et j'ai remis mes Pâques à dimanche , afin d'avoir dix jours à me reposer. Madame de Coulanges apporte au coin de mon feu les restes de sa maladie : je lui portai hier mon mal de genou et mes pantoufles. On y envoya ceux qui me cherchaient ; ce fut des Schomberg , des Senneterre , des Cœuvre , et mademoiselle de Méri , que je n'avais point encore vue. Elle est , à ce qu'on dit , très-bien logée : j'ai fort envie de la voir dans son château. Ma main veut se reposer , je lui dois bien cette complaisance pour celle qu'elle a pour moi.

Monsieur de Sévigné.

Je vais partir de cette ville
Je m'en vais mercredi tout droit à Charleville,
Malgré le chagrin qui m'attend.

Je n'ai pas jugé à propos d'achever ce couplet , parce que voilà mon histoire dite en trois vers. Vous ne sauriez croire la joie que j'ai de voir ma mère dans l'état où elle est ; je pense que vous serez aussi aise que je le suis , quand vous la verrez à Bourbon , où je vous ordonne toujours de l'aller voir. Si vous suivez mon avis , vous serez bien plus heureuse que moi ; vous verrez ma mère , sans avoir le chagrin d'être obligée de la quitter dans deux ou trois jours : c'est un chagrin pour moi qui est accompagné de plusieurs autres que vous devinez sans peine. Enfin , me voilà guidon , guidon éternel , guidon à barbe grise : ce qui me console , c'est qu'on a beau dire , toutes choses de ce monde prennent fin , et qu'il faudra bien que celle-là soit de ce nombre. Adieu , ma belle petite sœur , souhaitez-moi un heureux voyage : je crains bien que l'âme intéressée de M. de Grignan ne vous en empêche ; cependant je compte , comme si tous deux vous aviez quelque envie de me revoir.

(94)

A la même.

A Paris, dimanche au soir 16 mai 1676.

Je pars demain à la pointe du jour , et je donne ce soir à souper à madame de Coulanges , son mari , madame de La Troche , M. de La Trousse , mademoiselle de Mongeron et Corbinelli , qui viendront me dire adieu en mangeant une tourte de pigeons. La bonne d'Escars part avec moi ; et comme le *bien bon* a vu qu'il pouvait mettre ma santé entre ses mains , il a pris le parti d'épargner la fatigue de ce voyage , et de m'attendre ici , où il a mille affaires ; il m'y attendra avec impatience ; car je vous assure que cette séparation , quoique petite , lui coûte beaucoup , et je crains pour sa santé : les serrements de cœur ne sont pas bons quand on est vieux. Je ferai mon devoir pour le retour , puisque c'est la seule occasion dans ma vie où je puisse lui témoigner mon amitié , en lui sacrifiant jusqu'à la pensée seulement d'aller à Grignan. Voilà précisément l'un de ces cas où l'on fait céder ses plus tendres sentiments à la reconnaissance.

Il vous reviendra cinq ou six cents pistoles de la succession de notre oncle de Sévigné (1) , que je voudrais que vous eussiez tout prêts pour cet hiver. Je ne comprends que trop les embarras que vous pouvez trouver pour les

(1) Voyez page 262 , la lettre du 22 mars 1676.

dépenses que vous êtes obligée de faire, et je ne pousse rien sur le voyage de Paris, persuadée que vous m'aimez assez, et que vous souhaitez assez de me voir pour y faire au monde tout ce que vous pourrez. Vous connaissez d'ailleurs tous mes sentiments sur votre sujet, et combien la vie me paraît triste sans voir une personne que j'aime si tendrement. Ce sera une chose fâcheuse, si M. de Grignan est obligé de passer l'été à Aix, et une grande dépense, ne fût-ce qu'à cause du jeu, qui fait un article de la vôtre assez considérable. J'admire la fortune; c'est le jeu qui soutient M. de La Trousse. Vous avez donc cru être obligée de vous faire saigner; la petite main tremblante de votre chirurgien me fait trembler. M. le prince disait une fois à un nouveau chirurgien : « Ne tremblez-vous point de me saigner? — Pardi, monseigneur, c'est » à vous de trembler » : il disait vrai. Vous voilà donc bien revenue du café : mademoiselle de Méri l'a aussi chassé de chez elle assez honteusement : après de telles disgrâces, peut-on compter sur la fortune? Je suis persuadée que ce qui échauffe est plus sujet à ces sortes de revers que ce qui rafraîchit : il faut toujours en revenir là; et afin que vous le sachiez, toutes mes sérosités viennent si droit de la chaleur de mes entrailles, qu'après que Vichi les aura consumées, on va me rafraîchir plus que jamais par des eaux, par des fruits, et après, tous mes lavages que vous connaissez. Prenez ce régime plutôt que de vous brûler, et conservez votre santé d'une manière que ce ne soit point par là que vous puissiez être empêchée de venir me voir. Je vous demande cette conduite pour l'amour de votre vie, et pour que rien ne traverse la satisfaction de la mienne.

Je vais me coucher, ma fille, voilà ma petite compagnie qui vient de partir. Mesdames de Pompone, de Vins, de Villars et de Saint-Géran ont été ici ; j'ai tout embrassé pour vous. Madame de Villars a fort ri de ce que vous lui mandez : *j'ai un mot à lui dire* ; cela ne peut se payer. Je pars demain à cinq heures ; je vous écrirai de tous les lieux où je passerai. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je suis fâchée que l'on ait profané cette façon de parler ; sans cela, elle serait digne d'expliquer de quelle façon je vous aime.

(95)

A la même.

A Vichi, jeudi 4 juin 1676.

J'ai enfin achevé aujourd'hui ma douche et ma sucrie ; je crois qu'en huit jours il est sorti de mon pauvre corps plus de vingt pintes d'eau. Je suis persuadée que rien ne pouvait me faire plus de bien ; et je me crois à couvert des rhumatismes pour le reste de ma vie.

Voilà votre lettre du 31 mai, ma très-chère et parfaitement aimable. Il y a des endroits qui me font rire aux larmes : celui où vous ne pouvez pas trouver un mot pour madame de La Fayette, est admirable. Je trouve que vous avez tant de raison, que je ne comprends pas par quelle fantaisie je vous demandais cette inutilité. Je crois que c'était dans le transport de la reconnaissance de ce bon vin qui sent le fût ; vous étiez toujours sur vos

pieds , pour lui dire , *supposé* , et un autre mot encore que je ne trouve plus. Pour notre *Pichon* , je suis transportée de joie que sa taille puisse être un jour à *la Grignan*. Vous me le représentez fort joli , fort aimable ; cette timidité vous faisait peur mal à propos. Vous vous divertissez de son éducation , et c'est un bonheur pour toute sa vie : vous prenez le chemin d'en faire un fort honnête homme. Vous voyez comme vous avez bien fait de lui donner des chausses ; ils sont filles tant qu'ils ont une robe.

Vous ne comprenez point mes mains , ma chère enfant ; j'en fais présentement une partie de ce que je veux ; mais je ne puis les fermer qu'autant qu'il faut pour tenir une plume , le dedans ne fait aucun semblant de vouloir se désenfler. Que dites-vous des restes agréables d'un rhumatisme ? M. le cardinal (*de Retz*) me mandait l'autre jour que les médecins avaient nommé son mal de tête un rhumatisme de membranes ; quel diantre de nom ! à ce mot de rhumatisme , je pensai pleurer. Je vous trouve fort bien pour cet été dans votre château. Monsieur de La Garde doit être compté pour beaucoup ; je pense que vous en faites bien votre profit. Je crois avoir sagement fait de vous avoir épargné la fatigue du voyage de Vichi , et à moi la douleur de vous voir , pour vous dire adieu presque en même temps. Mais j'espère aller une autre année à Grignan ; c'est une de mes envies de me trouver dans ce château avec tous les Grignan du monde ; il n'y en a jamais trop. J'ai un souvenir tendre du séjour que j'y ai fait , et cela promet un second voyage , dès que je pourrai. J'ai ri , en vérité , quoique malgré moi , de la nouvelle du combat naval que notre bon d'Hacqueville

vous a mandée; il faut avouer que cela est plaisant, et le soin qu'il prenait aussi de m'apprendre des nouvelles de Rennes, quand j'étais aux Rochers; mais vous cherchez qui en rira avec vous : vous savez bien le vœu que j'ai fait, depuis qu'il m'envoya une certaine lettre de Davonneau, qui me redonna la vie.

Que dites-vous du maréchal de Lorges ? Le voilà capitaine des gardes-du-corps : ces deux frères deviennent jumeaux (1). Mademoiselle de Frémont est, en vérité, bien mariée, et M. de Lorges aussi. Je m'en réjouis pour le chevalier (*de Grignan*) ; plus son ami s'avancera, plus il sera en état de le servir. Madame de Coulanges me mande qu'on lui écrit que madame de Brissac est guérie, et qu'elle ne prend point les eaux de Vichi : voilà bien notre petite amie. Vous la trouverez fort au-dessus des servitudes où vous l'avez vue autrefois : elle n'aime plus qu'autant qu'on l'aime ; et cette mesure est bonne, surtout avec les dames de la cour. Vous avez fait transir le bon abbé de lui parler de ne pas reprendre à Paris votre petit appartement : hélas ! ma fille, je ne le conserve et ne l'aime que dans cette vue ; au nom de Dieu, ne me parlez point d'être hors de chez moi. J'adore le bon abbé de tout ce qu'on me mande là-dessus, et de l'envie qu'il a de me voir recevoir une si chère et si aimable compagnie. Adieu, je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui doit vous plaire, puisque vous m'aimez. Faites bien des amitiés à M. de La Garde et à M. de Grignan, et mes compliments de nocces au premier. Baisez les *Pichons* pour moi ; j'aime la gaillardise de Pauline : et le

(1) Le maréchal de Duras et le maréchal de Lorges étaient tous deux capitaines des gardes-du-corps en même temps.

petit petit veut-il vivre absolument contre l'avis d'Hippocrate et de Galien ? Il me semble que ce doit être un homme tout extraordinaire. L'inhumanité que vous donnez à vos enfants est la chose la plus commode du monde : voilà , Dieu merci , la petite (1) qui ne songe plus ni à père , ni à mère ; ah ! ma belle ! elle n'a pas pris cette heureuse qualité chez vous ; vous m'aimez trop , et je vous trouve trop occupée de moi et de ma santé ; vous n'en avez que trop souffert.

(96)

A la même.

A Paris , mercredi 29 juillet 1676.

Voici un changement de scène qui vous paraîtra aussi agréable qu'à tout le monde. Je fus samedi à Versailles avec les Villars. Vous connaissez la toilette de la reine , la messe , le dîner ; mais il n'est pas besoin de se faire étouffer pendant que Leurs Majestés sont à table , car à trois heures , le roi , la reine , Monsieur , Madame , Mademoiselle , tout ce qu'il y a de princes et de princesses , madame de Montespan , toute sa suite , tous les courtisans , toutes les dames ; enfin , ce qui s'appelle la cour de France , se trouve dans ce bel appartement du roi que vous connaissez. Tout est meublé divinement , tout est

(1) Celle qui avait été mise au couvent.

magnifique. On ne sait ce que c'est que d'y avoir chaud ; on passe d'un lieu à l'autre , sans faire la presse nulle part. Un jeu de reversi donne la forme , et fixe tout. Le roi est auprès de madame de Montespan , qui tient la carte ; Monsieur , la reine , et madame de Soubise , Dangeau et compagnie , Langlée et compagnie ; mille louis sont répandus sur le tapis , il n'y a point d'autres jetons. Je voyais jouer Dangeau , et j'admirais combien nous sommes sots au jeu auprès de lui. Il ne songe qu'à son affaire , et gagne où les autres perdent ; il ne néglige rien , il profite de tout , il n'est point distrait ; en un mot , sa bonne conduite défie la fortune : aussi les deux cent mille francs en dix jours , les cent mille écus en un mois , tout cela se met sur le livre de sa recette (1). Il dit que je prenais p  rt à son jeu , de sorte que je fus assise très-commodément. Je saluai le roi , ainsi que vous me l'avez appris ; il me rendit mon salut. La reine me parla longtemps de ma maladie. M. le duc me fit mille de ces caresses à quoi il ne pense pas. Le maréchal de Lorges m'attaqua sous le nom du chevalier de Grignan , enfin *tutti quanti*. Vous savez ce que c'est que de recevoir un mot de tout ce que l'on trouve en son chemin.

(1) Dans l'éloge de Dangeau , Fontenelle s'arrête sur sa singulière supériorité dans l'art des jeux. Il y faisait les combinaisons les plus savantes , sans laisser voir aucune application. Il demanda une grâce au roi , qui la lui promit à la condition que , pendant la partie même qu'il allait jouer , il mettrait sa demande en vers et en cent vers. Après le jeu , où il avait paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire , il r  cita au roi les cent vers bien comptés. Ce ne fut pas le jeu seul qui fit sa fortune. Il était surtout un parfait courtisan , genre de perfection qui mène à plus d'un vice et à plus d'un ridicule. C'est par là qu'il fournit à La Bruyère les traits d'une de ses peintures les plus achevées , le caractère de Pamphile (*Chapitre des Grands*).

Madame de Montespan me parla de Bourbon , elle me pria de lui conter Vichi , et comment je m'en étais portée ; elle me dit que Bourbon , au lieu de guérir un genou , lui a fait mal aux deux . Elle a su qu'on se plaignait qu'elle empêchait toute la France de voir le roi ; elle l'a redonné comme vous voyez ; et vous ne sauriez croire la joie que tout le monde en a , ni de quelle beauté cela rend la cour . Cette agréable confusion , sans confusion , de tout ce qu'il y a de plus choisi , dure depuis trois heures jusqu'à six . S'il vient des courriers , le roi se retire un moment pour lire ses lettres , puis revient . Il y a toujours quelque musique qu'il écoute , et qui fait un très-bon effet . Il cause avec les dames qui ont accoutumé d'avoir cet honneur . Enfin , on quitte le jeu à six heures ; on n'a point du tout de peine à faire les comptes ; il n'y a point de jetons ni de marques , les poules sont au moins de cinq , six à sept cents louis , les grosses de mille , de douze cents . On en met d'abord vingt chacun , c'est cent ; et puis celui qui fait en met dix . On donne chacun quatre louis à celui qui a le quinola ; on passe ; et quand on fait jouer , et qu'on ne prend pas la poule , on en met seize à la poule , pour apprendre à jouer mal à propos . On parle sans cesse , et rien ne demeure sur le cœur . Combien avez-vous de cœurs ? J'en ai deux , j'en ai trois , j'en ai un , j'en ai quatre : il n'en a donc que trois , que quatre , et Dangeau est ravi de tout ce caquet : il découvre le jeu , il tire ses conséquences , il voit à qui il a affaire ; enfin , j'étais fort aise de voir cet excès d'habileté : vraiment c'est bien lui qui sait le dessous des cartes . On monte donc à six heures en calèche , le roi , madame de Montespan , monsieur et madame de Thianges ,

et la bonne d'Heudicourt sur le strapontin, c'est-à-dire comme en paradis, ou dans la gloire de Niquée. Vous savez comme ces calèches sont faites ; on ne se regarde point, on est tourné du même côté. La reine était dans une autre avec les princesses, et ensuite tout le monde attroupié, selon sa fantaisie. On va sur le canal dans des gondoles, on trouve de la musique ; on revient à dix heures, on trouve la comédie ; minuit sonne, on fait *médianoche* : voilà comme se passe le samedi.

De vous dire combien de fois on me parla de vous, combien on me fit de questions, sans attendre la réponse, combien j'en épargnai, combien on s'en souciait peu, combien je m'en souciais encore moins, vous reconnaîtrez au naturel l'*iniqua corte*. Cependant elle ne fut jamais si agréable, et l'on souhaite fort que cela continue. M. du Maine est incomparable ; son esprit étonne, et les choses qu'il dit ne peuvent s'imaginer. Madame de Maintenon, madame de Thianges, *Guelphes* et *Gibelins* (1), songez que tout est rassemblé. MADAME me fit mille honnêtetés, à cause de la bonne princesse de Tarente. Madame de Monaco était à Paris.

M. le prince fut voir l'autre jour madame de La Fayette ; ce prince, *all' cui spada ogni vittoria è certa*. Le moyen de ne pas être flatté d'une telle estime, et d'autant plus qu'il ne la jette pas à la tête des dames ? Il parle de la guerre, il attend des nouvelles comme les autres. On tremble un peu de celles d'Allemagne. On dit pourtant que le Rhin est tellement enflé des neiges qui fondent des montagnes, que les ennemis sont plus embarrassés que

(1) Deux fameuses factions, dont l'une tenait le parti des papes, et l'autre, celui des empereurs.

nous. Rambure a été tué par un de ses soldats , qui déchargeait très-innocemment son mousquet. Le siège d'Aire continue, nous y avons perdu quelques lieutenants aux gardes et quelques soldats. L'armée de Schomberg est en pleine sûreté. Madame de Schomberg s'est remise à m'aimer ; le baron en profite par les caresses excessives de son général. *Le petit glorieux* n'a pas plus d'affaires que les autres ; il pourra s'ennuyer ; mais s'il a besoin d'une contusion, il faudra qu'il se la fasse lui-même : Dieu les conserve dans cette oisiveté ! Voilà , ma très-chère, d'épouvantables détails : ou ils vous ennuierront beaucoup, ou ils vous amuseront, ils ne peuvent point être indifférents. Je souhaite que vous soyez dans cette humeur où vous me dites quelquefois : « Mais vous ne voulez pas me parler : mais j'admire ma mère, qui aimerait mieux mourir que de me dire un seul mot. » Oh ! si vous n'êtes pas contente , ce n'est pas ma faute ; non plus que la vôtre, si je ne l'ai pas été de la mort de Ruyter. Il y a des endroits dans vos lettres qui sont divins. Vous me parlez très-bien du mariage (1), il n'y a rien de mieux ; le jugement domine, mais c'est un peu tard. Conservez-moi dans les bonnes grâces de M. de La Garde, et toujours des amitiés pour moi à M. de Grignan. La justesse de nos pensées sur votre départ renouvelle notre amitié.

Vous trouvez que ma plume est taillée pour dire des merveilles du grand-maître ; je ne le nie pas absolument : il est vrai que je croyais m'être moquée de lui , en vous disant l'envie qu'il a de parvenir, et comme il veut être maréchal de France à la rigueur, comme du temps passé ;

(1) Il était alors question d'un mariage pour M. de La Garde, qui ne se fit point.

mais c'est que vous m'en voulez sur ce sujet : le monde est bien injuste.

Il l'a bien été aussi pour la Brinvilliers ; jamais tant de crimes n'ont été traités si doucement, elle n'a pas eu la question ; on avait si peur qu'elle ne parlât, qu'on lui faisait entrevoir une grâce, et si bien entrevoir, qu'elle ne croyait point mourir ; elle dit en montant sur l'échafaud : *C'est donc tout de bon ?* Le maréchal de Villeroy disait l'autre jour : *Penautier sera ruiné de cette affaire-ci* ; le maréchal de Grammont répondit : *Il faudra qu'il supprime sa table* : voilà bien des épigrammes. Je suppose que vous savez qu'on croit qu'il y a cent mille écus de répandus pour faciliter toutes choses : l'innocence ne fait guère de telles profusions. On ne peut écrire tout ce qu'on sait ; ce sera pour une soirée. Rien n'est si plaisant que tout ce que vous dites sur la Brinvilliers. Je crois que vous avez contentement ; il n'est pas possible qu'elle soit en paradis ; sa vilaine âme doit être séparée des autres. Assassiner est le plus sûr ; nous sommes de votre avis ; c'est une bagatelle en comparaison d'être huit mois à tuer son père, et à recevoir toutes ses caresses et toutes ses douleurs, à quoi elle ne répondait qu'en doublant toujours la dose.

Contez à M. l'archevêque (*d'Arles*) ce que m'a fait dire M. le premier-président pour ma santé. J'ai fait voir mes mains à Langeron, afin qu'il vous en rende compte. J'ai d'une manière de pommade qui me guérira, à ce qu'on m'assure ; je n'aurai point la cruauté de me plonger dans le sang d'un bœuf, que la canicule ne soit passée. C'est vous, ma fille, qui me guérirez de tous mes maux. Si M. de Grignan pouvait comprendre le plaisir qu'il me

fait d'approuver votre voyage, il serait consolé par avance de six semaines qu'il sera sans vous.

Madame de La Fayette n'est point mal avec madame de Schomberg. Cette dernière me fait des merveilles, et son mari, à mon fils. Madame de Villars songe tout de bon à s'en aller en Savoie; elle vous trouvera en chemin. Corbinelli vous adore, il n'en faut rien rabattre; il a toujours des soins de moi admirables. Le *bien bon* vous prie de ne pas douter de la joie qu'il aura de vous voir; il est persuadé que ce remède m'est nécessaire, et vous savez l'amitié qu'il a pour moi. Livry me revient souvent dans la tête, et je dis que je commence à étouffer, afin qu'on approuve mon voyage. Adieu, ma très-aimable et très-aimée; vous me priez de vous aimer: ah! vraiment je le veux bien; il ne sera pas dit que je vous refuse quelque chose.

(97)

A la même.

A Paris, vendredi 21 août 1676.

Je suis venue ici ce matin pour les commissions de M. de La Garde. Je suis descendue chez la bonne d'Escars, que j'ai trouvée avec une grosse bile qui lui donne une petite fièvre, et toute pleine de bonne volonté; elle avait autour d'elle madame Le Moine, et tous les équipages de point de France et de point d'Espagne, les plus beaux et les mieux choisis du monde. Je suis allée dîner chez M. de

Mêmes, et à trois heures je suis revenue chez madame d'Escars ; j'ai trouvé, en entrant dans la cour, madame de Vins et d'Hacqueville, qui venaient me voir amialement. Nous avons pris un très-beau manteau, une belle jupe, de la toile d'or et d'argent pour une toilette, et de quoi faire un corps de jupe, la dentelle pour la jupe, la toilette, une petite pour les sachets, pour les coiffes noires ; les souliers, la perruque, les rubans, tout sera admirablement beau : mais comme j'ai tout pris sur ma parole, et pour très-peu de temps, je vous prie de ne point nous remettre sur l'incertitude des paiements des pensions de M. de La Garde, et de nous envoyer une lettre de change. M. Colbert est un peu malade ; si vous saviez ce qu'on fait de ce prétexte, même pour votre pension, vous verriez bien que rien n'est tel qu'une lettre de change : et les pauvres courtisans, accoutumés à la patience, attendront l'heureux moment du trésor-royal.

J'aime le bel abbé de l'attention qu'il paraît avoir pour vos affaires, et du soin qu'il a de me chercher pour en discourir avec moi, qui ne suis pas si sotte sur cela, à cause de l'intérêt que j'y prends, que sur toutes les autres choses du monde. Nous passâmes une fort jolie soirée à Livry ; et aujourd'hui nous avons conclu avec le grand d'Hacqueville, que tous nos raisonnements sont inutiles pour cette fois ; mais qu'il ne faut pas perdre une occasion de demander. Madame de Vins m'a priée de ne point m'en retourner demain, et de me trouver entre cinq et six chez madame de Villars, où elle sera. Nous pourrions voir, le soir, M. de Pompone, qui reviendra de Pompone, où madame de Vins n'était pas allée, à cause d'un procès, et toujours procès, qui sera jugé demain. Je suis

tentée de sa proposition ; de sorte que j'ai la mine de ne m'en aller que dimanche à la messe à Livry.

Madame de Maintenon est allée à Maintenon pour trois semaines. Le roi lui a envoyé *Le Nôtre* pour ajuster cette belle et laide terre. Je n'ai point encore vu la belle Coulanges , ni Corbinelli. L'armée de M. de Schomberg s'en va au secours de Maëstricht : mais on ne croit point du tout que les ennemis l'attendent , soit par avoir pris la place , soit par avoir levé le siège ; ils ne sont pas assez forts. Adieu , très-aimable et très-aimée.

(98)

A la même.

A Paris , vendredi 11 septembre 1676.

Vous me parlez bien plaisamment de notre coadjuteur. Vous avez donc repris les libertés dont nous usions l'année que j'étais à Grignan ; quel tourment nous lui faisons sur ces contes , que M. de Grignan disait que le coadjuteur pouvait porter hardiment partout , *sans crainte de la gabelle* ! Je n'ai jamais vu personne entendre si parfaitement la raillerie. Nous pensons que M. de V..... (1) ne l'entend pas si bien , lui qui , à ce que dit madame Cornuel (2) , *a mis un bon Suisse à sa porte* , c'est qu'on assure qu'il a donné une belle maladie à sa femme. Il y eut

(1) M. de Vantadour.

(2) Madame Cornuel s'était fait une réputation par ses bons mots.

l'autre jour une vieille très-décépité qui se présenta au dîner du roi, elle faisait frayer. MONSIEUR la repoussa, et lui demanda ce qu'elle voulait : *Hélas ! Monsieur*, lui dit-elle, *je voudrais bien prier le roi de me faire parler à M. de Louvois*. Le roi lui dit : *Tenez, voilà M. de Reims qui le peut mieux que moi*. Cela réjouit fort tout le monde. Nanteuil (1), d'un autre côté, priait Sa Majesté de faire commander à M. de Calvo de se laisser peindre. Il fait un cabinet où vous voyez bien qu'il veut lui donner place. Tout ce que vous avez pensé de Maëstricht est arrivé, comme l'accomplissement d'une prophétie. Le roi donna hier à M. de Roquelaure le gouvernement de Guienne : voilà une longue patience récompensée par un admirable présent.

Tout le monde croit que l'étoile de *Quanto* pâlit. Il y a des larmes, des chagrins, des gaietés affectées, des bouderies ; enfin, ma chère, tout finit. On regarde, on juge, on devine, on croit voir des rayons de lumière sur des visages que l'on trouvait indignes, il y a un mois, d'être comparés aux autres : on joue fort gaiement, quoique la belle garde sa chambre. Les uns tremblent, les autres rient, les uns souhaitent l'immutabilité, les autres, un changement de théâtre ; enfin, voici le temps d'une crise digne d'attention, s'il faut en croire les plus fins.

Vous savez que je revins ici mercredi matin ; je me trouve ravie d'y être toute seule ; je me promène, j'ai des livres, j'ai de l'ouvrage, j'ai l'église ; enfin, j'en demande pardon à la compagnie qui doit me revenir, je me passe d'elle à merveille. Mon abbé est demeuré à Paris, pour

(1) Homme célèbre pour les portraits en pastel et pour la gravure.

parler au vôtre , et le prier de donner à M. de Colbert la lettre que lui écrit M. de Grignan , avant que de partir. Si l'abbé Têtu était ici , je me ferais mener en l'absence de l'abbé de Grignan ; mais il est en Touraine : il est vrai qu'il aime fort à n'avoir ni compagnon , ni maître dans les maisons qu'il honore de son estime. Cependant trouvez-vous qu'il n'ait ni l'un ni l'autre chez notre petite amie (*madame de Coulanges*) ? Je lui dis tous les jours qu'il faut que le goût qu'il a pour elle soit bien extrême , puisqu'il lui fait avaler , et l'été , et l'hiver , toutes sortes de couleuvres ; car les inquiétudes de la canicule ne sont pas moins désagréables que la présence du carnaval : ainsi toute l'année est une souffrance.

On prétend que cette amie (*madame de Maintenon*) de l'amie n'est plus ce qu'elle était , et qu'il ne faut plus compter sur aucune bonne tête , puisque celle-là n'a pas soutenu le tourbillon de ce bon pays. La vôtre est bien admirable de soutenir votre bise avec tant de raison , et même avec tant de gaieté. Quand je vous vois gaie , comme on le voit fort bien dans les lettres , je partage avec vous cette belle et bonne humeur : vous croyez quelquefois me dire des folies ; hé , mon Dieu ! c'est bien moi qui en dis sans cesse , et j'en devrais être bien honteuse , moi , qui dois être sage par tant de raisons. Il est vrai que je ne pouvais deviner que vous eussiez appelé La Garde , *votre petit cœur* ; cette vision est fort bonne. J'espère bien que vous me manderez le détail de cette noce si longtemps attendue. Je suis étonnée qu'il puisse garder si longtemps cette pensée dans sa tête : c'est une étrange perspective pour quelqu'un qui pourrait bien s'en passer. Quand vous dites des folies , il me

semble que vous songez à moi : nous avons fort ri à Grianan. Vous me dépeignez très-bien l'abbé de La Vergne ; je meurs d'envie de le voir ; il n'y a personne dont j'aie entendu de si bonnes louanges. Vous ai-je mandé que Penautier prenait l'air dans sa prison ? Il voit tous ses parents et amis , et passe les jours à admirer les injustices que l'on fait dans le monde : nous l'admirons comme lui.

Madame de Coulanges me mande qu'elle ne reviendra de quatre ou cinq jours , dont elle est au désespoir ; qu'il faut qu'elle fasse des pas pour une intendance qui est vacante ; qu'elle doit parler au roi et à M. Colbert , qui pis est : je lui conseille de prier Sa Majesté , comme la vieille femme , de la faire parler à M. Colbert , et je la prie de n'être ni sourde , ni aveugle en ce pays-là , ni muette quand elle reviendra ici. Elle me mande , et d'autres aussi , que madame de Soubise est partie pour aller à Lorges : ce voyage fait grand honneur à sa vertu. On dit qu'il y a eu un bon accommodement , peut-être trop bon. M. le maréchal d'Albret a laissé cent mille francs à madame de Rohan ; cela sent bien la restitution. Mon fils me mande que les ennemis ont été longtemps fort près de nous ; M. de Schomberg s'est approché , ils se sont encore reculés : enfin , ils sont à dix lieues , et bientôt à douze ; je n'ai jamais vu de si bons ennemis , *je les aime tendrement* ; voyez la belle chose d'abuser des mots : je n'ai point d'autre manière pour vous dire que je vous aime , que celle dont je me sers pour les confédérés.

(99)

A la même.

A Paris , mercredi 21 décembre 1676.

Hé! mon Dieu! ma fille! est-il possible que vous puissiez croire que le monde désapprouve que vous veniez me voir, et qu'on puisse trouver étrange que vous quittiez monsieur de Grignan pour un peu de temps, afin de me donner cette marque de votre amitié? On aurait sans doute plus de peine à justifier le contraire, et vos amis y seraient plus embarrassés qu'à défendre le voyage que vous allez faire. Soyez donc en repos là-dessus, et croyez qu'il n'y a rien que de fort sage et de fort raisonnable à témoigner dans cette occasion l'amitié que vous avez pour moi. D'Hacqueville vous en dira son avis; et comme M. de Grignan doit être parti pour l'assemblée, nous commencerons à voir le jour de votre départ.

Madame de Verneuil passera le jour de la Toussaint à Lyon : elle me demanda si elle ne vous rencontrerait point; je lui dis que cela n'était pas impossible. Amonio s'en va aussi; si vous le trouvez, vous lui ferez une fort bonne mine : j'en suis assurée. J'écris à M. de Grignan et à M. l'archevêque, pour les prier d'entrer dans mes intérêts contre vous. Je suis fort embarrassée : j'ai demandé le congé de mon fils, parce qu'il est malade de son rhumatisme à Charleville; M. de Louvois répondit

fort honnêtement que , si je le voulais , il le demanderait au roi : mais que mon fils ferait fort mal sa cour , et qu'il serait refusé ; que le petit Villars et tous les autres l'avaient été , et qu'il lui conseillait de se guérir tout doucement à Charleville ; que s'il avait pris dès l'armée une attestation de M. de Schomberg , il serait revenu , mais que sa lettre toute seule ne produirait aucun effet. J'ai mandé tout cela , et en même temps je reçois une lettre , où , sans avoir reçu la mienne , il me mande qu'il part avec un de ses amis qui revient , et qu'il sera demain ici. Je crains que cela ne lui fasse une affaire : je vous manderai la suite. Le père le Bossu sera fort aise de voir ce que vous dites de lui. Son *Art poétique* (1) est fort admiré ; vous en sentiez la beauté , sans savoir à qui vous en aviez l'obligation. Vous trouverez ici une traduction de saint Augustin , *sur la prédestination et la persévérance des bons* ; nos amis ont triomphé dans cet ouvrage ; vraiment c'est la plus belle et la plus hardie pièce qu'on puisse voir. Vous trouverez aussi , dans un autre genre , les rondeaux de Benserade ; ils sont fort mêlés ; avec un crible il en demeurerait peu : c'est une étrange chose que l'impression.

Voici une histoire fort extraordinaire : on envoie quelquefois de l'argent à son mari , quand il est à l'armée ; Saint-Géran en a envoyé à sa femme (2) : il lui mande que si elle n'emploie à s'habiller les neuf cents francs qu'il lui fait tenir , il ne reviendra point de son quartier d'hiver ; tellement que la petite dame a donné dans l'étoffe , selon l'intention du fondateur. Madame de Soubise

(1) C'est-à-dire son *Traité du poëme épique*.

(2) Madame de Saint-Géran aimait le jeu.

a paru avec son mari , deux coiffes et une dent de moins , à la cour ; de sorte que l'on n'a pas le mot à dire. Elle avait une de ses dents de devant un peu endommagée ; ma foi ! elle a péri , et l'on voit une place comme celle du gros abbé ; dont elle ne se soucie guère davantage ; c'est pourtant une étrange perte. Le voyage de Villers-Coterets est rompu ; mais le roi a la bonté de permettre qu'on porte ses beaux habits à Versailles. La plus incroyable chose du monde , c'est la dépense que font ces dames , sans avoir le premier sou , hormis celles à qui le roi les donne.

Madame de Coulanges a des retours de fièvre dont elle est fort chagrine ; cela est ordinaire à la suite des grandes maladies. Langlade est revenu de Frêne , où il a été encore plus mal que madame de Coulanges. Je l'ai vu : il est divinement bien logé à ce faubourg. Madame de La Fayette est revenue de Saint-Maur : elle a eu trois accès marqués de fièvre quarte ; elle dit qu'elle en est ravie , et qu'au moins sa maladie aura un nom.

A cinq heures du soir.

Savez-vous bien où je suis ? Je vous défie de le deviner. Je suis venue dîner par le plus beau temps du monde à nos sœurs de Sainte-Marie du faubourg : vous croyez que je m'en vais dire Saint-Jacques ; point du tout , c'est du faubourg Saint-Germain. On vient de m'y apporter votre lettre du 14. Je suis dans la plus belle maison de Paris , dans la chambre de mademoiselle Reimond , qui s'y est fait faire , comme bienfaitrice , un petit appartement enchanté : elle sort quand elle veut ; mais elle ne le veut guère , parce qu'elle a principalement dans la tête de vou-

loir aller en paradis. Je vous amènerai ici, non-seulement comme relique de grand'mère, mais comme une personne curieuse, qui doit aimer à voir une très-belle maison de campagne; vous en serez surprise. Je vais donc dans cet aimable lieu, répondre à votre lettre. Je continue à vous conjurer de décider en ma faveur, et de ne plus balancer à faire un voyage que vous m'avez promis, et qu'en vérité vous me devez un peu. Je ne suis pas la seule à trouver que vous marchandez beaucoup à me faire plaisir. Partez donc, partez : vous devez avoir pris vos mesures sur le départ de M. de Grignan : je l'embrasse et vous prie de lui donner ma lettre; je vous recommande aussi celle de M. l'archevêque : j'espère plus en eux qu'en vous pour une décision.

J'ai dit comme vous sur ce règlement; il n'y a pas de raison à leur dire que, quand ils seront malades, ils ne viendront point à l'assemblée, cela s'en va sans dire, et aussi qu'ils se trouveront à l'ouverture, quand ils seront dans le lieu; quelle folie! ils ne s'y trouveront jamais : ce n'est point un lieu où l'on se trouve par hasard. J'avais corrigé cet article, sans rien ôter au sens; mais d'Hacqueville aima mieux l'envoyer promptement, que de tarder encore huit jours, disant que les évêques de vos amis ne feraient point de difficulté, et que les autres en feraient toujours; l'intendant au moins n'y saurait manquer : cette affaire m'a donné du chagrin. N'admirez-vous point l'éclat et la puissance que donne la révéberation du soleil, *se mi miras, mi miran* : n'aurons-nous jamais un rayon? Je disais hier au fils d'un malheureux (*M. de Vaux*) que si, avec son mérite et sa valeur, qui percent même la noirceur de sa misère, il

avait la fortune du temps passé, on lui aurait dressé un temple : je dis vrai, mais si cela était, il serait gâté.

Vous avez grande raison de ne pouvoir vous représenter madame de Coulanges à l'agonie, et M. de Coulanges dans la douleur ; je ne le croirais pas, si je ne l'avais vu : une vivacité morte, une gaieté pleurante, ce sont des prodiges. La pauvre femme avait encore hier la fièvre ; on ne sort point nettement de ces grands maux. Quand je songe qu'au bout de dix mois j'ai encore les mains enflées, cela me fait rire ; car pour du mal, je n'en ai plus. Je ne proposerai point à Corbinelli de raisonner avec vous sans *la méthode* ; il entre en fureur, et l'on n'est point en sûreté. Il est occupé à faire des rondeaux sur la convalescence de madame de Coulanges ; je les corrige ; jugez de la perfection de l'ouvrage ! Adieu, ma très-chère enfant ; partez et venez : tenez-vous donc une fois pour décidée, et défaites-vous d'épiloguer sur les bienséances de votre voyage : elles y sont tout entières, et ce n'est pas moi seule qui le dis.

L'abbé de Pontcarré me montra hier ce que vous lui écrivez sur le manteau donné inconsidérément : cela est fort plaisant. Il est vrai que la conduite de notre cardinal est adorable : on l'admire bien aussi ; il en reçoit l'honneur qu'il mérite.

(100)

A la même.

A Paris, dimanche au soir 13 décembre 1676.

Que ne vous dois-je point, ma chère enfant, pour tant de peines, de fatigues, d'ennui, de froid, de gelée, de frimas, de veilles? Je crois avoir souffert toutes ces incommodités avec vous; ma pensée n'a pas été un moment séparée de vous, je vous ai suivie partout, et j'ai trouvé mille fois que je ne valais pas l'extrême peine que vous preniez pour moi, c'est-à-dire par un certain côté : car celui de la tendresse et de l'amitié relève bien mon mérite à votre égard. Quel voyage, bon Dieu ! et quelle saison ! vous arriverez précisément le plus court jour de l'année, et par conséquent vous nous ramènerez le soleil. J'ai vu une devise qui me conviendrait assez ; c'est un arbre sec, et comme mort, et autour ces paroles : *fin che sol ritorni*. Qu'en dites-vous, ma fille ? Je ne vous parlerai donc point de votre voyage, nulle question là-dessus ; nous tirerons le rideau sur vingt jours d'extrêmes fatigues, et nous tâcherons de donner un autre cours aux petits esprits, et d'autres idées à votre imagination. Je n'irai point à Melun ; je craindrais de vous donner une mauvaise nuit par une dissipation peu convenable au repos : mais je vous attendrai à dîner à Villeneuve-Saint-Georges ; vous y trouverez votre potage tout chaud ; et

sans faire tort à qui que ce puisse être , vous y trouverez la personne du monde qui vous aime le plus parfaitement. L'abbé vous attendra dans votre chambre bien éclairée , avec un bon feu. Ma chère enfant , quelle joie ! puis-je en avoir jamais une plus sensible ?

N. B. Arrivée à Paris à cette époque , madame de Grignan ne retourna en Provence qu'au mois de juin 1677. (*Voyez la lettre suivante.*)

(101)

A la même.

A Paris , mardi 8 juin 1677.

Non , ma fille , je ne vous dis rien , rien du tout : vous ne savez que trop ce que mon cœur est pour vous : mais puis-je vous cacher tout à fait l'inquiétude que me donne votre santé ? c'est un endroit par où je n'avais pas encore été blessée ; cette première épreuve n'est pas mauvaise : je vous plains d'avoir le même mal pour moi ; mais plutôt à Dieu que je n'eusse pas plus de sujet de craindre que vous ! Ce qui me console , c'est l'assurance que M. de Grignan m'a donnée de ne point pousser à bout votre courage : il est chargé d'une vie où tient absolument la mienne : ce n'est pas une raison pour lui faire augmenter ses soins ; celle de l'amitié qu'il a pour vous est la plus forte. C'est aussi dans cette confiance , mon très-cher comte , que je vous recommande encore ma fille : obser-

vez-la bien , parlez à Montgobert , entendez-vous ensemble pour une affaire si importante. Je compte fort sur vous , ma chère Montgobert. Ah ! ma chère enfant , tous les soins de ceux qui sont autour de vous ne vous manqueront pas , mais ils vous seront bien inutiles , si vous ne vous gouvernez vous-même. Vous vous sentez mieux que personne ; et si vous trouvez que vous ayez assez de force pour aller à Grignan , et que tout d'un coup vous trouviez que vous n'en avez pas assez pour revenir à Paris ; si enfin les médecins de ce pays-là , qui ne voudront pas que l'honneur de vous guérir leur échappe , vous mettent au point d'être plus épuisée que vous ne l'êtes , ah ! ne croyez pas que je puisse résister à cette douleur. Mais je veux espérer qu'à notre honte , tout ira bien. Je ne me soucierai guère de l'affront que vous ferez à l'air natal , pourvu que vous soyez dans un meilleur état. Je suis chez la bonne Troche , dont l'amitié est charmante ; nulle autre ne m'était propre ; je vous écrirai encore demain un mot ; ne m'ôtez point cette unique consolation. J'ai bien envie de savoir de vos nouvelles : pour moi , je suis en parfaite santé , les larmes ne me font point de mal. J'ai diné , je m'en vais chercher madame de Vins et mademoiselle de Méri. Adieu , mes chers enfants ; que cette calèche que j'ai vue partir est bien précisément ce qui m'occupe , et le sujet de toutes mes pensées !

Madame de La Troche.

La voilà cette chère commère qui a la bonté de me faire confidence de sa sensible douleur. Je viens de la

faire dîner, elle est un peu calmée ; conservez-vous, belle comtesse, et tout ira bien ; ne la trompez point sur votre santé, ou, pour mieux dire, ne vous trompez point vous-même ; observez-vous, et ne négligez pas la moindre douleur, ni la moindre chaleur que vous sentirez à cette poitrine : tout est de conséquence, et pour vous et pour cette aimable mère. Adieu, belle comtesse, je vous assure que je suis bien vive pour sa santé, et que je suis à vous bien tendrement.

(102)

A la même.

A Paris, vendredi 25 juin 1677.

Vous êtes à Grignan, ma fille. Le chaud, l'air, la bise, le Rhône ; premièrement, tout cela vous a-t-il été favorable ? Je vous demande ensuite des nouvelles du petit marquis et de Pauline ; je serai satisfaite sur toutes ces questions avant que vous receviez cette lettre : mais il est impossible de ne pas dire ce que l'on pense dans le moment qu'on écrit, quoiqu'on en connaisse l'inutilité. Je suis fort contente des soins de tous vos Grignans ; je les aime, et leurs amitiés me sont nécessaires par d'autres raisons encore que par leur mérite. M. de La Garde n'a pas balancé à croire que c'est moi plutôt que madame Gargan, que vous lui recommandez dans cette rue. Je fus hier avec madame de Coulanges, au Palais-Royal : *Oh ! que je fais de poudre !* n'est-ce pas une de vos appli-

cations? elle est fort juste et fort plaisante. Nous fûmes très-bien reçues : MONSIEUR était chagrin , et ne parla qu'à moi , à cause de vous et des eaux. MADAME me fit d'abord des merveilles ; mais quand l'abbé de Chavigni fut entré , mon étoile pâlit visiblement : je dirais volontiers sur cet abbé , comme les laquais : *Il faut qu'il ait de la corde de pendu*. La duchesse de Valentinois (*madame de Monaco*) est favorite de MADAME ; elle n'en met pas plus grand pot au feu pour l'esprit ni pour la conversation. Je regardais cette chambre et ces places de faveur , si bien remplies autrefois. Madame la princesse de Tarente était auprès de MADAME ; elles avaient eu de grandes conférences : le petit de Grignan profiterait beaucoup à les entendre (1). Ma fille , je me porte très-bien , et je dirai toujours plutôt à Dieu que vous eussiez autant de santé que moi. Je m'en vais ce soir à Livry avec d'Hacqueville ; nous irons dîner à Pomponne ; madame de Vins nous attend avec le reste de la famille. Voilà un couplet de chanson de M. de Coulanges ; je le trouve plaisant : quoique les médecins vous défendent de chanter , je crois que vous leur désobéirez en faveur de cette folle parodie.

Io est à la campagne , et n'a pu soutenir ce personnage simple , qui n'était pas praticable. Je consulterai , avec le coadjuteur , quel livre on pourrait vous envoyer. Je relis par hasard Lucien : en peut-on lire un autre?

(1) Comme ces deux princesses ne parlaient jamais que la langue de leur pays entre elles , madame de Sévigné disait que son petit-fils , à qui on faisait apprendre l'allemand , profiterait beaucoup à les entendre.

Monsieur de Sévigné.

Pour vous montrer que votre frère le sous-lieutenant (1) est plus joli garçon que vous ne croyez, c'est que j'ôte la plume des mains de maman mignonne, pour vous dire moi-même que je fais fort bien mon devoir. Nous nous gardons mutuellement; nous nous donnons une honnête liberté; point de petits remèdes de femmelles. Vous vous portez bien, ma chère maman; j'en suis ravi. Vous avez bien dormi cette nuit : comment va la tête? point de vapeurs? Dieu soit loué! allez prendre l'air, allez à Saint-Maur, souper chez madame de Schomberg, promenez-vous aux Tuileries; du reste, vous n'avez point d'incommodité, je vous mets la bride sur le cou. Voulez-vous manger des fraises ou prendre du thé? Les fraises valent mieux. Adieu, maman, j'ai mal au talon : vous me garderez, s'il vous plaît, depuis midi jusqu'à trois heures, et puis, *vogue la galère*. Voilà, ma petite sœur, comme font les gens raisonnables. L'infortunée *Io* est au *Pousset cez malame te Clérempo*; elle a passé une nuit *tans les sans* (2), comme une autre Ariane : ah ! où était Bacchus pour la consoler, et pour faire briller sa couronne dans les cieux? Hélas ! il était tranquille au comble de la gloire, et peut-être sur une haute montagne, où, selon l'ordre que Dieu a établi en ce monde, on trouve aussi une allée. Adieu, ma belle petite sœur.

(1) Il venait d'acheter de M. de La Fare la charge de sous-lieutenant des Gendarmes-Dauphins, dont il était enseigne auparavant.

(2) On a déjà remarqué que c'était la manière de prononcer de madame de Ludre.

(103)

A la même.

A Paris, dimanche au soir 15 août 1677.

Je n'eusse jamais cru, ma fille, qu'un jour visé de si loin pût être tiré si juste : voilà pourtant ce seizième que nous avons suivi depuis deux mois. Je pars demain à la pointe du jour avec le bon abbé ; nous ne sommes pas bien réjouis ; mais on porte des livres ; et comme nous n'irons pas si vite que la diligence, nous pourrions rêver aux pauvres personnes que nous aimons. Il y eut hier une fausse nouvelle répandue, que le siège de Charleroi était levé : tout le monde le prend pour un augure, tant on a mauvaise opinion de nos ennemis : cette pensée m'est bonne, afin de ne pas emporter avec moi l'inquiétude d'une bataille. Mon fils a déjà écrit deux fois ; son pied s'est trouvé mal de l'agitation de la chaise. Vous me proposez une belle-fille, dont la santé pourrait résister à de plus grandes fatigues ; elle ressemble tout à fait à la belle *Dulcinée* : je crois que nous ne pouvons atteindre qu'à cette sorte de partis ; tous les autres nous fuient : je vois dans les astres que nous ne sommes point heureux.

Vous me paraissez accablée de vos madames de Montélimart. Eh ! mon Dieu ! que ne suis-je là pour écumer votre chambre, et vous donner le temps de respirer. Je vous vois succomber sous le faix ; ce sont des nœuds mal

assortis que ceux d'une telle société : ah ! qu'on vous laisse avec votre aimable famille , la voilà toute rassemblée. Plût à Dieu que le *bien bon* pût être tenté d'y aller voir M. l'archevêque ! Faites que ce prélat lui en écrive à Vichi : que sait-on ? Pour moi , je ne lui dirai rien , car je connais l'opposition qu'il ferait à mes prières ; il faut aller tout à contre-pied de ce qu'on veut lui inspirer ; et ce serait le chemin , s'il y en avait un.

Monsieur le comte , vous ne sauriez avoir tant d'envie de me voir à Grignan , que j'en aurais de vous y embrasser. Au nom de Dieu , ne m'imputez point la barbarie que nous allons faire ; elle me fait mal et me presse le cœur ; croyez que je ne souhaite rien avec tant de passion ; mais je suis attachée au bon abbé , qui trouve tant de méchantes raisons pour ne pas faire ce voyage , que je n'espère pas de le voir changer.

J'ai diné avec le coadjuteur ; il se plaint de la cruauté de l'abbé , qui l'a laissé seul à Paris ; le *pauvre homme* ! sans amis , sans connaissances , sans maisons , ne sachant où donner de la tête ; nous avons mené assez follement cette plainte. J'ai vu madame de Vins , qui vous aime assurément ; elle était ici ce soir avec l'abbé Arnould ; j'ai résisté à la prière qu'on m'a faite de laisser votre portrait , pour être copié chez eux : cette pensée me blesse d'une telle sorte , que je ne puis la souffrir à Vichi : à mon retour , si j'ai plus de force pour supporter cette tribulation , j'y consentirai. Songez à votre santé , si vous aimez la mienne ; elle est si bonne , que , sans vous , je ne penserais pas à faire le voyage de Vichi : il est difficile de porter son imagination dans l'avenir , quand on est sans aucune sorte d'incommodité ; mais enfin vous le voulez ,

et voilà qui est fait. Madame de Coulanges m'a menée ces derniers jours : elle s'est toute dérangée pour moi, elle n'a songé qu'à moi.

(104)

A la même.

A la Palisse , vendredi au soir 3 septembre 1677.

Vous voyez bien , ma très-chère , que me voilà à Vichi , c'est-à-dire j'y dînerai demain , 4 de ce mois , comme je vous l'avais promis. Je vous écrivis de Saulieu , avec M. de Guitaut , une assez folle lettre : je vous en ai écrit quatre d'Époisses , où j'ai reçu toutes celles qui me sont revenues de Paris. J'ai été prise et retenue en Bourgogne d'une telle sorte , que si , par hasard , je ne m'étais souvenue de vous , et que vous vouliez que je prisse les eaux , je crois que je m'y serais oubliée. J'ai été chez Bussy , dans un château qui n'est point Bussy , qui a le meilleur air du monde , et dont la situation est admirable. La Coligny (1) y était ; vous savez qu'elle est aimable : il y aurait beaucoup à parler ; mais je réserve ces bagatelles pour une autre fois. Il a fallu aller dîner chez M. d'Autun , *le pauvre homme !* et puis chez M. de Toulangeon ; et le jour que j'en devais partir , il fallut demeurer pour parler de nos affaires avec le président de Berbisi , qui

(1) Fille du comte de Bussy , et la même qui épousa M. de la Rivière en juin 1681.

venait m'y trouver. Enfin, me voilà sur votre route de Lyon, à vingt lieues de Lyon. Je serais mardi à Grignan, si Dieu le voulait. Eh ! mon Dieu ! il faut détourner cette pensée, ma chère enfant ; elle fait un dragon, si l'on ne prend un soin extrême de la gouverner. Parlons de la traverse d'Autun ici, qui est un chemin diabolique. J'ai dit adieu pour jamais partout où j'ai passé. Je suis ici dans le château de cette bonne Saint-Géran, qui m'a reçue comme sa fille. Vous y avez passé, ma fille : tout m'est cher à mille lieues à la ronde. Je suis à plaindre quand je n'ai point de vos nouvelles : cela me fait une tristesse qui ne m'est pas bonne. Depuis Époisses, il y a sept jours, cela est long ; j'en attends : voilà ce qui me soutient. Je vous prie de dire à M. de Grignan que je le conjure d'écrire à M. de Seignelai, ou à M. de Bonrepos, pour obtenir le congé de M. de Sévigné pour cet hiver, afin qu'il vienne solliciter un vaisseau. Il y a bien des places vacantes : le pauvre garçon m'a écrit quatre fois ; il ne sait que faire : il est à Messine, et me fait pitié ; c'est sa vie, c'est son pain, aidez-moi à le secourir : vous savez comme il s'appelle : si cela ne vous touche, c'est mon filleul. On me presse de donner cette lettre, la poste va passer. Adieu donc, ma très-chère et très-aimable. Il y a huit jours que je ne sais rien ; mais quand j'ignore tout, je sais toujours que je vous aime de tout mon cœur.

(105)

A la même.

A Vichi, jeudi à 4 heures du soir 16 septembre 1677.

Demandez au chevalier de Grignan si je n'ai pas bien du soin de lui, si je ne lui donne pas un bon médecin, et si moi-même je n'en suis pas un admirable. Je n'eusse jamais cru voir à Vichi les chiens de visages que j'y vois : comme on est toujours rassemblé, ce qu'il y a de meilleur se met ensemble, et cela compose une fort bonne compagnie. Je traite fort sérieusement la santé du chevalier : je verrai les commencements de ses remèdes, et le laisserai en bon train avant que de partir. Je commence la douche aujourd'hui ; je crois qu'elle me sera moins rude que l'année passée ; car j'ai devant et après moi Jussac, Termes, Flamarens, chacun sa demi-heure ; cela fait une société de *misérables*, qui ne le sont pas trop. Je vous en manderai des nouvelles ; ils ont déjà commencé, et trouvent que c'est la plus jolie chose du monde. Mon Dieu ! ma fille, que vous avez été vivement et dangereusement malade ! c'était justement le 15 d'août, un dimanche ; vous ne pûtes m'écrire, et la confusion de mon départ m'a détournée de l'inquiétude que cela m'aurait donnée dans un autre temps. Cette gorge enflammée fait grand'peur, et la fièvre : ah ! ma chère enfant ! quand on a le sang de cette furie, c'est bientôt fait. Vous eûtes la fièvre : vous fûtes saignée deux fois en un jour ; et

puis, une cuisse et les jambes enflées ; quelle malignité d'humeur ! et où en étions-nous , si cette humeur s'était jetée sur votre poitrine ! Dieu merci , vous êtes guérie de ce mal ; voilà qui est fait , je n'en ai nulle inquiétude : mais j'admire que , pour me tromper , vous ayez toujours pu m'écrire de si grandes lettres. N'y aura-t-il donc personne qui ait le pouvoir d'obtenir de vous quelque espèce de soin et de régime pour votre santé ? Ne voulez-vous point tempérer un peu ce sang si enragé ? Je ne vois personne qui ne songe à sa vie et à sa santé : tout ce qui se passe ici le marque assez. Il n'y a que vous qui sembliez avoir envie d'expédier promptement votre rôle : cependant si vous m'aimiez , vous auriez un peu plus de pitié de moi : quand je songe à tout ce que je fais pour vous plaire uniquement , et comme je m'en vais attaquer courageusement , et de bon cœur , une santé parfaite , par la seule envie de mettre votre esprit en repos , sans que je puisse obtenir de vous de suivre les avis de Guisoni , je me perds dans cette pensée. Tout le monde éprouve qu'on se guérit de toutes sortes de maux par des remèdes , et vous affectez de n'en faire aucun , ils sont pourtant nécessaires , et je m'en suis bien trouvée aux Rochers : enfin , vous êtes bien nommée un prodige. Voilà ce que je voulais vous dire , pour soulager mon cœur ; je ne vous en parlerai plus : ne croyez pas que je veuille recommencer les chagrins passés ; Dieu m'en préserve : mais je n'ai pu résister à l'envie de vous faire remarquer combien ma complaisance est au-dessus de la vôtre.

Je crois que d'Hacqueville nous a pris *la Carnavalette* ; nous nous y trouverons fort bien ; il faudra tâcher de s'y accommoder , rien n'étant plus honnête , ni à meilleur

marché que de loger ensemble. J'espère que ce voyage, qui est l'ouvrage de la politique de toute la famille, sera aussi heureux que l'autre a été triste et désagréable par le mauvais état de votre santé. Cette Valavoire ne me dit point que vous eussiez été mal, vous l'aviez bien endoctrinée; et je vous écrivais dans ce temps-là des folies de Saulieu. Enfin, ma fille, n'en parlons plus; vous êtes peut-être plus docile, voyant les impétuosités de ce sang; et de mon côté, je bois l'eau la plus salubre, et par le plus beau temps, et dans le plus beau lieu, et avec la plus jolie compagnie qu'on puisse souhaiter. Bon Dieu, que ces eaux seraient admirables pour M. de Grignan ! le *bien bon* en prend pour purger tous ses bons diners, et se précautionner pour dix ans. Adieu, mon ange, écrivez à M. de Coulanges, je vous en prie.

(106) **A la même.**

A Vichi, mardi 21 septembre 1677.

Je suis fâchée de n'avoir point reçu aujourd'hui de vos nouvelles; mon cœur est triste, et je me représente toujours que vous êtes malade : on ne peut prendre aucune confiance dans le sang que vous avez, et le mien en est troublé; j'espère que demain je serai hors de cette peine. Corbinelli est demeuré à Paris avec une fièvre tierce et une rêverie qui fait peur. Je crois que d'Hacqueville nous

louera l'hôtel de Carnavalet, à moins que madame de Lisle-Bonne ne se ravise et n'en veuille point sortir à cette Saint-Remi : je reconnaitrais bien notre guignon à cela. Je me porte à merveille, hors que je n'ai pu souffrir la douche ; c'est que je n'en avais nul besoin cette année, et qu'elle prenait trop sur moi. Je finis demain mes eaux ; je me purge jeudi, vendredi à Langlar. Je laisse le chevalier en bon train ; il se trouvera très-bien de ses eaux ; je crois qu'il aura tout achevé dans huit ou dix jours. Adieu, ma très-chère enfant ; j'embrasse les Grignans, grands et petits. Il faut que le mousquet et la pique du petit marquis soient proportionnés à sa taille.

(107)

A la même.

A Paris, jeudi 7 octobre 1677.

On ne peut pas avoir pris des mesures plus justes que les vôtres pour me faire recevoir votre lettre en sortant de carrosse. La voilà, je l'ai lue, et l'ai préférée à toutes les embrassades de l'arrivée. M. le coadjuteur, M. d'Hacqueville, le gros abbé, M. de Coulanges, madame de La Troche, ont très-bien fait leur devoir d'amis. Le coadjuteur et le d'Hacqueville m'ont déjà fait entendre l'aigreur de Sa Majesté sur ce pauvre curé, et que le roi avait dit à M. de Paris : « C'est un homme très-dangereux, qui « enseignait une doctrine pernicieuse : on m'a déjà parlé

« pour lui ; mais plus il a d'amis plus je serai ferme à ne
« point le rétablir. » Voilà ce qu'ils m'ont dit d'abord ,
qui fait toujours voir une aversion horrible contre nos
pauvres frères. Vous m'attendrissez pour la petite (1) ; je
la crois jolie comme un ange , j'en serais folle ; je crains,
comme vous dites , qu'elle ne perde tous ses bons airs et
tous ses bons tons avant que je la voie : ce sera dommage ;
vos filles (*de Sainte-Marie*) d'Aix vous la gâteront en-
tièrement : du jour qu'elle y sera , il faut dire adieu à
tous ses charmes. Ne pourriez-vous point l'amener ?
Hélas ! on n'a que sa pauvre vie en ce monde ; pourquoi
s'ôter ces petits plaisirs-là ? Je sais bien tout ce qu'il y a
à répondre là-dessus , mais je n'en veux pas remplir ma
lettre : vous auriez du moins de quoi loger cette jolie en-
fant ; car , Dieu merci , nous avons l'hôtel de Carnava-
let (2). C'est une affaire admirable , nous y tiendrons tous ,
et nous aurons le bel air ; comme on ne peut pas tout
avoir , il faut se passer des parquets et des petites che-
minées à la mode ; mais nous aurons une belle cour , un
beau jardin , un beau quartier , et de bonnes petites
filles bleues qui sont fort commodes , et nous serons
ensemble.

Je voudrais pouvoir retrancher de votre amitié , qui
m'est si chère , toute l'inquiétude que vous avez pour ma
santé ; il ne me fallait point de douches ; la nature parle ,
elle en voulait l'année passée , elle en avait besoin ; elle
n'en voulait plus celle-ci , j'ai obéi à sa voix. Pour les

(1) Marie-Blanche , petite-fille de madame de Sévigné , née le 15 novem-
bre 1670.

(2) C'est une très-belle maison de la rue Culture Sainte-Catherine. Jean
Gougeon , du Cerceau et Mansard y ont successivement déployé leur génie.

eaux , ma chère enfant , si vous êtes cause de mon voyage , j'ai bien des remerciements à vous faire , puisque je m'en porte parfaitement bien. Vous me dites mille douceurs sur l'envie que vous avez de faire un voyage avec moi , et de causer , et de lire ; ah ! plutôt à Dieu que vous puissiez , par quelque hasard , me donner ces sortes de marques de votre amitié ! Il y a une personne qui me disait l'autre jour , qu'avec toute la tendresse que vous avez pour moi , vous n'en faites point le profit que vous pourriez en faire ; que vous ne connaissez pas ce que je vaux , même à votre égard : mais c'est une folie que je vous dis là , et je ne voudrais être aimable que pour être autant dans votre goût que je suis dans votre cœur : c'est une belle chose que de faire cette sorte de séparation ; cependant elle ne serait peut-être pas impossible. Sérieusement , ma fille , pour finir cette causerie , je suis plus touchée de vos sentiments pour moi que de ceux de tout le reste du monde ; je suis assurée que vous le croyez.

J'ai envoyé chez Corbinelli ; il se porte bien , et viendra me voir demain. Pour le pauvre abbé Bayard , je ne m'en puis remettre ; j'en ai parlé tout le soir : je vous manderai comme en est madame de La Fayette ; elle est à Saint-Maur. Madame de Coulanges est à Livry ; j'y veux aller pendant qu'on fera notre remue-ménage. La maréchale d'Albret est morte , le courrier vient d'arriver. Voilà Coulanges qui veut causer avec vous.

Monsieur de Coulanges.

Nous la tenons enfin , cette incomparable mère-beauté , plus incomparable et plus mère-beauté que jamais : car

croyez-vous qu'elle soit arrivée fatiguée? croyez-vous qu'elle ait gardé le lit? Rien de tout cela; elle me fit l'honneur de débarquer chez moi plus fraîche, plus rayonnante qu'on ne peut dire; et depuis ce jour-là, elle a été dans une agitation continuelle dont elle se porte très-bien, quant au corps s'entend; et pour son esprit, il est, ma foi, avec vous; et s'il vient faire un tour dans son corps, c'est pour parler encore de cette rare comtesse qui est en Provence: que n'en avons-nous point dit jusqu'à présent? et que n'en dirons-nous point encore? Quel gros livre ne ferait-on pas de ses perfections? et combien en serait grosse la table des chapitres!

Au reste, madame la comtesse, croyez-vous être faite seulement pour les Provençaux? Vous devez être l'ornement de la cour; il le faut pour les affaires que vous y avez; il le faut, afin que je vous remercie moi-même en personne des portraits que vous m'avez envoyés; et il le faut aussi pour nous rendre madame votre mère tout entière. En vérité, ma belle comtesse, tous vos amis et vos serviteurs opinent à votre retour: préparez-vous donc pour ce grand voyage, dormez bien, mangez bien; nous vous pardonnerons de n'être pas emmaigrée de notre absence; songez donc très-sérieusement à votre santé, et croyez que personne ne peut être plus à vous, ni plus dans vos intérêts que j'y suis.

(108)

A la même.

A Paris, mercredi 27 octobre 1677.

Ma fille, je ne vous ferai plus de question : comment ? en trois mots, les chevaux sont maigres, ma dent branle, le précepteur a les écrouelles ; cela est épouvantable ; on ferait fort bien trois dragons de ces trois réponses, surtout de la seconde. Je ne vous demande pas, après cela, si votre montre va bien ; vous me direz qu'elle est rompue. Pauline répond bien mieux que vous ; il n'y a rien de plus plaisant que la finesse qu'entend cette petite friponne, à dire qu'elle sera friponne quelque jour. Ah ! que j'ai de regret de ne point voir cette jolie enfant ! Il me semble que vous m'en consolerez bientôt : si vous suivez mes projets, vous partez d'aujourd'hui en huit jours, et vous ne recevrez plus que cette lettre à Grignan. M. de Coulanges est parti ce matin par la diligence pour aller à Lyon ; vous l'y trouverez ; il vous dira comme nous sommes logés fort honnêtement. Il n'y avait pas à balancer à prendre le haut pour nous deux, le bas pour M. de Grignan et ses filles : tout sera fort bien.

Je recommande à tous vos Grignans, qui ont tant de soin de votre santé, de vous empêcher de tomber dans le Rhône, par la cruelle hardiesse qui vous fait trouver beau de vous exposer aux endroits les plus périlleux : je

les prie d'être des poltrons, et de descendre avec vous. Je trouve, au reste, que je serai bien heureuse de vous donner ma poule bouillie : la place que vous me demandez à ma table vous est bien parfaitement assurée ; le régime que vos Grignans vous font observer est fait exprès pour mon ordinaire : je m'entends avec Guisoni pour le retranchement de tous les ragoûts. Venez donc, ma très-aimable, on ne vous défend pas d'être reçue avec un cœur plein d'une véritable tendresse ; c'est de ce côté que je vous ferai de grands festins.

Je suis fort aise de vous voir disposée, comme vous êtes, pour M. de Marseille : hé ! mon Dieu, que cela est bien ! et qu'il y a de noirceur et d'apparences d'aigreur à conserver longtemps ces sortes de haines ! elles doivent passer avec les affaires qui les causaient : et, en effet, pourquoi se charger le cœur d'une colère nuisible en ce monde et en l'autre ? Tout ce qui fâche M. de Grignan, c'est que votre médecin ait eu sur vous plus de pouvoir que votre confesseur. Le chevalier est bien plaisant de vouloir empêcher la bise de souffler ; elle est dans son château avant lui, et l'en chassera plus tôt qu'elle n'en sera chassée. M. le chancelier (*d'Aligre*) est mort de pure vieillesse. J'ai mille bagatelles à vous conter ; mais ce sera quand je vous verrai : mon Dieu, quelle joie ! je souhaite que l'or potable fasse du bien à la belle Rochebonne. Madame de Sanzei prendrait tous les remèdes les plus difficiles pour être guérie (1). La fièvre reprend à tout moment à notre pauvre cardinal ; vous devriez joindre vos instances aux nôtres pour lui faire quitter un air

(1) D'une surdité qui lui était survenue.

si maudit ; il ne peut pas aller loin avec une fièvre continue ; j'en ai le cœur bien triste.

C'est M. Le Tellier qui est chancelier ; je trouve cela fort bien : il est beau de mourir dans la dignité (1).

(109)

A la même (2).

A Paris, vendredi au soir 15 septembre 1679.

Je suis d'une grande tristesse de n'avoir point de vos nouvelles. Je trouve mille choses en mon chemin qui me frappent les yeux et le cœur. Je fus hier chez mademoiselle de Méri ; j'en viens encore : elle est sans fièvre, mais si accablée de ses maux ordinaires et de ses vapeurs, si épuisée et si fâchée de votre départ, qu'elle fait pitié : on n'ose lui parler de rien, tout lui fait mal et la fait suer : elle m'a priée de vous dire son état et sa tristesse. Mon Dieu ! que j'ai d'envie de savoir comment vous vous trouvez de ce bateau ! et toujours ce bateau ; c'est toujours là que je vous vois, et presque point dans l'hôtellerie : je crois qu'après cette allure si lente, vous souhaiterez des cahots, comme vous vouliez du fumier après la fleur d'orange. Enfin, ma fille, j'attends de vos nouvelles et de celles de toute votre troupe, que j'embrasse

(1) M. Le Tellier était âgé en ce temps-là de soixante-quatorze ans ; il mourut le 28 octobre 1680.

(2) Madame de Grignan était restée à Paris depuis la fin d'octobre 1677, jusqu'en septembre 1679, qu'elle partit pour la Provence.

du meilleur de mon cœur : il me semble que tous les soins et tous les yeux sont tournés de votre côté : outre que vous êtes la personne qualifiée, vous êtes la personne si délicate, qu'il ne faut être occupé que de vous. J'ai vu la marquise d'Uxelles, qui vous fera dignement recevoir à Châlons : j'y adresse cette lettre.

Nous revoilà maintenant dans les écritures par-dessus les yeux : je n'ai pas au moins sur mon cœur de n'avoir pas senti le bonheur de vous avoir ; je n'ai pas à regretter un seul moment du temps que j'ai pu être avec vous, pour ne l'avoir pas su ménager. Enfin, il est passé, ce temps si cher, ma vie passait trop vite, je ne la sentais pas ; je m'en plaignais tous les jours, ils ne dureraient qu'un moment. Je dois à votre absence le plaisir de sentir la durée de ma vie et toute sa longueur. Je ne sais point de nouvelles ; *quiconque ne voit guère, n'a guère à dire aussi*. Le roi d'Angleterre est bien malade. La reine d'Espagne crie et pleure : c'est l'étoile de ce mois. J'aimerais assez à vous entretenir davantage, mais il est tard, et je vous laisse dans votre repos : je vous souhaite une très-bonne nuit. Est-il possible que j'ignore ce qui est arrivé de cette barque que j'ai vue avec tant de regrets s'éloigner de moi ! Ce n'est pas aussi sans beaucoup de chagrin que je l'ignore. Mais si vous n'avez point écrit, j'ai au moins la consolation de croire que ce n'est pas votre faute, et que j'aurai demain une de vos lettres. Voilà sur quoi tout va rouler, au lieu d'être avec vous tous les jours et tous les soirs.

(110)

A la même.

A Paris , mercredi 10 janvier 1680.

Si j'avais un cœur de cristal , où vous pussiez voir la douleur triste et sensible dont j'ai été pénétrée , en voyant comme vous souhaitez que ma vie soit composée de plus d'années que la vôtre , vous connaîtriez bien clairement avec quelle vérité je souhaite aussi que la Providence ne dérange point l'ordre de la nature , qui m'a fait venir en ce monde beaucoup devant vous , pour être votre mère ; la raison et la règle veulent que je parte la première ; et Dieu sait avec quelle instance je lui demande que cet ordre s'observe en moi. Il est impossible que la justice de ce sentiment ne vous touche pas autant que j'en suis touchée : de là , ma fille , vous n'aurez point de peine à vous représenter quelle sorte d'intérêt je prends à votre santé. Je vous conjure , par toute l'amitié que vous avez pour moi , de ne m'écrire qu'une feuille tout au plus : dites à quelqu'un de m'écrire , et même ne dictiez point , cela fatigue. Enfin , je ne puis plus trouver de plaisir à ce qui me charmait autrefois , dans votre absence , et vos grandes lettres me font plus de mal qu'à vous ; je vous prie de m'ôter cette peine , il m'en reste encore assez. Madame de Schomberg vous conseille , si vous voulez à toute force prendre du café , d'y mettre du miel de Narbonne au lieu de sucre , cela console la poitrine , et c'est avec cette mo-

dification qu'on en laisse prendre à M. de Schomberg , dont la santé est extrêmement mauvaise , depuis six à sept mois. La mienne est parfaite ; je vous ai mandé comme je m'étais purgée à merveille , et puis de cette eau de cerises. Pour mes mains , je crois qu'elles sont guéries , je n'y pense pas. Eh , ma chère enfant ! ne songez qu'à vous ; n'oubliez rien de tout ce qui doit vous soulager ; vous connaissez trop l'amitié pour douter de ce que je souffre quand je pense à l'état où vous êtes ; et cette pensée ne s'éloigne pas de moi.

Je suis de votre avis sur tous les choix de la maison de madame la Dauphine. Le maréchal d'Humières a mandé à Rouville qu'il était serviteur des dévots , depuis qu'il voyait le maréchal de Bellefond écuyer , madame d'Effiat gouvernante , et madame de Vibraye dame d'honneur. On dit que cette dernière est repoussée , parce qu'elle a fait trop de façons et trop de propositions. On prétend que toute place pour laquelle on est choisi , dans *la maison du Seigneur* , honore la personne nommée ; tout est rehaussé maintenant. Autrefois , les dames d'honneur de la reine étaient des marquises , et toutes les grandes charges de la maison du roi étaient aux seigneurs ; aujourd'hui , tout est duc et maréchal de France , tout est monté.

M. de Pompone est revenu pour finir ses affaires ; on va le payer. Je vois assez souvent madame de Vins , qui , n'ayant rien de nouveau à vous mander , ne vous écrit point , pour ne point vous obliger d'écrire inutilement. M. de Bussy et sa fille (*madame de Coligny*) ont diné ici deux fois ; ils ont , en vérité , bien de l'esprit ; ils m'ont fort priée de vous faire leurs compliments. Le petit Cou-

langes est ici , tout comme vous l'avez vu ; la maréchale de Rochefort l'emmène avec elle au-devant de madame la dauphine : je lui conseille de faire ce voyage , n'ayant rien de mieux à faire ; et peut-être que d'écrire de jolies relations , cela pourra lui être bon. Adieu , ma très-chère bonne ; je ne sais rien : je crois même qu'en faisant mes lettres un peu moins infinies , je vous jetterai moins de pensées et moins d'envie d'y répondre : c'est ce que je désire , ne pouvant jamais vouloir que ce qui vous est avantageux.

Mon fils est retourné en Basse-Bretagne faire les Rois ; il assure qu'il sera ici le 20 : Dieu le veuille. Madame de Soubise est toujours invisible ; elle sera à Paris plus qu'elle ne pense : elle est bien servie en ce pays-là.

(111)

A la même.

A Paris , mercredi 17 janvier 1680.

Le temps n'est plus , ma pauvre enfant , que ce m'était une consolation de recevoir une grande lettre de vous ; présentement ce m'est une véritable peine ; et quand je pense à celle que vous avez d'écrire , et au mal sensible que cela vous fait , je soutiens que vous ne sauriez m'écrire assez peu , et que si vous avez quelque soin de vous , et quelque amitié pour moi , il faut par nécessité ou par précaution , que vous gardiez cette conduite. Si vous êtes incommodée , reposez-vous ; et puisque cette santé si

précieuse, dont on ne connaît le bonheur qu'après l'avoir perdue, vous oblige à vous ménager, croyez que ce doit être votre unique affaire, et celle dont je vous aurai le plus d'obligation. Vous me paraissez accablée de la dépense d'Aix ; c'est une chose cruelle que de gâter encore vos affaires en Provence, au lieu de les raccommo-der : vous souhaitez d'être à Grignan, c'est le seul lieu, dites-vous, où vous ne dépensez rien : je comprends qu'un peu de séjour dans votre château ne vous serait pas inutile à cet égard ; mais vous n'êtes plus en état de mettre cette considération au premier rang ; votre santé doit aller la première, c'est ce qui doit vous conduire ; et quelle raison pourrait obliger ceux qui vous aiment à vous laisser dans un air qui vous fait périr visiblement ? Vous êtes si incommodée de la bise d'Aix et de Salon, que vous devez vous attendre à l'être encore plus de celle de Grignan (1). Ainsi, ma fille, il faudra prendre une résolution sage ; il faudra, quand vous serez ici, n'être plus, comme vous êtes toujours, un pied en l'air ; il n'y a rien de bon avec cette agitation d'esprit ; vous devez changer de style, puisque vous changez de santé et de tempérament ; vous devez dire, je ne puis plus voyager ; il faut que je me remette : mais au lieu de parler sincèrement de votre état à M. de Grignan qui vous aime, qui ne veut pas vous perdre, et qui voit comme nous combien le repos et le bon air vous sont nécessaires, il sem-

(1) Le château de Grignan est fort élevé, et par conséquent plus exposé à tous les vents qu'Aix et Salon. La bise est un vent qui souffle entre l'est et le nord, et qui est dangereux pour les poitrines faibles, surtout dans les provinces voisines des Alpes et de la Méditerranée, où la bise est aussi très-contraire à la navigation.

ble au contraire que vous vouliez le tromper et vous tromper aussi, en disant je me porte parfaitement bien, quand vous vous portez parfaitement mal. Il s'agira donc de rectifier toutes ces manières, qui jusqu'ici n'ont servi qu'à détruire votre santé. Nous en parlerons encore : mais je ne puis m'empêcher de vous dire tout ceci, sur quoi vous pouvez faire des réflexions.

Vous trouvez, ce me semble, la cour bien orageuse. Vous avez raison d'être étonnée de madame de Soubise; personne ne sait le vrai de cette disgrâce (1); il ne paraît point que ce soit une victime : elle a voulu une place que le roi l'a empêchée d'avoir : il y a bien à dire des épi-grammes là-dessus. Quand elle a vu que toute cette distinction était réduite à une augmentation de pension, elle a parlé, elle s'est plainte; elle est venue à Paris; *j'y vins, j'y suis encore, etc.* Il ne serait pas impossible de tourner la suite de ces vers. On ne la voit point du tout, ni frère, ni sœur, ni tante, ni cousine; elle n'a que madame de Rochefort qui lui tient lieu de tout. On ne lui fera point dire ce qu'elle ne dit pas, car elle est recluse. Cependant elle est très-bien servie là-bas; elle espère qu'elle retournera bientôt. Il y a des gens qui croient qu'elle pourra se tromper : si cela est, il faudra qu'elle change de vie; une plus longue retraite ne serait pas soutenable.

Mademoiselle de Blois est donc madame la princesse de Conti; elle fut fiancée lundi en grande cérémonie, hier mariée, à la face du soleil, dans la chapelle de Saint-Germain : un grand festin comme la veille; l'après-dîner, une comédie. Si je vois quelqu'un avant que d'envoyer

(1) Voyez la lettre précédente.

cette lettre, qui soit revenu de la cour, je vous ferai une addition. Mais voyez comme il est bon de se tourmenter un peu pour avoir des places; il est certain que celles qui avaient été nommées pour dames d'honneur de cette princesse, avaient fait leurs diligences. Le hasard veut que madame de Buri (1), qui est à cinquante lieues d'ici, tombe dans l'esprit de madame Colbert; elle l'a vue autrefois, elle en parle à M. de Lavardin son neveu, elle en parle au roi; on trouve qu'elle est tout comme il faut; on mande qu'elle aura six mille francs d'appointements, qu'elle entrera dans le carrosse de la reine. On fait écrire le père Bourdaloue qui est son confesseur; car elle n'est pas *janséniste* comme madame de Vibraye; c'est avec ce *mot* qu'on a supprimé celle-ci, quoiqu'elle soit sous la direction de Saint-Sulpice, qui est, pour la doctrine, comme celle des Jésuites. Enfin, le courrier part, et on l'attend demain. Madame de Lavardin fait présent à madame de Buri d'une robe noire, d'une jupe, d'un mouchoir de point avec les manchettes, tout cela prêt à mettre. La Senneterre a eu beau tortiller autour de Bourdaloue; point de nouvelles. Vous êtes étonnée que la presse soit si grande, vous n'êtes pas la seule; mais la rage est d'être là *in ogne modo*. Voilà donc une amie de M. le coadjuteur encore placée : c'est un moulin à paroles, comme vous savez; elle parle *Buri*, c'est une langue; mais au moins elle ne s'en est pas servie pour être à cette place. Celle de la maréchale de Clérembault est fort extraordinaire; elle est protégée par MADAME, qui voudrait bien en faire une dame de la reine. Elle va à la

(1) Anne-Marie d'Eurre d'Aiguebonne, veuve de François de Rostaing, comte de Buri.

cour , comme si de rien n'était ; il ne semble pas qu'elle se souvienne d'avoir été et de n'être plus gouvernante ,

Et trouve le chagrin que MONSIEUR lui prescrit ,
Trop digne de mépris pour y prêter l'esprit.

Vous rajusterez ces vers : mais quand ils se trouvent en courant au bout de ma plume , il faut qu'ils passent.

Je m'en vais vous dire une chose plaisante , dont Corbinelli est témoin ; je lui dis lundi matin que j'avais songé toute la nuit d'une madame de Rus ; que je ne comprenais pas d'où me revenait cette idée , et que je voulais vous demander des nouvelles de cette sorcière. Là-dessus je reçois votre lettre , et justement vous m'en parlez , comme si vous m'aviez entendue ; ce hasard m'a paru plaisant : me voilà donc instruite de ce que je voulais vous demander. Je n'ai pas oublié le comte de Suze ; M. de Saint-Omer son frère a été à l'extrémité ; il a reçu tous les sacrements ; il ne voulait point être saigné avec une grosse fièvre , une inflammation ; le médecin anglais le fit saigner par force ; jugez s'il en avait besoin ; et ensuite avec son remède il l'a ressuscité , et dans trois jours *il jouera à la fossette*. Hélas ! cette pauvre lieutenant qui aimait tant M. de Vins , et qui craignait tant qu'on ne le sût pas , la voilà morte , et très-jeune ; mandez-moi de quelle maladie : je suis toujours surprise de la mort des jeunes personnes. Vous avez raison de vous plaindre que je vous ai mal élevée ; si vous aviez appris à prendre le temps comme il vient , cela vous aurait extrêmement amusée.

N'avez-vous point remarqué la gazette de Hollande ?

Elle compte ceux qui ont des charges chez madame la dauphine : M. de Richelieu , chevalier d'honneur ; M. le maréchal de Bellefond , premier écuyer ; M. de Saint-Géran , *rien*. Vous m'avouerez que cela est plaisant. Enfin , cette folie est passée jusqu'en Hollande. Mon fils est toujours les délices de Quimper ; je crois pourtant qu'il est présentement à Nantes , et qu'il sera ici à la fin du mois ; vous voyez bien que je l'ai mieux élevé que vous : j'espère que dans quinze jours il n'y paraîtra pas , et qu'il sera prêt à partir avec les autres. N'écrivez point , et gardez-vous bien de répondre à toutes ces causeries dont je ne me souviendrai plus moi-même dans trois semaines. Si la santé de Montgobert peut s'accommoder à écrire pour vous , elle vous soulagera entièrement , sans même que vous ayez la peine de dicter : elle écrit comme nous.

J'approuve fort que vous soupiez ; cela vaut mieux que douze cuillerées de lait. Hélas , ma fille ! je change à toute heure ; je ne sais ce que je veux : c'est que je voudrais que vous puissiez retrouver de la santé ; il faut me pardonner , si je cours à tout ce que je crois de meilleur ; et c'est toujours sous le nom de *bien* et de *mieux* que je change d'avis. Pour vous , ma très-chère , n'en changez point sur la bonne opinion que vous devez avoir de vous , malgré les procédés désobligeants de la fortune. En vérité , si elle voulait , M. et madame de Grignan tiendraient fort bien leur place à la cour : mais vous savez où cela est réglé , et l'inutilité du chagrin qu'on ne peut s'empêcher d'en avoir.

Je ne sais rien encore de ce qui s'est passé à la noce. J'ignore si ce fut à la face du soleil ou de la lune que le

mariage se fit. J'irai faire mon paquet chez madame de Vins, et vous manderai ce que j'aurai appris. Cependant, je vous dirai une très-grande nouvelle; c'est que M. le prince fit faire hier sa barbe; il était rasé; ce n'est point une illusion, ni une de ces choses qu'on dit en l'air, c'est une vérité; toute la cour en fut témoin; et madame de Langeron prenant son temps qu'il avait les pattes croisées comme le lion, lui fit mettre un justaucorps avec des boutonnières de diamants; un valet de chambre, abusant aussi de sa patience, le frisa, lui mit de la poudre, et le réduisit enfin à être l'homme de la cour de la meilleure mine, et une tête qui effaçait toutes les perruques : voilà le prodige de la noce. L'habit de M. le prince de Conti était inestimable; c'était une broderie de diamants fort gros, qui suivait les compartiments d'un velouté noir sur un fond de couleur de paille. On dit que la couleur de paille ne réussissait pas, et que madame de Langeron, qui est l'âme de toute la parure de l'hôtel de Condé, en a été malade. En effet, voilà de ces sortes de choses dont on ne doit point se consoler. M. le duc, madame la duchesse, et mademoiselle de Bourbon avaient trois habits garnis de pierreries différentes pour les trois jours. Mais j'oubliais le meilleur, c'est que l'épée de M. le prince était garnie de diamants.

La famosa spada,
All' cui valore ogni vittoria è certa.

La doublure du manteau du prince de Conti était de satin noir, piqué de diamants comme de la moucheture. La princesse était romanesquement belle, et parée, et contente.

Je n'en sais pas davantage ; je vous dirai ce que j'apprendrai ce soir. Je vous conseille de faire lire les gazettes, elles sont très-bien faites.

Mercredi 20 mars.

Il est enfin mercredi. M. de La Rochefoucauld est toujours mort, et M. de Marsillac toujours affligé, et si bien enfermé, qu'on ne croirait pas qu'il songe à sortir de cette maison. La petite santé de madame de La Fayette soutient mal une pareille douleur ; elle a eu la fièvre, et il ne sera pas au pouvoir du temps de lui ôter l'ennui de cette privation. Sa vie est tournée d'une manière qu'elle trouvera tous les jours un tel ami à dire. N'oubliez pas de m'écrire quelque chose pour elle.

Je suis troublée de votre santé et du voyage que vous faites. Vous n'irez pas en Barbarie ; mais il y aura bien *de la barbarie*, si cette fatigue vous fait du mal. Il est vrai que de penser à ces deux bouts de la terre où nous sommes plantées, est une chose qui fait frémir, et surtout quand je serai près de notre Océan, pouvant aller aux Indes comme vous en Afrique. Je vous assure que mon cœur ne regarde point cet éloignement avec tranquillité. Si vous saviez le trouble que me donne le moindre retardement de vos lettres, vous jugeriez bien aisément de ce que je souffrirai dans mon chien de voyage. Je n'ai point revu nos Grignans ; ils sont à Saint-Germain ; le chevalier à son régiment. On a voulu me mener voir madame la dauphine : en vérité, je ne suis pas si pressée. M. de Coulanges l'a vue : le premier coup d'œil est à redouter, comme dit Sanguin ; mais il y a tant d'esprit, de

mérite, de bonté, de manières charmantes, qu'il faut l'admirer : *S'il faut honorer Cybèle , il faut encore plus l'aimer.* On ne conte que ses dits pleins d'esprit et de raison. La faveur de madame de Maintenon augmente tous les jours. Ce sont des conversations infinies avec Sa Majesté, qui donne à madame la dauphine le temps qu'il donnait à madame de Montespan ; jugez de l'effet que peut faire un tel retranchement.

Votre frère est fort triste à sa garnison : je pense que la rencontre de vos esprits animaux , quoique de même sang, ne déterminera point les siens à penser comme vous. Votre période m'a paru très-belle, je doute que j'y réponde ; mais il n'importe , vous voyez fort bien ce que je veux dire. Vous me paraissez si contente de la fortune de vos beaux-frères , que vous ne comptez plus sur la vôtre, vous vous retirez derrière le rideau : je vous ai mandé comme cela me blesse le cœur et me paraît injuste. N'admirez-vous point que Dieu m'a ôté encore cet amusement de parler de vos intérêts avec M. de la Rochefoucauld qui s'en occupait fort obligeamment ? De sorte qu'ayant aussi perdu M. de Pomponne, je n'ai pas le plaisir de croire que je puisse jamais vous être bonne à rien du tout. Je n'ai jamais vu tant de choses extraordinaires qu'il s'en est passé depuis que vous êtes partie. J'apprends que le jeune évêque d'Évreux est le favori du vieux, et que ce dernier a écrit au roi pour le remercier de lui avoir donné un tel successeur.

(112)

A la même.

A Paris, lundi 6 mai 1680.

Vous me dites fort plaisamment qu'il n'y a qu'à laisser faire l'esprit humain, qu'il saura bien trouver ses petites consolations, et que c'est sa fantaisie d'être content. J'espère que le mien n'aura pas moins cette fantaisie que les autres, et que l'air et le temps diminueront la douleur que j'ai présentement. Il me semble que je vous ai mandé ce que vous me dites sur la furie de ce nouvel éloignement : on dirait que nous ne sommes pas encore assez loin, et qu'après une mûre délibération, nous y mettons encore cent lieues volontairement. Je vous renvoie quasi votre lettre; c'est que vous avez si bien tourné ma pensée, que je prends plaisir à la répéter. J'espère au moins que les mers mettront des bornes à nos fureurs, et qu'après avoir bien tiré chacune de notre côté, nous ferons autant de pas pour nous rapprocher, que nous en faisons pour être aux deux bouts de la terre. Il est vrai que pour deux personnes qui se cherchent et qui se souhaitent toujours, je n'ai jamais vu une pareille destinée : qui m'ôterait la vue de la Providence, m'ôterait mon unique bien; et si je croyais qu'il fût en nous de ranger, de déranger, de faire, de ne pas faire, de vouloir une chose ou une autre, je ne penserais pas à trouver un moment de repos : il me faut l'auteur de l'univers pour raison de

tout ce qui arrive ; quand c'est à lui qu'il faut m'en prendre, je ne m'en prends plus à personne, et je me sou mets : ce n'est pourtant pas sans douleur, ni tristesse ; mon cœur en est blessé ; mais je souffre même ces maux , comme étant dans l'ordre de la Providence. Il faut qu'il y ait une madame de Sévigné qui aime sa fille avec une extrême passion ; qu'elle en soit souvent très-éloignée , et que les souffrances les plus sensibles qu'elle ait dans cette vie lui soient causées par cette chère fille. J'espère aussi que cette Providence disposera les choses d'une autre manière, et que nous nous retrouverons, comme nous avons déjà fait. Je dînai l'autre jour avec des gens qui, en vérité, ont bien de l'esprit, et qui ne m'ôtèrent point cette opinion.

Mais parlons plus communément, et disons que c'est une chose rude que de faire six mois de retraite pour avoir vécu cet hiver à Aix : si cela servait à la fortune de quelqu'un de votre famille, je le souffrirais ; mais vous pouvez compter qu'en ce pays-ci, vous serez trop heureuse, si cela ne vous nuit pas. L'intendant ne parle que de votre magnificence, de votre grand air, de vos grands repas : madame de Vins en est tout étonnée, et c'est pour avoir cette louange que vous auriez besoin que l'année n'eût que six mois ; cette pensée est dure de songer que tout est sec pour vous jusqu'au mois de janvier. Vous n'entendrez pas parler de la dépense de votre bâtiment, n'y pensez plus ; c'est une chose si nécessaire, que j'avoue que sans cela l'hôtel de Carnavalet est inhabitable. Je me réjouirai avec le Berbisi (1) de l'occasion qu'il a

(1) M. de Berbisi, président à mortier au parlement de Dijon, et proche parent de madame de Sévigné.

eue de vous faire plaisir. J'ai été ravie de votre joli couplet ; quoi que vous disiez de Montgobert , je crois que *vous n'y avez point nui* , comme cet homme , vous en souvient-il ? Il est , en vérité , fort plaisant ce couplet : vous avez cru que je le recevrais dans mes bois ; je suis encore dans Paris , mais il n'en fera pas plus de bruit : je le chanterai sur la Loire , si je puis desserrer mon gosier qui n'est pas présentement en état de chanter. Je vous avouerai que j'ai grand besoin de vous tous ; je ne connais plus ni la musique , ni les plaisirs ; j'ai beau frapper du pied , rien ne sort qu'une vie triste et unie , tantôt à ce faubourg , tantôt avec les sages veuves. M. de Grignan m'est bien nécessaire , car j'ai un coin de folie qui n'est pas encore mort.

Je vous ai parlé de la princesse de Tarente , comme si j'avais reçu votre lettre : je vous ai conté le mariage de sa fille : écrivez-lui , elle en sera fort aise , vous lui devez cette honnêteté ; elle s'est toujours piquée de vous estimer et de vous admirer : elle vient à Vitré , elle me fera sortir de ma simplicité , pour me faire entrer dans son amplification ; je n'ai jamais vu un si plaisant style. Elle amusa le roi l'autre jour dans une promenade , en lui contant tout ce que je vous conterai , quand je serai aux Rochers ; voilà les nouvelles que vous recevrez de moi : mais aussi vous pourrez vous vanter qu'il ne se passera rien en Allemagne , ni en Danemarck , dont vous ne soyez parfaitement instruite.

Montgobert m'a mandé des merveilles de Pauline , faites-m'en parler ; c'est une petite fille charmante , c'est la joie de toute votre maison. Mademoiselle du Plessis ne m'en fera point souvenir ; ne vous ai-je pas dit qu'elle est

affligée de la mort de sa mère ? mais j'ai de bons livres et de bonnes pensées. Ne craignez point que j'écrive trop : je vous ai donné l'idée de la délicatesse de ma poitrine. Je vous recommande la vôtre ; faites-moi écrire si vous aimez ma vie ; profitez du temps et du repos que vous avez ; amusez-vous à vous guérir tout à fait : mais il faut que vous le vouliez , et c'est une étrange pièce que votre volonté. Celle de vos musiciens était bonne à ténèbres , mais vous les décriez , *tantôt des musiciens sans musique* , et puis *une musique sans musiciens* : j'admire la bonté de M. le comte de souffrir que vous en parliez si librement.

Je viens de recevoir une grande visite de votre intendant ; *sa serrure était bien brouillée* , mais je n'ai pas laissé d'attraper qu'il vous honore fort : il m'a loué votre magnificence ; il dit que vous êtes toujours belle , mais triste et si abattue , qu'il est aisé de voir que vous vous contraignez. Il est charmé de M. de Berbisi , que je remercierai , quoique je sache bien que votre recommandation est la seule cause des services qu'il lui a rendus. Je doute que cet intendant retourne en Provence. J'ai eu tant d'adieux que j'en suis étonnée ; vos amies , les miennes , les jeunes , les vieilles , tout a fait des merveilles. La maison de Pomponne et madame de Vins me tiennent bien au cœur. L'abbé Arnould arriva hier tout à propos pour me dire adieu. Pour madame de Coulanges , elle s'est signalée , elle a pris possession de ma personne , elle me nourrit , elle me mène , et ne veut pas me quitter qu'*elle ne m'ait vue pendue*. Mon fils vient à Orléans avec moi ; je crois qu'il viendrait volontiers plus loin.

Madame la Dauphine est présentement à Paris pour la première fois : la messe à Notre-Dame , dîner au Val-de-

Grâce, voir la duchesse de la Vallière et point de *Boulois* (1); je crois qu'elles se pendront. On fait tous les jours des fêtes pour madame la Dauphine. Madame de Fontanges revient demain. Le petit de La Fayette a un régiment : vous voyez que M. de La Rochefoucauld n'a pas emporté l'amitié de M. de Louvois; mais que veux-je conter, avec toutes ces nouvelles? C'est bien à moi, qui monte en carrosse, à me mêler de parler. Adieu, ma chère enfant; il faut vous quitter encore, j'en suis affligée : je serai longtemps sans avoir de vos lettres, c'est une peine incroyable; du moins si je pouvais espérer que vous conserverez votre santé, ce serait une grande consolation dans une si terrible absence.

(113)

A la même.

A Saumur, samedi 11 mai 1680.

Nous arrivons ici, ma très-belle, nous avons quitté Tours ce matin : j'y ai laissé à la poste une lettre pour vous. Qui m'ôterait la faculté de penser, m'embarrasserait beaucoup, surtout dans ce voyage. Je suis douze heures de suite dans ce carrosse si bien placé, si bien exposé : j'en emploie quelques-unes à manger, à boire, à lire, beaucoup à regarder, à admirer, et encore plus

(1) C'est-à-dire que madame la Dauphine n'irait point aux Carmélites de la rue du Boulois.

à rêver , à penser à vous. Je suis assurée , ma chère enfant , que vous ne croyez point que ce soit une flatterie , c'est une vérité ; je vous parcours , je vous dévide , je vous redévide ; je passe par mille endroits tristes , fâcheux , d'autres doux et sensibles. Je pense à votre belle jeunesse , à votre santé ; de quelle manière elle a été maltraitée ; comme vous en avez abusé , comme votre sang s'est irrité ; nous ne fûmes point assez effrayés de cette première marque qu'il nous en donna , et qui fut le commencement de tous vos maux. Enfin , que ne pense-t-on point quand on pense toujours , avec beaucoup de silence et de loisir ? Je ne vous dis point tous les pays que j'ai battus , ni tous les chemins que fait mon imagination , ma lettre serait trop longue : ce qui est vrai , c'est que je trouve toujours une égale tendresse dans mon cœur : j'aimerais fort à vous parler sur certains chapitres , mais ce plaisir n'est pas à portée d'être espéré ; en attendant , *je pense , donc je suis* (1) ; je pense à vous avec tendresse , donc je vous aime ; je pense uniquement à vous de cette manière , donc je vous aime uniquement. Le bon abbé se porte fort bien , il est charmé de cette route ; jamais on n'a fait ce voyage comme nous le faisons ; c'est dommage que nous ne soyons un peu moins solitaires. Je vous jure pourtant que je ne souhaite personne , et qu'étant condamnée à m'éloigner de vous , j'aime encore mieux être toute seule et toute libre , et me donner entièrement à mes affaires , que d'être détournée sans être contente. Me voilà donc fort bien pour quatre ou cinq mois , puisqu'il le

(1) C'est l'axiome fondamental de la métaphysique de Descartes ; celui dont il déduit la réalité de notre existence , celle de l'âme et sa spiritualité , celle de Dieu et sa nécessité.

faut. J'ai bien envie que vous voyiez un peu plus clair à mademoiselle de Grignan : pour vos affaires , vous ne le voyez que trop ; c'est une étrange chose que d'avoir à réparer, six mois de suite , les dépenses d'un hiver à Aix : vraiment , c'est bien pour avoir vécu. Cependant je veux espérer que la Providence démêlera tout mieux que nous ne pensons : il y a de certains avenir obscurs , qui s'éclaircissent quelquefois tout d'un coup : ma chère enfant , vous voyez bien ce que je pense et ce que je désire là-dessus , et vous entendez tout ce que je ne dis pas. Mon ennui par-dessus l'ordinaire , c'est d'être si longtemps sans avoir de vos lettres , cela me trouble : il part aujourd'hui de Paris deux paquets de vous , qui arriveront à Nantes lundi , comme moi , voilà tout l'ordre que j'ai pu donner. C'était une folie de prétendre attraper vos lettres , en volant par les villes où je ne suis qu'un moment , et où je n'arrive que comme il plaît au vent ; il a eu jusqu'ici la dernière complaisance , mais le moyen d'y compter sûrement ? Voilà le bon abbé qui vous fait mille amitiés. Je lis toujours avec plaisir mon Histoire de Portugal ; mais je n'ai rien lu de vous depuis le 28 du passé , cela est long ; je relis vos anciennes lettres. Adieu , ma très-chère , en voilà assez pour aujourd'hui.

(114)

A la même.

Aux Rochers, mercredi 5 juin 1680.

Enfin , j'ai le plaisir , dans notre extrême éloignement , de recevoir vos lettres le neuvième jour , en attendant d'autres consolations. J'admire souvent l'honnêteté de ces messieurs , dont parlent si plaisamment *les Essais de morale* , et qui sont si bons et si obligeants : que ne sont-ils point pour notre service ? à quels usages ne se rabais-
sent-ils pas pour nous être utiles ? Les uns courent deux cents lieues pour porter nos lettres , les autres grimpent sur les toits de nos maisons pour empêcher que nous ne soyons incommodés de la pluie ; quelques-uns font bien pis. Enfin , c'est un effet de la Providence ; et la cupidité , qui est un mal , est le fonds d'où elle tire tant de biens. J'ai apporté ici quantité de livres choisis , je les ai rangés ce matin : on ne met pas la main sur un , tel qu'il soit , qu'on n'ait envie de le lire tout entier ; toute une tablette de dévotion , et quelle dévotion ! bon Dieu , quel point de vue pour honorer notre religion ! l'autre est toute d'histoires admirables ; l'autre de morale , l'autre de poésies , et de nouvelles , et de mémoires. Les romans sont méprisés , et ont gagné les petites armoires. Quand j'entre dans ce cabinet , je ne comprends pas pourquoi j'en sors : il serait digne de vous , ma fille ; la promenade en serait digne aussi , mais notre compagnie , en vérité fort indi-

gne. Mon pot est étrange à écumer les dimanches (1) ; ce qu'il y a de bon c'est que chacun va souper à six heures, et c'est la belle heure de la promenade, où je cours pour me consoler. Mademoiselle du Plessis, en grand deuil, ne me quitte guère ; je dirais bien volontiers de sa mère, comme de ce M. de Bonneuil : elle a laissé *une pauvre fille bien ridicule* ; elle est impertinente aussi. Je suis honteuse de l'amitié qu'elle a pour moi : je dis quelquefois, y aurait-t-il par hasard quelque sympathie entre elle et moi ? elle parle toujours, et Dieu me fait la grâce d'être pour elle, comme vous êtes pour beaucoup d'autres ; je ne l'écoute point du tout. Elle est assez brouillée dans sa famille pour les partages ; cela fait un nouvel ornement à son esprit : elle confondait tantôt tous les mots ; et en parlant des mauvais traitements, elle disait : Ils m'ont traitée *comme une barbarie, comme une cruauté*. Vous voulez que je vous parle de mes misères, en voilà peut-être plus qu'il ne vous en faut. Toutes mes lettres sont si grandes, que vous devriez, selon votre règle, m'en écrire de petites, et laisser le soin de tout à Montgobert : la santé est toujours un solide et véritable bien : on en fait ce qu'on veut.

Madame de Coulanges me mande mille bagatelles, que je vous enverrais, si je ne voyais fort bien que c'est une folie. La faveur de son amie (*madame de Maintenon*) continue toujours ; la reine l'accuse de toute la séparation qui est entre elle et madame la Dauphine : le roi la console de cette disgrâce. Je ne sais, ma très-chère, comment vous

(1) A cause de la compagnie qui grossissait ces jours-là, et à laquelle madame de Sévigné se croyait obligée de faire les honneurs des Rochers. Elle appelait cela *écumer son pot*.

pourriez croire que votre présence fût un obstacle à la fortune de vos frères; vous n'êtes guère propre à porter guignon. Vous n'avez point assez bonne opinion de vous; et pour le coin de votre feu, que vous dites qui empêchait le chevalier de faire sa cour, parce que cela le rendait paresseux, je vous assure qu'il n'a fait que changer de cheminée, et que la fortune l'est venue chercher dans sa chambre, assez incommodé des chicanes de son rhumatisme. L'abbé de Grignan était désolé, il eût jeté sa part aux chiens; et tout d'un coup, par une suite d'arrangements, trop longs à vous dire, on le nomme, on le choisit, et le voilà dans le plus agréable évêché qu'on puisse souhaiter. Portez-vous toujours bien; cette provision est bonne: que savons-nous? je regarde l'avenir comme une obscurité, dont il peut arriver des biens et des clartés, à quoi l'on ne s'attend pas.

M. de Lavardin se marie (1), c'est tout de bon; et on dit que c'est madame de Mouci (2) qui inspire à madame de Lavardin tout ce qu'il y a de plus avantageux pour son fils: c'est une âme tout extraordinaire que cette Mouci. Ce petit Molac épouse la sœur de la duchesse de Fontanges: le roi lui donne la valeur de plus de quatre cent mille francs. Mon Dieu, que vous dites bien sur la mort de M. de La Rochefoucauld, et de tous les autres! *On serre les files, il n'y paraît plus.* Il est pourtant vrai que madame de La Fayette est accablée de tristesse, et n'a point senti, comme elle aurait fait, ce qui est arrivé à

(1) Avec Louise-Anne de Noailles, sœur d'Anne-Jules, duc de Noailles, maréchal de France.

(2) Marie de Harlai, sœur d'Achille de Harlai, alors procureur-général et depuis premier président du parlement de Paris.

son fils ; madame la Dauphine n'avait garde de ne la pas bien traiter : madame de Savoie lui en avait écrit comme de sa meilleure amie.

Je suis fort aise que M. de Grignan soit content de ma lettre , j'ai dit mon sentiment avec assez de sincérité ; il devrait bien renvoyer toutes les fantaisies ruineuses qui servent chez lui par quartier ; il ne faudrait pas qu'elles dormissent , comme cette noblesse de Basse-Bretagne ; il serait à souhaiter qu'elles fussent entièrement supprimées. Adieu , ma très-aimable , j'admire et j'aime vos lettres ; cependant je n'en veux point ; cela paraît un peu extraordinaire ; mais cela est ainsi : coupez court , faites discourir Montgobert : je m'engage à vous ôter le dessein de m'écrire beaucoup , par la longueur dont je fais mes lettres ; vous les trouverez au-dessus de vos forces , c'est ce que je veux ; ainsi ma poitrine sauvera la vôtre. Il me semble que vous avez bien des commerces , quoi que vous disiez ; pour moi , je ne fais que répondre , je n'attaque point : mais cela fait quelquefois tant de lettres , que les jours de courrier , quand je trouve le soir mon écritoire , j'ai envie de me cacher sous le lit , comme cette chienne de feu MADAME , quand elle voyait des livres.

(115)

A la même.

Aux Rochers , samedi 15 juin 1680.

Je ne répons point à ce que vous me dites de mes lettres , je suis ravie qu'elles vous plaisent ; mais si vous

ne me le disiez, je ne les croirais pas supportables. Je n'ai jamais le courage de les lire tout entières, et je dis quelquefois : mon Dieu, que je plains ma fille de lire tout ce fatras de bagatelles ! Quelquefois même je me reprends de tant écrire ; je crois que cela vous jette trop de pensées, et vous fait peut-être une sorte d'obligation de me faire réponse : Ah ! laissez-moi causer avec vous, cela me divertit ; mais ne me répondez point, il vous en coûte trop cher : votre dernière lettre passe les bornes du régime et du soin que vous devez avoir de vous. Vous êtes trop bonne de me souhaiter du monde, il ne m'en faut point : me voilà accoutumée à la solitude : j'ai des ouvriers qui m'amusez : le bon abbé a les siens tout séparés. Le goût qu'il a pour bâtir et pour ajuster va au delà de sa prudence : il est vrai qu'il en coûte peu, mais ce serait encore moins, si l'on se tenait en repos. C'est ce bois qui fait mes délices, il est d'une beauté surprenante ; j'y suis souvent seule avec ma canne et avec Louison : il ne m'en faut pas davantage. Quand je suis dans mon cabinet, c'est une si bonne compagnie, que je dis en moi-même : ce petit endroit serait digne de ma fille ; elle ne mettrait pas la main sur un livre qu'elle n'en fût contente : on ne sait auquel entendre. J'ai pris *les Conversations chrétiennes* ; elles sont d'un bon Cartésien qui sait par cœur votre *recherche de la vérité*, qui parle de cette philosophie et du souverain pouvoir que Dieu a sur nous ; de sorte que nous vivons, nous nous mouvons et nous respirons en lui, comme dit saint Paul, et c'est par lui que nous connaissons tout. Je vous manderai si ce livre est à la portée de mon intelligence ; s'il n'y est pas, je le quitterai humblement, renonçant à la sotte vanité de

contrefaire l'éclairée quand je ne le suis pas. Je vous assure que je pense comme *nos frères* ; et si j'imprimais, je dirais : *je pense comme eux*. Je sais la différence du langage politique à celui des chambres : enfin, Dieu est tout-puissant, et fait tout ce qu'il veut, j'entends cela ; il veut notre cœur, nous ne voulons pas le lui donner, voilà tout le mystère. N'allez pas révéler celui de nos filles de Nantes ; elles me mandent qu'elles sont charmées de ce livre que je leur ai fait prêter. Je ne comprends rien du tout à M. de La Trousse, ni à madame d'Épinoi, ni à ce laquais qui a volé : je me ferai instruire, et vous enverrai la lettre. Vous verrez que cette bonne Lavardin est toute désolée ; qui pourrait s'imaginer qu'elle ne fût pas transportée de marier son fils ? C'est pour les sots ces sortes de jugements ; tenons-nous-en à croire fermement que personne n'est heureux. Ce petit Chiverni me le paraît assez ; voyez comme il a bien su se tirer de sa misère. Votre pauvre frère est bien propre à n'être jamais heureux en ce monde-ci : quant à l'autre, s'il en faut juger selon les apparences, je ne vois point jusqu'à présent qu'il soit dans le bon chemin. M. de Châlons est dans le ciel ; c'était un saint prélat et un honnête homme : nous voyons partir tous nos pauvres amis.

Je mandais l'autre jour à madame de Vins que je lui donnais à deviner quelle sorte de vertu je mettais ici le plus souvent en pratique, et je lui disais que c'était la libéralité. Il est vrai que j'ai donné d'assez grosses sommes depuis mon arrivée : un matin, huit cents francs ; l'autre mille francs ; l'autre cinq ; un autre jour, trois cents écus : il semble que ce soit pour rire, ce n'est que trop une vérité. Je trouve des métayers et des meuniers qui

me doivent toutes ces sommes , et qui n'ont pas un unique sou pour les payer : que fait-on ? il faut bien leur donner. Vous croyez bien que je n'en prétends pas un grand mérite , puisque c'est par force : mais j'étais toute prise de cette pensée en écrivant à madame de Vins , et je lui dis cette folie. Je me venge de ces banqueroutes sur les lods et ventes. Je n'ai pas encore touché ces six mille francs de Nantes : dès qu'il y a quelque affaire à finir , cela ne va pas si vite. Je vis arriver l'autre jour une belle petite fermière de Bodégat , avec de beaux yeux brillants , une belle taille , une robe de drap de Hollande , découpée sur du tabis , les manches tailladées. Ah ! Seigneur ! quand je la vis , je me crus bien ruinée : elle me doit huit mille francs. Ce matin , il est entré un paysan avec des sacs de tous les côtés , il en avait sous ses bras , dans ses poches , dans ses chausses ; car en ce pays c'est la première chose qu'ils font que de les délier ; ceux qui ne le font pas sont habillés d'une étrange façon : la mode de boutonner le justaucorps par en bas n'y est point encore établie ; l'économie est grande sur l'étoffe des chausses ; de sorte que depuis le bel air de Vitré jusqu'à mon homme , tout est dans la dernière négligence. Le bon abbé , qui va droit au fait , crut que nous étions riches à jamais : Ah ! mon ami ! vous voilà bien chargé ; combien apportez-vous ? Monsieur , dit-il en respirant à peine , je crois qu'il y a bien ici trente francs : c'étaient tous les doubles de France qui se sont réfugiés dans cette province avec les chapeaux pointus , et qui abusent ainsi de notre patience.

Vous m'avez fait un grand plaisir de parler de Montgobert : je crus bien que ce que je vous mandais sur son

sujet était inutile, et que votre bon esprit aurait tout apaisé. C'est ainsi que vous devez toujours faire, ma fille, malgré tous les chagrins passagers : le fond de Montgobert est admirable pour vous ; le reste est un effet du tempérament indocile et trop brusque : je fais toujours un grand honneur aux sentiments du cœur ; on est quelquefois obligé de souffrir les circonstances et dépendances de l'amitié, quoiqu'elles ne soient pas agréables. J'enverrai un de ces jours à Montgobert de méchantes causes à soutenir à Rochecourbières : puisqu'elle a ce talent, il faut l'exercer. Vous aurez M. de Coulanges, qui sera un grand acteur ; il vous contera ses espérances ; je ne les sais pas : il craint tant la solitude, qu'il ne veut pas même écrire aux gens qui y sont. Grignan est tout propre à le charmer ; il en charmerait bien d'autres : je n'ai jamais vu une si bonne compagnie, elle fait l'objet de mes désirs : j'y pense sans cesse dans mes allées, et je relis vos lettres en disant, comme à Livri : Voyons et revoyons un peu ce que ma fille me disait il y a huit ou neuf jours ; car enfin c'est elle qui me parle, et je jouis ainsi de *cet art ingénieux de peindre la parole, et de parler aux yeux, etc.* Vous savez bien que ce n'est pas les bois des Rochers qui me font penser à vous ; je n'en suis pas moins occupée au milieu de Paris ; c'est le fond et le centre ; tout passe, tout glisse, tout est par-dessus ou à côté. J'ai oublié mon Agnès ; elle est pourtant jolie ; son esprit a un petit air de province. Celui de madame de Tarente est encore dans le grand air. Les chemins de Vitré ici sont devenus si impraticables, qu'on les fait raccommoder par ordre du roi et de M. de Chaulnes ; tous les paysans de la baronie y seront lundi. Adieu, ma très-chère : quand

je vous dis que mon amitié vous est inutile , ne comprenez-vous point bien comme je l'entends , et où mon cœur et mon imagination me portent ? Pensez-vous que je sois bien contente du peu d'usage que je fais de tant de bonnes intentions ? Dites-moi si vous ne mettrez point la petite d'Aix avec sa tante (1), et si vous ôterez Pauline d'avec vous : c'est un prodige que cette petite , son esprit est sa dot ; voulez-vous la rendre une personne toute commune ? Je la mènerais toujours avec moi , j'en ferais mon plaisir , je me garderais bien de la mettre à Aix avec sa sœur (2) : enfin , comme elle est extraordinaire , je la traiterais extraordinairement.

(116)

A la même.

A Paris , mercredi 30 octobre 1680.

J'arrivai hier au soir , ma très-chère , par un temps charmant et parfait , si vous êtes bien sage , vous en profiterez , et vous n'attendrez point l'autre lune , de peur des pluies et des mauvais chemins. Je n'avais jamais vu ceux de Bretagne en cette saison , vous savez pourquoi je suis venue sans perdre un moment : je vous écrivis de Malicorne de quelle façon nous amusions les douleurs et la fièvre de mon pauvre fils ; nous avons enfin réussi ,

(1) Marie-Adhémar de Monteuil , sœur de M. de Grignan , religieuse à Aubenas , ville du Bas-Vivarais.

(2) Marie-Blanche , sœur aînée de Pauline , était aux filles de Sainte-Marie à Aix , où dans la suite elle entra en religion.

par un bon gouvernement, à le remettre dans son naturel ; plus de fièvre, plus de douleurs, assez de force ; il n'y a plus qu'à le guérir de cette santé, et non pas à le ressusciter ; c'est à quoi nous allons travailler. Je trouvais ici le chevalier à mon arrivée ; nous causâmes fort ; il me dit des choses particulières et très-agréables ; vous les apprendrez, car peut-être n'a-t-il point osé les écrire. Je suis ravie qu'il soit dans cette maison : je voudrais qu'il pût y demeurer : du moins il ne quittera pas le quartier, il y aura sa plus grande affaire : cette pensée doit rendre votre voyage bien doux. Vous me priez de vous recevoir avec une joie sincère ; vraiment, ma fille, je voudrais bien savoir où vous voudriez que j'en prisse une autre. Nous avons vu, le chevalier et moi, votre appartement ; vraiment il sera joli, et vous en serez contente. Je le suis fort de la belle et nette explication de madame de La Ville-Dieu : cela s'était brouillé dans ma tête, en voilà pour toute ma vie. Elle emmènera Pauline : nous aimerions bien mieux que vous l'amenassiez avec vous ; eh ! bon Dieu ! que nous en serions aises ! M. de La Garde me mande que Pauline avait suivi mon conseil de l'année passée, qu'elle avait cousu sa jupe avec la vôtre, et tout cela d'une grâce et d'un air à charmer : je ne verrai jamais tout cela, vous m'en consolerez ; mais en vérité, il ne faut pas moins que vous. Je comprends votre colère de n'avoir pas dit adieu à M. l'archevêque : Hélas ! à quoi pense-t-on quand on quitte une personne de cet âge (1) ! Tout ce qui ressemble à une séparation éternelle fait bien mal au cœur.

(1) M. l'archevêque d'Arles était alors âgé d'environ soixante-dix-sept ans.

Les chansons de M. de Coulanges sont fort jolies ; il fallait que votre hôtellerie fût bien pleine pour avoir suffoqué sa vivacité : ah ! c'est trop de monde à la fois : pour moi , je n'y pourrais pas résister avec toutes mes vertus populaires. En vérité , je suis ravie de penser que vous ne vous ruinerez cet hiver ni à Aix , ni dans votre auberge : l'état de mon âme est délicieux de voir votre retour aussi sûr qu'il peut l'être. Je serais fort aise si la situation de ce pauvre garçon ne troublait ma tranquillité. M. le coadjuteur est parti ; il a fait régler la manière dont M. de Vendôme (1) traitera M. de Grignan ; il faut le savoir une bonne fois ; et quand on obéit au roi , on ne peut être malcontent. J'achèverai ce soir ma lettre , je vous dirai ce que j'ai vu et entendu.

J'ai vu toutes mes pauvres amies. Madame de La Fayette a passé ici l'après-dinée entière ; elle se trouve fort bien du lait d'ânesse. Il ne m'a pas paru que madame de Schomberg ait encore pris ma place ; il y a bien des paroles dans cette nouvelle amitié. Ne vous souvient-il point de ce que nous disions du plaisir que l'on prenait à étaler sa marchandise avec les nouvelles connaissances ? Il n'y a rien de si vrai ; tout est neuf , tout est admirable , tout est admiré , on se pare de ses richesses , on se loue à l'envi ; il y a bien plus d'amour-propre dans ces sortes d'amitiés que de confiance et de tendresse : enfin , je ne crois pas être tout à fait jetée au sac aux ordures. Montgobert m'écrit des merveilles de son raccommodement ; il me paraît que désormais rien n'est capable de la séparer

(1) Il s'agissait du cérémonial entre M. de Vendôme et M. de Grignan , à l'arrivée de M. de Vendôme en Provence.

de vous : il me semblait que je voyais ce fond , et que c'était dommage qu'il fût couvert d'épines et de brouillards.

Vous avez donc été à cette visite , et vous avez passé , sans que rien vous en ait empêchée , sur les bords des précipices ; vous m'amusez d'une prairie ; mais le chevalier m'a conté comme il se jeta un jour à votre litière , et vous en fit descendre par force , parce que vous alliez périr : pour moi , je ne puis comprendre ce plaisir , et que vous soyez aise de rêver et d'attacher vos yeux sur cette horreur qui vous met à une ligne de la mort. Pourquoi vous piquez-vous , ma fille , d'être plus intrépide que le chevalier ? Est-il besoin de joindre cette sorte de mérite avec les autres qualités plus convenables que vous avez ? La gaieté et les chansons du petit Coulanges sont d'une grande utilité dans de telles visites. Madame de Coulanges m'écrit des douceurs extrêmes , et pour vous , et pour moi. Mesdames de La Fayette donc , de Lavaradin , d'Uxelles , de Bagnols , ont causé des nouvelles du monde. Mademoiselle Amelot fut mariée dimanche , sans que personne l'ait su , avec un M. de Vaubecourt , tout battant neuf ; homme de qualité , peu riche , dont la mère est de Châlons. Tout a été bon plutôt que de nous ennuyer encore cet hiver de sa langueur passionnée. Adieu , mon enfant , nous sommes occupés de vous bien recevoir. Voici encore une occasion où l'éloignement va nous faire dire bien des choses à contre-temps. Vous me souhaitez ici , vous croyez que je passerai l'hiver en Bretagne ; j'ai vu l'heure et le moment ; mais enfin me voilà , me voilà , ma très-chère , et je vous avoue que j'en suis ravie.

(117)

A la même.

Aux Rochers , dimanche 15 janvier 1690.

Vous avez raison, je ne puis m'accoutumer à la date de cette année; cependant la voilà déjà bien commencée; et vous verrez que de quelque manière que nous la passions, elle sera, comme vous dites, bientôt passée, et nous trouverons bientôt le fond de notre sac de mille francs (1).

Vraiment vous me gâtez bien, et mes amies de Paris aussi : à peine le soleil remonte du saut d'une puce, que vous me demandez de votre côté, quand vous m'attendrez à Grignan; et mes amies me prient de leur fixer dès à cette heure le temps de mon départ, afin d'avancer leur joie. Je suis flattée de ces empressements, et surtout des vôtres, qui ne souffrent point de comparaison. Je vous dirai donc, ma chère comtesse, avec sincérité, que d'ici au mois de septembre, je ne puis recevoir aucune pensée de sortir de ce pays; c'est le temps que j'envoie mes petites voitures à Paris, dont il n'y a eu encore qu'une très-petite partie. C'est le temps que l'abbé Charrier traite de mes lods et ventes, qui est une affaire de dix mille francs : nous en parlerons une autre fois; mais contentons-nous de chasser toute espérance de faire un pas

(1) Madame de Sévigné comparait les douze mois de l'année à un sac de mille francs, qui finit presque aussitôt qu'on commence d'y puiser.

avant le temps que je vous ai dit : du reste , je ne vous dis point que vous êtes mon but , ma perspective , vous le savez bien , et que vous êtes d'une manière dans mon cœur que je craindrais fort que M. Nicole ne trouvât beaucoup à y circoncire ; mais enfin , telle est ma disposition. Vous me dites la plus tendre chose du monde , en souhaitant de ne point voir la fin des heureuses années que vous me souhaitez. Nous sommes bien loin de nous rencontrer dans nos souhaits ; car je vous ai mandé une vérité qui est bien juste et bien à sa place , et que Dieu sans doute voudra bien exaucer , qui est de suivre l'ordre tout naturel de la sainte Providence : c'est ce qui me console de tout le chemin laborieux de la vieillesse ; ce sentiment est raisonnable , et le vôtre trop extraordinaire et trop aimable.

Je vous plaindrai quand vous n'aurez plus M. de La Garde et M. le chevalier ; c'est une très-parfaitement bonne compagnie ; mais ils ont leurs raisons , et celle de faire ressusciter la pension d'un homme qui n'est point mort me paraît tout à fait importante. Vous aurez votre enfant qui tiendra joliment sa place à Grignan ; il doit y être le bien reçu par bien des raisons , et vous l'embrasserez aussi de bon cœur. Il m'a écrit encore une jolie lettre pour me souhaiter une heureuse année : il me paraît désolé à Keyzersloutre ; il dit que rien ne l'empêche de venir à Paris , mais qu'il attend les ordres de Provence ; que c'est ce ressort qui le fait agir. Je trouve que vous le faites bien languir : sa lettre est du 2 ; je le croyais à Paris ; faites-l'y donc venir , et qu'après une petite apparition , il coure vous embrasser. Ce petit homme me paraît en état que si vous trouviez un bon

parti, Sa Majesté lui accorderait aisément la survivance de votre très-belle charge. Vous trouvez que son caractère et celui de Pauline ne se ressemblent nullement, il faut pourtant que certaines qualités du cœur soient chez l'un et l'autre ; pour l'humeur c'est une autre affaire. Je suis ravie que les sentiments du marquis soient à votre fantaisie : je lui souhaiterais un peu plus de penchant pour les sciences, pour la lecture ; cela peut venir. Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, les Voiture, les Sarrazin, tout cela est bientôt épuisé : a-t-elle tâté de Lucien ? est-elle à portée *des petites Lettres* ? ensuite il faut l'histoire ; si elle n'y trouve pas son compte, je la plains. Quant aux beaux livres de dévotion, si elle ne les aime point, tant pis pour elle ; car nous ne savons que trop que sans dévotion on les trouve charmants. A l'égard de la morale, comme elle n'en ferait pas un si bon usage que vous, je ne voudrais point du tout qu'elle mît son petit nez, ni dans *Montaigne*, ni dans *Charron*, ni dans les autres de cette sorte ; elle est trop jeune. La vraie morale de cet âge, c'est celle qu'on apprend dans les bonnes conversations, dans les fables, dans les histoires, par les exemples ; je crois que c'est assez. Si vous lui donnez un peu de votre temps pour causer avec elle, c'est assurément ce qui serait le plus utile : je ne sais si tout ce que je dis vaut la peine que vous le lisiez ; je suis bien loin d'abonder dans mon sens.

Vous me demandez si je suis toujours une petite dévote qui ne vaut guère ; oui, justement voilà ce que je suis toujours, et pas davantage ; à mon grand regret. Tout ce que j'ai de bon, c'est que je sais bien ma religion, et de quoi il est question : je ne prendrai point le faux pour

le vrai ; je démêle ce qui est solide de ce qui n'en a que l'apparence ; j'espère ne point m'y méprendre , et que Dieu m'ayant déjà donné de bons sentiments , m'en donnera encore : les grâces passées me garantissent en quelque sorte celles qui viendront ; en sorte que je vis dans la confiance , mêlée pourtant de beaucoup de crainte. Mais je vous gronde de trouver notre Corbinelli *le mystique du diable* ; votre frère en pâme de rire ; je le gronde comme vous. Comment , *mystique du diable* ! un homme qui ne songe qu'à détruire son empire , qui ne cesse d'avoir des liaisons avec les ennemis du diable , qui sont les saints et les saintes de l'Église ! un homme qui ne compte pour rien son chien de corps , qui souffre la pauvreté *chrétien-nement* , vous direz *philosophiquement* ; qui ne discontinue point de célébrer les perfections et l'existence de Dieu ; qui ne juge jamais son prochain , qui l'excuse toujours ; qui passe sa vie dans la charité et le service du prochain ; qui est insensible aux plaisirs et aux délices de la vie ; qui enfin , malgré sa mauvaise fortune , est entièrement soumis à la volonté de Dieu ! et vous appelez cela *le mystique du diable* ! Vous ne sauriez nier que ce soit là le portrait de notre pauvre ami : cependant il y a dans ce mot un air de plaisanterie , qui fait rire d'abord , et qui pourrait surprendre les simples. Mais je résiste , comme vous voyez , et je soutiens le fidèle admirateur de sainte Thérèse , de ma grand'mère (*sainte Chantal*) , et du bienheureux Jean de La Croix.

A propos de Corbinelli , il m'écrivit l'autre jour un fort joli billet ; il me rendait compte d'une conversation et d'un dîner chez M. de Lamoignon : les acteurs étaient les maîtres du logis , M. de Troyes , M. de Toulon , le père

Bourdaloue, son compagnon, Despréaux, et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes; Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne qui surpassait, à son goût, et les vieux, et les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue qui faisait l'entendu, et qui s'était attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans son esprit? Despréaux ne voulut pas lui dire. Corbinelli se joint au jésuite, et conjure Despréaux de nommer ce livre, afin de le lire toute la nuit. Despréaux lui répondit en riant : « Ah ! Monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, « j'en suis assuré. » Le Jésuite reprend avec un air dédaigneux, *un cotal riso amaro*, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux. Despréaux lui dit : « Mon père, ne me pressez point. » Le père continue. Enfin, Despréaux le prend par le bras, et le serrant bien fort, lui dit : « Mon père, vous le voulez ; hé bien ! morbleu, « c'est Pascal. Pascal, *dit le père tout rouge, tout étonné*, « Pascal est beau autant que le faux peut l'être. Le faux, « *reprit Despréaux*, le faux ! sachez qu'il est aussi vrai qu'il « est inimitable ; on vient de le traduire en trois langues. » Le père répond : « Il n'en est pas plus vrai. » Despréaux s'échauffe ; et prenant Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre ; puis revenant, et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du père, s'en alla rejoindre la compagnie qui était demeurée dans la salle où l'on mange : ici finit l'histoire, le rideau tombe. Corbinelli me promet le reste dans une conversation ; mais moi qui suis persuadée que vous trouverez cette scène aussi plaisante que je l'ai trouvée, je vous l'écris, et je crois que si vous la lisez avec vos bons tons, vous en serez assez contente.

On me mande que plusieurs duchesses et grandes dames ont été enragées, étant à Versailles, de n'être pas du souper du jour des Rois : voilà ce qui s'appelle des afflictions. Vous savez mieux que moi les autres nouvelles. J'ai envoyé le billet de Bigorre à Guébriac, qui vous rend mille grâces. Je trouve Pauline bien suffisante de savoir les échecs ; je craindrais son mépris, si elle savait combien ce jeu est au-dessus de ma portée.

(118) **A M. de Coulanges.**

A Grignan, le 26 juillet 1691.

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de M. de Louvois, que je ne sais par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable qui tenait une si grande place, dont *le moi*, comme dit M. Nicole, était si étendu ; qui était le centre de tant de choses ! Que d'affaires, que de desseins, que de projets ! que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire ! Ah ! mon Dieu ! donnez-moi un peu de temps, je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange ; non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure ? non en vérité, il y faut réflé-

chir dans son cabinet. Voilà le second ministre (1) que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome; rien n'est plus différent que leur mort; mais rien n'est plus égal que leur fortune, et les cent millions de chaînes qui les attachaient tous deux à la terre.

Quant aux grands objets qui doivent porter à Dieu, vous vous trouvez embarrassé dans votre religion sur ce qui se passe à Rome; mon pauvre cousin, vous vous méprenez; j'ai ouï dire qu'un homme d'un très-bon esprit tira une conséquence toute contraire au sujet de ce qu'il voyait dans cette grande ville; il en conclut qu'il fallait que la religion chrétienne fût toute sainte et toute miraculeuse de subsister ainsi par elle-même au milieu de tant de désordres : faites donc comme lui, tirez les mêmes conséquences, et songez que cette même ville a été autrefois baignée du sang d'un nombre infini de martyrs; qu'aux premiers siècles, toutes les intrigues du conclave se terminaient à choisir entre les prêtres celui qui paraissait avoir le plus de zèle et de force pour soutenir le martyr; qu'il y eut trente-sept papes qui le souffrirent l'un après l'autre, sans que la certitude de cette fin leur fit fuir ni refuser une place où la mort était attachée, et quelle mort ! vous n'avez qu'à lire cette histoire, pour vous persuader qu'une religion subsistante par un miracle continu, et dans son établissement et dans sa durée, ne peut être une imagination des hommes. Les hommes ne pensent pas ainsi : lisez saint Augustin dans sa *Vérité de la Religion*; lisez Abbadie (2), bien différent de ce grand

(1) Seignelai était le premier.

(2) Auteur d'un livre sur la *Vérité de la religion chrétienne*. Il était protestant.

saint , mais très-digne de lui être comparé , quand il parle de la religion chrétienne : demandez à l'abbé de Polignac s'il estime ce livre. Ramassez donc toutes ces idées , et ne jugez point si légèrement ; croyez que quelque manége qu'il y ait dans le conclave , c'est toujours le Saint-Esprit qui fait le pape ; Dieu fait tout , il est le maître de tout , et voici comme nous devrions penser : j'ai lu ceci en bon lieu : *Quel mal peut-il arriver à une personne qui sait que Dieu fait tout , et qui aime tout ce que Dieu fait ?* Voilà sur quoi je vous laisse , mon cher cousin.

(119) **A M. de Sévigné, son fils ,
aux Rochers.**

De Grignan , le mardi 20 septembre 1695.

Vous voilà donc à nos pauvres Rochers , mes chers enfants , et vous y trouvez une douceur et une tranquillité exempte de tous devoirs et de toute fatigue , qui fait respirer notre chère petite marquise (1). Mon Dieu , que vous me peignez bien son état et son extrême délicatesse ! j'en suis sensiblement touchée , et j'entre si tendrement dans toutes vos pensées , que j'en ai le cœur serré et les larmes aux yeux. Il faut espérer que vous n'aurez , dans toutes vos peines , que le mérite de les souffrir avec rési-

(1) Femme de M. de Sévigné.

gnation et soumission ; mais si Dieu en jugeait autrement , c'est alors que toutes les choses *impromises* arriveraient d'une autre façon ; mais je veux croire que cette chère personne , bien conservée , durera autant que les autres ; nous en avons mille exemples. Mademoiselle de La Trousse n'a-t-elle pas eu toutes sortes de maux ? En attendant , mon cher enfant , j'entre avec une tendresse infinie dans tous vos sentiments , mais du fond de mon cœur. Vous me faites justice quand vous me dites que vous craignez de m'attendrir en me contant l'état de votre âme ; n'en doutez pas , et que je n'y sois infiniment sensible. J'espère que cette réponse vous trouvera dans un état plus tranquille et plus heureux. Vous me paraissez loin de penser à Paris pour notre marquise. Vous ne voyez que Bourbon pour le printemps ! Conduisez-moi toujours dans tous vos desseins , et ne me laissez rien ignorer de tout ce qui vous touche.

Rendez-moi compte d'une lettre du 23 d'août et du 30. Il y avait aussi un billet pour Galois , que je priais M. Branjon de payer. Répondez-moi sur cet article. Il est marié , le bon Branjon ; il m'écrit , sur ce sujet , une fort jolie lettre. Mandez-moi si ce mariage est aussi bon qu'il me le dit. C'est une parente de tout le parlement et de M. d'Harouïs. Expliquez-moi cela , mon enfant. Je vous adressais aussi une lettre par notre abbé Charryer. Il sera bien fâché de ne plus vous trouver.

Pour la santé de votre pauvre sœur (1) , elle n'est point du tout bonne. Ce n'est plus de sa perte de sang , elle est passée ; mais elle ne s'en remet point , elle est toujours

(1) Madame de Grignan.

changée à n'être pas reconnaissable, parce que son estomac ne se rétablit point, et qu'elle ne profite d'aucune nourriture; et cela vient du mauvais état de son foie, dont vous savez qu'il y a longtemps qu'elle se plaint. Ce mal est si capital que, pour moi, j'en suis dans une véritable peine. On pourrait faire quelques remèdes à ce foie; mais ils sont contraires à la perte de sang, qu'on craint toujours qui ne revienne, et qui a causé le mauvais effet de cette partie affligée. Ainsi ces deux maux, dont les remèdes sont contraires, font un état qui fait beaucoup de pitié. On espère que le temps rétablira ce désordre: je le souhaite, et si ce bonheur arrive, nous irons promptement à Paris. Voilà le point où nous en sommes, et qu'il faut démêler, et dont je vous instruirai très-fidèlement.

Cette langueur fait aussi qu'on ne parle point encore du retour des guerriers. Cependant je ne doute pas que l'affaire ne se fasse, elle est trop engagée; mais ce sera sans joie, et même si nous allions à Paris, on partirait deux jours après, pour éviter l'air d'une noce et les visites dont on ne veut recevoir aucune, *chat échaudé*, etc.

Pour les chagrins de M. de Saint-Amand, dont il a fait grand bruit à Paris, ils étaient fondés sur ce que ma fille ayant véritablement prouvé, par des mémoires qu'elle nous avait fait voir à tous, qu'elle avait payé à son fils neuf mille francs, sur dix qu'elle lui a promis, et ne lui en ayant par conséquent envoyé que mille, M. de Saint-Amand a dit qu'on le trompait, qu'on voulait tout prendre sur lui, et qu'il ne donnerait plus rien du tout, ayant donné les quinze mille francs du bien de sa fille (qu'il a payés à Paris en fonds, et dont il a les terres qu'on lui

a données et délaissées ici), et que c'était à M. le marquis à chercher son secours de ce côté-là. Vous jugez bien que quand *ce côté-là* a payé, cela peut jeter quelques petits chagrins; mais cela s'est passé. M. de Saint-Amand a songé, en lui-même, qu'il ne lui serait pas bon d'être brouillé avec ma fille. Ainsi il est venu ici, plus doux qu'un mouton, ne demandant qu'à plaire et à ramener sa fille à Paris, ce qu'il a fait, quoiqu'en bonne justice elle dût nous attendre; mais l'avantage d'être logée, avec son mari, dans cette belle maison de M. de Saint-Amand, d'y être bien meublée, bien nourrie pour rien, a fait consentir sans balancer à la laisser aller jouir de tous ces avantages: mais ce n'a pas été sans larmes que nous l'avons vue partir; car elle est fort aimable, et elle était si fondue en pleurs, en nous disant adieu, qu'il ne semblait pas que ce fût elle qui partit, pour aller commencer une vie agréable, au milieu de l'abondance. Elle avait pris beaucoup de goût à notre société. Elle partit le premier de ce mois avec son père.

Croyez, mon fils, qu'aucun Grignan n'a dessein de vous faire des finesses, que vous êtes aimé de tous, et que si cette bagatelle avait été une chose sérieuse, on aurait été persuadé que vous y auriez pris bien de l'intérêt, comme vous avez toujours fait.

M. de Grignan est encore à Marseille; nous l'attendons bientôt, car la mer est libre, et l'amiral Russel, qu'on ne voit plus, lui donnera la liberté de venir ici.

Je ferai chercher les deux petits écrits dont vous me parlez. Je me fie fort à votre goût. Pour ces lettres à M. de La Trape, ce sont des livres qu'on ne saurait envoyer,

quoique manuscrits. Je vous les ferai lire à Paris, où j'espère toujours vous voir ; car je sens mille fois plus l'amitié que j'ai pour vous , que vous ne sentez celle que vous avez pour moi. C'est l'ordre , et je ne m'en plains pas.

Voilà une lettre de madame de Chaulnes , que je vous envoie entière , par confiance en votre sagesse. Vous vous justifierez des choses où vous savez bien ce qu'il faut répondre , et vous ne ferez point d'attention à celles qui vous pourraient fâcher. Pour moi, j'ai dit ce que j'avais à dire , mais en attendant que vous me répondissiez vous-même sur ce que je ne savais pas ; et j'ai ajouté que je vous manderais ce que cette duchesse me mandait. Écrivez-lui donc tout bonnement comme ayant su de moi ce qu'elle écrit de vous. Après tout , vous devez conserver cette liaison ; ils vous aiment , et vous ont fait plaisir ; il ne faut pas blesser la reconnaissance. J'ai dit que vous étiez obligé à l'intendant. Mais je vous dis à vous , mon enfant , cette amitié ne peut-elle compatir avec vos anciens commerces , et du premier président , et du procureur général ? Faut-il rompre avec ses vieux amis , quand on veut ménager un intendant ! M. de Pommereuil n'exigeait point cette conduite. J'ai dit aussi qu'il vous fallait entendre , et qu'il était impossible que vous n'eussiez pas fait des compliments au procureur général sur le mariage de sa fille. Enfin , mon enfant , défendez-vous , et me dites ce que vous aurez dit , afin que je vous soutienne.

Ceci pour mon bon président : J'ai reçu votre dernière lettre , mon cher président , elle est aimable comme tout ce que vous écrivez.

Je suis étonnée que Dupuis ne vous réponde point, je crains qu'il ne soit malade.

Vous voilà trop heureux d'avoir mon fils et notre marquise. Gouvernez-la bien ; divertissez-la ; amusez-la ; enfin , mettez-la dans du coton , et nous conservez cette chère et précieuse personne. Ayez soin de me faire savoir de ses nouvelles ; j'y prends un sensible intérêt.

Mon fils me fait des compliments de Pilois (1) et des ouvriers qui ont fini le labyrinthe. Je les reçois et je les aime , et les remercie. Je leur donnerais de quoi boire , si j'étais là.

Ma fille et votre idole vous aiment fort ; mais moi pardessus tout. Adieu , mon bon président ; mon fils vous fera part de ma lettre. J'embrasse votre tourterelle.

N. B. Au dos de cette lettre, de onze pages, sont écrits ces mots , de la main du marquis de Sévigné :

De ma mère, le 20 septembre 1695.

(120) **A M. de Coulanges (2).**

A Grignan, le 29 mars 1696.

Toutes choses cessantes , je pleure et je jette les hauts cris de la mort de Blanchefort , cet aimable garçon , tout

(1) Jardinier des Rochers.

(2) Madame de Sévigné étant morte dans les premiers jours d'avril , il est probable que cette lettre est la dernière qu'elle ait pu écrire. Nous regardons comme une bonne fortune de l'avoir recouvrée.

parfait, qu'on donnait pour exemple à tous nos jeunes gens. Une réputation toute faite, une valeur reconnue et digne de son nom, une humeur admirable pour lui (car la mauvaise humeur tourmente), bonne pour ses amis, bonne pour sa famille, sensible à la tendresse de madame sa mère, de madame sa grand'mère, les aimant, les honorant, connaissant leur mérite, prenant plaisir à leur faire sentir sa reconnaissance, et à les payer par-là de l'excès de leur amitié : un bon sens avec une jolie figure; point enivré de sa jeunesse, comme le sont tous les jeunes gens qui semblent avoir le diable au corps : et cet aimable garçon disparaît en un moment, comme une fleur que le vent emporte, sans guerre, sans occasion, sans mauvais air ! Mon cher cousin, où peut-on trouver des paroles pour dire ce que l'on pense de la douleur de ces deux mères, et pour leur faire entendre ce que nous pensons ici ? Nous ne songeons pas à leur écrire ; mais si dans quelque occasion vous trouvez le moment, de ma fille et de moi, et messieurs de Grignan, voilà nos sentiments sur cette perte irréparable. Madame de Vins a tout perdu, je l'avoue (1) ; mais quand le cœur a choisi entre deux fils, on n'en voit plus qu'un. Je ne saurais parler d'autre chose. Je fais la révérence à la sainte et modeste sépulture de madame de Guise, dont le renoncement à celle des rois, ses aïeux, mérite une couronne éternelle. Je trouve M. de Saint-Géran trop heureux, et vous aussi, d'avoir à consoler madame sa femme : dites-lui pour nous tout ce que vous trouverez à propos. Et pour madame de Miramion, cette mère de l'Église, ce sera une perte publique.

(1) Madame de Vins avait perdu son fils unique.

Adieu , mon cher cousin , je ne saurais changer de ton. Vous avez fait votre jubilé. Le charmant voyage de Saint-Martin a suivi de près le sac et la cendre dont vous me parliez. Les délices dont M. et madame de Marsan jouissent présentement , méritent bien que vous les voyiez quelquefois , et que vous les mettiez dans votre hotte ; et moi je mérite d'être dans celle où vous mettez ceux qui vous aiment ; mais je crains que vous n'ayez point de hotte pour ces derniers.

FIN DES LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRES

DE

MADAME DE GRIGNAN.



(1) **Madame de Grignan au président
de Moulceau.**

Le 15 juin 1684.

On m'a mandé de Languedoc que j'y avais un procès , que l'on y poursuivait vivement M. de Grignan , et que les commissaires étaient d'étranges gens. Je les ai bien maudits , Monsieur , et puis j'ai su que vous étiez un des plus importants : c'est donc à vous à qui j'ai donné tant de malédictions , et vous auprès de qui j'ai cherché des protections pour adoucir votre rigueur , et faire entendre la justice de ma cause. C'est à M. d'Argouges à qui j'ai l'obligation d'avoir appris que ce commissaire odieux , et ce M. de Moulceau tant estimé , n'étaient qu'un. Toute la colère allumée contre le premier a disparu à ce nom , et les armes me sont tombées de la main comme de celles d'Arcabonne quand elle reconnaît Amadis. C'est à M. de Moulceau que j'adresse cette citation de l'opéra ; vous jugez bien , Monsieur , qu'en qualité de commissaire , je

ne vous citerai que des lois. Il y en a une bien établie dans le monde, et surtout parmi les honnêtes gens, c'est de ne point les condamner sans les entendre : voilà, Monsieur, en quoi consiste la grâce que j'ai à vous demander. Aujourd'hui les gens de M. le prince de Conti nous demandent une terre que nous possédons depuis trois cents ans. Je sais par M. de Corbinelli que c'est un furieux titre qu'une possession de trois cents ans ; nous vous demandons, Monsieur, le loisir de rassembler nos preuves pour vous convaincre du peu de droit de M. le prince de Conti, et de la bonté du nôtre. Nos gens d'affaires sont ici pour un procès qui m'y arrête ; dès qu'ils seront de retour, ce qui sera dans peu, ils vous étaleront nos pancartes, et vous conviendrez que nous ne résistons à un si grand prince, que par la nécessité où l'on est de conserver un bien très-légitimement acquis. Il faut sentir une grande justice de son côté, Monsieur, pour ne vous pas craindre, quand il est question de M. le prince de Conti ; et j'avoue que l'on ne peut se croire plus en sûreté que j'y suis, sachant ce que je sais de l'affaire, et vous connaissant comme je vous connais pour le plus juste, le plus éclairé juge, le plus estimable et le plus aimable ami du monde. Je demande pardon de cette douceur à votre dignité de commissaire, et fais ma protestation qu'elle n'est point en vue de vous corrompre, mais de rendre honneur à une vérité que je pense souvent et ne vous dis jamais ; il me semble pourtant que vous devez m'entendre quelquefois par ma mère, et me donner part aux protestations qu'elle vous fait de temps en temps de vous honorer infiniment.

La comtesse de Grignan.

Madame de Sévigné.

Ma fille a fort bien dit , mais elle a oublié de vous dire que M. d'Argouges lui a dit en ma présence qu'elle vous dit de sa part de lui donner du temps ; songez donc que c'est M. d'Argouges qui vous en prie , mais n'y songez qu'en cas que la considération de cette comtesse de Grignan eût besoin de ce secours. Je vous avoue que j'ai eu envie de rire , quand j'ai vu que ce commissaire où il nous renvoyait était ce cher ami que nous aimions et que nous estimions si parfaitement. Madame la duchesse d'Arpajon est nommée dame d'honneur. C'est madame de Maintenon qui a rempli cette place , cette place qu'elle avait refusée. Le roi a dit que madame de Rochefort était trop jeune , et a dit à madame la Dauphine que madame d'Arpajon avait une parfaite réputation , qu'elle était douce , complaisante , sûre , qu'il ne connaissait pas par lui-même toutes ses bonnes qualités , mais par quelqu'un à qui il se fiait autant qu'à lui-même. La voilà donc transportée de joie , au-dessus du vent et de tous les procès de M. d'Ambres , en état de bien marier sa fille. C'est ainsi que la Providence a rangé cette grande affaire , que M. de Louvois voulait faire tomber à mademoiselle de La Motte , et M. de Créqui et la voix publique , à la duchesse de Créqui. Voilà qui est fait , et c'est l'ouvrage de madame de Maintenon , qui s'est souvenue fort agréablement de l'ancienne amitié de M. de Beuvron et de madame d'Arpajon pour elle , du temps qu'elle était madame Scarron.

La jeune duchesse de Vantadour est dame d'honneur

de Madame : la jeunesse n'a point fait de tort à celle-là ; elle fait les délices du Palais-Royal ; Monsieur en a parlé comme s'il était honoré qu'elle eût bien voulu cette place. Enfin, notre *ami* a si bien fait à force de raisonner, de conclure, d'écrire et de philosopher, que M. de Bussy perdit hier son procès tout du long. Dieu l'a ainsi réglé de toute éternité. *Amen.*

La marquise de Sévigné.

(2)

Au comte de Bussy.

A Paris, ce 10 août 1685.

C'est en effet me témoigner une très-grande reconnaissance, Monsieur, et fort au-dessus de ce que je mérite à l'égard de madame votre fille, de m'envoyer un ouvrage aussi beau que celui de votre généalogie. Je savais en gros votre bonne maison ; mais j'aime à connaître en particulier chaque honnête homme de votre race. Vous nous avez supprimé votre éloge (1), de peur d'effacer Mayeul et sa postérité. Cette honnêteté que vous avez eue pour eux serait louable, si nous n'y perdions trop. Je suis fort contente de l'épître dédicatoire et du portrait de ma mère : je l'ai bien reconnue dans celui-là. Je souhaiterais d'être telle que vous me représentez ; mais je ne veux rien désirer, puisque vous m'avez fait grâce, et que, par un effet de votre amitié, je tiens une si jolie place parmi les gens

(1) Comme ce n'était point son habitude, il y a ici une ironie bien voilée.

que vous immortalisez. C'est cela , Monsieur , qui s'appelle une obligation : aussi en serez-vous remercié par ma mère. C'est tout ce que j'ai de meilleur à mettre en œuvre pour vous marquer à quel point j'y suis sensible.

(3)

Au même.

A Paris, ce 26 août 1688.

Vous me mandez qui sont les gens contre qui je plaids, Monsieur ? Je suis si lasse d'entendre nommer mes ennemis, que je ne puis me résoudre à vous dire leurs noms ; je veux même l'oublier, et mon procès aussi. Il est vrai que je me suis acquis bien de l'estime parmi les procureurs, mais je ne puis atteindre jusqu'à madame de Montataire : elle demande et obtient, et je ne fais que me défendre. Cette différence dans le succès en met dans notre bonheur. Vraiment, Monsieur, vous vous êtes bien mépris quand vous me croyez le vol pour les cœurs, et non pas pour le procès ; c'est, Dieu merci, tout le contraire. Ne me faites donc plus l'injustice de ne pas compter au nombre de mes perfections celle d'entendre la procédure à merveille. Mais, Monsieur, dans le temps que j'espère jouir du repos que ma capacité m'a acquis, un bruit de guerre m'épouvante. J'ai un fils qui s'avise d'avoir dix-sept ans ; on dit que c'est le bel âge, non pas pour plaider, mais pour aller à la guerre ; et c'est ce qui m'oblige de souhaiter qu'il fût plus vieux pour soutenir les fatigues, ou plus jeune pour n'y être pas exposé. Mais

c'est un mal à quoi il n'y a point de remède. Au milieu du trouble comme du repos, je suis très-sensible à toutes les marques de votre estime et de votre amitié, je vous en demande la continuation, et je vous assure que je vous honore et je vous aime fort.

(4)

Au même (1).

A Aix, ce 4 janvier 1689.

J'aurais été pour le moins aussi aise de voir votre nom, Monsieur, sur la liste des chevaliers de l'Ordre, que vous l'avez été d'y voir celui de M. de Grignan, et je n'aurais pas été plus en peine de vos preuves que vous l'avez été des siennes. Je vous assure, Monsieur, que je sens avec bien du chagrin qu'étant si ancien lieutenant-général d'armée, vous ne soyez point du nombre de ceux qui ont été honorés de cette charge. Je dois sentir cette peine par reconnaissance de la joie que vous avez eue de notre bonheur. Mais je n'aurais pas besoin d'y être poussée par là; il me suffit de l'intérêt que je prends à vous et à tout ce qui vous touche. Ce que vous me mandez de votre soumission dans vos adversités aux ordres de la Providence, et de l'usage que vous faites en ces rencontres de votre philosophie et de votre christianisme, me paraissent de

(1) C'est la réponse à une lettre par laquelle il lui fait compliment de la grâce qu'a obtenue son mari. Elle n'est pas très-intéressante, mais on en a si peu de cette dame, que nous nous serions reproché de la supprimer.

si véritables biens et si dignes d'estime, que je ne sais pas si ce ne serait point une matière plus raisonnable de vous faire des compliments, que toutes les grâces passagères que l'on peut recevoir dans le monde. Cependant comme ce n'est pas la coutume, je me contenterai de vous louer et de vous admirer, et je n'appuierai mes compliments que sur les grâces que le roi a faites à messieurs vos enfants. Je vous en aurais parlé plus tôt si je l'avais su; mais je suis au bout du monde, et la situation de la Provence n'est que trop faite pour me justifier à tous ceux qui n'entendent point parler de moi dans les occasions où ils savent bien que je ne garderais pas le silence. Ne m'en croyez donc pas moins sensible à ce qui vous arrive, puisque personne ne peut vous honorer plus que je fais.

(5)

A M. de Coulanges.

A Grignan, le 17 décembre 1690.

Oui, nous sommes ensemble, nous aimant, nous embrassant de tout notre cœur; moi, ravie de voir ma mère venir courageusement me chercher du bout de l'univers, et du couchant à l'aurore; il n'y a qu'elle au monde capable d'exécuter de pareilles entreprises. Vous avez donc donné votre approbation à son voyage, mon cher cousin, je vous en remercie; je donne la mienne à votre retour en récompense. Vous ne me mandez que vos espérances d'avoir votre congé, et M. le duc de Chaulnes m'en apprend la certitude; les mains vides sont sans appas; et je

voudrais bien qu'il apportât des bulles; il me semble que c'est votre affaire autant que la sienne; la part que vous y avez prise par votre chanson célèbre, vous engage à sortir honorablement de cette affaire. Ne vous chargez point de celle d'apporter un chien à Pauline, nous ne voulons aimer ici que des créatures raisonnables; et de la secte (1) dont nous sommes, nous ne voulons pas nous embarrasser de ces sortes de machines; si elles étaient montées pour n'avoir aucune nécessité malpropre, à la bonne heure; mais ce qu'il en faut souffrir nous les rend insupportables; vous serez assez bien reçu, sans avoir besoin de faire des présents pour gagner le cœur de votre future épouse; il vous est très-fidèle. Mais, mon cher cousin, songez-vous bien qu'à votre retour vous ne serez plus voisin de l'hôtel de Chaulnes, que vos tableaux sont dérangés, que vous ne pouvez jamais trouver à les remettre dans la perfection où ils étaient? J'ai eu une véritable peine de l'inconstance de madame de Coulanges : vous m'en consolez, en me faisant envisager qu'elle pourrait vous faire trouver dans le Temple des sociétés délicieuses; mais après tout, ni M. le cardinal de Bouillon, ni messieurs de Vendôme, ne sont d'un grand secours dans cette maison, plus faite pour leurs équipages que pour eux; il faut donc chercher sa consolation dans le peu de temps que vous serez au Temple, et songer qu'au bout de trente-cinq ans (2), vous retournerez à Rome; vous serez encore bien jeune en ce temps-là, si vous continuez. J'ai bien de l'impatience de voir toutes vos poésies de Rome; apportez-moi, si vous pouvez, celles de M. le

(1) Madame de Grignan était Cartésienne.

(2) Madame de Coulanges avait fait un bail de 35 ans.

duc de Nevers ; elles sont d'un goût si relevé et si singulier , qu'on ne peut s'empêcher de blâmer le soin qu'il prend de les cacher si cruellement. Quoi ! vous êtes admis dans les sacrés mystères de ce solitaire ménage ! Il ne vous fallait pas une moins délicieuse société , pour vous tenir lieu de tout ce que vous avez perdu , en perdant M. le prince de Turenne et M. le cardinal de Bouillon. Le bruit court que ce dernier est plus triste à Paris qu'à Rome : son neveu et lui ont pourtant été bien reçus. N'avez-vous pas été bien affligé de M. de Seignelai ? Il y a de telles réflexions à faire sur cette tragique destinée ; son cabinet , mon cher cousin , est encore plus dérangé que le vôtre. Que madame de Seignelai est à plaindre ! et qu'elle a perdu de choses à quoi elle s'était attachée , et dont elle n'avait pas imaginé d'être jamais séparée ! aussi n'est-elle pas consolable , à ce qu'on nous mande. Vous ne me direz pas , du moins par une lettre , tout ce que vous avez pensé sur cette mort ; le public en dit assez. Je vous fais mes compliments sur ce que je viens d'apprendre que votre neveu (*le comte de Sanzei*) est capitaine des dragons ; j'y prends un véritable intérêt ; c'est un chemin pour être colonel ; et quand il sera parvenu à ce degré , il sera plus à son aise. Adieu , mon cher cousin , jusques au revoir. J'échauffe mes chambres , autant que je puis ; mais en sortant de Rome , tout vous paraîtra à la glace jusques à nos conversations , pour peu que vous en ayez eu avec M. et madame de Nevers. Je suis tout à vous , et vous embrasse. Tout ce qui est ici vous dit : *Ora pro nobis* (1). Ma mère vous écrit.

(1) Allusion à ce que M. de Coulanges appelait ses *litanies* ; c'était l'énumération qu'il faisait dans ses lettres de toutes les personnes qui étaient à Grignan.

Madame de Sévigné.

Il n'y a pas de quoi glaner après ma fille, elle a en vérité tout dit, et mieux que je n'eusse pu faire. Je ne vous dis plus que nous sommes ensemble, et que nous vous recevrons ensemble; que je suis ravie d'avoir fait ce voyage, et que vous l'avez approuvé, comme les bonnes têtes; que la manière dont on m'a reçue, et dont je suis aimée, mériterait que je fusse venue encore de plus loin. Je vous ai mandé toutes ces choses-là, il n'y a pas dix jours; j'écrivis aussi à notre gouverneur: je lui soutins qu'il était cause de ce voyage en quittant notre Bretagne, et en me donnant l'envie de venir au-devant de lui, et d'avoir cet avantage sur madame de Chaulnes, en sorte que je n'avais pu y résister. Je vous disais aussi combien je hais ce temple égaré, séparé, mal placé, la déesse aura beau chanter: *Venez tous dans mon temple*; je n'irai pas souvent, quoique je le désire toujours. Enfin, mon intérêt sur cet éloignement de quartier me rend si injuste, que j'en ai la belle vue, et cette campagne toujours étalée, qui conte tous les secrets et tous les charmes du printemps, comme toutes les horreurs de l'hiver; en mille ans, vous ne me feriez pas aimer cette fausse campagne, et j'aimerais quasi autant me retirer, avant la fin du bail, dans ma terre de la Visitation (1), que d'y demeurer trente-cinq ans. Je n'ai donc plus qu'à vous dire, mon très-cher, que je n'ai point reçu cette lettre

(1) C'est-à-dire dans le lieu où elle avait dessein de se faire enterrer, si elle mourait à Paris.

dont vous me parlez , où le cardinal de Bouillon et l'abbé de Polignac avaient écrit ; je la regrette fort ; j'y aurais fait au moins une prompte réponse. Je me réjouis que Sanzei soit capitaine , il ira son chemin , je le souhaite , et que vous m'aimiez toujours. Je ne suis jamais surprise que vous soyez aimé ; mais j'admire votre bonheur de l'être de M. et de madame de Nevers , rien n'est meilleur chacun en son espèce.

Apostille de madame de Grignan.

Tous vos enfants sont charmants ; ceux que l'on voit l'emportent sur ceux qu'on ne voit point , et quelque parfait que puisse être le comte de Nicei , dont vous me paraissez faire votre Benjamin , nous ne saurions croire qu'il soit préférable à ces jolis enfants que vous nous envoyez , et que nous chantons avec tant de plaisir. Je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil dans tous vos ouvrages , à la folie de mettre en œuvre , *le voyez-vous ? non : ni moi non plus.* Comme l'original de ce conte est provençal , vous me devez un tribut de tout ce que vous composerez sur ce modèle , dont les copies le surpassent de bien loin. Je vois avec plaisir dans vos lettres à ma mère le souvenir qui vous reste de notre *Rocher* ; les épithètes dont vous l'honorez (1) sont des monuments éternels à la gloire des *Adhémars* ; si leur château mérite dans votre esprit un rang entre tout ce que vous voyez de châteaux magnifiques , superbes et singuliers , rien ne saurait être pour lui un si grand éloge. Il est plus beau

(1) Le royal château.

que vous ne l'avez vu ; et si on avait l'espérance de vous y revoir , il n'y aurait plus rien à désirer.

(6) **Au président de Moulceau.**

Le 18 avril 1696,

Votre politesse ne doit point craindre , Monsieur , de renouveler ma douleur (1), en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue , et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur , que rien ne peut ni l'augmenter ni le diminuer. Je suis très-persuadée , Monsieur , que vous ne sauriez avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé , sans répandre des larmes , la bonté de votre cœur m'en répond ; vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparables ; rien n'est plus digne de vos regrets : et moi , Monsieur , que ne per dai-je point , quelles perfections ne réunissait-elle point , pour être à mon égard , par différents caractères , plus chère et plus précieuse ! Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolations ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissements. Je n'ai pas la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours ; je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi , et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens , qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son tendre

(1) Madame de Sévigné venait de mourir.

attachement, avec l'agrément de la société. Il est bien vrai, Monsieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation et tant de privations. J'étais bien loin d'y être préparée : la parfaite santé dont je la voyais jouir, un an de maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avaient ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à mon égard. Je me flattais, je me flattais de ne jamais souffrir un si grand mal ; je le souffre, et le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, Monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié ; si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu. Je n'ai point changé de sentiment pour vous depuis que je vous connais, et je crois vous avoir dit plus d'une fois qu'on ne peut vous honorer plus que je ne fais.

(7) **A madame de Simiane, sa fille.**

Paris, le 5 janvier 1697.

J'ai eu la force, il est vrai, ou plutôt le courage d'aller à Versailles, la fatigue m'en a paru plus grande que celle du voyage de Provence à Paris ; la raison en est sensible, je ne songeais, pendant mes deux cents lieues, qu'à prendre mes aises, et il faisait un temps humain ; au lieu qu'à Versailles, je n'ai pas été un moment sans quelque incommodité, et il faisait un froid excessif ; j'en fus saisie au point qu'il m'ôta la respiration, et que je demeurai comme la sœur de don Bertrand à la porte de la prin-

cesse : voilà ma grande aventure dans ce voyage. Avez-vous envie de savoir comme j'ai trouvé la princesse (1)? Elle est assez bien, de grands yeux, la physionomie vive et italienne, de beaux cheveux de la couleur des vôtres, un visage un peu long et trop petit pour ses traits; mais l'âge (2) proportionnera tout. Dispensez-moi de vous redire ses paroles, elles ne viennent pas jusqu'aux mortelles comme moi. Ma belle fille a fort réussi, vous connaissez son air sage et noble, son air assuré et modeste, ne s'embarrassant d'aucune nouveauté; elle a paru dans ce caractère, et en a été fort louée. La duchesse de Lude (3), au comble de la gloire, est terrassée par un rhumatisme plus puissant que tout son bonheur; elle crie jour et nuit, elle a la fièvre; elle est privée de tous ses délicieux devoirs du jour et de la nuit, et peut envier tout ce qui la trouve digne d'envie, elle est la matière d'un traité de morale tout entier. Mademoiselle de Bagnols vous a-t-elle mandé son mariage avec M. de Poissi (4)? Ils se conviennent fort; c'est un grand parti que M. de Poissi; madame de Bagnols aimerait mieux M. de Villars (5); M. de Bagnols n'est pas de même goût. Vous devez être bien aise d'avoir avec vous madame de Pracontal; on dit qu'elle est bien aimable; elle est assez

(1) Marie-Adélaïde, princesse de Savoie, qui épousa M. le duc de Bourgogne.

(2) Cette princesse n'avait alors que onze ans et quelques jours.

(3) La duchesse de Lude avait été nommée dame d'honneur de madame la duchesse de Bourgogne.

(4) Claude de Longueil, marquis de Poissi, président à mortier au parlement de Paris. Ce mariage n'eut pas lieu. Madame de Bagnols épousa plus tard le comte de Tillières.

(5) Louis-Hector, marquis, puis duc de Villars, pair et maréchal de France.

raisonnable pour prendre en gré tous les lieux où son mari et son devoir la réduiront ; je comprends qu'on peut être étonné de trouver parmi les dames de Montélimar ce qui conviendrait si fort ailleurs , mais on broute où l'on est attaché. Adieu , ma fille , je vous embrasse.

(8) **A madame de Coulanges.**

A Marseille , le 5 février 1703.

N'avez-vous pas été bien fâchée, Madame, du malheur de ce pauvre chevalier de Sanzei (1)? Vous êtes si bonne pour cette famille , que vous avez assurément partagé la douleur de madame de Sanzei et de ses enfants. J'ai prié M. de Coulanges de vous faire mes compliments sur cette funeste aventure. J'espérais voir ici le comte de Sanzei , il a mandé qu'il ne pouvait se résoudre à venir à Marseille , où il verrait le tombeau de son frère ; cette délicatesse est juste , et me fait pardonner qu'il manque à la parole qu'il m'avait donnée de passer un mois avec nous. Il est dans des montagnes (2), qui ne lui donnent aucune idée de tempête ni de naufrage ; il a seulement à se garantir des précipices dont il est environné.

Le courrier que vous avez chargé d'une de vos lettres pour moi , n'est arrivé que depuis deux jours , et je n'ai donc pu vous dire plus tôt que j'ai été aussi peu à portée

(1) Le chevalier de Sanzei , capitaine de frégate , périt le premier jour de l'an 1703, par une tempête épouvantable, à la vue du port de Bayonne, sans qu'il fût possible de le secourir.

(2) Il était à Gap , en Dauphiné.

d'accepter le portrait du roi d'Espagne (1) que le portrait du roi de France ; les grâces que S. M. catholique a faites à M. de Grignan sont d'une autre nature et d'un plus grand prix , parce qu'elles sont moins communes. Il a permis que M. de Grignan eût l'honneur de le loger , et de le défrayer dans son séjour à Marseille ; ce sont des honneurs singuliers , qui se mettent parmi les titres des maisons ; et voilà les sortes de grâces qui viennent jusques à nous. Rien n'est pareil à M. de Marcin , et à l'admiration qu'il a laissée en ce pays. On ne saurait faire une figure plus agréable auprès du roi catholique que celle qu'il y faisait. Sa vivacité et son bon esprit le rendaient maître de tout auprès de S. M. , et sa politesse et son attention à faire plaisir le rendaient maître encore de tous les cœurs. La magnanimité de refuser la grandesse ne nous paraît pas aussi récompensée qu'elle mérite ; je croyais que nous le verrions du nombre des maréchaux (2). Comment gouvernez-vous le maréchal de Villars ? Vous n'auriez pas mal marié madame votre nièce , si vous en aviez été la maîtresse. Le commandement des armées vaut bien la solidité des châteaux du comte de Tillières ; on pouvait même en faire l'horoscope sans témérité ; il a toujours pris la route et le vol de tous ceux qui arrivent. Je ne plaindrai guère madame de Villars , si elle est mécontente de sa destinée , et d'aller à Strasbourg ; la voilà bien malade d'être la reine de tant de guerriers ; elle représentera Armide , et les enchantera tous. On nous a mandé que madame de Villars la mère avait eu une nou-

(1) Le bruit avait couru que le roi d'Espagne avait donné à madame de Grignan son portrait, orné de diamants.

(2) Le comte de Marcin ne fut élevé à cette dignité qu'en 1704.

velle attaque ; c'est celle-là qui me fait pitié ; mais non , car elle se prépare à ce moment si certain et si oublié. M. de Coulanges croit donc aimer Ormesson ; il en fait ses délices , comme le chevalier de Grignan de Mazargues (1), où il est avec des ouvriers , qui , à juste prix , lui font un joli jardin , chose inconnue en ce pays-ci. Si vous vouliez , Madame , une chambre dans cette *bastide* , vous vous délasseriez de la vue de vos bois , et vous verriez différents amphithéâtres richement meublés de dix mille maisons de campagne rangées comme avec la main ; vous verriez la mer d'un côté dans toute son étendue ; et de l'autre , resserrée dans des bords qui forment un canal fort magnifique ; c'est assurément une jolie solitude. Je ne sais si M. le chevalier se résoudra de la quitter pour Paris , et vous comprenez bien , Madame , qu'il nous attache , et que ce ne sera pas sans peine que nous le laisserons dans sa solitude , quoiqu'il l'aime , et qu'il en fasse un très-bon usage : il s'est fait bâtir dans un couvent de Carmes , qui est à Mazargues , un logement pour lui , avec une tribune , où il est souvent. Il n'y a rien à craindre dans ce lieu que de vivre trop longtemps ; on n'y voit que des personnes qui meurent à cent dix ans ; on ne connaît point les maladies ; le bon air , les bonnes eaux font régner non-seulement la santé , mais la beauté. S'il y a un peuple qui arrive à l'idée du peuple heureux , représenté dans *Télémaque* , c'est celui de Mazargues ; ils sont laborieux à l'excès , le terroir est cultivé et travaillé comme un jardin ; aussi tout le peuple est riche autant qu'il convient , c'est-à-dire qu'il abonde dans le nécessaire ,

(1) Jolie terre aux environs de Marseille , échue par une fille de la maison d'Ornano , dans celle de Grignan.

sans que personne sorte de son état : tous les hommes sont habillés en matelots, et les femmes en paysannes ; la gaieté suit nécessairement la santé et l'abondance ; de sorte que les jours de repos , après avoir prié Dieu dans l'innocence de leurs cœurs , ils dansent si parfaitement , qu'aucun bal ne saurait faire tant de plaisir à voir. Ne croyez pas , Madame , que j'aie dessein d'insulter à vos bergers et bergères d'Ormesson par une description du siècle d'or, je ne veux que donner de l'émulation à M. de Coulanges , et l'engager à me représenter par quelque jolie chanson son hameau et ceux qui l'habitent. Je vous rends grâces du plaisir que vous voulez bien me donner de croire que vous me souhaitez autant que madame de Lesdiguières ; je vous assure que je profiterai jusques à l'indiscrétion du plaisir d'être avec vous , quand je serai à Paris : je ne sais pas précisément le temps. Chambon (1) est charmé de vos bontés , et très-reconnaissant ; vous lui avez obtenu un peu de liberté ; il m'a écrit une lettre pleine de sentiments , que l'on trouve apparemment dans les cachots de la Bastille , et que Dieu y met pour la consolation des malheureux. Il n'aura rien perdu à sa prison , s'il y a gagné la piété et la soumission où il me paraît. Je suis tout à vous , Madame , et vous honore infiniment.

(1) Médecin célèbre , natif de Grignan.

LETTRES CHOISIES

DE

MADAME DE SIMIANE.



I.

A Aix, le 30 avril 1731.

Est-il possible, Monsieur, que vous vous soyez souvenu de la misérable petite breloque que j'avais pris la liberté de vous demander ? J'en suis ravie, non pas pour elle, dont je ne me soucie, en vérité, point du tout, mais parce que cette attention de votre part me marque la continuation de l'honneur de votre amitié, qui me flatte et m'est extrêmement précieuse. Je vous remercie donc, et vous prie de ne plus penser à cette boîte. Nous sommes gens qui donnons dans la mode, et qui ne voulons point de vieilleries : c'est bien assez d'être soi-même une antique, sans en orner ses poches.

Vous m'avez envoyé, Monsieur, une lettre charmante de notre prince. Je ne devrais pas en souhaiter souvent de pareilles : elles réveillent tous mes regrets. J'ai besoin d'oublier et d'être oubliée, le dernier est un ouvrage aisé ; cependant je ne puis m'empêcher de vous supplier

de faire ma cour à ce grand prince quand vous en aurez l'occasion.

Vous ne me dites rien de madame d'O....; je compte pourtant que vous avez la bonté de parler quelquefois de moi avec elle, et de lui rendre de bons témoignages de mes sentiments.

Je n'ai jamais eu trop bonne opinion de l'affaire de madame de.... : malgré sa grande confiance, il faut voir ce que cela deviendra.

Vous me surprenez, Monsieur, en m'annonçant un certain oncle; je croyais les projets de ce côté-là bien éloignés, et d'un autre côté le frère n'a pas besoin de secours, ni de conseil de famille. Je vous rendrai compte de tout cela dans peu : voici le temps de Belombre qui s'approche, dont je suis ravie.

J'arrive d'Avignon, où j'ai été faire une petite course. Je suis dans les horreurs de ma maison de ville; les ouvriers me font enrager. Revenez, Monsieur, ce sera à la grande satisfaction de vos amis, et surtout de moi qui vous honore, et qui suis avec un très-sincère attachement, etc.

II.

A Aix, le 24 décembre 1732.

Je ne pourrais en quatre pages d'écriture répondre aux quatre lignes que je reçois de vous, Monsieur : je n'ai jamais rien vu de si joli : comment faites-vous pour rendre si agréable un compliment si commun, si trivial, si répété? Expliquez-le-moi, je vous en prie. Désespérée de ces lettres de bonne année, il me prend envie de sou-

haïr toutes sortes de guignons à ceux à qui j'écris , afin de varier un peu la phrase. Je n'ai pas la force de commencer par vous ; ainsi , Monsieur , apprenez que je vous souhaite de bonnes années sans nombre , tous les bonheurs que vous méritez , et que je suis avec un attachement très-parfait , etc.

III.

Du 16 mars 1732.

On ne parle que de votre passion pour frère Côme , et de la sienne pour vous , je vous en félicite , Monsieur.

J'ai reçu , Monsieur , tous les dessins que vous avez eu la bonté de m'envoyer : nous allons exécuter : vous êtes le maître de la salle à manger de Belombre , faites-y tout ce qu'il vous plaira , mais dans le plus simple. Il me prend des inquiétudes terribles , que tant de délicatesse dans les ornements n'en requièrent dans les mets qui seront servis dans toutes les salles à manger. J'ai peur qu'il ne m'arrive quelque confusion , dont vous serez le premier spectateur , s'il vous plaît. Adieu.

M. de B.... est arrivé en bonne santé à Paris , sans encombre. Sa chaise s'est cassée à Nevers , il a été obligé d'y en acheter une. Mon Dieu ! qu'un petit gentilhomme à lièvre est heureux dans sa gentilhommerie ! rien ne le trouble , il n'espère rien , il ne craint rien , ses jours coulent dans l'innocence ; il est sans passion et sans ennui , il n'a soin que de ses guêtres , elles font tout son équipage ; quand elles se coupent , une aiguillée de fil en fait l'affaire. Je le place dans les montagnes du Forez et du Vivarais , afin que les nouvelles ne parviennent à lui qu'au

bout de deux ou trois ans. Il me semble que je le vois d'ici, tant mon imagination se remplit vivement de cette idée. Qu'il y a loin de lui à M. le G. P. Je vous prie de lui faire valoir que, malgré mon goût et ma subite inclination pour ce paisible forestier, je l'aime encore davantage dans le moment : c'est tout ce que je puis dire de plus fort. Adieu, Monsieur : honorez toujours de votre amitié la personne du monde qui vous est le plus sincèrement dévouée.

IV.

Du 25 juin 1732.

On me dit hier au soir que vous aviez une place de conseiller d'honneur dans le parlement. Je vous en fais mon compliment, Monsieur. C'est à vous à y mettre une juste valeur, et à la proportionner à cet objet. Il me semble que cette place vous était due de droit, et que cet événement est des plus simples ; mais je veux bien que vous sachiez que, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes choses, tout ce qui vous regarde me touche et m'intéresse infiniment. Les grandes nouvelles de Paris ôtent la parole : c'est à cela que j'attribue votre long silence.

Vous avez un bon cœur, Monsieur, vous avez des entrailles ; vous savez ce que c'est qu'un vieux et ancien domestique d'un père et d'une mère tendrement aimés. Voilà un pauvre vieillard affligé que je vous présente, Monsieur ; il n'était pas domestique, mais excellent sculpteur, qui a travaillé toute sa vie aux châteaux de Grignan et de La Garde : c'est un ouvrier qui a été ad-

mirable, et de pair avec les plus fameux. Il travaille encore à quatre-vingts ans qu'il possède; au surplus, bon et honnête homme. Ce misérable père a un fils qui le soulagerait dans sa vieillesse; il s'est avisé de donner un soufflet à son sergent, le voilà aux galères pour la vie. Il est venu à moi tout en larmes, je lui ai dit toute l'impossibilité de ravoïr ce fils; il le sait, il m'a montré cette lettre que je vous envoie de l'abbé de Suse, aumônier du roi. Je vous conjure, Monsieur, de vouloir accueillir charitablement et cordialement ce pauvre homme, cela le consolera : dites-lui que vous lui accordez votre protection; et puis dans la suite nous verrons s'il y aurait quelque moyen de le servir réellement. Il sera content de cela, et vous me ferez un sensible plaisir. Quand je vois un vieux bonhomme que j'ai vu toute ma vie chez mon père, que je le vois fondre en larmes devant son portrait, je vous avoue que s'il me demandait mon bien, je crois que je le lui donuerais, et je vous avertis que je vous fatiguerai beaucoup au sujet de ce fils galérien; prenez courage et armez-vous de patience.

Ce ne sera plus que le 7 que j'aurai l'honneur de vous voir, Monsieur; je vous dirai les raisons; elles sont trop longues pour une lettre qui l'est déjà beaucoup, mais que je ne finirai pas sans vous dire que M. le chevalier de Castellane, d'accord avec mon traître de valet de chambre, après m'avoir empêchée d'entrer dans ma nouvelle maison pendant huit jours, sous prétexte de la couleur que l'on mettait au plancher, m'y menèrent il y a deux jours, et que je trouvai la maison meublée depuis la cave jusqu'au grenier, sans qu'il y manquât un clou, toutes

les fenêtres et cheminées du rez-de-chaussée posées, enfin, affaire de fées; voyez si cela se peut souffrir; c'est un enchantement de toutes les façons; et Belombre m'est un peu obligé cette année.

Adieu, Monsieur: j'ai un extrême désir d'avoir l'honneur de vous embrasser.

V.

Eu 18 juillet 1622.

Monsieur l'intendant revient donc de son Rocher; s'il est aussi brûlant que les nôtres, je le plains beaucoup. Sait-il bien, cet aimable intendant, qu'il y a longtemps que nous ne l'avons vu, et qu'il ne faut pas mettre les gens en goût, et puis les planter là? On a cent choses à lui dire, encore plus à entendre. Sait-il bien encore qu'il est attendu vendredi à Belombre, et que les draps sont déjà dans son lit? Ce sont mes nouvelles, j'ai cru devoir les lui communiquer.

VI.

Du 30 novembre 1732.

Je n'ai point vu le pauvre S...., Monsieur, il ne me trouva point chez moi, et quand j'envoyai chez lui en rentrant, il était malade et prêt à se coucher. Je suis véritablement en peine de lui: son père n'est point trop mal; mais je crois qu'une petite absence et un peu de repos lui étaient absolument nécessaires. Son département et ses fonctions me semblent pénibles; l'air contagieux d'un hôpital n'est pas sain; vous avez de la bonté pour

lui , vous voulez le conserver , vous en avez trouvé le seul moyen , je vous en remercie.

Que vous dirai-je de plus , sinon que nous l'aimons tendrement , et que nous le regrettons au delà de toute expression , et que je n'ai d'autre consolation en le perdant , que de penser que vous le connaîtrez bien , et que vous l'aimerez à proportion , et que vous trouverez en lui tout ce que vous cherchez dans un ami sincère , sage et fidèle. L'âge ne fait rien à l'affaire ; ses bonnes qualités ont soixante ans ; il vous consolera de vos peines et de l'ingratitude des faux amis. Les attachements sont la source de toutes les miennes : c'est une expérience que je fais depuis que je suis au monde , il y a longtemps. J'ai passé par toutes sortes de peines , d'indigences , de tribulations : tout m'a secouée ; mais rien ne m'a abattue , que ce qui a attaqué mon cœur du côté de l'amitié. Ménagez donc ma sensibilité , Monsieur ; et puisque je vous aime , aimez-moi un peu avec tous mes défauts ; mon sauvage , ma retraite , mon divorce avec le monde , que tout cela ne vous rebute point ; gardez-moi pour les moments où le goût de la solitude et des réflexions vous prendra ; ne serais-je pas bien flattée de vous voir venir à moi , quand vous voudrez être à vous ? J'avais dans ma jeunesse une amie du premier ordre pour la sagesse , le bon conseil , le bon esprit , la vertu , et je ne la voyais presque jamais , parce que j'étais toujours comme les gens ivres ; mais dès que mon ivresse passait un peu , ou qu'il m'arrivait quelque encombre , je courais à elle : elle en badinait , et me savait très-bon gré de mes retours , dont elle connaissait tout le prix. Ayez la bonté de ne pas croire que je veuille faire de comparaison ; à Dieu ne plaise , je n'ai de tout cela que la solitude.

J'oublie avec vous, Monsieur, que j'ai fort mal aux yeux. Adieu donc, Monsieur, jusqu'au retour de ma vue.

VII.

Du 12 juiln 1733.

C'est un tableau que tout ce que vous dites du pays où vous êtes, Monsieur : il me semble que j'y suis ; gens affairés de riens ; gens parlant beaucoup et ne disant rien ; gens affectueux qui ne sentent rien ; gens écoutants qui n'entendent rien ; gens enfin fort aimables qu'il ne faut point aimer ; gens sociables, qu'il faut, s'il vous plaît, quitter bientôt pour venir commencer avec gens simples, rustres, brutaux, si vous voulez, mais francs et sincères, et qui désirent beaucoup votre retour. Ma lettre, Monsieur, est donc allée tout de suite à R.... J'aime mieux qu'elle y soit lue qu'à Versailles. Je n'ai point été surprise de la bonne réception qu'on a faite dans la rue.... à celle que vous avez eu la bonté d'y porter ; c'était déjà une grande avance d'être présentée par vous : mais d'ailleurs le cœur de cet ami n'est pas équivoque ; il est de la bonne et vieille roche, et des meilleurs. Je ferai peut-être bientôt usage de son habileté et de son autorité ; peut-être aussi que M. P.... finira tout : c'est un autre ami à qui j'ai des obligations sans nombre. Il semble qu'il ne soit à Paris que pour mes affaires. Celles qui me tourmentent à présent sont effrayantes ; car il s'agit d'une vieille tante qui veut former opposition au paiement du prix d'une terre que j'ai vendue en Bretagne de son gré, de son consentement, et je craindrais quelque confiscation

de la part des acquéreurs : ce qui n'avancerait pas les affaires de cette tante, et gâterait fort les miennes : vous savez ce que c'est que les consignations. Tout ceci est une terreur qui sera peut-être vaine : il ne faut point en parler, s'il vous plaît, pour ne pas réveiller le chat qui dort.

M. le marquis D.... a passé ici ; il y arriva à huit heures du matin ; il a dîné, soupé et couché chez moi, et repartit le lendemain pour Marseille, et tout de suite à Toulon, où il est.

J'ai été charmée de la pension de notre pauvre comtesse : je m'imagine que vous n'y avez pas nui ; car vous êtes un bon ami, Monsieur, sans faire semblant de rien ; *vous ai destapat* ; entendez-vous ces paroles ? Vous ne me dites rien de mademoiselle votre sœur ; je ne veux savoir que ce qu'il vous plaira, pourvu que vous sachiez que je m'intéresse sincèrement à tout ce qui vous regarde.

Il n'y a rien de nouveau en ce pays-ci. Missions, processions, confessions, restitutions, réconciliations : voilà ce qui nous occupe, et voici bientôt le temps de Belombre, qui m'occuperait bien agréablement, s'il ne m'y manquait rien. Mais hélas !... hélas !... Adieu, Monsieur, regrettez-nous la centième partie de ce que nous vous regrettons ; je suis chargée de vous en assurer de la part de toute la société.

VIII.

Du 17 juin 1733.

Monsieur le chevalier de C.... me rendit bien fidèlement votre lettre à sept heures du matin, Monsieur : elle

me fit grand plaisir. Il me faudrait un chevalier de C.... pour vous porter ma réponse; mais comme la vôtre n'a pas voulu retourner à Paris, me voilà fort embarrassée, et obligée de tout ravalier et de tout garder pour une allée de Belombre, ou pour le coin de mon feu à Aix. Ce que je puis bien dire tout haut, c'est la joie que j'ai qu'un grand personnage m'honore toujours de son amitié, et que les nuages que je craignais, et auxquels je donnais des causes extraordinaires, ne soient qu'un effet tout naturel. Avec cette certitude, je souffrirai tous les silences et les apparences d'oubli, et l'oubli lui-même; n'est-il pas bien dû aux pauvres absents? il y a longtemps que l'on sait qu'ils ont tort. Mais revenons à notre affaire. Quand on ne peut rien dire, que dit-on? je vous le demande. Je n'ai pas assez d'esprit pour fournir à une conversation forcée; quand mon cœur ne s'ouvre pas, mon esprit se bouche. Des nouvelles? hélas! la ville d'Aix n'en fournit point; la mission est finie, nous partons tous pour nos campagnes. La pauvre petite Castellane a eu la fièvre; sœur Lutine en a été bien malade, elle est hors d'affaire. M. de B.... a la fièvre double-tierce, et mademoiselle de.... épouse M. de N.... c'est comme si le P. G.... épousait mademoiselle de C.... Voilà pourquoi c'est une nouvelle. Et voici une commission: car vous croyez peut-être, Monsieur, que vous serez tranquillement à Paris sans être chargé de rien pour moi; ne vous en flattez pas. Vous saurez donc que dans un certain petit cabinet de ma maison d'Aix, cabinet où l'on va de ma chambre, cabinet soi-disant mon oratoire, il y a une petite tablette en encoignure, à plate terre, qui me sert de bibliothèque; elle a trois pans et demi de hauteur: je

voudrais une jolie serrure et une jolie clef anglaise ou façon d'Angleterre ; je vous supplie de m'en apporter une avec toutes ses appartenances. Cette encoignure est cintrée et fort jolie ; vous vous en souviendrez peut-être. Je suis fort pressée de cette serrure, et je ne la veux que de votre main : vous voyez tout ce que cela veut dire. Que je vais vous regretter à Belombre , Monsieur ! cela ne se peut décrire.

IX.

Du 17 juillet 1733.

Je voudrais, monsieur, que vous vissiez Belombre sans vous : le chevalier de Castellane, qui est un épilogueur, dit que cela n'est pas possible. Pour moi, que le miracle de saint Denis baisant sa tête n'a jamais pu étonner, je trouverais tout simple que vous fissiez la triste expérience de voir la mélancolie d'un lieu où vous n'êtes point. Tout vous y redemande, tout crie après vous, il n'y a pas une feuille de mes arbres qui ne se plaigne de votre absence ; le fleuve en murmure. Mais ceci est trop commun, et j'ai vu le murmure des fleuves dans je ne sais combien de livres, à la différence que c'étaient des fictions, et que pour nous cela est très-vrai. Je voudrais bien que ce chevalier, avec sa physique, me vînt dire que, dans une telle occasion, les choses inanimées ne sentent rien. Comme il lui plaira ; mais pour les choses animées, je réponds de leur sensibilité et de leur malaise. Mais, Monsieur, à votre absence se joignent les aventures les plus sinistres et les plus affligeantes. Vous n'ignorez pas la mort funeste de ce pauvre G...., assas-

siné à table au milieu de son repas et de ses amis. Cette catastrophe a mis la consternation dans tout le pays. M. de....., qui prend des eaux à..... en est désespéré. Pour moi, je n'en reviens point, je regrette mon ami, mon conseil, l'homme du monde le plus vertueux et le plus aimable. Vous comprenez bien qu'avec quelques dispositions aux réflexions, ceci les augmente infiniment, et détache bien de la vie.

Nous sommes ici les solitaires de la Thébaïde : j'ai quelque peine de temps en temps d'imaginer que ma jeunesse s'ennuie peut-être ; mais je pense tout d'un coup que l'amitié dans les cœurs bien faits, tient lieu des grands plaisirs, quand ce n'est pas pour toujours que l'on habite des déserts. Le mois de septembre ramènera les voisins, et alors je serai moins inquiète de mes chevaliers et de D...., c'est la seule compagnie que j'ai eue, et on m'a fait le plaisir à Marseille de me servir à ma mode. B.... me fait espérer de venir dans la semaine prochaine. Les grandes compagnies iront à B.... L... y est furieusement invité, et ne saurait résister, la tentation est trop forte. Nous ne faisons donc rien pour le pauvre garçon, Monsieur ? Sûrement ce n'est pas votre faute, mais une étoile maligne sur laquelle il a marché, comme dit fort bien je ne sais pas qui.

Le P. de R.... viendra aussi au mois de septembre passer ses huit jours, si vos ordres ne l'arrêtent. Eh bien ! Monsieur, tout est-il fait ? dites-moi un peu des nouvelles de votre noce. Je ne sais rien, je n'entends rien dire ; je le veux bien, pour beaucoup de choses, mais non pas pour ce qui vous regarde, vous, oui vous, Monsieur, que j'honore, que j'estime, et que j'aime tendrement, puisqu'il faut le dire.

Tout Belombre vous salue très-humblement et même Poupone.

X.

Du 25 février 1734.

Je voudrais bien trouver quelque façon de vous témoigner ma reconnaissance, Monsieur, qui convint, et qui fût assortie à toute celle que j'ai dans le cœur pour le bien que vous venez de faire au pauvre petit Bernard ; vous en serez content , c'est un bon sujet , il répondra par son zèle à toutes vos bontés. Voilà qui nous acquittera un peu tous. Soyez bien persuadé, s'il vous plaît, que vous n'obligez pas une ingrate, et que vos bienfaits me pénètrent à un point *qui vous acquiert mon moi tout entier. Si avec cela Varages est écrivain, je ne sais plus où donner de la tête. Ma grand'mère disait en pareil cas, que quand on était obligé à quelqu'un à un certain point, il n'y avait que l'ingratitude qui pût tirer d'affaire. Je ne sens point encore cette façon de penser à votre égard, Monsieur.*

Madame votre sœur est aimable au dernier point ; elle se conduit très-bien , elle a bien des devoirs à remplir, elle s'en acquitte, c'est beaucoup ; car tout cela n'est pas toujours ce qui plairait à son âge. Soyez content, Monsieur, et jugez bien d'une petite âme, dont les fonctions sont raisonnables ; elle me fait l'honneur de venir quelquefois passer les soirées avec moi, et il ne paraît pas alors qu'elle désire d'être mieux ; son esprit paraît : elle en a ; et pourquoi n'en aurait-elle pas ? la bonne compagnie perfectionne tout : elle est en bonnes mains, elle est

fort aimée dans sa famille ; et je dirais trop , si elle avait quelque chose sujette à correction ; car on ne l'apercevrait pas , et ce serait alors un malheur. Vous savez combien je suis à elle et à vous , je le lui ai déjà bien témoigné , et je le ferai encore : il n'y a pas lieu à la confiance sitôt , et il est même du bon esprit de ne la donner qu'à propos. Soyez content encore une fois. J'entends murmurer d'un second voyage à Paris , Monsieur ; cela est-il vrai ? Quoi ! Belombre serait encore abandonné cette année ! quelle inhumanité ! Si vous ne pouvez pas venir nous voir jusqu'au départ des galères , j'irai vous rendre une visite , et par occasion à mes lilas.

Adieu , Monsieur , aimez-moi toujours , vous le devez un peu , c'est moi qui vous en réponds.

XI.

Du 11 juin 1734.

Je vous félicite , Monsieur , je vous félicite , Mesdames ; convenez que vous êtes bien heureux au milieu d'un carnage et d'une tuerie sans exemple , de ne voir pas une égratignure à votre cher enfant , à votre cher mari , à votre cher beau-frère. J'ai bien partagé toutes vos inquiétudes , je partage bien sincèrement votre joie. La pauvre madame d'O..... était mourante , elle est enchantée. Mais quel combat ! quelle espèce de victoire ! aurait-on le courage de chanter un *Te Deum* ? il faut au moins que ce soit sur l'air du *De profundis*. Dès qu'on demande des nouvelles de quelqu'un : Il est mort , voilà la réponse. Je suis en peine du petit.... donnez-m'en , je vous prie , des nouvelles ; et ce pauvre C.... ô mon

Dieu ! et tant d'autres , et M. de M.... voilà qui est effroyable ! Vous serez bien généreux de donner une larme aux malheureux , ayant par-devers vous une si grande fortune. Adieu , Monsieur , adieu , Mesdames ; jouissez tranquillement de vos prospérités et d'une bonne santé : je vous fais à tous ma très-humble révérence ; j'ai bien envie d'être à Belombre.

XII.

Du 25 septembre 1734.

Je date mes regrets de plus loin que Marseille , Monsieur : j'ai quelque envie même de n'y pas comprendre le temps de dissipation , de tumulte , d'embarras d'esprit et de corps , et de transporter tout à Belle-Isle et à Belombre , séjour de la paix et de la tranquillité , et à qui appartiennent de droit les chagrins de la séparation. Tout ce qui s'est passé depuis n'a fait que fortifier en moi le goût de la retraite , de l'aimable et petite société , des mœurs douces , et de l'amitié pure et sincère. Je suis persuadée que vous pensez tout de même ; et c'est ce qui m'attache encore plus à vous , Monsieur. N'appellez point cela mes bontés , je vous en prie , vous m'obligeriez à parler des vôtres , nous ne finirions plus , et nous tomberions dans les compliments : langage que le cœur n'entend point. Vous connaissez le mien pour vous , au moins je m'en flatte ; ainsi recevez-en toutes les marques qu'il peut vous en donner , qui sont bien bornées quant aux effets , mais bien étendues par la bonne volonté. Je suis très-fâchée , sans être étonnée , des dernières folies du pauvre C.... ; je l'ai toujours cru hors de son bon sens.

Je crois qu'il faut songer bien sérieusement à mettre son adversaire en sûreté, tôt ou tard ce misérable périrait. Ce sera donc jeudi que nous aurons l'honneur de vous voir, Monsieur ; il y aura un petit diner chez moi, vous en userez comme il vous plaira, et M. le duc d'Enville aussi. Je n'ai pas bien compris s'il va à B.... ou si vous y allez tout seul. On disait que notre courrier était arrivé, vous me l'auriez dit. Tout est en mouvement ici, vous n'en doutez pas, et que tous les esprits ne soient bien agités dans l'attente de ce qui sera réglé et arrangé. Nous en dirons davantage jeudi. Souvenez-vous, s'il vous plaît, de Ferrand, et continuellement de nous, mère, fille et cousin. La fille souffre toujours. Cette lettre écrite dès ce matin, je reçois à midi la vôtre, Monsieur, par un garde qui va à B.... Me voilà éclaircie sur le fait de M. d'Enville. Je vous attends mercredi de pied ferme, depuis la première aube du jour jusqu'à la dernière. Pouvez-vous croire, Monsieur, qu'il y ait quelque heure de jour ou de nuit où ma porte ne vous soit ouverte?

XIII.

Du jeudi gras 7 février 1735.

Monsieur l'intendant veut-il bien me donner un petit moment d'audience? sans quoi plus de monstres, plus de boîtes, plus de greffes, et ma disgrâce par-dessus le marché : or, écoutez donc, s'il vous plaît. Ce Belombre me tient en cervelle cruellement, et le silence profond de Monsieur me désespère ; il n'y a que vous, Monsieur, qui puissiez redonner un peu de mouvement à son esprit, à ses doigts et à sa langue. Vous savez ou vous ne savez

pas, et vous le saurez quand il vous plaira, qu'il y a de grands projets de bâtimens pour le Belombre, bâtimens si absolument nécessaires à *ma vie*, à *ma vie*, remarquez bien à *ma vie*, que s'ils ne se font point, il faut renoncer à la campagne cette année. J'ai prié, crié, supplié que l'on commençât cet ouvrage, afin qu'il pût être sec, et en état d'en pouvoir jouir. Un maçon malade, ceci, cela; en un mot, je n'entends parler de rien. Pour l'amour de Dieu, envoyez querir notre cher Pène, et ayez la bonté de mettre un peu toute cette besogne en train; mais ne l'oubliez pas, et faites-moi un quart de réponse. Je ne parle plus de chemin, c'est l'affaire de madame la première présidente; et si elle ne s'en tire pas bien, elle aura affaire à moi. Je vous prie de lui dire de ma part que tout languit ici en son absence, jusqu'à moi qui n'en jouis point, mais qui l'aime et la respecte de tout mon cœur, et M. le premier président aussi; pour lui, je vous assure que Madame est bien heureuse de ma caducité. M. d'A... arriva à midi avec le déluge; il ne sortit point de l'arche, il dina et soupa bien, joua avec les poupées de Pouponne, et hier à six heures du matin, onze chevaux de poste lui portèrent le rameau d'olive qui le fit partir; mais je le crois actuellement dans quelque bournier. Vous avez des fêtes, vous avez des bals, vous avez des plaisirs, et vous avez mon très-fidèle attachement, Monsieur.

XIV.

Du 28 avril 1735.

Vous m'accablez, Monsieur, vous n'avez point de charité, et fort peu d'équité : pouvez-vous douter du plaisir

que je m'étais fait de vous aller voir ; d'être chez vous en toute liberté ; de jouir de toutes vos bontés , de votre belle maison , de cette jolie niche jaune ; de causer avec vous aux heures que vous auriez eues libres ; d'être sûre que je suis avec un ami de qui je puis tout dire , et de qui j'aime à tout écouter ? Hélas ! Monsieur , c'est là le seul bonheur de ma vie. Je ne vous parle plus de mes lilas , ils n'étaient que prétexte. Et qu'est-ce que je préfère à tout cela ? de vilaines affaires qui sont à Paris , qui sont dans leurs crises , pour lesquelles il faut d'un courrier à l'autre être alerte pour ne pas perdre l'instant de la conclusion. D'ailleurs , le sieur B. M.... vous dira dans quel état il m'a trouvée : un accès de goutte et de rhumatisme ; il n'y a point de moine plus chargé de chemises de laine que je ne le suis ; je suis flanelle de la tête aux pieds , les doigts en souffrance. Enfin , c'est un état déplorable , mais c'est la moindre de mes raisons. B. M.... a mis mes pieds en état de marcher ; c'est quelque chose ; il n'y a pas moyen de nommer ce pauvre garçon sans vous le recommander , Monsieur. Il vient de perdre sa femme qu'il adorait ; il a sept petits enfants ; rien ne peut le consoler , ni adoucir tant de peines , que l'honneur de votre protection ; il en a besoin plus que jamais ; il est pénétré de vos bontés , et j'y ai pour lui une entière confiance ; mais je me satisfais en vous le recommandant tout de nouveau.

Convenez , Monsieur , qu'il y a bien loin de M. de Marseille à M. de Saint-Papoul , et que ce serait un beau miracle de les rapprocher. Dieu sait qui a raison. Les hommes se partagent , la Vérité est dans le fond de son puits , et nous aurions grand besoin qu'elle parût , et qu'elle vînt nous éclairer. Appliquez , Monsieur , ce que

nous en connaissons et ce que nous pouvons en avoir en nous , aux sentiments tendres et fidèles que je vous ai voués. Le chevalier , Pouponne , madame de Vence , vous disent des choses infinies.

XV.

Du 3 juin 1735.

Comment vous portez-vous , Monsieur ?

Comment croyez-vous vous porter ?

Deux questions distinctes et séparées sur lesquelles je vous supplie de satisfaire ma tendre curiosité.

Si votre santé , Monsieur , si vos affaires , si vos plaisirs , si vos distractions même vous permettent de jeter un coup d'œil de votre cabinet sur Belombre , oserai-je vous demander votre avis , et tout de suite votre secours pour l'exécution du projet que j'ai formé pour mon nouveau salon , qui ne vous plaît pas , dont je suis moult attristée ? Le voici ; puisqu'il ne mérite pas votre approbation , il ne mérite pas de meubles ; d'ailleurs , je ne veux point en faire davantage. J'ai donc imaginé un lambris , une peinture , tout ce qu'il vous plaira , dans le goût de votre petit arrière-appartement , un peu plus orné , et différent de ma salle à manger. Je crois que cela vaudra mieux que tout blanc. Vous voudriez peut-être des moulures , des encadrures : vous avez raison ; mais cela coûte trop : je suis dans une réforme étonnante ; j'en ai assez fait. Ayez donc la bonté de parler un peu avec M. Pène de tout ceci , et si tout de suite cette besogne pouvait être faite avant mon arrivée à Belombre , c'est-à-dire avant le commencement de juillet , cela me serait bien agréable ,

si vous vous en mêlez , Monsieur. Oui , sans doute , sinon je prendrai patience. Pardon mille fois.

Avez-vous lu Pope ? avez-vous lu Hyacinthe ? avez-vous la clef des portraits du marquis de C.... ? ne trouvez-vous pas cet ouvrage admirable d'un homme de vingt-deux ans ? Nous voyons tout cela ici , et un chevalier de L.... arrivé depuis deux jours , fort aimable , et que vous devriez venir voir. Mille bonjours.

XVI.

Du 15 janvier 1736.

Voici , Monsieur , une grande affaire , mais affaire des plus sérieuses qui aient passé par vos mains , et sur laquelle il faut , s'il vous plaît , ne me point éconduire : écoutez-bien.

Voici une lettre de l'abbé P...., déjà ancienne , dont je suis honteuse. Je n'y ai point répondu , cela est trop fort pour moi : j'avais chargé le marquis de... de ce service , et de me faire une jolie épître , il ne laisse pas de versifier assez bien ; mais soit paresse , soit que mon style soit trop relevé , et qu'il n'ait pas

Fait les muses à son badinage ,

il a planté là cet ouvrage. On crie cependant à A.... où j'ai annoncé une réponse , et dit qu'on se donnât patience. Mais qui la fera cette réponse ? ce sera M. d'H...., oui , lui-même. Il connaît les acteurs , il sait l'aventure du pont S. G...., contée par M. de R...., de belles bastinades qui en passant firent de grands éclats de rire , en voyant lui et L. B.... qui se redressait , qui se campait sur sa canne , qui rajustait sa perruque.

Pour Pouponne , cela s'entend ; le baron , le chevalier et mon estomac , vous entendez tout cela.

Il faut donc , et je vous en supplie , nous tirer de ce mauvais pas ; souhaiter une bonne année dans son goût à cet abbé , de la part de tous les nommés , et surtout ne rien faire de trop beau , car il ne nous faut qu'un badinage ; et celui qui a mis l'Euvonne dans un seau , est seul capable de répondre à cette lettre. Mais il nous la faut bientôt ; et comme cet ouvrage doit être celui d'une imagination vive et prompte , les premiers traits font notre affaire. Ne dites pas *non* , pour l'amour de Dieu. On ne vous déclarera point si vous voulez , et je m'engage d'avance à adopter l'ouvrage. Adieu , Monsieur ; ne craignez point les négligences : c'est moi qui parle , et vous savez nos privilèges.

Renvoyez-moi la lettre de l'abbé , je vous en prie : personne ne sait tout ceci.

XVII.

Du 25 janvier 1736.

O Monsieur ! quel présent ! le beau présent ! le magnifique présent ! le rare présent ! Dieu vous le rende. Je ne m'attendais pas ni à la promptitude , ni à la perfection de cette faveur. J'en fais de toute façon et en tous sens le cas que je dois , et vous en remercie de toute l'étendue de mon cœur.

Vous avez défendu à M.... de passer à Aix , mais non pas de revirer de bord. Le diable le bat un peu , il va à Marseille , où tout est , dit-on , en mouvement pour être employé à une expédition. Je souhaite que mon cousin le

soit, puisqu'il le désire avec tant d'ardeur. Le voilà, il vous dira lui-même ses pensées.

Me voici pour vous donner mille tendres bonjours. Je crois qu'il est inutile de vous recommander mon cousin, et de vous prier de lui rendre dans l'occasion présente vos bons et utiles services. Vous savez, Monsieur, qu'il mérite un peu vos bontés, et vous n'ignorez pas l'intérêt que j'y prends.

XVIII.

Du 1^{er} mars 1736.

Voici de beaux monstres tout nouveaux et tout frais, Monsieur; je les confie à un M...., qui promet de vous les rendre ce soir. Dites-moi, s'il vous plaît, s'il l'aura fait, et si vous avez été content de ceux-ci.

J'ai bien envie de m'adresser à vous, Monsieur, pour une commission; certaine bastide meublée au bord de la mer me fait prendre cette liberté, parce que j'y ai vu ce qu'il me semble qu'il me faudrait: ce sont des rideaux de fenêtre bien gros, bien vilains, bien chauds, bien à bon marché, pour une chambre au franc et froid nord, qui n'est destinée que pour des cousins sans façon, ou des gens d'affaires. Il ne s'agit que d'être couché et de ne pas sentir de froid. Je ne veux donc rien au-dessus de quatre ou cinq sols le pan, mais chaud, bon, grossier, etc., vous m'entendez. Elles sont deux, ces fenêtres, et j'irai peut-être jusqu'à la portière, si vous en usez bien avec moi. Avant que de cacheter ceci, mon tapissier me donnera la largeur et hauteur des fenêtres et portes. Je suis un peu honteuse de vous donner pareille commis-

sion ; mais Le Tasse dit de Renaud : *Alti non teme , humili non sdegnà*.

Je m'enfuis , je ne saurais soutenir ma confusion.

XIX.

Du 8 juillet 1736.

Je crois , Monsieur , que si vous pensez à moi parfois , vous pensez bien que je pense beaucoup à vous dans la conjoncture présente. Mon Dieu ! quelle aventure ! ce sont des occasions où il faudrait être ensemble et parler continuellement. On s'intéresse de toutes parts , on souffre , on craint , on ne sait où l'on en est , on ne s'arrête pas en chemin , on perce dans l'avenir , on rencontre ses amis partout , et M.... à chaque pas ; Dieu soit loué. Je vous assure que cette vie est pénible à passer. Je ne sais plus où j'en suis de mon départ. J'attends , je ne sais pas quoi , ni qui ; mais enfin j'attends quelques jours. Je suis déroutée sur votre départ aussi ; il m'était important de vous voir dans Marseille même , je ne vois plus qu'un étang.

Cependant , Monsieur , j'ai une grâce à vous demander ; c'est une réitération , vous me ferez réellement plaisir de me l'accorder. Madame de Vence se vante que vous ne lui refusez rien ; et moi , glorieuse , je ne veux pas m'aider d'elle.

La voilà cette grâce dans ce petit mémoire que je vous prie de lire. Je ne croyais pas , la première fois que j'eus l'honneur de vous en parler , m'y intéresser autant que je le fais aujourd'hui. Je vous donne mes bons et tendres bonjours , Monsieur. Je dîne demain avec M. et ma-

dame de...., j'ai beau vous y inviter, vous ne m'écoutez pas.

XX.

Du 28 août 1736.

Il est vrai, Monsieur, que vous m'avez permis d'aller loger chez vous : il est vrai que j'y aurais été dans la grande perfection ; il est vrai que je n'y ai point été : voici mes raisons. Premièrement, vous n'y étiez point : je n'en devrais pas dire d'autres. Plus on aime le maître, moins on peut souffrir sa maison quand il n'y est pas. Tout rappelle tristement l'absence ; ce grand et immense palais m'a fait peur, je m'y serais trouvée ou crue toute seule, mes vapeurs exigeaient quelque petite société les soirs. Eh ! le moyen de fermer votre porte ? eh ! le moyen de l'ouvrir ? Il faut pourtant qu'une porte soit ouverte ou fermée, vous le savez. Ce jardin charmant a trouvé mon imagination frappée de certaines vieilles erreurs de serein qui m'ont effrayée ; bref, j'ai trouvé chez madame de Gessant tout ce qui m'était nécessaire. Je vous en ai, Monsieur, les mêmes obligations ; vos reproches sont très-aimables. Mademoiselle.... m'en a fait aussi. Enfin je vous remercie de tout mon cœur, je quitte tout ceci demain, je vais recevoir votre ami d'Orvès à Belombre ; j'y serai au moins autant que lui, et plus, si ma santé ne devient pas plus mauvaise. J'aurai Boismortier les soirs avec la permission du maître. Il faut me tâter le poulx, il faut me dire que je n'ai rien ; il faut, en un mot, me traiter en enfant ; cela est pitoyable ; ma première enfance était bien plus raisonnable que celle-ci. Vous me mandez de si grandes et si belles nouvelles, qu'il n'y a pas moyen de les croire tout d'un coup.

XXI.

Du 5 septembre 1736.

Vous n'avez fait tout cela que pour en venir à notre ami le lait ; c'est votre faible , c'est votre fort ; c'est votre endroit sensible ; c'est un baume qui adoucira tous les aigres , qui calmera le sang quelquefois agité ; mais c'est quelque chose aussi qui ôte , je crois , un peu de l'extrême vigueur du corps. Voilà mon avis. Je suis à Belombre , Monsieur , et actuellement il est survenu une pluie abondante sans tonnerre ; j'y suis avec notre cher D'.... , nous parlons beaucoup de vous : à cela on répond , je suis en bonnes mains : cela est vrai ; mais aussi ne vous flattez pas qu'on ne dise pas quelque mal de vous. Ces mains ne seraient plus si bonnes , ni amies , si elles ne semaient que des fleurs. Ce qui doit vous faire plaisir , c'est que vos belles , grandes et solides qualités se présentent toujours , et que les petits défauts se font chercher et trouver avec peine : moyennant quoi nous vous aimons , et nous vous estimons beaucoup , et vous devez nous aimer et nous compter au nombre de vos fidèles amis.

Je m'associe pour raison avec mon ami D'.... J'ai tout plein de mérite et de vertu quand je suis là. Votre jardinier est en faction chez vous , Monsieur : lui et son fils donneront quelque coup d'œil au jardin de Belombre ; ce sera pour récréer votre vue autant que la mienne , et je ne laisse pas de vous être bien obligée de toutes les facilités et permissions que vous nous donnerez sur cela.

J'ai reçu dans une boîte remplie de toutes sortes de nippes masculines , les deux plus jolies petites serrures d'Angleterre qui en soient jamais venues : il y manque

deux vis et les écussons ; mais nous tâcherons d'imiter messieurs les Anglais.

Il est arrivé un accident à mes pauvres petits livres que vous avez eu la bonté de donner à M. Vital. On lui a saisi à la douane de Lyon , et les siens et les miens , par des ordres , tout frais moulés , d'examiner tout ce qui est imprimé. Tout est donc dans cette douane , il n'a pas eu le temps d'attendre. Il a recommandé cette affaire à un marchand de Lyon dont il ne sait même pas le nom. Bref, j'ai écrit à M. P..., et je n'ai qu'une chose à craindre : c'est qu'il ne soit pas à Lyon ; en ce cas , j'aurai recours à vous, Monsieur. Ces petits livres sont rares , chers et précieux , et destinés à Pouponne. Voilà de grandes raisons de vouloir les retrouver.

Vous ne savez donc encore rien de votre destinée , Monsieur ? mais mon Dieu ! que vous parlez bien sur tout cela , et sur les hommes , et sur la confiance en la pureté de la conscience et des intentions ! Comment la délicatesse et la sensibilité peuvent-elles pénétrer dans une âme munie de principes si justes et si vrais ! Quand irez-vous à votre charmante maison , ou pour mieux dire , château ? Je le désire pour vous , et que tous les bonheurs du monde vous arrivent , mais surtout celui de penser quelquefois que ceux de ce bas monde ne sont pas les véritables ; et je vous laisse avec ce petit trait de morale , Monsieur , et vous embrasse sans façon de tout mon cœur.

Tous les habitants de Belombre vous font la très-humble révérence.

FIN DES LETTRES DE MADAME DE SIMIANE.

